Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE SAINT-FOIX.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE SAINT-FOIX,

Hiſtoriographe des Ordres du Roi.

TOME SECOND.

A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple-du-Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
1949
OF OXFORD

LES GRACES,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée par les Comédiens François, le 23 Juillet 1744.

A VOUS.

JE vous dédie les Grâces : je ne mets point votre nom : je veux que vous ayez le plaiſir de voir qu'à la Cour, à la Ville, chacun vous devinera. (*)

(*) On devina Madame la Comteſſe de Forcalquier.

PRÉFACE.

EN liſant les Odes d'Anacréon, la IIIe. & la XXXe. me firent naître l'idée de cette petite Comédie; il me parut que le tableau en ſeroit riant; j'eſpérai beaucoup du jeu, des grâces & de la figure des Actrices; & j'ai vu par le ſuccès, que je ne m'étois pas trompé. Il eſt vrai qu'un Abbé, dont j'ignore le nom, répéta pluſieurs fois, & avec chaleur, après la premiere repréſentation, qu'il ne concevoit pas comment on pouvoit s'amuſer à une Piéce, dont il étoit impoſſible *d'extraire la moindre moralité*: ce furent ſes termes. J'aurois pu lui répondre, qu'il n'y en a point au Théâtre, où il y ait plus de morale que dans celle-ci; » que » l'Amour, loin d'y être préſenté d'une » façon qui puiſſe flatter le cœur d'une » jeune perſonne, y eſt toujours peint » comme un petit fourbe, un petit libertin, qui ne s'occupe qu'à tendre des » piéges à l'innocence; que ſur-tout dans » la quatrieme ſcene, on voit ſes ruſes, » ſes déguiſemens ordinaires, & comme » il cherche ſouvent à s'introduire à la

» faveur de la pitié qu'il tâche d'inſpi-
» rer ; qu'enfin lorſque les Nymphes le
» lient & qu'elles obtiennent l'immor-
» talité, c'eſt enſeigner aſſez clairement,
» qu'il faut enchaîner les paſſions, les
» retenir dans les bornes de la ſageſſe,
» & que toujours la vertu eſt recompen-
» ſée. » Voilà, dis-je, ce que j'aurois pu répondre ; mais comme toute cette belle morale ne s'eſt trouvée que par haſard dans cette petite Comédie, & qu'elle n'étoit point entrée d'abord dans mon plan, je ne crus pas devoir m'en faire honneur ; je gardai le ſilence, & je n'objectai pas même à M. l'Abbé, que ſa délicateſſe devoit être encore plus bleſſée à l'Opéra, où il aſſiſtoit cependant trois fois la ſemaine très-réguliérement.

Nous avons d'excellentes Comédies de caractere, quelques bonnes Piéces d'intrigue : pourquoi n'admettroit-on pas au Théâtre un troiſiéme genre de Comédie, dont les ſujets moins étendus, plus unis, & toujours dans le gracieux, ne préſenteroient uniquement que la ſimple Nature & le ſentiment ? N'a-t-on pas toujours dit que la Poéſie & la Peinture étoient

ſœurs ? & dans la Peinture n'y a-t-il pas le Payſage ? Je ſuis perſuadé que ce nouveau genre de Comédie plairoit beaucoup par la naïveté de ſes tableaux ; s'ils étoient travaillés avec cet art, cette élégance & ce naturel qu'un habile pinceau pourroit leur donner ; mais outre que je ne m'occupe que pour m'amuſer, je ſuis très-éloigné de me croire un vrai talent ; & il en faut un, peut-être plus marqué que l'on ne penſe, pour ces ſortes de petits ouvrages dont les couleurs doivent être ſi bien ménagées, qu'une teinte trop vive ou trop foible, peut en rendre tout le coloris déſagréable ; il faut être doué d'une imagination tendre, qui n'admette, pour ainſi dire, que les objets que le cœur lui préſente ; & il doit régner dans le tout un air ſi aiſé (*), une expreſ-

(*) M. de Voltaire dit qu'*il y a peut-être plus de difficulté à réuſſir dans la proſe, où l'eſprit ſeul ſoutient l'Auteur, que dans la verſification, qui par la rime, la cadence & la meſure, prête des ornemens à des idées ſimples, que le ſtyle ordinaire n'embelliroit pas.* M. Deſtouches, le ſucceſſeur de Moliere, dans une lettre à un de ſes amis qui travailloit à une Comédie, s'exprime en ces termes : *Vous me direz qu'il eſt*

ſion ſi naturelle, qu'il ſemble au Spectateur, qu'on a écrit ſans peine, ce qu'on a penſé ſans application. Mais je m'apperçois que voici une Préface en forme; ce n'étoit pas mon deſſein; je finis donc vîte, en ajoutant que la *Fable*, ou l'invention du ſujet, étant, ſans contredit, la partie du Théâtre la plus difficile, elle eſt auſſi celle qui peut faire le plus d'honneur; on doit donc, je crois, s'attacher ſur-tout à créer les ſujets de ſes Comédies. J'ai tiré de mon imagination tous ceux que j'ai traités; je ne les ai pris en aucune Hiſtoriette ni Roman; & j'ai tâché qu'ils ne ſe reſſemblaſſent point. Malgré la déciſion peu réfléchie d'une perſonne, que d'ailleurs j'eſtime & j'honore, *l'Oracle*, & *les Grâces* n'ont pas même un air de famille.

---

moins facile de faire réuſſir une Piéce en proſe qu'en vers; j'en conviens, parce que la verſification donne du relief aux choſes les plus communes, & bien ſouvent même à de pures ſadaiſes, ou à des penſées très-fauſſes.

ACTEURS.

L'AMOUR.
MERCURE.
EUPHROSINE.
CYANE.
AGLAÉ.
VÉNUS.
JEUX & RIS.

La Scene eſt dans un bois conſacré à Diane.

LES GRACES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, L'AMOUR.

MERCURE.

L'Amour?

L'AMOUR.

Mercure?

MERCURE.

J'ai à te parler, te dis-je.

L'AMOUR.

Qui t'en empêche?

MERCURE.

Mais, ſi tu ne veux pas écouter ce que j'ai à te dire, il eſt inutile que je parle.

L'AMOUR.

Mais, ſi je ne veux rien faire de tout ce que tu me diras, il eſt inutile que j'écoute.

MERCURE.

Que tu es extraordinaire!

L'AMOUR.

Que tu es importun!

MERCURE.

Jupiter t'a banni du ciel....

L'AMOUR.

Heureuſement.

MERCURE.

Il t'a privé des honneurs & des avantages de la Divinité....

L'AMOUR.

Je m'en paſſe.

MERCURE.

Te voilà réduit à la condition humaine....

L'AMOUR.

Elle a ſes agrémens.

MERCURE.

Obligé de vivre avec les hommes....

L'AMOUR.

Je ne vis qu'avec les femmes.

MERCURE.

Quoi, veux-tu toujours?..

L'AMOUR.

Tu vois bien cet enclos; j'eſpere y commencer aujourd'hui une retraite d'un ou deux mois, avec vingt filles fort jolies, qui y ſont renfermées; crois-tu que je m'y ennuie?

MERCURE.

Non; mais crois-tu que Diane, à qui ces

jeunes perſonnes ſont conſacrées, trouvera bon?..

L'AMOUR.

Que m'importe?

MERCURE.

Songe donc....

L'AMOUR.

Oh! ſonge toi-même que les remontrances m'ont toujours déplu.

MERCURE.

Si je n'étois pas de tes amis....

L'AMOUR.

Pour être de mes amis, il faut s'intéreſſer à mes plaiſirs, & point à mes affaires. Je veux te conter mon aventure.

MERCURE.

Quel libertin!

L'AMOUR.

Hier, je dormois à l'ombre de cet arbre, lorſqu'éveillé par quelque bruit, j'apperçus trois jeunes filles, qui regardant de tems en tems de mon côté, ſous prétexte de cueillir des fleurs, s'approchoient peu à peu: ne remuons pas, ne les effarouchons point, dis-je en moi-même, laiſſons-les venir; en effet, feignant toujours de dormir, n'ouvrant qu'à moitié les yeux, je les vis bientôt, ne marchant plus qu'à pas timides & ſuſpendus, retenant, pour ainſi dire, leur haleine, tourner autour de moi & me conſidérer avec beaucoup de curioſité: la curioſité, à meſure qu'on s'y livre, augmente ordinaire-

ment, & sur-tout dans les jeunes filles. De moment en moment, elles devenoient plus hardies ; déja l'une commençoit à badiner avec les boucles de mes cheveux ; l'autre me couvroit de fleurs ; la troisieme, mettant la main sur mon coeur, sembloit prendre plaisir à le sentir palpiter....

MERCURE.

Tout ce petit jeu te divertissoit.

L'AMOUR.

Beaucoup ; lorsqu'un mouvement & un soupir, dont je ne fus pas le maître, les firent fuir, ou plutôt s'envoler dans cet enclos ; en vain je courus après elles....

MERCURE.

Tu ne pus pas en attraper au moins une ?

L'AMOUR.

Non, & j'eus beau parler, presser, prier, elles ne voulurent jamais ouvrir cette maudite porte qu'elles avoient refermée.

MERCURE.

Si tu n'avois pas été privé des avantages de la Divinité, cette maudite porte ne t'auroit point arrêté ; & jusques dans leur appartement, tu aurois pu....

L'AMOUR.

Eh fi, fi donc ! La facilité à devenir heureux, empêche souvent de bien goûter le plaisir de l'être. D'ailleurs le triomphe d'un Dieu n'est-il pas toujours empoisonné par l'idée que ce n'est peut-être qu'à la vanité, à l'ambition, qu'à son rang,

qu'une maîtreſſe ſacrifie; au lieu qu'un ſimple mortel (& en amour je veux toujours le paroître) goûte le plaiſir délicat & ſenſible, d'être ſûr qu'il eſt le véritable objet du cœur, & qu'en lui, ce n'eſt que lui-même que l'on cherche. Voilà le nectar, voilà l'ambroiſie que l'amour-propre compoſe pour les hommes, & que jamais il ne peut ſervir aux Dieux.

MERCURE.

Je ſuis charmé de te voir penſer ainſi. Comment donc? Cela va juſqu'à raiſonner? Mais dis-moi, crois-tu qu'il n'y ait pas un plaiſir encore plus flatteur que celui d'être aimé pour ſoi-même?

L'AMOUR.

Et quel?

MERCURE.

Le plaiſir, lorſqu'on peut tout, de faire tout pour la perſonne aimée; de la combler de gloire, d'honneurs, & de lui créer, pour ainſi dire, un nouvel être, en la rendant immortelle. Or, il ne dépend que de toi de goûter ce plaiſir-là; Jupiter m'envoie te dire que parmi ces jeunes Beautés qui rendent le ſéjour de la terre ſi agréable, tu n'as qu'à choiſir & lui nommer celle qui te plaira le plus; il eſt prêt à la recevoir dans le Ciel.

L'AMOUR.

Je lui ſuis fort obligé; & non-ſeulement une, je lui nommerai dix mortelles très-jolies, vives, gaies, amuſantes, qui tiendront fort bien leur

coin dans l'Olympe; & renouvelleront un peu cette vieille Cour qui (ſoit dit entre nous) devient chaque jour d'une triſteſſe.... nos Déeſſes ſont d'un ennui....

MERCURE.

Mais tu dois penſer que ce ne ſont pas tes Maîtreſſes que Jupiter veut placer dans le Ciel. Hier, dans l'Olympe aſſemblé, après une mûre délibération, on opina unanimement que le ſeul moyen d'aſſujettir cette humeur vive & libertine qui te fait faire tous les jours tant d'étourderies, c'étoit de te marier.

L'AMOUR.

Me marier?

MERCURE.

Comme tu te recries?

L'AMOUR.

Quoi? c'eſt pour me faire une auſſi ſotte, une auſſi plate, une auſſi ridicule propoſition, que Jupiter t'envoie ſur la terre?

MERCURE.

Quoi? c'eſt dans des termes auſſi doux, auſſi polis, auſſi honnêtes, que tu réponds aux ordres de Jupiter? Je te déclare cependant qu'il veut être obéi.

L'AMOUR.

Je t'aſſure qu'il ne le ſera pas.

MERCURE.

Tu l'irriteras à un point, qu'il prendra quelque parti fâcheux contre toi.

L'AMOUR.

Eh! quel parti plus fâcheux que celui de me marier?

MERCURE.

Crois-moi....

L'AMOUR.

Oh! crois-moi toi-même; c'eſt bien aſſez que tu te ſois chargé d'une propoſition auſſi impertinente, ſans vouloir encore m'ennuyer de tes fades conſeils.

MERCURE.

Cela ſuffit; je me tais; que m'importe après tout? Ce ſont tes affaires. Je vais rendre compte à Jupiter de ma commiſſion. Adieu l'Amour.

L'AMOUR.

Adieu.

MERCURE, *à part, en s'en allant.*

Déguiſons-nous, pour épier toutes ſes démarches, & tâcher de le troubler dans ſes plaiſirs.

SCENE II.

L'AMOUR, *ſeul.*

ME marier! Ah! chaſſons cette extravagante idée; & ne nous occupons que des heureux momens que je vais paſſer, ſi je puis m'introduire dans cet enclos. On m'a aſſuré qu'elles étoient vingt, la plûpart jolies. Quel plaiſir n'aurai-je pas au milieu de cet innocent troupeau,

fêté, chéri, l'objet de tous ſes ſoins, de toutes ſes penſées, de tous ſes deſirs? Car il ne s'agit que de la premiere; ſi je puis en avoir une, je les aurai toutes. Mais, quand même je ne me ferois aimer que des trois que j'ai vues hier; elles ſont charmantes.... J'entends du bruit derriere cette porte; ce ſont elles ſans doute : Les réflexions de la nuit me les ramenent; elles ne ſortent que pour me chercher.... Cependant, uſons de précaution; cela eſt encore ſi jeune, ſi timide, ſi farouche, que ce n'eſt qu'en les forçant, pour ainſi dire, à vouloir ce qu'elles deſirent, qu'on peut eſpérer d'en tirer parti : je ne ſais quelle honte les empêcheroit d'avancer, ſi je paroiſſois d'abord; cachons-nous donc, & ne nous montrons qu'en les mettant dans l'impoſſibilité de m'échapper.

SCENE III.

EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

(*Elles ouvrent la porte, y reſtent un moment, & enſuite avancent, en regardant de tous côtés.*)

EUPHROSINE.

J'Ai beau regarder; je ne le vois point.

CYANE.

Ni moi non plus.

EUPHROSINE.

Cela m'étonne.

AGLAE', *avec vivacité.*

Cela ne m'étonne point; ne lui dimes-nous pas hier que nous ne voulions point l'écouter?

EUPHROSINE.

Il eſt vrai; mais....

(*Cyane retourne au fond du Théâtre, où elle reſte à regarder de côté & d'autre.*)

AGLAE'.

Mais, voilà comme nous ſommes toutes, nous autres jeunes filles; nous ne ſavons jamais ce que nous voulons; ſi nous l'avions rencontré ici, nous aurions peut-être encore fui, comme hier.

EUPHROSINE.

Je ne dis pas que non.

AGLAE'.

Pourquoi ſommes-nous donc fâchées de ne le pas trouver?

EUPHROSINE.

Tiens, je voudrois le fuir; mais je voudrois qu'il me cherchât.

AGLAE'.

Tiens, je penſe à-peu-près de même; mais je ſens en même-tems que cela ſe contredit. Il faut prendre un parti.

EUPHROSINE.

Eh! quel parti? L'on nous dit tous les jours que les hommes ſont ſi méchans....

AGLAE'.

Ecoute; celui-ci eſt ſi jeune....

EUPHROSINE.

Jeune, tant que tu voudras; il a dans la phyſionomie je ne ſais quoi de ſi vif, de ſi mutin, de ſi hardi.... je crois que ſi l'on ſe trouvoit ſeule avec lui, on ſeroit expoſée.

AGLAE'.

A quoi?

EUPHROSINE.

Oh! tu me le demandes, comme ſi je m'étois trouvée dans le cas de le ſavoir?

AGLAE'.

Non; mais qu'imagines-tu?

EUPHROSINE.

J'imagine que les hommes veulent tout ce qu'il faut que nous ne voulions pas, nous autres filles.

AGLAE'.

Eh bien, nous n'avons qu'à ne pas vouloir.

EUPHROSINE.

Cela ne nous eſt peut-être pas bien aiſé. Leurs diſcours ſont ſi tendres, ſi paſſionnés; on eſt ſans doute émue malgré ſoi; les yeux attachés ſur les nôtres, ils s'en apperçoivent; ils deviennent plus preſſans; ils prennent une main, on la retire; ils ſe jettent ſur l'autre... Tout cela... tiens... Aglaé... en vérité... oui... je penſe qu'on eſt bien embarraſſée... Tu ſouris? Eſt-ce que tu ne le crois pas?

AGLAE', *d'un ton railleur.*

Oh je le crois! Mais j'admire en même temps comment, ſans t'y être jamais trouvée, tu peux ſi bien peindre les choſes.

EUPHROSINE.

Que tu fais la fine mal-à-propos! Comme s'il n'y avoit pas comme cela des idées qui viennent d'elles-mêmes! Tu veux toujours railler; je ne te dirai jamais rien.

AGLAE'.

Tu y perdrois trop, & moi auſſi; car tu ſens bien qu'entre trois bonnes amies comme nous le ſommes, à peu près de même âge, & qu'on a renfermées dans cet enclos, preſqu'en naiſſant, ce n'eſt qu'en nous communiquant nos petites réflexions, que nous pouvons nous mettre au fait ſur bien de petites curioſités qui nous paſſent dans la tête. Peut-être que nous ne devinons pas toujours juſte, & que nous nous faiſons bien des chimeres; mais du moins ces chimeres-là plaiſent, récréent; on rit, on s'amuſe; le temps coule....

CYANE, *accourant du fond du Théâtre.*

Euphroſine, je viens de l'appercevoir qui ſe gliſſe doucement entre les arbres.

AGLAE'.

Vient-il de notre côté?

CYANE.

Oui.

EUPHROSINE.

Eſt-il bien loin?

CYANE.

Non.

EUPHROSINE.

Rentrons, croyez-moi, rentrons.

CYANE.

Comment rentrer? Il n'eſt qu'à deux pas, te dis-je, & juſtement ſur le paſſage, entre la porte & nous. D'ailleurs, puiſque je ſuis ſortie, je ſuis bien-aiſe de me promener.

AGLAÉ.

Oh! & moi auſſi; il fait ſi beau!

EUPHROSINE.

Mais....

CYANE.

Mais.... Tiens, le voilà.

SCENE IV.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

L'AMOUR.

DE grace, belles Nymphes, ne me fuyez point; permettez que je vous parle un inſtant.

EUPHROSINE.

Laiſſez-nous, laiſſez-nous; nous ſommes à Diane.

L'AMOUR.

Au nom de cette Déeſſe, au nom de tous les Dieux, daignez m'écouter.

EUPHROSINE.

Que pouvez-vous avoir à nous dire?

L'AMOUR.

Quand vous ſaurez ma triſte ſituation, vous vous reprocherez de ne m'avoir pas ſecouru dès hier.

EUPHROSINE.

Quelle ſituation? Quel ſecours? Qui êtes-vous donc?

L'AMOUR.

Un jeune homme malheureux, éloigné de ſa patrie; je me ſuis échappé de chez les Prêtres de Jupiter.

EUPHROSINE, *d'un ton ſévere.*

Et pourquoi vous êtes-vous échappé de chez les Prêtres de Jupiter?

L'AMOUR.

Les cruels! Ah! plus je vous regarde, plus mon cœur ſe révolte contre eux! Quand je leur demandois quelquefois ce que c'étoit qu'une femme, avec quelles couleurs ils me les peignoient toutes! Mais, belles Nymphes, à la maniere dont vous me fuyez, je ſoupçonnerois qu'on vous a auſſi élevées dans une prévention cruelle contre les hommes. Quelle inhumanité de vouloir ſemer l'antipathie entre deux ſexes qui ne ſont formés que pour faire la félicité l'un de l'autre!

EUPHROSINE.

Nous ne voulons point connoître cette félicité-là ; nous faiſons conſiſter notre bonheur à vivre tranquillement dans notre retraite.

L'AMOUR.

Ah ! ſi vous aviez vu ce que j'ai vu !.... Il y a deux jours qu'ayant trouvé par haſard une petite porte du jardin ouverte, je ſortis pour la premiere fois de ma vie de notre enclos. Je me promenois ſans deſſein, lorſque j'entendis parler derriere un buiſſon ; je m'approchai ; que devins-je ? Quels termes ? Quelles expreſſions frapperent mon oreille, ou plutôt mon cœur ? Je crus d'abord, à leur langage que c'étoient deux Divinités. Hélas ! ce n'étoit qu'un berger & une bergere, mais plus heureux mille fois dans cet inſtant que les Dieux mêmes. Leurs ſoupirs, leurs tranſports, chaque mot qu'ils prononçoient, tout portoit dans mes ſens un trouble que je n'avois jamais reſſenti. Jamais je n'avois vu de femmes : mon ame treſſailloit ; elle étoit toute entiere dans mes regards, & s'enflammant au feu que reſpiroient ces tendres amans, jouiſſant preſqu'autant qu'eux-mêmes de leurs propres plaiſirs, elle en dévoroit, pour ainſi dire, les inſtans. Mais bientôt une voix cruelle qui m'appelloit pour rentrer dans ma priſon, vint m'enlever à mon raviſſement. Belles Nymphes, mon cœur venoit d'être éclairé ; pouvois-je regarder, ſans frémir, ces murs où l'on m'avoit ſi long-temps arraché à la vie ? Non, je jurai de

n'y jamais rentrer ; & m'en éloignant avec précipitation, je marchai le reſte du jour & une partie de la nuit, juſqu'à ce qu'enfin, accablé de fatigues, je me couchai au pied de cet arbre où vous me trouvâtes hier endormi. Voilà mon aventure ; n'aurez-vous point pitié de moi ?

EUPHROSINE.

Mais, quelle pitié ? Que nous demandez-vous ?

L'AMOUR.

Depuis trois jours, je ne vis que de fruits ſauvages : voilà deux nuits que je paſſe, couché au pied d'un arbre ; les nuits ſont ſi froides ! J'ai beaucoup ſouffert !

EUPHROSINE.

Je le crois bien ; mais autour de cette forêt, il y a pluſieurs maiſons de bergers où l'on ne refuſera pas de vous recevoir.

L'AMOUR.

O Ciel ! Il faudroit leur conter mon aventure ; ils ſe feroient peut-être un devoir de me remener chez les Prêtres de Jupiter. Croyez-vous, & ſurtout à préſent que je vous ai vues, que je n'aimaſſe pas mieux mourir mille fois que d'y retourner ?

EUPHROSINE.

Comment voulez-vous donc faire ?

L'AMOUR.

Hélas ! ſi l'une de vous, égarée comme je le ſuis, ſe ſe trouvée à la porte de l'enclos où j'ai été ſi long-temps renfermé, avec quel em-

preſſement, quel plaiſir, en la cachant à tous les yeux, je lui aurois donné un aſyle! Quel ſoin j'en aurois pris! Refuſerez-vous de faire pour moi ce que j'aurois fait pour vous?

EUPHROSINE.

Comment? vous voulez nous propoſer de vous avoir avec nous, là.... en cachette, dans notre enclos?

L'AMOUR, *d'un ton ingenu.*

Sans doute.

EUPHROSINE.

Allez, allez; vous n'y penſez pas.

L'AMOUR.

Quoi! vous aimeriez mieux me laiſſer périr?..

EUPHROSINE.

Quoi! avez-vous pu eſpérer un inſtant?...

(*A ſes Compagnes.*)

Rentrons, rentrons.

L'AMOUR.

O Dieux! quel eſt mon ſort? O Dieux! ſe peut-il qu'avec tant de charmes, on ait des cœurs auſſi barbares! Allez, cruelles, allez parmi vos compagnes vous applaudir de toute votre dureté; tandis que moi, pauvre petit malheureux, manquant de tout, accablé de fatigue, & encore plus de la vive douleur que me cauſe un traitement ſi inhumain, je vais attendre dans cette forêt la fin d'une triſte vie. On vous apprendra bientôt qu'on m'a trouvé mort de froid, dans quelque antre. A mon âge, quelle affreuſe deſtinée!

CYANE,

CYANE, *d'un ton attendri.*

Euphroſine, il me perce le cœur!

L'AMOUR, *feignant de pleurer & de s'en aller.*

Adieu.

EUPHROSINE, *d'un ton attendri.*

Arrêtez... En vérité, ce que vous nous demandez, eſt-il raiſonnable?

L'AMOUR.

En vérité, eſt-il poſſible que vous ſoyez ſans pitié?

EUPHROSINE.

Nous n'en avons peut-être que trop. Penſez donc à quoi nous nous expoſerions, ſi l'on alloit découvrir que nous aurions caché un jeune homme parmi nous?

L'AMOUR, *vivement.*

Eh! qui pourra le ſavoir? Il ne vous ſera pas difficile de ménager quelque petit endroit où j'irai me mettre lorſqu'il vous viendra des viſites; je reſte du temps, toujours enſemble, belles Nymphes, quel plaiſir! quel raviſſement! Je ſerai d'une joie, d'une gaieté!... Nous rirons, nous chanterons, nous jouerons à mille petits jeux! Vous verrez que les jours qui, entre filles, vous ont paru ſans doute juſqu'à préſent aſſez ennuyeux, ne vous dureront pas des minutes. Allons, l'heure eſt favorable; preſque toutes vos compagnes ſont à la chaſſe; entrez d'abord; paſſez les premieres, pour examiner

ſi perſonne ne me peut voir ; je reſterai à la porte ; & au ſigne que vous me ferez...

MERCURE, *derriere le Théâtre, contrefaiſant la voix d'une femme.*

Euphroſine? Cyane, Aglaé?

EUPHROSINE.

O Ciel! on nous appelle ; c'eſt quelqu'une de nos compagnes qui nous cherche. Fuyez, fuyez vîte ; tâchez de vous cacher dans l'épaiſſeur du bois ; ſi on vous avoit entendu, nous ſerions perdues.

L'AMOUR, *à part, en s'en allant.*

Ah! la maudite bégueule qui vient ſi mal-à-propos! Mais ce n'eſt, après tout, qu'un petit retardement ; & je crois qu'en voilà toujours trois que nous pouvons déja regarder comme à nous.

(*Il ſort, en les regardant avec un ſourire malin, & d'un air avantageux ; Euphroſine qui a ſurpris ce regard, le conduit des yeux, & reſte enſuite rêveuſe au bord du Théâtre, tandis que ſes compagnes, qui s'en vont, rencontrent Mercure qui les ramene.*

SCENE V.

MERCURE, *ſous la figure d'un Chaſſeur*, EUPHROSINE, CYANE, AGLAÉ.

MERCURE.

LE voilà parti; avançons. Demeurez, belles Nymphes, demeurez. Pour l'éloigner, j'ai contrefait la voix d'une de vos compagnes. Ah! que je viens à propos au ſecours de votre innocence! il en étoit temps.

AGLAE'.

Il en étoit tems? Que voulez-vous dire? C'eſt un jeune homme qui nous racontoit ſon aventure; mais à qui nous n'aurions certainement pas accordé ce qu'il nous demandoit.

MERCURE.

Pauvres Colombes, ſous la ſerre de l'Epervier, vous ne battiez déja plus que d'une aile! Avec quels détours, quelle adreſſe & quels menſonges, le petit ſcélérat tâchoit de s'introduire!

CYANE.

Des menſonges? Eſt-ce qu'il ne s'eſt pas réellement échappé de chez les Prêtres de Jupiter?

MERCURE.

Lui? C'eſt un petit libertin qui, ſans ceſſe, court le monde, n'ayant d'autre loi que ſes deſirs, que ſon caprice pour guide, & le plaiſir

pour objet, toujours plus vif que délicat; toujours moins ſenſible au don, qu'avide du triomphe d'un cœur; d'autant plus dangereux, que d'abord rien ne paroît plus doux, plus ſoumis, plus modeſte, plus ingénu; mais à peine on l'accueille, on le careſſe, on commence à lui ſourire, qu'il devient hardi, téméraire, entreprenant : tandis que l'eſpoir l'anime, tandis qu'on lui réſiſte, tendre, empreſſé, plein d'ardeur; eſt-il heureux? c'eſt un tyran, & bientôt un ingrat, un perfide.

AGLAE'.

Comme vous le peignez!

MERCURE.

Tel qu'il eſt, & tel que vous l'éprouverez, ſi vous négligez mes avis.

AGLAE'.

Euphroſine, tu rêves & ne dis mot? Crois-tu...

EUPHROSINE, *ſortant avec vivacité de ſa rêverie.*

Je crois que ſur ce petit fourbe on n'en ſauroit trop dire. (*A Mercure.*) Je l'avoue, il m'avoit attendrie, & je ſens que malgré vos conſeils, j'aurois eu de la peine à le ſoupçonner, s'il ne s'étoit pas trahi lui-même.

AGLAE'.

Comment ?

CYANE.

Qu'as-tu donc remarqué ?

EUPHROSINE.

En nous quittant, il a jeté ſur nous un regard

qui, dans l'inſtant, m'a dévoilé ſon ame toute entiere; c'étoit un certain ſourire malin, cruel, moqueur, comme voulant dire, *cela va bien; je ſuis content; voilà trois petites perſonnes qui ne peuvent m'échapper.* Oh! il n'en eſt pas encore où il croit; & quand il reviendra...

MERCURE.

Croyez-moi, ne l'attendez pas.

EUPHROSINE.

Il a voulu nous attraper; je veux lui jouer un tour...

MERCURE.

Prenez-y garde; il eſt bien fin, bien ruſé; le mieux, vous dis-je, eſt de le fuir.

EUPHROSINE.

Ne craignez rien. J'imagine... Oui... Aglaé, donne-moi tes guirlandes. (*A Cyane.*) Et toi, les tiennes.

AGLAE', *donnant ſa guirlande.*

Que veux-tu faire?

CYANE, *donnant la ſienne.*

Quel eſt ton deſſein?

EUPHROSINE.

Vous verrez. Cachez-vous derriere la porte. (*A Mercure.*) Et vous, derriere ce buiſſon.

AGLAE'.

Mais encore, explique-nous...

EUPHROSINE.

Oh! rentrez donc vîte; il ne tardera pas à revenir; il faut qu'il me trouve ſeule.

MERCURE, *à part.*

Cachons-nous, puiſqu'elle l'exige, ou plutôt allons chercher Vénus; c'eſt la ſeule qui peut encore avoir quelque empire ſur lui, & lui faire abandonner ces lieux.

AGLAE', *à Euphroſine, du fond du Théâtre, en s'en allant.*

Euphroſine, il vient; je l'apperçois.

SCENE VI.

EUPHROSINE, *ſeule.*

ALLONS au-devant de lui... Si jeune encore, peut-on être déja ſi fourbe! A ſon air, à ſon langage, à ce ſon de voix qui va au cœur, diroit-on que le petit traître n'a le deſir de plaire, que pour avoir le plaiſir de ſéduire!

SCENE VII.

L'AMOUR, EUPROSINE.

L'AMOUR.

AH! charmante Euphroſine, j'ai le bonheur de vous rencontrer ſeule. Mon plus cher ſouhait eſt accompli.

EUPHROSINE.

Ecoutez, je ne puis m'arrêter qu'un inſtant; il faut que je rentre; je ne ſuis reſtée que pour vous dire que nous ſommes bien touchées de votre ſituation; mais qu'il n'eſt pas poſſible que nous vous accordions ce que vous nous demandez.

L'AMOUR.

O Ciel! Et c'eſt vous, c'eſt Euphroſine, la ſeule à qui mon cœur s'étoit véritablement dévoué, qui prononce l'arrêt de ma mort!

EUPHROSINE.

Votre mort? N'y a-t-il donc que nous qui puiſſions vous donner un aſyle? Si vous ne nous aviez pas vues, n'auriez-vous pas cherché ailleurs, autour de cette forêt?..

L'AMOUR.

Mais, cruelle, je vous ai vue; & il m'eſt à préſent impoſſible de vivre ſans vous. J'expire à vos pieds, ſi vous m'abandonnez.

EUPHROSINE.

Ecoutez donc la raiſon.

L'AMOUR.

Ecoutez donc la pitié.

EUPHROSINE.

Ne devriez-vous pas être content d'être cher aux perſonnes, ſans exiger des choſes?...

L'AMOUR.

Peut-on, quand quelqu'un nous eſt cher, ſe plaire à le voir ſouffrir?

EUPHROSINE.

Songez qu'il y a certaines démarches.

L'AMOUR.

Songez qu'il n'y en a point, dont on ne doive le ſacrifice à l'amant le plus tendre....

EUPHROSINE.

Que vous êtes preſſant! Vous me jettez dans un trouble... Ah! je n'aurois pas dû nous attendre!

L'AMOUR, *ſe jettant à ſes genoux.*

Belle Nymphe!...

EUPHROSINE.

Comment! comment! à mes genoux? Vous n'y penſez pas; s'il venoit quelqu'un?...

L'AMOUR.

Perſonne ne vient.

EUPHROSINE.

Eh bien, quand il ne viendroit perſonne, il ne me plaît pas que vous ſoyez à mes genoux; levez-vous, levez-vous donc.

L'AMOUR, *lui baiſant la main.*

Je vous adore.... Ah! laiſſez-moi baiſer mille, mille fois cette main charmante...

EUPHROSINE.

Finiſſez... finiſſez-donc... quelle folie!... J'appellerai... j'appellerai... Savez-vous bien que ces vivacités-là ſeules m'empêcheroient de vous recevoir parmi nous?

L'AMOUR.

Ah! belle Euphroſine, ne doutez pas un inſ-

tant que mon respect n'égale toujours mon amour!

EUPHROSINE.

Je ne m'y fierois pas.... Tenez, nous ne vous recevrions qu'à une condition.

L'AMOUR.

Et quelle?

EUPHROSINE.

Il faudroit.... Mais, non, non... croyez-moi, séparons-nous, séparons-nous.

L'AMOUR, *la retenant.*

De grace, daignez vous expliquer.

EUPHROSINE.

Eh bien, je voudrois que vous fussiez absolument notre captif; je ne vous chargerois pas de chaînes bien pesantes; vous voyez bien ces guirlandes; je vous lierois, les bras, les mains...

L'AMOUR.

Quelle idée!

EUPHROSINE, *feignant de s'en aller.*

Cela ne vous convient pas? Adieu.

L'AMOUR.

Arrêtez-donc. Quoi vous voulez, qu'au milieu de vous trois je sois lié?

EUPHROSINE.

Oui.

L'AMOUR.

Pardi, j'y ferois une plaisante figure?

EUPHROSINE, *feignant encore de s'en aller.*

Eh bien, puiſque vous l'aimez mieux, paſſez encore la nuit au pied de votre arbre; je vous ſouhaite le bon ſoir.

L'AMOUR, *à part.*

L'extravagante propoſition! Mais après tout, je ne la dois regarder que comme une petite ſimagrée de vertu, ou plutôt comme timidité de jeune fille qui, à la faveur de la précaution qu'elle exige, cherche à ſe faire illuſion ſur la démarche qu'elle haſarde; elles me délieront bientôt; je veux m'en repoſer ſur leur cœur; & le principal eſt de m'introduire.

(*Ramenant Euphroſine qui s'en alloit lentement.*)

Belle Euphroſine, vous ne devez pas douter que pour être avec vous, je ne me ſoumette à toutes les conditions qu'il vous plaira de m'impoſer; cependant....

EUPHROSINE.

Cependant!... Finiſſons, décidez-vous; vous commenceriez à me donner des ſoupçons...

L'AMOUR.

Ils ſeroient bien injuſtes. Allons, je me livre entiérement à vous.

EUPHROSINE.

Voyons-donc... Tenez-vous comme cela.

L'AMOUR, *tandis qu'elle le lie avec des guirlandes.*

Les liens, dont vous enchaînez mon cœur,

devroient vous ſuffire ; un véritable amant eſt toujours ſoumis, reſpectueux.... Comme vous me ſerrez !

EUPHROSINE.

Aſſeyez-vous à préſent.

(*Après lui avoir lié les bras, elle le fait aſſeoir au pied de l'arbre, & commence à lui lier les jambes.*

L'AMOUR.

Que voulez-vous faire encore ? Comment ? Vous ne voulez pas même que je puiſſe marcher ? Oh ! tant de précautions commencent à me paroître bien extraordinaires.

EUPHROSINE, *d'un ton ironique, achevant de le lier.*

Je conçois bien que ce n'eſt pas ordinairement ainſi que vous allez en bonne fortune ; mais voilà comme nous vous voulons ; je vais chercher mes Compagnes pour m'aider à vous emmener.

SCENE VIII.

L'AMOUR, *ſeul, aſſis au pied de l'arbre.*

ELLE conçoit bien que ce n'eſt pas ordinairement ainſi que je vais en bonne fortune ? Que veut-elle dire par ces mots qu'elle a prononcés

d'un ton ironique? Quoi! n'auroient-elles point donné dans l'hiſtoire que je leur ai faite? Voudroient-elles ſe divertir à mes dépens? Serois-je la dupe de tout ceci? Après m'avoir gardé avec elles tout le ſoir, ſans me défier, après s'être bien amuſées de ma figure, ſi demain matin elles me mettoient à la porte avec toutes les plaiſanteries que je mériterois?... La jolie avanture! Quelle honte! Quel ridicule! Oh! je me ſuis livré comme un ſot, comme un fat, comme un étourdi..... Comment faire? Je ne puis remuer. J'enrage.

SCENE IX.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

Elles s'aſſeient toutes les trois au pied de l'arbre, autour de l'Amour.

AGLAE'.

AH! vous voilà donc pris?

L'AMOUR.

Qu'appellez-vous pris? Eſt-ce que vous avez deſſein de me faire du mal?

AGLAE'.

Non, en vérité; nous venons vous chercher

pour vous emmener avec nous; & nous aurons bien ſoin de vous. Mais, il me ſemble qu'une aventure avec trois jeunes filles, aſſez jolies, qui n'attendent que la nuit pour vous introduire myſtérieuſement chez elles, devroit vous inſpirer un certain air gai, triomphant, que je ne vous vois pas. La facilité avec laquelle nous cédons à ce que vous déſirez, vous rendroit-elle déja moins vif, moins empreſſé?

L'AMOUR.

Oh! il ne dépend que de vous de me voir tout auſſi vif, tout auſſi empreſſé qu'on peut l'être. Mais, voilà une plaiſante façon de céder aux déſirs des gens, que de les tenir liés?

AGLAE'.

Qu'eſt-ce que cela fait?

L'AMOUR.

Comment, ce que cela fait? Cela fait tout.

EUPHROSINE.

Songez donc que ſi vous ne l'étiez pas, nous ſerions timides, contraintes, embarraſſées avec vous; au lieu que vous poſſédant comme vous voilà, nous vous ferons mille petites amitiés....

L'AMOUR.

Toutes ces petites amitiés-là ſeroient en pure perte pour moi; je ne veux point qu'on m'en faſſe que je n'y puiſſe répondre; & je vous prie de commencer par ne me point tant approcher.

EUPHROSINE, *le careſſant.*

Que vous avez bien le ton & toutes les façons d'un enfant gâté !

CYANE, *le careſſant auſſi.*

Comment ne l'auroit-on pas gâté ? il eſt ſi joli !

AGLAE', *le regardant tendrement.*

Il eſt vrai que ſa figure eſt charmante ? Il faudra le garder au moins un mois avec nous.

L'AMOUR.

Toujours lié ?

EUPHROSINE.

Oh ! toujours ; mais auſſi toujours careſſé. Il m'a paru tantôt que vous preniez bien du plaiſir à me baiſer la main ; tenez, baiſez-la encore...

L'AMOUR, *en colere.*

Finiſſons, finiſſons, vous dis-je.

EUPHROSINE.

Mais, qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce petit garçon-là ? Voyez, je vous prie, comme il eſt mutin ? Allons, qu'on baiſe tout-à-l'heure ma main, puiſque je l'ordonne. Aglaé, donne-lui la tienne.

AGLAE'.

Volontiers.

EUPHROSINE.

Et toi, Cyane ?

CYANE.

De tout mon cœur.

(*Elles lui font baiſer leurs mains.*)

L'AMOUR.

O Ciel !

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Fi, que cela eſt vilain d'avoir de l'humeur ! On lui montre l'inclination qu'on a pour lui ; & il ſe fâche.

L'AMOUR.

Mais, tandis qu'auprès de vous je n'aurai que les yeux de libres, tout ce que vous me montrerez, ne peut que me faire enrager. Il y a de la barbarie à me faire ces careſſes, ces agaceries-là.... Pardi, ſi vous ne voulez pas me délier entiérement, du moins rendez-moi un bras.

EUPHROSINE.

Non.

L'AMOUR.

Une main.

EUPHROSINE.

Rien du tout.

L'AMOUR.

C'en eſt trop ; écoutez, ſi je me mets de moi-même en liberté, je vous attraperai à mon tour ; & vous aurez beau dire comme tantôt, j'appellerai, j'appellerai ; vous me payerez tout ceci.

EUPHROSINE, *d'un ton railleur.*

Vous vous croyez donc un petit garçon bien redoutable ?

L'AMOUR, *faiſant des efforts pour rompre ſes liens.*

Ah ! pardi, nous allons voir. (*Cyane &*

Aglaé ſe levent & veulent s'enfuir.) Euphroſine, il va rompre ſes liens!

AGLAE'.

Nous ſommes perdues!

EUPHROSINE.

Ne craignez pas; j'ai bien pris mes précautions; il eſt trop bien attaché.

L'AMOUR, *à Euphroſine.*

Scélérate!

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Soyez donc tranquille. Il faut avouer que les hommes ſont bien capricieux, bien inconſtans! Avec quelle ardeur ne ſouhaitoit-il pas tantôt d'être avec nous? L'y voilà; il voudroit déja nous échapper; mais nous vous garderons bien... Levez donc la tête... Regardez-nous... Allons, faites-nous quelque petite hiſtoire pour nous amuſer.

L'AMOUR.

Non, je veux dormir.

EUPHROSINE.

Dormir entre nous trois? Cela ſeroit joli!

L'AMOUR.

Cela ne vous fera pas trop d'honneur.

EUPHROSINE.

Nous vous en empêcherons bien; emmenons-le.

L'AMOUR.

Vous ne m'emmenerez point, ſi vous ne me déliez.

EUPHROSINE.

Nous ne vous délierons point, & nous vous emmenerons malgré vous.

(*Elles ſe levent & veulent l'emmener.*)

SCENE X.

MERCURE, VÉNUS, L'AMOUR; EUPHROSINE, CYANE, AGLAÉ.

MERCURE.

COMMENT! Qu'eſt-ce donc, belles Nymphes? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune homme? Ah!... Eh, c'eſt l'Amour!

EUPHROSINE.

L'Amour?

MERCURE.

Oui, *lui-même.* Eſt-ce que votre cœur ne vous le diſoit pas? Vénus, venez voir votre fils.

L'AMOUR.

Ah, ma mere! Ah! mon cher Mercure, délivrez-moi....

VENUS.

Vous délivrer? Par un décret de la volonté de Jupiter, vos liens ſont devenus indiſſolubles; mais comme dans ſa colere même il eſt bon, il a chargé Mercure de vous faire recevoir dans cet enclos où vous reſterez, parmi ces jeunes filles, lié comme vous êtes....

L'AMOUR.

O Ciel! peut-on imaginer une barbarie....

VENUS.

De quoi vous plaignez-vous ? Ne vouliez-vous pas y faire une retraite d'un ou de deux mois ?

MERCURE.

Ecoute, il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté; c'eſt de choiſir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouſer.

L'AMOUR.

Mais, qu'eſt-ce que c'eſt donc que Mercure qui parle ſans ceſſe de mariage? Cela lui ſied bien?

VENUS.

Mercure, j'ai dit fort ſérieuſement à Jupiter, que je ne voulois point qu'on mariât mon fils. Qu'eſt-ce que ce ſeroit que l'Amour au bout d'un mois! Mais pour le punir de s'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes perſonnes, à qui, malgré la façon badine dont elles ont paru le traiter, il n'a peut-être que trop inſpiré des ſentimens funeſtes à leur repos, Diane a obtenu que ſes liens ne pourroient être rompus, que lorſqu'il aura trouvé le moyen de leur aſſurer un ſort dont elles ſoient également contentes; il me paroît difficile d'accorder trois rivales.

L'AMOUR.

Non, elles ſeront également ſatisfaites du ſort que je leur deſtine; je vous le promets; déliez-moi vite.

MERCURE.

Doucement. On ſait que l'Amour n'eſt pas avare de belles promeſſes.

L'AMOUR.

J'en jure par le Stix.

MERCURE.

Oh! après ce ſerment-là, il n'y a rien à dire, & tes liens vont tomber d'eux-mêmes.

(*Il le délie.*)

L'AMOUR, *ſe voyant en liberté.*

Ah, je reſpire!... Approchez, approchez, belles Nymphes; & ne paroiſſez point embarraſſées du petit tour que vous m'avez joué; un peu de malice ne peut que rendre la beauté plus piquante encore aux yeux de l'Amour. (*A Mercure.*) Tu voulois que j'en épouſaſſe une! Et à laquelle aurois-je donné la préférence? Toutes les trois partagent également mon cœur. Sans ceſſe j'aurois choiſi, ſans pouvoir faire un choix. Près d'offrir ma main à l'une, je me ſerois reproché de faire injuſtice aux deux autres. (*Aux trois Nymphes.*) Non, jamais l'Amour ne pourra prononcer entre vous. Immortelles comme moi-même; belles Nymphes, vous ſerez l'appui de mon Empire. Venez embellir Paphos & Cythere; venez-y prendre la place que mon cœur vous déſigne, & que vos charmes vous aſſurent. Auprès de ma mere vous ſerez les Graces: c'eſt l'Amour qui les donne à la beauté.

Jeux & Ris, par vos danſes & vos chants, célébrez ce beau jour.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

VENUS *aux Graces.*

AIR.

PARTAGEZ, Nymphes immortelles,
L'Empire des Jeux & des Ris:
Soyez mes compagnes fidelles;
Et guidez les pas de mon fils.
Ce beau jour, pour l'Amour, eſt un jour de victoire;
Il met le comble à ſes deſirs:
Vous lui devez une éternelle gloire;
Il vous devra tous ſes plaiſirs.

On danſe.

UNE DES GRACES.

AIR.

L'ASYLE le plus ſévere
Des traits du Dieu de Cythere,
Ne peut jamais nous ſauver;
Et dans l'ignorance
Vainement l'on penſe
Nous élever:
Tout dans la Nature
Parle à notre cœur;
Tout dans la Nature

Nous fait la peinture
D'une tendre ardeur;
Tout dans la Nature
Parle à notre cœur.

On danſe.

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

VOus qui ſuivez toujours mes traces;
Et qui me cherchez avec ſoin,
Par tout où vous verrez les Graces;
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

UN DES PLAISIRS.

Maris, dont la flamme jalouſe
Ne peut ſouffrir le moindre ſoin;
Si vous renfermez votre Epouſe,
Ce que vous craignez n'eſt pas loin.

EUPHROSINE.

D'un moineau près de ſa fauvette;
Liſe admire le tendre ſoin:
Elle rêve, elle eſt inquiette;
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

AGLAE'.

Lorſqu'après des torrens de larmes;
Veuve commence à prendre ſoin
De ſa parure & de ſes charmes,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

CYANE.

Quand vous verrez une fillette
Se retirer en quelque coin,
Pour pouvoir y rêver ſeulette,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

UN DES PLAISIRS.

De ſes ſuccès, dont il fait gloire,
Un fat rend le public témoin:
Mais croyez qu'il chante victoire,
Que ſouvent l'Amour eſt bien loin.

L'AMOUR.

Ne vous contentez pas de plaire,
Belles, aimez à votre tour;
Les plaiſirs que vous pourrez faire,
Seront bien payés par l'Amour.

UN DES PLAISIRS.

Aimez, Amans, avec conſtance;
Et de vos peines, quelque jour,
Vous recevrez la récompenſe;
Vous ſerez payés par l'Amour.

L'AMOUR *au Parterre.*

François, peuple brillant, aimable,
Et le plus chéri dans ma Cour,
Aux Graces ſoyez favorable;
Et battez des mains à l'Amour.

FIN.

J'Avois d'abord dénoué cette petite Comédie de la façon ſuivante; mais, aux répétitions, ce dénouement me parut traînant; je le changeai donc; & au-lieu de l'Hymen & de la Fidélité, qui ſont toujours des perſonnages triſtes, je fis venir Vénus.

Mercure à la fin de la Scene V, au-lieu de dire, *allons chercher Vénus; c'eſt la ſeule qui peut avoir encore quelque empire ſur lui*, diſoit: *allons chercher l'Hymen & la Fidélité; je ſuis preſque ſûr que dès qu'il les verra, il abandonnera ces lieux.*

SCENE XI & *derniere.*

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE, MERCURE, L'HYMEN, LA FIDÉLITÉ.

L'HYMEN.

QU'EST-CE donc, belles Nymphes? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune-homme? Ah!... Eh, c'eſt l'Amour?

EUPHROSINE.

L'Amour?

L'HYMEN.

Oui, lui-même. Eſt-ce que votre cœur ne vous le diſoit pas? (*Elles veulent s'enfuir.*) Où allez-vous donc? Nous avons beſoin de vous.

MERCURE, *à l'Amour.*

Comme te voilà emmailloté?

L'AMOUR.

Ah, mon cher frere l'Hymen! Ah, mon cher Mercure! délivrez-moi....

MERCURE.

Te délivrer? Tous les Dieux de l'Olympe s'uniroient enſemble, qu'ils ne le pourroient pas; tes liens, par un décret de Jupiter ſont devenus indiſſolubles; mais comme dans ſa colere même il eſt bon, il m'a chargé de te faire recevoir dans cet enclos, où tu ſeras parmi ces jeunes filles lié comme te voilà.

L'AMOUR.

O Ciel! peut-on imaginer une barbarie?... Mon cher Mercure, retourne vers Jupiter; dis-lui....

MERCURE.

Ecoute, tout ce que je lui dirois, ſeroit inutile; il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté; c'eſt de choiſir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouſer.

L'AMOUR.

Quoi Jupiter s'obſtine?..

MERCURE.

Jupiter veut abſolument que tu ſois marié.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Mais Mercure....

MERCURE.

Mais, mais, telle eſt ſa volonté, te dis-je. Décide-toi.

L'AMOUR.

Eh bien, j'y conſens; délie-moi vite.

MERCURE.

Oh! doucement; on ſait que l'Amour n'eſt pas avare de belles promeſſes; il faut jurer par le Stix.

L'AMOUR.

Par le Stix?

MERCURE.

Oui.

L'AMOUR.

O Dieux!.... Eh bien, je jure par le Stix d'en épouſer une, pourvu que la Fidélité promette de s'unir à l'Hymen, pour faire mon bonheur.

MERCURE, *faiſant tomber ſes liens.*

Cela eſt juſte; & tes liens vont tomber.

L'AMOUR, *à part, lorſqu'il ſe voit libre.*

Ah, je reſpire! Ils croient me tenir par le ſerment redoutable qu'ils m'ont arraché; mais par la condition que j'y ai miſe, j'en ſuis dégagé, ſi je puis parvenir à brouiller l'Hymen & la Fidélité. L'Hymen eſt bruſque, impoli; la Fidélité, chagrine, impérieuſe, pigrieche; il ne doit pas m'être difficile d'exciter une querelle entre ces

deux eſpeces-là. Voyons. (*Haut.*) Approchez, belles Nymphes, approchez; ce ne ſont point les ordres de Jupiter, ni le ſerment terrible que j'ai fait, c'eſt le deſtin de mon cœur qui va m'unir pour jamais à l'une de vous; mais à laquelle donner la préférence ? Mercure, plus je les regarde, plus je ſuis embarraſſé.... Avoue qu'à ma place tu ne le ſerois pas moins que moi?

MERCURE.

Il eſt vrai qu'elles ſont toutes les trois bien jolies.

L'AMOUR, *après les avoir conſidérées quelque tems tour à tour.*

Toujours prêt à choiſir, je ne fais point de choix; quand je veux offrir ma main à l'une, mon cœur me dit que je fais injuſtice aux deux autres.

L'HYMEN.

Il faut cependant te déterminer.

L'AMOUR.

Ah ! je ſens que j'ai trop peu d'un cœur, ou trop de deux Maîtreſſes.... Non, non, l'Amour ne pourra jamais prononcer entr'elles.

LA FIDELITÉ.

Eh bien, veux-tu t'en rapporter à moi ?

L'AMOUR.

Volontiers.... Mais, non; il s'agit de choiſir une épouſe à l'Amour, & de donner une nouvelle Déeſſe à l'Olympe; il eſt juſte que l'Hymen, qui va faire mon bonheur, ait auſſi toute la gloire de ce grand jour.

L'HYMEN, *embraſſant l'Amour.*

Que tu me flattes agréablement !

LA FIDELITE', *avec aigreur.*

Mais, ſi l'Hymen fait ton bonheur, c'eſt la Fidélité qui l'aſſure; & je ne vois pas pourquoi....

L'HYMEN, *d'un ton de dédain.*

Vous ne voyez pas pourquoi j'aurois la préférence !

LA FIDELITE', *du même ton.*

Eſt-ce que vous croyez qu'elle vous eſt dûe?

L'HYMEN, *d'un ton bruſque.*

Eh ! ſongez donc que vous n'êtes qu'à ma ſuite.

LA FIDELITE', *vivement.*

A ta ſuite? A ta ſuite? Je veux bien quelquefois t'accompagner. Qu'eſt-ce que ce ſeroit que l'Hymen ſans moi? Je ſuis à ta ſuite?

L'AMOUR, *à part.*

Bon. Cela s'échauffe.

MERCURE.

De grace, Déeſſe....

LA FIDELITE'.

Mercure vous le voyez; voilà les tons, les airs, les bruſqueries, les mépris, les duretés, les hauteurs, qu'il faut que j'eſſuie tous les jours.

L'HYMEN.

Eh ! c'eſt moi qui ſuis ſans ceſſe expoſé à vos contradictions, vos humeurs, vos reproches, vos ſoupçons, vos criailleries, vos éclats; j'ai ſouvent cédé, pour avoir la paix; mais dans

cette occaſion-ci, votre petite vanité eſt ſi déplacée....

LA FIDELITE'.

Ma petite vanité eſt ſi peu déplacée, que puiſque tu le prends ſur ce ton-là, je lui déclare que, s'il ne s'en rapporte pas plutôt à mon choix qu'au tien, je me retire à l'inſtant.

L'AMOUR, *à part.*

A merveille! (*Haut.*) Ma foi, Déeſſe, je ne veux point donner de dégoût à l'Hymen.

LA FIDELITE'.

Et tu ne t'embarraſſes pas de m'en donner, à moi?

L'AMOUR.

Je ne dis pas cela; mais il me ſemble que chacun devroit ſe rendre juſtice & ſentir....

LA FIDELITE', *avec aigreur & dépit.*

Oui, je devrois ſentir que je ne ſuis qu'une petite Divinité, qui ne mérite pas d'attention, ni qu'on ſe ſoucie de ſe marier ſous ſes auſpices! Ah! c'en eſt trop, & nous verrons. Adieu, adieu, faites, faites ce beau mariage.

MERCURE.

Ecoutez donc, Déeſſe....

LA FIDELITE'.

Que veux-tu que j'écoute? Quelque nouvelle impertinence, quelque nouvelle injure? (*A l'Amour.*) Vas, tu me deſireras que tu ne me trouveras pas. (*A l'Hymen.*) Et toi, de qui il eſt rare que dès le ſecond jour on ne reconnoiſſe l'ennui, la gêne, la fadeur & l'inſipidité, ſois ſûr

que déſormais nous n'habiterons pas ſouvent enſemble.

Elle ſort.

MERCURE.

La belle aventure! Voilà l'Hymen, la Fidélité brouillés!

L'AMOUR, *avec un tranſport de joie.*

Et me voilà dégagé de mon ſerment!

L'HYMEN.

Comment?

L'AMOUR.

Je n'ai promis de me marier, qu'à condition qu'elle s'uniroit à toi pour faire mon bonheur; il eſt plaiſant que ce ſoit la Fidélité même qui rompe mon mariage.

L'HYMEN.

Quoi, tu ne veux plus?...

L'AMOUR.

Mon ami, ta brouillerie avec elle eſt pour les maris un horoſcope, auquel tu trouveras bon que je ne m'expoſe pas.

L'HYMEN, *en s'en allant.*

Eh bien, ſois toujours un libertin; que m'importe?

MERCURE, *à l'Amour.*

Petit fourbe, tu ris de Jupiter & de tous les Dieux; mais pour tromper, pour abandonner, pour t'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes Perſonnes à qui tu n'as peut-être inſpiré que des ſentimens trop tendres, il faut que tu ſois bien barbare, bien perfide!

L'AMOUR.

Eh! c'eſt vous autres qui vouliez m'en donner une pour m'en ôter deux? Moi les tromper, moi les abandonner! Il faudroit que je ceſſaſſe d'être l'Amour. Dans leurs charmes ne devrois-tu pas lire leurs belles deſtinées? (*Aux Nymphes.*) Immortelles comme moi-même, belles Nymphes, venez embellir Paphos & Cythere; venez-y prendre la place que mon cœur vous déſigne, & que votre beauté vous aſſure. Je vais vous préſenter à ma mere; auprès d'elle vous ſerez les Graces.

Jeux & Ris, par vos danſes & vos chants, célébrez ce grand jour.

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion du Mariage de Monſeigneur LE DAUPHIN, avec la Princeſſe MARIE-JOSEPHE DE SAXE.

Repréſenté par les Comédiens Italiens, le 9 Février 1747.

ACTEURS.

L'AMOUR.
L'HYMEN.
JUNON.
MINERVE.
VÉNUS.
LES RIS, LES JEUX, LES GRACES,
LES BEAUX-ARTS.

A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

Ce petit Divertiſſement ne pouvoit manquer de réuſſir. Sous l'allégorie la plus juſte, chacun étoit flatté d'y retrouver ſes propres idées. Je ne doutois pas qu'il n'eût un applaudiſſement général; mais je n'oſois eſ-

pérer un ſuccès auſſi glorieux que celui de vous le préſenter, & de vous aſſurer du très-profond reſpect avec lequel je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

SAINT-FOIX.

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion du Mariage de Monſeigneur LE DAUPHIN, *avec la Princeſſe* MARIE-JOSEPHE DE SAXE.

Le Théâtre repréſente un terrain émaillé de fleurs; des arbres épars des deux côtés; dans l'enfoncement, une longue avenue terminée par la façade du Temple de l'Hymen.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, L'HYMEN.

L'AMOUR.

BON JOUR, mon cher Hymen.

L'HYMEN.

Bon jour.

L'AMOUR.

Quoi, tu ne veux pas m'embraſſer?

L'HYMEN, *ſe laiſſant embraſſer.*

Eh! mais.... je t'embraſſe.

L' AMOUR.

Bien froidement.... ah! ſi tu ſavois quel projet je viens de former?

L' HYMEN.

Oh! je ne doute pas qu'il ne te paſſe beaucoup de projets dans la tête, & que tu ne te prépares, pendant toutes ces fêtes & ces réjouiſſances, à bien faire parler de toi.

L' AMOUR.

Eh! mon cher frere, c'eſt le tems où mon empire eſt le plus languiſſant. Tu peux compter que depuis quinze jours, les plus jolies femmes n'ont médité, penſé, rêvé qu'à quelque mode, qu'à quelque parure nouvelle, qu'aux habits, qu'aux diamans qu'elles auront. Tu les verras au milieu des plaiſirs, aux bals, aux tables, aux ſpectacles, s'occuper uniquement les unes des autres. On interrompra l'amant le plus tendre & le plus paſſionné, pour lui faire obſerver que *Cephiſe met mal ſon rouge*, ou *que ſes rubans ne ſont pas aſſez bien aſſortis*. Et lorſque les fêtes ſeront finies, toutes les idées, tous les propos ne rouleront encore, pendant ſept ou huit jours, que ſur les ridicules qu'on aura remarqués; ſur *quatre ou cinq noirceurs qu'aura faites la groſſe Doris; qu'Ægle n'eſt pas ſoutenable avec ſes prétentions; & qu'il faut que Cyane n'ait point d'amies, puiſqu'on ne l'avertit pas qu'à ſon âge on ne ſe coeffe plus en cheveux.* Voilà comme ſe paſſera ce tems que tu crois m'être ſi favorable. Si par

haſard on penſe, ſi l'on parle un moment à l'Amant, c'eſt ſi légérement, avec tant de diſtraction, qu'il ſembleroit que c'eſt le Mari.

L'HYMEN.

Que veux-tu faire à cela?

L'AMOUR.

Rien. Quelque cher que ſoit l'amour au cœur d'une jolie femme, je ſais que l'intérêt de ſa beauté & la jalouſie de celle des autres l'emportent toujours. C'eſt un mauvais temps, un temps de tiédeur à paſſer, & pendant lequel il faut prendre patience.... Tu patientes bien, toi, pendant toute l'année?

L'HYMEN.

Vas-tu recommencer tes mauvaiſes plaiſanteries?

L'AMOUR.

Non, non, ne te fâche pas. Revenons au projet que je médite; tu vas en être charmé, tranſporté, enchanté.

L'HYMEN.

Voyons.

L'AMOUR.

Qu'on diſe encore que je ſuis un étourdi, un brouillon!...

L'HYMEN.

Tu peux avoir de bons intervalles.

L'AMOUR.

Je veux rétablir la paix dans l'Olympe, & faire le bonheur de la terre.

L' H Y M E N.

Voilà du grand ?

L' A M O U R.

Ecoute : tu ſais que la jalouſie qui régne toujours entre Junon, Minerve & Vénus, n'a pas manqué d'éclater, dès qu'il s'eſt agi de marier un Prince cher à l'Univers, & que chacune a prétendu que c'étoit à elle à lui donner une épouſe.

L' H Y M E N.

Oui, je le ſais.

L' A M O U R.

Tu ſais encore que chacune ſe vante que Jupiter, après avoir écouté ſes raiſons, lui a promis ſecretement qu'elle auroit tout l'honneur de cet illuſtre choix.

L' H Y M E N.

Il eſt vrai.

L' A M O U R.

C'eſt aujourd'hui qu'il doit être déclaré ; & des trois Déeſſes, il faudroit néceſſairement que deux fuſſent mécontentes.

L' H Y M E N.

Certainement.

L'AMOUR, *lui montrant un portrait.*

Regarde.

L' H Y M E N.

Que de charmes ! que de nobleſſe, & en même temps que de douceur & de modeſtie dans tous ces trais ! J'en ſuis enchanté.

L' AMOUR.

Je vais propoſer à Jupiter de faire tomber ce portrait entre les mains du jeune Prince, qui ſans doute en ſera auſſi charmé que nous; il demandera cette Princeſſe pour ſon épouſe; les trois Déeſſes ſeront obligées de convenir que le choix eſt trop naturel & trop beau, pour n'y pas conſentir; aucune ne pourra ſe plaindre; Jupiter ſe verra tiré de l'embarras de juger entr'elles.... Eh bien qu'en dis-tu?

L' HYMEN.

A merveille!

L' AMOUR.

Tu es donc content de mon idée?

L' HYMEN.

Très-content.

L' AMOUR.

Oh! dis-le-moi donc avec plus de joie, plus de tranſport!...

L' HYMEN.

Oh! je ne ſuis pas ordinairement ſi vif que toi.

L' AMOUR.

Eh! quand veux-tu donc l'être? Quand veux-tu reſſembler à l'Amour ſi ce n'eſt pas aujourd'hui, lorſque tu vas former les plus beaux, les plus heureux, les plus auguſtes liens?... (*On entend une ſymphonie derriere le Théâtre.*) Mais qu'eſt-ce que ces concerts? Ah!... c'eſt ma mere, que ſa Cour félicite ſans doute d'avance, ſur la préférence qu'elle eſpere obtenir en ce jour ſur Minerve & Junon.

L'HYMEN.

Tu devrois lui faire part de ton projet.

L'AMOUR.

Moi ? Non, en vérité; je veux en avoir tout l'honneur. D'ailleurs je dois être piqué : elle ne m'a point conſulté dans tout ceci; & j'ignore juſqu'au nom de la Princeſſe qu'elle protege. Allons, allons, ſuis-moi; laiſſons-la ſe féliciter de ſon triomphe imaginaire, tandis qu'auprès de Jupiter je vais en obtenir un réel.

L'HYMEN.

Je m'y intéreſſe trop pour ne pas t'accompagner.

(*Ils ſortent.*)

SCENE II.

VÉNUS, *les Ris, les Jeux, les Plaiſirs, les Graces & les Beaux Arts.*

CHŒUR.

LE triomphe de la plus belle,
Dans ce grand jour ſe renouvelle,

UN DES PLAISIRS.

Du fils d'un Roi chéri célébrons le bonheur;
Conſacrons une fête à ſon Auguſte Épouſe.
Vénus, de ſes appas, pouvoit être jalouſe;
Elle aime mieux en partager l'honneur.

CHŒUR.

Le triomphe de la plus belle,
Dans ce grand jour ſe renouvelle.

Les Grâces, avec les Beaux-Arts, forment des danſes qui ſont interrompues par l'arrivée de Junon & de Minerve.

SCENE III.

VÉNUS, JUNON, MINERVE; *les Ris, les Jeux, les Grâces, les Beaux-Arts.*

JUNON.

DEESSE, nous ſommes étonnées....

VENUS.

Eh de quoi, Déeſſe?

MINERVE.

De cette fête.

JUNON.

Jupiter n'a pas encore déclaré ſon choix.

VENUS.

Il eſt vrai, mais apparemment que je le devine.

JUNON.

Vénus eſt toujours prompte à ſe flatter.

VENUS.

C'eſt que Vénus eſt toujours aſſez ſûre de triompher.

JUNON.

Ce jour-ci pourra rabattre un peu de votre confiance.

VENUS.

Je crois qu'il ne fera qu'ajouter beaucoup à votre dépit.

JUNON, *d'un ton élevé.*

En vérité, avez-vous pu prétendre un inſtant?...

VENUS, *du même ton.*

En vérité, allons-nous recommencer cette querelle? Je vous ai abandonné l'Olympe; je me ſuis réfugiée ici; venez-vous m'y pourſuivre? C'en eſt trop,

JUNON.

Vous le prenez ſur un ton bien vif?

VENUS.

C'eſt que je ne fus jamais ſi ennuyée. Il y a de l'acharnement.... Car enfin, dites-moi, je vous prie, ne prétendez-vous pas que rien n'eſt comparable à l'éclat d'une auguſte origine, & qu'un Prince dont le ſang le cede à peine à celui des Dieux, doit ſouhaiter de s'allier au ſang le plus pur & le plus noble?

JUNON.

Sans doute; & ſi je vous nommois la Princeſſe que je lui deſtine, vous conviendriez qu'il n'eſt point d'hymen plus glorieux.

VENUS.

Minerve, de ſon côté, veut qu'on préfere à tout autre, une Princeſſe qu'elle a, dit-elle, formée, & dont les qualités de l'eſprit & du cœur....

MINERVE.

Aſſureront le bonheur de ſon époux & celui des peuples qu'il doit un jour gouverner.

VENUS.

Pourquoi, s'il vous plaît, lorſque vous n'êtes pas d'accord entre vous deux, lorſque vous avez une ſi belle occaſion de vous piquer, de vous aigrir, de vous diſputer, de vous gronder; lorſque vous êtes ſi bonnes pour vous tenir tête l'une à l'autre, ne me pas laiſſer à l'écart? Pourquoi vous adreſſer à moi, qui n'ai jamais ſu quereller, & qui vous déclare, en un mot, que quelque choſe que vous me diſiez déſormais, je ne vous réponds plus?

JUNON.

Penſeroit-on un inſtant à vous, ſi vous ne vous aviſiez pas de vous mêler de tout!

MINERVE.

Et de prétendre que la beauté doit l'emporter!...

VENUS, *chante.*

Tout doit céder à la beauté,
Elle eſt le charme & la gloire du monde,

MINERVE, *d'un ton dédaigneux.*

Vous chantez bien?

VENUS, *du même ton.*

Trouvez-vous ? Eh bien ! laiſſez-moi donc continuer ma fête.

MINERVE, *appercevant les Beaux-Arts parmi les Ris & les Jeux.*

Que vois-je ! les Beaux-Arts à votre ſuite ! les Beaux Arts, qui ne doivent s'occuper qu'à célébrer la gloire des Héros !

VENUS.

Vous vous trompez encore. L'Amour les fit naître pour célébrer la Beauté ; il y avoit des Belles avant qu'il y eût des Héros ; & peut-être n'y auroit-il jamais eu de Héros, s'il n'y avoit pas eu des Amans.

MINERVE, *d'un ton de mépris.*

Quels diſcours ! Je vais vous prouver....

VENUS, *en s'en allant.*

Vous ne me prouverez rien ; j'aime mieux vous abandonner la place.

SCENE IV & *derniere.*

JUNON, MINERVE, VÉNUS, L'AMOUR, L'HYMEN, *Suite de Vénus,*

L'HYMEN, *ramenant Vénus.*

OU allez vous donc, Déeſſe ? Je viens de la

part de Jupiter vous déclarer, & à Junon & à Minerve, le choix qu'il a fait.

VENUS.

Soyez le bien arrivé ; nous allons donc ſavoir...

JUNON.

Oui, nous allons ſavoir ſi ce n'eſt pas à la Reine des cieux à donner des Reines à la terre.

L'HYMEN.

Vous aviez de bonnes raiſons toutes les trois ; & Jupiter ne laiſſoit pas que d'être embarraſſé.

JUNON.

Il ne l'a jamais été un inſtant.

L'HYMEN.

J'ai cru remarquer....

JUNON.

Vous dites cela pour les flatter l'une & l'autre. Dès que je lui parlai, Junon, me répondit-il, ne craignez point que Minerve ou Vénus l'emportent ſur vous.

L'HYMEN.

Auſſi, Déeſſe, ne l'ont-elles pas emporté.

VENUS, *à l'Hymen.*

Quoi ?...

MINERVE, *à l'Hymen.*

Que dites-vous ?...

JUNON.

Que je triomphe.

L'HYMEN.

Je ne dis point cela du tout. L'Amour eſt venu ; il a repréſenté à Jupiter que le jugement

baſe de cette pyramide forme un autel où ſont groupés la France & le Génie de la France. Les Grâces, après avoir danſé avec les beaux Arts, les attachent, avec leurs guirlandes, au Génie de la France.

PREMIER AIR.

UNE DES GRACES.

Amour, que tes plus tendres feux
Rendent heureux
Deux cœurs pour qui le Ciel épuiſa ſes largeſſes?
Comble-les, à jamais,
De tes douceurs enchantereſſes;
Si les Dieux, dans l'Epoux, ont imprimé leurs traits,
L'Epouſe réunit tous les dons des Déeſſes.

Pas de deux danſé par l'Hymen & l'Amour.

SECOND AIR.

UN DES PLAISIRS.

Quels deſtins plus beaux & plus grands?
La Gloire & les Plaiſirs s'empreſſent ſur leurs traces:
Tout leur promet les plus heureux momens:
Ce ſont les Vertus & les Graces
Qui garantiſſent leurs fermens.

Tous les Acteurs s'uniſſent, & terminent ce Divertiſſement par une danſe générale.

FIN.

ALCESTE,

ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion de la convaleſcence de M. le DAUPHIN.

Repréſenté pour la premiere fois au Théâtre Italien, le 19 Septembre 1752.

TOUTE l'Europe ſait qu'en 1752, Monſieur le DAUPHIN étant attaqué de la petite vérole, Madame la DAUPHINE voulut abſolument reſter auprès de lui. Quand nos alarmes furent ceſſées, j'eſſayai de tracer le tableau des ſentimens de douleur & d'admiration que nous avions éprouvés; mais, pour mettre ce tableau au Théâtre, il falloit trouver une allégorie; celle d'Admette & d'Alceſte me parut des plus heureuſes. Aucun de mes ouvrages ne peut m'être auſſi cher que celui-ci; le Roi, quand j'eus l'honneur de le lui préſenter, me marqua qu'il avoit été informé du ſuccès, & que le rôle d'Alceſte avoit fait répandre bien des larmes.

A ALCESTE,

REINE DE THESSALIE.

AUX CHAMPS ÉLISÉES.

MADAME,

Il part tous les jours tant de monde pour les lieux que vous habitez, qu'il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez entendu parler d'une Princeſſe qui vient de faire, pour ſon mari, tout ce que vous

ſites pour le vôtre ; mais comme les Morts, obligés de vivre enſemble, ne ſe parlent peut-être pas avec la franchiſe qu'un Vivant peut riſquer avec un Mort, je vais vous écrire naturellement ce que l'on penſe ici. On prétend que ſi les circonſtances doivent augmenter ou diminuer le prix d'une action, tout eſt à l'avantage de notre Princeſſe; qu'elle eſt plus jeune que vous ne l'étiez; que du côté des grâces & de la figure, il y a à parier pour elle, & qu'à l'égard du pouvoir & de la grandeur, la plus petite Province de France eſt plus grande & plus peuplée que ne l'étoit votre Theſſalie. Vos amis voudront peut-être tirer vanité de ce qu'Hercule, le fameux Hercule, s'intéreſſa ſi particuliérement à vous, qu'il deſcendit aux enfers pour forcer la Mort à lâcher ſa proie : nous leur répondrons que c'eſt le Ciel même qui s'eſt intéreſſé à notre Princeſſe, & que s'il n'eût pas veillé ſur ſes jours, il y a toute apparence qu'elle ſeroit allée

vous tenir compagnie. Vous ſerez ſans doute ſurpriſe que je me ſois aviſé de vous écrire ; mais de quoi ne s'aviſe pas un homme oiſif, & qui n'a guere plus d'affaires qu'un Mort ? Je ſuis avec toute la vénération poſſible.

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

SAINT-FOIX.

ACTEURS.

LA GLOIRE.
LE GÉNIE *tutélaire de la Theſſalie.*
ALCESTE.
UN THESSALIEN.
L'AMOUR.

ACTEURS DANSANS.

L'Envie & quatre Furies.
Theſſaliens & Theſſaliennes de différentes conditions.
Les Ris, les Jeux, &c.

La Scene eſt à Iolcos en Theſſalie.

ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion de la convaleſcence de M. le DAUPHIN.

SCENE PREMIERE.

LA GLOIRE, LE GÉNIE.

LA GLOIRE.

JE ſuis d'une ſatisfaction, d'une joie....

LE GENIE.

Que vous eſt-il donc arrivé?

LA GLOIRE.

Je viens de rencontrer une grande vilaine créature qui me déteſte. Non, je ne crois pas m'être jamais ſi bien divertie; je l'ai perſiflée, excédée, déſeſpérée....

LE GENIE.

Voilà bien ce qu'on appelle un vrai plaiſir de femme! eh, quelle eſt-elle?

LA GLOIRE.

Je vais vous la peindre. Sa taille eſt élancée;

elle a le cou long & ſec, la peau livide, le regard louche, les joues creuſes, le nez ſerré, & la bouche plate; ſes cheveux reſſemblent à des ſerpens; une petite coëffe blanche, nouée avec un ruban couleur de roſe ſous ſon menton pointu, beaucoup de rouge & des mouches, achevent de lui compoſer une figure très-bien aſſortie à ſon caractere : la reconnoiſſez-vous ?

LE GENIE.

Parbleu, c'eſt l'Envie.

LA GLOIRE.

Elle-même. Sa voiture étoit traînée par ſix chauve-ſouris; deux ſinges lui ſervoient de pages; & elle avoit pour cocher ce vieux Poëte qu'Admette auroit dû chaſſer il y a long-temps de ſes Etats.

LE GENIE.

Que vient-elle faire dans des lieux dont elle ſembloit s'être bannie, & qui ne peuvent offrir à ſes yeux que des objets déſeſpérans ?

LA GLOIRE.

Je l'ignore. Son premier mouvement a été de m'éviter; mais, comme il n'étoit pas poſſible que je ne l'euſſe apperçue, elle a pris le parti de m'aborder, & m'a balbutié doucereuſement & avec des yeux que la lumiere fait toujours clignoter, je ne ſais quel compliment, des fadeurs auxquelles j'ai répondu d'un air ouvert, négligemment, d'un ton léger; & tout de ſuite, pour commencer ſon tourment, avouez, lui ai-je dit, que ces ſuperbes dômes, ces magni-

ſques palais, ces vaſtes jardins aux bords de ce fleuve, forment un aſpect, un coup-d'œil bien admirable. Ne diroit-on pas que cette ville eſt la capitale des Nations? Les Arts, les Sciences, les Fêtes, les Spectacles y varient ſans ceſſe les amuſemens & les plaiſirs. N'êtes-vous pas ſur-tout frappée de cet air d'enjouement & de gaieté qui regne ſur tous les viſages? De cette joie vive qui ſemble diſtinguer ce peuple, & qui prend ſans doute ſa ſource dans la douceur & la bonté de ſon caractere? Chaque mot que je prononçois, chaque remarque que je lui faiſois faire, étoit un coup de poignard qui déchiroit ſon cœur; j'agitois, j'enfonçois le poignard, en la regardant malignement; & mon ame ſavouroit à longs traits le dépit & l'amertume qui flétriſſoient la ſienne.

LE GENIE.

Il faut avouer que quand les femmes ſe haïſſent, *elles ſe haïſſent bien!*

LA GLOIRE.

Que voulez-vous dire? Eſt-il donc néceſſaire d'avoir un ſexe pour bien haïr cette mégere?

LE GENIE.

Je crains quelqu'événement funeſte.

LA GLOIRE.

Quel événement? N'a-t-elle pas vu que tous ſes efforts contre la Theſſalie, dont vous êtes le Génie tutélaire, ont toujours été impuiſſans? Ira-t-elle encore crier, comme autrefois, chez les Nations voiſines, que les Theſſaliens aſ-

ſoupis dans la molleſſe, offrent une conquête aiſée? Ces Nations n'ont-elles pas éprouvé que ce peuple, qui paroît ſi ſuperficiel, ſi frivole, qui ſemble ne s'occuper que de ris, de jeux & du ſoin de plaire, vole, dès que je l'appelle, s'élance au milieu des dangers, & que couvert de ſang & de pouſſiere, il eſt auſſi fier en affrontant la mort, qu'il eſt doux, généreux & bienfaiſant après la victoire?

LE GENIE.

Gloire adorable, que je vous embraſſe! Ce n'eſt pas pour l'éloge; il eſt dû; mais c'eſt qu'il eſt parti du fond du cœur. Je vois que vous nous aimez véritablement; & vous avez bien raiſon; vous n'êtes jamais ſi charmante que parmi nous. Sourcilleuſe, hautaine, & comme empoiſonnée dans votre grandeur, chez les autres nations, vous y affectez la morgue & la gravité: ici, vous êtes ſimple, unie, vive, badine; on prendroit la Gloire pour une de nos citoyennes.

LA GLOIRE.

Eh! ne l'ai-je pas toujours été?

LE GENIE.

Eh bien! ma chere Compatriote, trouvez bon que je vous diſe que l'Envie ne venant pas ſans doute ici ſans quelques mauvais deſſeins, vous n'auriez pas dû, par vos diſcours, exciter encore ſa rage contre Admette & contre Alceſte qu'elle ſait que vous aimez.

LA GLOIRE.

Rien n'eſt plus aiſé à raccommoder; je lui donnerai ce ſoir un grand ſouper qu'elle trouvera délicieux par la compagnie que j'y raſſemblerai.

LE GENIE.

Oh! ceſſez donc un inſtant de plaiſanter.

LA GLOIRE.

A ſa droite, elle aura cette groſſe *Céphiſe*, toujours ſi bien fournie d'anecdotes contre ſon ſexe, auſſi connue par ſa démarche indécente, qu'elle prend pour un air de Cour, que par ſes noirceurs continuelles & ſes tracaſſeries; à qui l'on croit de l'eſprit, & qui n'a au plus que ce jargon que donne aux plus ſottes un long uſage de galanterie, d'intrigues & de petits ſoupers. A ſa gauche, je placerai ce fade & hideux *Straton*, qui toujours malade à l'armée, faiſoit les campagnes ſans ſervir; bas à la Cour, frondeur à la Ville, *répétant* ſans ceſſe, que du temps du feu Roi, on auroit fait ceci, on auroit fait cela, mais qu'aujourd'hui les gens du métier, les gens de mérite, les gens comme lui ne ſont pas écoutés. A ces deux perſonnages je joindrai *Licas*, ce petit Sénateur ſi laid, ſi maigre, ſi opiniâtre, ſi dénigrant, ſi hautain, qui crache loin, qui voit de près, cent fois corrigé, toujours incorrigible, & à qui, de laſſitude, on ſemble avoir laiſſé la permiſſion d'être inſolent. Enfin le faſtidieux *Softrate*, qui a la taille ſi allongée & les

lumieres ſi courtes, l'action ſi vive & l'eſprit ſi froid; qui ſe pique d'avoir toujours les plus belles manchettes, les plus beaux bijoux, de juger au mieux des habillemens des Acteurs, des Actrices, des modes nouvelles, des rubans, des taffetas de l'année; en un mot, encore plus bégueule qu'il n'eſt fat.

LE GENIE, *d'un ton ironique.*

Cela doit compoſer quatre convives bien amuſans.

LA GLOIRE.

Quatre convives dont elle me ſaura ſans doute un gré infini. Ils lui diront qu'ici l'on vit enſemble ſans s'eſtimer, même ſans s'amuſer; qu'à ces petits ſoupers ſi vantés, la joie n'eſt qu'extérieure, & la converſation qu'un tiſſu de plaiſanteries amenées avec art, d'épigrammes manquées, de fades ironies, de plats jeux de mots, & de grands éclats de rire triſtes & forcés; qu'un luxe mauſſade & la fantaiſie pour les colifichets, ont ſuccédé à la vraie magnificence; que les Auteurs, par l'envie d'avoir de l'eſprit, ſont toujours auſſi loin de la Nature, que les Acteurs par leur démarche empeſée, leurs cris, leurs grimaces, & leurs contorſions; que les jeunes gens vuides d'idées, parlant ſans ceſſe ſans rien dire, étourdis ſans agrémens, bruyans ſans gaieté, ricaneurs ſans ſujet, méchans par air, railleurs ſans eſprit, peu ſenſibles aux qualités du cœur, ne meſurent leur conſidération que ſur

le plus ou le moins de bijoux que leur étale un fat. Ils ajouteront....

LE GENIE.

Oh, Madame! ces quatre plats cenſeurs ajouteront ce qu'ils voudront; je leur dirai, moi, que l'on n'étouffe cet amour ſi naturel pour la Patrie, & qu'on ne cherche à déprimer ſa Nation, que par le dépit de ſentir en ſoi-même qu'on y eſt, & qu'on doit y être mépriſé; que d'ailleurs, ces vices, ces travers & ces ridicules qu'ils ſe plaiſent à relever, ne ſont que paſſagers, & n'alterent point le fond du caractere général. Mais tandis que je m'amuſe ici, l'Envie nous prépare peut-être de cruels chagrins; je vais l'obſerver & tâcher de faire échouer ſes mauvais deſſeins.

LA GLOIRE.

Pour moi, qui ne m'alarme pas ſi aiſément, je vais me divertir à voir danſer cette troupe de jeunes Amans dont j'entends les concerts.

SCENE II.

Une troupe de Theſſaliens & de Theſſaliennes forment des danſes. L'Envie qui arrive avec quatre Furies, les épouvante & les chaſſe. Elle lance un dard; & dans l'inſtant il s'éleve une vapeur épaiſſe qui enveloppe le Palais d'Admette. L'Envie & ſes Furies ſe retirent, après avoir marqué par une danſe caractériſée, les divers mouvémens qui les agitent.

LA GLOIRE, *ſeule.*

CEs Furies, ce nuage épais, ce dard que cette Mégere a lancé, ſes regards où brilloit une joie perfide & cruelle, & qui ſembloient me braver, tout m'annonce que ſa rage, contre ce Peuple, vient de ſe ſignaler par quelques nouveaux forfaits... J'entends des cris, des gémiſſemens...

SCENE III.

LA GLOIRE, UN THESSALIEN.

LE THESSALIEN.

DIeux justes! Dieux tout-puissans, prenez-nous plutôt pour victimes!

LA GLOIRE.

Où courez-vous? Quel trouble vous agite?

LE THESSALIEN.

Ah! Madame, Admette...

LA GLOIRE.

Eh bien?

LE THESSALIEN.

Il touche à son dernier moment! Cette vapeur empestée, qui s'est tout-à-coup répandue autour du Palais, a porté dans son sein le poison le plus mortel.

LA GLOIRE.

Voilà donc le coup affreux que méditoit cette lâche & cruelle ennemie! Elle vous a vus, généreux Thessaliens, envisager sans effroi vos propres dangers & toutes les horreurs d'une guerre sanglante; sa rage ingénieuse a su choisir l'endroit sensible; c'est dans votre amour pour vos Rois, c'est au fond de vos cœurs, qu'elle puise aujourd'hui des traits pour vous déchirer. Ce jeune Héros m'avoit consacré ses jours;

que ne dois-je pas faire, que ne vais-je pas tenter pour les conſerver ! Non, je ne ſaurois croire que les Dieux veuillent borner ſi près de leur courſe de ſi belles deſtinées.

Elle ſort.

SCENE IV.

LE THESSALIEN *ſeul.*

QUELS inſtants !... ô mon Prince ! ô mon Maître !... Chaque cri que j'entends me glace d'effroi. Je n'oſe tourner les yeux vers ce triſte Palais. Famille auguſte ! Tendre mere ! & vous épouſe ſi chérie, malheureuſe Alceſte, quelles doivent être vos alarmes !... Mais, que vois-je !.. ô Ciel ! c'eſt elle ! Elle vient... Quel ſpectacle touchant !

SCENE V.

ALCESTE, LE GÉNIE, LE THESSALIEN.

ALCESTE, *au Génie qui veut l'empêcher d'approcher des nuages qui obſcurciſſent le fond du Théâtre.*

VOus m'arrêtez ! Vous me fermez le paſſage !

Vous voulez m'empêcher de le voir, de l'embraſſer, de le ſecourir !

LE GENIE.

Votre préſence ne pourroit qu'aigrir les douleurs de votre époux, & ne lui ſeroit d'aucune utilité. J'ai raſſemblé près de lui les Mages les plus habiles dans l'Art de diſſiper le venin qui menace ſes jours; repoſez-vous ſur leur expérience; & ne cherchez point, en expoſant votre vie...

ALCESTE.

Eh! ſi je le perds, que m'importe la vie! Quoi? mon époux eſt prêt à périr & je l'abandonnerois! Je ne lui donnerois pas tous mes ſoins! Je ne l'arroſerois pas de mes larmes! Je n'aurois pas du moins la conſolation de lui faire voir que la mort ne peut nous ſéparer! Ceſſez de me retenir....

LE GENIE.

Songez, Madame, que pour ménager ſi peu votre vie, elle eſt trop chere à l'Auguſte Famille de votre époux, trop précieuſe à ce Peuple qui vous adore; que vous devez la conſerver pour veiller ſur l'enfance de votre Fils, pour lui inſpirer vos vertus; ſongez que les Dieux veulent une réſignation entiere à leurs décrets, quelque rigoureux qu'ils puiſſent être, & que votre déſeſpoir ne pourroit que les irriter.

ALCESTE.

Les Dieux pourroient-ils s'offenſer des tranſports d'une épouſe éperdue? N'eſt-ce pas les

reſpecter & leur obéir, que de ſuivre les loix de ſon devoir & d'une tendreſſe illégitime ? Eſt-il aucune conſidération, aucune crainte qui doive m'éloigner de ce cher objet, à qui le Ciel & l'Hymen m'ont unie ? Eſt-il aucun péril qui puiſſe me dégager des ſoins que je lui dois ? Hélas, * ſa vie eſt toute pour ſon Fils, pour ſon Peuple, pour l'Univers, & la mienne n'eſt rien ! Que ſais-je ? Peut-être n'eſt-ce pas ſon ſang, mais le mien que demandent les Dieux ? Peut-être le venin paſſant dans mon cœur, s'éloignera du ſien ? Je ſauverai ſes jours en lui ſacrifiant les miens ; je mourrai ; mais il vivra. Venez, ſecondez ma gloire, mon devoir, mon amour....

* On rapporte ici les propres paroles de Madame la DAUPHINE.

SCENE VI.

LE GÉNIE, ALCESTE, LA GLOIRE, L'AMOUR, *ſous la figure d'un Mage.*

LE GENIE, *à Alceſte.*

CE ſeroit être barbare que de vous obéir. D'ailleurs vous voyez que ces nuages augmen-

tent, s'étendent & deviennent à chaque inſtant plus épais. Comment ne pas s'égarer ? & quel flambeau pourroit luire à travers ces ténebres ?

ALCESTE.

Ah ! je le vois ; je n'en puis douter ; mon époux n'eſt plus ; vous ne me parlez ainſi, vous ne me retenez, que pour me cacher quelque temps toute l'horreur de mon ſort, & tâcher de m'y préparer. Ai-je pu m'y laiſſer tromper ?... cher Prince !... ô Ciel !... je ſuccombe....

LA GLOIRE.

Madame, il vit encore ; il faut céder à vos larmes ; venez, ce Mage & moi nous guiderons vos pas.

ALCESTE.

Que ne vous dois-je point ! je verrai, j'embraſſerai mon époux, j'adoucirai ſes maux, je partagerai ſes peines ; & s'il faut que je périſſe dans de ſi chers & de ſi juſtes ſoins, du moins juſqu'au dernier moment, je lui aurai marqué ma tendreſſe.

LE GENIE.

Où courez-vous, malheureuſe Princeſſe ?

L'AMOUR, *ſous la forme d'un Mage.*

Elle ſuit la Gloire ; & les Dieux ſont trop juſtes pour ne pas récompenſer tant de vertus.

LE GENIE.

Ah ! les Dieux l'envieront à la terre.

La Gloire, l'Amour & Alceſte, entrent dans les nuages qui les enveloppent.

SCENE VII & *derniere.*

LE GÉNIE, *ſeul.*

AVEC queſte fermeté quel courage elle brave la mort, dans l'âge & dans un rang où tout appelle aux plaiſirs! Qu'un cœur ſi magnanime eſt reſpectable! Qu'il eſt digne du ſang qui l'a formé!

On entend une douce ſymphonie.

Mais, quels doux accens ſuccedent aux cris de la douleur?... Une lumiere vive & brillante perce à travers ces nuages... Elle les écarte...

L'Amour, toujours ſous la forme d'un Mage, revient ſur la Scene; & à meſure que les nuages s'écartent, on voit Admette & Alceſte qui ſe donnent la main; la Gloire poſe ſa couronne ſur la tête d'Alceſte.

LE GENIE.

Ne vois-je pas Admette? Quel Dieu, quelle main puiſſante a ranimé ſes jours?... Alceſte tient le flambeau de l'Amour... Ah! c'eſt ce divin flambeau, dans les mains de la Vertu, qui vient de diſſiper cette vapeur empeſtée!

L'AMOUR, *étant ſon déguiſement.*

Oui, & ce miracle eſt le prix que devoient les Dieux à une tendreſſe ſi pure & ſi magnanime. Jeux & Ris, revenez; raſſemblez-vous.

Que les gémiſſemens,
Que les craintes finiſſent;
Que ces lieux retentiſſent
De vos plus doux accens.

CHŒUR.

Que les gémiſſemens, &c.

GRAND AIR.

Nous avons à vos yeux retracé dans ce jour;
L'intéreſſant tableau du plus parfait amour.
François, d'un ſi rare modele
Vous avez parmi vous une image fidele.
Sèche tes pleurs, heureuſe France;
A la plus flatteuſe eſpérance.
Tu peux livrer ton cœur.
Que tes craintes finiſſent;
Que tes Peuples s'uniſſent
Pour chanter leur bonheur.

Auguſte Sang qui nous donnez des Loix;
Régnez à jamais ſur la France:
Notre amour conſtant pour nos Rois,
Fait leur grandeur & notre récompenſe.
Auguſte Sang qui nous donnez des Loix;
Régnez à jamais ſur la France.

Des François de différentes Provinces, & de différentes conditions, s'uniſſent enſemble pour marquer leur joie par leurs danſes & leurs chants.

VAUDEVILLE.

DANS une ignorance parfaite,
Nicaiſe & la timide Annette
Paſſoient enſemble tout le jour.
Un ſeul inſtant fut les inſtruire;
L'un prend la main, l'autre ſoupire:
Leur cœur s'éclaire au flambeau de l'Amour.

Aminte, ſenſible à l'outrage
Que lui fait un Amant volage,
Promet de n'aimer de ſes jours.
Qu'un nouvel Amant preſſe Aminte;
Sa fierté, ſon dépit, ſa crainte,
Tout ſe diſſipe au flambeau des Amours.

Mon voiſin & ſa ménagere,
Sur la cauſe la plus légere,
Sont en querelle tout le jour.
Pour eux le ſoir eſt ſans nuage;
Les chagrins, les ſoins du ménage,
Tout ſe diſſipe au flambeau de l'Amour.

FIN.

LES VEUVES TURQUES;

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Repréſentée en Société, le 12 Mai 1742; & par les Comédiens Italiens, le 22 Août 1747.

SON

A SON EXCELLENCE,

ZAÏD EFFENDI,

AMBASSADEUR

DE LA PORTE OTTOMANE.

VOTRE EXCELLENCE parut s'amuſer à la repréſentation de cette Comédie. Elle me la demanda le lendemain ; je la priai d'agréer que je lui en fiſſe un hommage public. Je n'oublierai jamais les prévenances & l'a-

mitié dont vous m'avez honoré pendant mon ſéjour à Conſtantinople; je ſerai toute ma vie, avec un très-inviolable & reſpectueux attachement,

De Votre Excellence,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
SAINT-FOIX.

ZAÏD EFFENDI, Ambaſſadeur de la Porte Ottomane auprès du Roi, arriva à Paris, à la fin de l'année 1741, accompagné de ſon Fils & de ſon Gendre. Il y demeura près de ſix mois, & ſe fit généralement aimer. Madame la Ducheſſe de *** voulut lui donner une petite fête; elle m'en parla, en me marquant qu'elle ſouhaiteroit de faire repréſenter devant lui une Comédie qui fût abſolument dans les mœurs Turques. J'arrangeai celle-ci ſur un canevas que j'avois tracé par haſard quelques années auparavant. Sa Hauteſſe même eût été enchantée de Fatime & de Zaïde; ces deux rôles furent joués avec toute la fineſſe & toutes les grâces poſſibles, par Meſdames de *** & d'***. La Piece

fut trouvée *délicieuſe*, comme toutes celles que l'on repréſente en Société. L'Ambaſſadeur me la demanda; je le priai de me permettre de la lui dédier. Quelques jours avant ſon départ, je ſus que ſon Fils, qui commençoit à entendre aſſez bien notre langue, s'étoit amuſé à la traduire dans la ſienne. Nos meilleures Pieces ont été traduites en Anglois, en Hollandois, en Allemand, en Danois; mais il n'eſt, je crois, encore arrivé qu'à celle-ci, de recevoir un pareil honneur en Turc; & peut-être a-t-elle déja été repréſentée pluſieurs fois dans le Serrail du Capitan Bacha, du Reis Effendi, du Moufti, du Grand-Seigneur même. Quelle gloire! J'en ſuis tout ébloui.

Il n'eſt pas poſſible, me dira-t-on peut-être, qu'Oſmin aime auſſi vivement deux femmes à la fois; mais on conviendra, je crois, qu'il eſt très-poſſible qu'il les déſire.

ACTEURS.

OSMIN.
FATIME.
ZAIDE.
SALOMÉ.
UN CADI, *& ſa ſuite.*
FEMMES DE FATIME ET DE ZAÏDE.

La Scene eſt à Conſtantinople, dans un ſalon qui ſépare l'appartement de Fatime & de Zaïde.

LES VEUVES TURQUES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

OSMIN, SALOMÉ.

OSMIN.

IL y a plus d'une heure que je t'attends.

SALOMÉ.

Je n'ai pu venir plus tôt; j'ai tant d'affaires!

OSMIN.

Je sais combien tu es à la mode, & que tout ce qu'il y a de personnes considérables dans Constantinople, te recherchent & veulent t'avoir.

SALOMÉ.

Ma foi, si vous croyez que cela me flatte beaucoup, vous vous trompez. La plûpart de ces personnes si considérables, si puissantes & qui font tant de bruit dans le public, sont si petites, si petites, quand on les voit de près dans le particulier, que quoique je ne sois qu'une

pauvre Juive, une ſimple revendeuſe à la toilette, je rougis quelquefois de l'encens que je ſuis obligée de leur prodiguer. Croiriez-vous que le Gouverneur, cet homme ſi grave, m'a tenue ce matin trois heures au moins dans ſon cabinet, à ne s'entretenir avec moi que d'intrigues galantes, de médiſances, de contes, d'hiſtoriettes, de minuties, de bagatelles ?.... *Je ne comprends rien au nouvel Amant qu'une telle s'eſt donné ?... Le plaiſant tour qu'on dit que l'avant-dernier lui a joué, eſt-il vrai ?... Perſonne encore n'a pris la petite Danſeuſe ?..* & cent autres queſtions qu'il m'a faites, toutes auſſi frivoles, que le rire continuel dont il les accompagnoit. Cependant, à la porte de ce cabinet où nous traitions de ſi belles matieres, deux grands eſclaves répondoient, d'un ton bruſque & fier, à beaucoup d'honnêtes gens qui commençoient à remplir la ſalle d'audience, *Monſeigneur travaille* ; en effet un moment après m'avoir congédiée, lorſque Monſeigneur s'eſt rendu viſible, ſa morgue, ſon front chargé de ſoucis & le ſombre embarras qu'il affectoit, ont dû faire croire qu'il ſortoit de travailler ſur des affaires bien importantes, bien épineuſes.

OSMIN.

Il me ſemble que tu aurois pu te diſpenſer de venir me faire un portrait ſi ridicule d'une perſonne à qui tu ſais que je dois m'intéreſſer ?

SALOMÉ.

Oh! ma foi, l'original m'avoit trop frappée. D'ailleurs comme vous parviendrez peut-être un jour au même poſte, tandis que l'on peut encore vous parler librement, j'étois bien aiſe...

OSMIN.

Et moi je ſerois fort aiſe que, ſans égaier plus long-tems ta langue médiſante, tu vouluſſes bien enfin me rendre compte de la commiſſion que je t'avois donnée, de le preſſentir adroitement ſur mon mariage avec ſa ſœur.

SALOMÉ.

Je lui en ai parlé.

OSMIN.

Eh bien?

SALOMÉ.

Eh bien, il vous conſidere, vous eſtime, & ſi elle veut ſe remarier & vous épouſer, cette alliance lui ſera fort agréable.

OSMIN.

Ainſi mon bonheur ne dépend plus que de la belle Fatime?

SALOMÉ.

D'elle uniquement.

OSMIN.

Crois-tu qu'elle veuille me rendre heureux?

SALOMÉ.

Je crois que vous ne lui êtes point indifférent; mais elle a toujours des ſi, des mais, des ſelon, auxquels je ne comprends rien, & qui m'impatientent quelquefois à un point...

OSMIN.

On ouvre.... C'eſt elle.... Ah! de grâce, ma chere Salomé, avant que je paroiſſe, parle-lui encore; & tâche de la faire s'expliquer ſur mon amour.

(*Il s'éloigne.*)

SALOMÉ.

Voyons.

SCENE II.

FATIME, SALOMÉ.

SALOMÉ.

ON m'attend ce matin dans vingt maiſons; mais j'abandonne toutes autres affaires, dès qu'il s'agit des vôtres. Je me ſuis reſſouvenue en m'éveillant, qu'il y a aujourd'hui quatre mois dix jours qu'Aſſan eſt mort. Le tems de votre deuil eſt expiré; vous pouvez à préſent vous remarier. Avez-vous penſé à ce que je vous ai dit d'Oſmin? Les entrevues que je vous ai ménagées à l'un & à l'autre, ne vous ont-elles point encore déterminée?

FATIME.

Mais....

SALOMÉ.

Il vous adore.

FATIME.

Je le crois.

SALOME'.

Sa perſonne eſt aimable.

FATIME.

Certainement.

SALOME'.

Son humeur eſt douce.

FATIME.

Il eſt vrai.

SALOME'.

Votre frere le Gouverneur agréera cette alliance.

FATIME.

J'en ſuis perſuadée.

SALOME', *la contrefaiſant.*

Mais... Je le crois... Certainement... Il eſt vrai... J'en ſuis perſuadée... Vous me répondez avec *bien de la froideur* ?

FATIME.

Moi ? Non.

SALOME'.

En un mot, Oſmin vous plaît-il ?

FATIME.

Oui, te dis-je.

SALOME'.

Vous l'épouſerez donc ?

FATIME.

Je ne dis pas cela.

SALOMÉ.

Quoi, vous ne l'épouſerez pas?

FATIME.

Ce n'eſt pas ce que je veux dire.

SALOMÉ, *la contrefaiſant encore.*

Je ne dis pas cela.... Ce n'eſt pas ce que je veux dire.... Que de façons! que diantre voulez-vous donc dire enfin?

FATIME, *d'un ton ſec.*

Rien.

SALOMÉ.

Rien? Voilà bien les femmes! elles parlent; qu'ont-elles dit? Rien.... (*Allant chercher Oſmin.*) Oh! Seigneur Oſmin, paroiſſez. Je vous annonce que vous plaiſez à cette belle Veuve; parlez, preſſez, priez; pour moi, j'ai trop d'affaires pour m'amuſer avec une diſeuſe de rien. (*Bas à Oſmin, en s'en allant.*) Je reviendrai dans un moment vous ſeconder.

SCÈNE III.

FATIME, OSMIN.

OSMIN.

CE qu'elle me dit eſt-il bien vrai? Serois-je aſſez heureux?....

FATIME.

Oui, Oſmin, je vous aime; & je vais enfin m'expliquer avec vous.

OSMIN, *voulant ſe jetter à ſes genoux.*

Charmante Fatime!...

FATIME.

Levez-vous, & m'écoutez. Aſſan, en mourant, a laiſſé deux veuves, Zaïde & moi.

OSMIN.

Je le ſais.

FATIME.

Zaïde, par toutes les petites ruſes d'une coquette, avoit trouvé le ſecret de l'emporter dans le cœur de notre mari; & fiere d'une préférence qu'elle regardoit comme un tribut qu'on devoit à ſes charmes, l'orgueilleuſe me traitoit avec un dédain!.... Ses tons, ſes airs, toutes ſes manieres, ſes politeſſes même étoient outrageantes!... Oſmin, je ne puis être contente, ſi je ne la vois humiliée; & c'eſt de votre amour que j'attends ma vengeance.

OSMIN.

Ah! je voudrois que ce pût être pour elle un tourment cruel, de vous ſavoir mille fois plus aimée de moi, qu'elle ne le fut jamais d'Aſſan; je vous jure que chaque inſtant de ma vie renouvelleroit ſon déſeſpoir, & que toujours prêt de faire éclater mes tranſports & ma félicité à tous les yeux....

FATIME.

Il me ſuffira que les ſiens en ſoient témoins, & qu'en l'épouſant....

OSMIN.

En l'épouſant ! moi l'épouſer !

FATIME.

Oui, vous.

OSMIN.

Zaïde ?

FATIME.

Elle-même; & vous n'obtiendrez ma main, qu'en obtenant la ſienne.

OSMIN.

Vous plaiſantez ?

FATIME.

Je ne plaiſante point; je veux qu'elle devienne encore ma rivale, pour lui rendre avec un nouveau mari tous les chagrins qu'elle m'a fait eſſuyer avec Aſſan.

OSMIN.

Je demeure interdit. Quoi ? Madame, lorſque vous pouvez jouir de la tendreſſe d'un époux qui vous adorera....

FATIME.

Je jouirai en même-tems de ma haine contre elle, de ſon dépit & de ſes chagrins : double plaiſir qu'elle goûtoit à longs traits du tems d'Aſſan, & que je veux goûter à mon tour. Osmin, les hommes ſortent, ſe promenent, ſe voient les uns les autres; diſſipés par des charges

& des emplois, ils ont mille reſſources pour échapper à l'ennui; mais comment les femmes ſe ſauveroient-elles des dégoûts d'une ſolitude & d'une oiſiveté languiſſante, ſi elles ne ſe ménageoient pas des paſſions vives qui les occupent, & les attachent aux lieux où elles ſont toujours renfermées? La haine contre une rivale ſoutient l'amour pour un mari; cette haine, comme la tendreſſe, a ſes mouvemens, ſon intrigue, ſes douceurs. Au moindre revers d'une ennemie, on ſe peint, on s'exagere ſon embarras; on s'entretient de ſes inquiétudes; on tâche de les augmenter; on en parle, on en rit; cela amuſe; les jours paſſent inſenſiblement: l'eſprit occupé par les tracaſſeries du ſerrail, ſent moins la contrainte d'y vivre & s'accoutume enfin, peu à peu, à ne plus courir après de vaines chimeres d'indépendance & de liberté.

OSMIN.

Mais, Madame, je ſuppoſe que je vouluſſe épouſer *Zaïde*; comment pouvoir l'engager à me donner la main?

FATIME.

Cherchez ſeulement les occaſions de la voir; parlez-lui; & comptez qu'elle eſt trop coquette, pour ne pas tâcher de m'enlever un amant, & trop vaine pour douter un inſtant que ſon triomphe ne ſuive de près ſes premiers regards.

OSMIN.

Ah! belle Fatime, ſi j'avois véritablement

touché votre cœur, vous ne seriez plus piquée contre elle!

FATIME.

Vous n'ignorez pas que depuis la mort d'Assan, on m'a proposé des partis assez brillans; je n'ai écouté que vous seul: voilà ma réponse aux reproches que vous me faites de ne vous point aimer. D'ailleurs vous voyez à quelle condition je vous offre mon cœur, ma main, & une dot considérable: si ces dons vous flattent, c'est à vous à ne rien épargner pour vous en assurer la possession; je vous laisse y rêver.

SCENE IV.

OSMIN, *seul.*

QUELLE femme! pour l'épouser, il faut que j'en épouse une autre! Fatime est belle; elle est riche; je l'aime; elle peut faire ma fortune. Quel bizarre caprice s'oppose à mon bonheur!

SCENE V.

OSMIN, SALOMÉ.

SALOMÉ.

EH bien, votre mariage eſt-il arrêté?

OSMIN.

Arrêté? Il eſt plus éloigné que jamais.

SALOMÉ.

Comment donc?

OSMIN.

Fatime, en ſe mariant, veut auſſi pourvoir Zaïde.

SALOMÉ.

Zaïde! Eh! de quoi ſe mêle-t-elle?

OSMIN.

Mais, devine quel eſt l'heureux époux qu'elle veut lui donner.

SALOMÉ.

Eh qui? car je ne me pique point de deviner.

OSMIN.

Moi.

SALOMÉ.

Vous?

OSMIN.

Oui, moi, te dis-je.

SALOMÉ.

Elle eſt folle! Ne s'eſt-elle pas déja aſſez mal trouvée d'avoir eu Zaïde pour rivale?

OSMIN.

Eh! c'eſt parce qu'elle s'en eſt mal trouvée; c'eſt un trait de vengeance & de vanité: elle voudroit voir ſon ennemie mépriſée & humiliée à ſon tour.

SALOMÉ.

J'entends cela.

OSMIN.

Et tu vois qu'à préſent tout eſt rompu.

SALOMÉ.

Je vois qu'en vérité Fatime eſt trop ridicule. Comment! après tous les ſoins que je me ſuis donnés!... Mais, je penſe.... Seigneur Oſmin.... ma foi, vous ne perdriez pas au change: écoutez-moi. Je viens de l'appartement de Zaïde; elle m'a parlé la premiere de votre mariage: j'ai fort bien remarqué qu'elle en railloit en perſonne piquée, & qu'elle retomboit de temps en temps dans une rêverie dont elle ne ſortoit qu'avec une gaieté affectée. Je lui ai demandé, par maniere de converſation, ſi vous étiez connu d'elle; je le connois, m'a-t-elle répondu d'un ton embarraſſé; je l'ai vu pluſieurs fois ſous les fenêtres de ſa divine. Je ne me trompe guere en femmes; je parierois que Zaïde eſt jalouſe du bonheur de ſa compagne.... Je l'apperçois. Il faut que vous faſſiez connoiſſance. Peut-être vous cherche-t-elle? Que ſait-on?

SCENE VI.

OSMIN, SALOMÉ, ZAIDE.

SALOME', *allant d'un air riant à Zaïde qui feint de vouloir rentrer.*

AH, Madame! un moment.

ZAIDE.

Qu'eſt-ce?

SALOME'.

Arrêtez, je vous prie.

ZAIDE.

Que veux-tu?

OSMIN, *à part, regardant Zaïde.*

Qu'elle eſt belle!

SALOME', *à Zaïde.*

Le Seigneur Oſmin épouſe une des veuves d'Aſſan; je veux qu'il connoiſſe auſſi l'autre pour juger....

ZAIDE.

Que tu es folle!

OSMIN.

Quelle taille! Quels yeux! Que de charmes!

SALOME', *à Zaïde.*

Comme il vous regarde! (*A Oſmin.*) Eh bien, qu'en dites-vous?

OSMIN.

Je ſuis hors de moi! Je ſuis enchanté!

SALOMÉ.

Le portrait que je vous en avois fait, étoit-il flatté?

OSMIN.

Qu'Aſſan étoit heureux!

ZAIDE, *à Oſmin.*

Vous ne le ſerez pas moins que lui; vous allez poſſéder l'incomparable Fatime.

OSMIN.

Ah, Madame!

ZAIDE.

N'épouſez-vous pas ce ſoir?

OSMIN, *d'un ton froid.*

Ce ſoir? Je ne ſais!

ZAIDE, *ſouriant.*

Vous ne ſavez? En vérité, je n'en ſais rien auſſi.

OSMIN.

Mon bonheur ne dépend à préſent que de vous.

ZAIDE.

De moi? Vous croyez parler à Fatime.

OSMIN.

Je parle à l'adorable Zaïde.

ZAIDE.

Je ſuis bonne, & n'aime pas à brouiller les amans; je vous avertis que votre Maîtreſſe, naturellement curieuſe & jalouſe, peut de ſon appartement entendre tout ce que vous me dites.

OSMIN.

Je ne cherche point à m'en cacher.

ZAIDE.

Vos discours lui paroîtroient fort extraordinaires.

OSMIN.

Qu'ils sont naturels dès qu'on vous voit!

ZAIDE.

Vous êtes galant.

OSMIN.

Je suis sincére.

ZAIDE, *riant.*

Sincére, Si vous l'étiez, on pourroit dire que la conquête de votre cœur est donc fort aisée.

OSMIN.

Sans doute, Madame, quand on a vos charmes; mais ne croyez pas que ce ne soit que de ce moment-ci que je vous aime.

ZAIDE.

Je ne sache pas cependant que vous m'eussiez jamais vue.

OSMIN.

Il est vrai que vous étiez inconnue à mes yeux; mais tout ce que j'entendois dire de votre beauté, enflammoit depuis long-temps mon cœur. Vous avez dû me remarquer cent fois la vue attachée sur vos fenêtres. Destiné à vous adorer, ce cœur vous cherchoit à travers les épaisses jalousies qui vous déroboient à mes regards; je me formois de vous la plus charmante idée : votre présence vient de la remplir, & de

m'offrir cet objet qui doit me fixer pour toujours.

ZAIDE.

Osmin, vous avez de l'esprit.

OSMIN.

Oui, Madame, si l'amour en donne.

ZAIDE.

Mais pouvez-vous penser que j'aie assez de vanité pour croire ce que vous me dites?

OSMIN.

Je pense que quand on déplaît, on ne persuade pas aisément.

ZAIDE.

Vous ne me déplaisez point; quelle folie! Pourquoi me déplairiez-vous?...

SCENE VII.

ZAIDE, OSMIN, SALOMÉ, UNE ESCLAVE *de Fatime.*

L'ESCLAVE.

SEIGNEUR Osmin, ma maîtresse vous croyoit sorti.

OSMIN.

Tu vois que je ne le suis pas.

L'ESCLAVE.

J'allois vous chercher de sa part.

OSMIN.

Cela ſuffit.

L'ESCLAVE.

Venez-vous lui parler?

OSMIN.

J'irai.

L'ESCLAVE, *en s'en allant.*

Je vais lui dire que vous êtes ici.

OSMIN.

Comme tu voudras.

ZAIDE, *à Oſmin.*

Et comme je ne veux point : ſi vous ne ſuivez cette Eſclave, je rentre.

OSMIN, *l'arrêtant.*

Belle Zaïde....

ZAIDE.

Je rentre, vous dis-je.

OSMIN.

Daignez m'écouter un moment.

ZAIDE, *voulant rentrer.*

Quand je le voudrois, en aurois-je le tems? Fatime viendroit.

OSMIN, *l'arrêtant.*

Eh bien, pour vous obéir, je vais, je vais la trouver; mais demeurez de grâce.... je reviens auſſi-tôt.... Madame, j'ai mille choſes à vous dire.... Ma chere Salomé, tâche de l'arrêter, & parle-lui pour moi.

SALOMÉ, *bas à Oſmin.*

Allez; l'affaire eſt en bon train.

Il ſort.

SCENE VIII.

ZAIDE, SALOMÉ.

SALOMÉ.

AH! pauvre Fatime, tu vas trouver bien du changement!

ZAIDE.

Oh! crois-tu que ma vue en un moment?...

SALOMÉ.

L'a frappé comme un trait de flamme; je m'en ſuis apperçue au premier coup d'œil.

ZAIDE.

Il eſt bien fait du moins.

SALOMÉ.

Je crois que Fatime le trouvera bien froid à préſent.

ZAIDE.

Je n'en ſerois pas fâchée; car je la hais bien!

SALOMÉ.

Il eſt vrai qu'elle ſe donnoit des airs en parlant de vous....

ZAIDE.

Eh! que diſoit-elle?

SALOMÉ.

Il ne faut pas toujours prendre garde....

ZAIDE.

Mais, que diſoit elle?

SALOMÉ.

SALOMÉ.

Une compagne jalouſe lâche bien des propos...

ZAIDE.

Je veux les ſavoir.

SALOMÉ.

Elle faiſoit, par exemple, ſonner fort haut l'avantage d'avoir trouvé avant vous un nouveau mari. Peut-être qu'à préſent, ſi vous vous le mettiez bien dans la tête, vous paſſeriez devant elle.

ZAIDE, *d'un air de confiance.*

Peut-être.

SALOMÉ.

Il n'y aura que Fatime qui ne ſe le perſuadera pas.

ZAIDE.

Il ſeroit plaiſant de l'en convaincre.

SALOMÉ.

Quand elle aura épouſé Oſmin, il me ſemble l'entendre parler, jaſer, ſe vanter, vous rabaiſſer..

ZAIDE.

La ſotte!

SALOMÉ.

Elle aura beau dire; vous n'en ſerez pas moins belle.

ZAIDE.

Sais-tu que tu me ferois venir l'envie d'humilier cette orgueilleuſe?

SALOMÉ.

Pardi, elle enrageroit bien ſi vous lui enleviez ſon amant.

ZAIDE.

Je le crois.

SALOME'.

Mais....

ZAIDE.

Mais, quoi ?

SALOME'.

Je penſe....

ZAIDE.

Que penſe-tu ?

SALOME'.

Que ce ſeroit lui mettre le poignard dans le cœur, & que vous avez l'ame trop bonne pour vouloir....

ZAIDE.

Moi ! J'aurois l'ame bonne pour une rivale inſolente !

SALOME'.

Elle l'eſt, & un peu trop. Que ſera-ce encore, quand elle ſe verra l'épouſe d'un homme qui a autant de mérite qu'Oſmin ? Savez-vous que dans les commencemens, lorſqu'on le voyoit ſans ceſſe paſſer & repaſſer ſous les fenêtres de cette maiſon, tout le monde croyoit que c'étoit à vous que s'adreſſoient ſes vœux ?

ZAIDE.

Je t'avoue que je l'ai cru auſſi pendant quelques jours.

SALOME'.

Ah ! belle Zaide, on ne croit guere ces choſes-là ſans les deſirer !

ZAIDE.

Je ne te diſſimulerai point qu'il m'a toujours paru fort aimable.

SALOMÉ.

Eh! pourquoi donc ne me l'avoir pas dit plus tôt?

ZAIDE.

Oſe-t-on s'expliquer, quand l'on ne ſoit un peu preſſée?...

SALOMÉ.

Oſe-t-on s'expliquer! Ne voilà-t-il pas cette maudite honte dont notre ſexe eſt ſi ſouvent la dupe? Ainſi, ſans ce badinage qui m'a fait vous arrêter en paſſant, & que votre bon génie m'a ſans doute inſpiré, vous n'auriez donc jamais été connue d'Oſmin? & le ſeul homme qui doit peut-être faire votre bonheur, auroit été *perdu pour* vous?

ZAIDE.

Crois-tu qu'il ne le ſoit pas? ſon mariage eſt arrêté avec Fatime?

SALOMÉ.

Je ſais que les choſes ſont bien avancées; mais, je vous le dis encore, il m'a paru vivement frappé à votre vue; & je ne doute point qu'un ſeul de vos regards, en lui découvrant l'inclination que vous avez pour lui, n'achevât de l'arracher à ſes premiers engagemens. Il ne tardera pas à ſortir; je vais vous laiſſer ſeuls.

ZAIDE.

Au contraire, il ſeroit plus convenable que tu l'attendiſſes ici...

SALOMÉ.

Pour ſonder ſes ſentimens? Lui laiſſer entrevoir les vôtres?...

ZAIDE.

Adroitement du moins, & ſans me compromettre.

SALOMÉ.

On auroit le Cadi à point nommé... J'entends Oſmin.... Allez, rentrez dans votre appartement, & laiſſez-moi faire.

ZAIDE.

A propos, je réfléchis que je ne t'ai jamais rien donné; prends ce diamant.

(*Elle ſort.*)

SALOMÉ, *conſidérant le diamant.*

Qu'il eſt brillant! Cette femme-là a de bonnes réflexions.

SCENE IX.

SALOMÉ, OSMIN.

OSMIN.

TE voilà ſeule? Zaïde n'a pas voulu m'attendre un moment? Tu n'as pu l'arrêter?

SALOMÉ.

Vous êtes le plus heureux mortel...

OSMIN.

Comment? Qu'as-tu fait?

SALOMÉ.

Des merveilles; il ne dépend que de vous de l'épouſer.

OSMIN, *l'embraſſant.*

Zaïde? J'épouſerois !... Je poſſéderois Zaïde!... La charmante Zaïde! Ma cher Salomé, elle m'a enchanté du premier regard. A travers un air modeſte & réſervé, on démêle dans ſa phyſionomie, je ne ſais quoi de fin, de badin & d'enjoué qui charme d'abord. Cette belle blonde a toute la vivacité des brunes.

SALOMÉ.

Et Fatime?

OSMIN.

Fatime eſt une brune qui a tout l'éclat des blondes. Zaïde, Fatime, Fatime, Zaïde, aima-

bles rivales, que je vais paſſer d'heureux jours avec vous!

SALOMÉ.

Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît? Zaïde compte que vous l'épouſerez ſeule, & que vous lui ſacrifierez Fatime.

OSMIN.

Moi, ſacrifier Fatime! Ma foi, Zaïde eſt belle; mais Fatime ne lui cede en rien.

SALOMÉ.

Ainſi, fidele à Fatime, vous abandonnerez Zaïde?

OSMIN.

Qu'appelles-tu, abandonner Zaïde? Je ne veux abandonner perſonne; il faut que je les aie toutes les deux.

SALOMÉ.

Le projet eſt beau, & digne d'un grand cœur; mais l'exécution m'en paroît difficile; car, je vous le repete, Zaïde veut bien vous épouſer, & je puis même aller chercher tout-à-l'heure le Cadi; mais, en vous épouſant, elle exigera, avant toutes choſes, que vous renonciez à Fatime; au-lieu que Fatime ne veut vous donner la main, qu'à condition que vous obtiendiez en même temps celle de ſa rivale.

OSMIN.

Ma chere Salomé, il faut les réunir pour faire mon bonheur.

SALOMÉ.

Et comment?

OSMIN.

Comment? Comment? Quoi, n'imagineras-tu rien?

SALOMÉ.

Que voulez-vous que j'imagine?

OSMIN.

Je t'ai promis deux cens ſequins; je t'en donnerai quatre cens.

SALOMÉ.

Quatre cens? Quel homme! & qu'il eſt adroit! Ne me voilà-t-il pas juſtement dans ſa ſituation? J'étois contente des deux cents ſequins; à préſent, je ſens que je ne le ſerai pas, ſi je n'ai les quatre cents. Voyons, cherchons donc les moyens.

OSMIN.

Je penſe qu'en piquant l'amour-propre & la vanité de Zaïde.

SALOMÉ.

Oui, il ſera bon d'agacer ſa vanité; mais je crois qu'elle ne ſe rendra qu'à quelque trait de préférence bien marqué. J'imagine... Mais la voici qui vient ſans doute ſavoir votre réponſe; *tandis que* l'amour va vous la dicter, je cours chez le Cadi; & j'eſpere que certaine idée que je n'ai pas le temps de vous expliquer, pourra réuſſir.

SCENE X.

OSMIN, ZAIDE.

OSMIN.

AH! Madame, quels termes pourroient exprimer toute la reconnoiſſance & tout l'amour dont mon cœur eſt pénétré !...

ZAIDE.

Salomé vous a donc déja parlé ?

OSMIN.

Vous le voyez à mes tranſports, & l'eſpoir dont elle m'a flatté, confirmé par votre belle bouche, va mettre le comble à mon raviſſement.

ZAIDE.

Mais, Oſmin, ne ſuis-je point trop prompte à céder au penchant de mon cœur ? Il n'y a encore qu'un moment que vous ne me connoiſſiez pas.

OSMIN.

Pour vous adorer, faut-il d'autre inſtant que celui de vous voir ?

ZAIDE.

Vous paroiſſiez ſi attaché à Fatime ?

OSMIN.

Vous l'avez déja eue pour rivale; & l'on ne m'a pas dit que vous ayez craint ſes charmes. Son frere eſt mon ami; il me fit penſer à elle...

SCENE XI.

OSMIN, ZAIDE, FATIME.

ZAIDE, *en tournant la tête, apperçoit Fatime qui vient d'entrer.*

QUOI, Madame, vous nous écoutiez?

FATIME.

Non, Madame, j'arrive; mais ſans vous avoir écoutés, le trouvant à vos genoux, & vous connoiſſant ſi bonne, je puis, je crois, juger qu'il vous remercie.

ZAIDE.

Oui, Madame.

FATIME.

Il vous a bientôt perſuadé ſon amour; & vous n'avez pas perdu de temps à y répondre?

ZAIDE.

Il eſt vrai, Madame, & je me flatte qu'il n'y aura dans tout ceci de temps perdu, que celui que vous aviez employé à tâcher de vous l'acquérir. On eſt allé chercher le Cadi; il ne dépendra que de vous d'honorer notre mariage de votre préſence.

FATIME.

Je compte bien y être, & que le mien ſe fera en même temps.

ZAIDE.

Le vôtre, Madame ? Mais, en vérité, on ne doit point ſe faire un ſcrupule de vous enlever un amant, puiſque vous en avez toujours quelqu'un de reſte pour vous conſoler.

FATIME.

J'eſpere que vous ne m'enleverez rien, Madame.

SCENE XII.

OSMIN, FATIME, ZAIDE, LE CADI, SALOMÉ.

Suite du Cadi. Femmes de Zaïde & de Fatime.

LE CADI, *tenant un bouquet à la main.*

VOILA deux fort jolies veuves! Aſſan étoit de bon goût! Eh bien! pour laquelle eſt-on venu me chercher?

ZAIDE.

Pour moi.

FATIME.

Et pour moi.

ZAIDE.

C'eſt moi qu'Oſmin épouſe.

FATIME.

Et moi auſſi.

ZAIDE, *la regardant avec dédain.*

Vous?

FATIME, *du même air.*

Oui, moi. J'ai déja connu la ſupériorité de vos charmes; je veux encore m'y expoſer.

ZAIDE.

Je n'aime pas à me compromettre ſi ſouvent. Oſmin m'épouſez-vous?

OSMIN.

Puis-je être heureux ſans vous?

ZAIDE.

Mais, vous n'épouſerez que moi?

OSMIN.

Belle Zaïde, vous ſavez que j'étois engagé à Fatime....

ZAIDE.

Quoi? Oſmin, vous balancez entr'elle & moi?

SALOMÉ, *bas à Zaïde.*

Il ne balance point; mais il craint ſon frere le Gouverneur, homme puiſſant & vindicatif. Après les engagemens qu'il avoit pris avec elle, avant que de vous connoître, peut-il lui dire plus nettement qu'il n'aime que vous, & qu'elle devroit donc prendre ſon parti?

ZAIDE, *voulant ſortir.*

Eh, laiſſe-moi!

SALOMÉ, *l'arrêtant & l'emmenant à un coin du Théâtre.*

Je ne vous laiſſerai point ſortir; ce ſeroit vous trahir.

ZAIDE.

Voilà donc les fruits de ta belle entremiſe!

SALOMÉ.

Ma belle entremiſe? Ma foi, ſi vous recevez un affront, ne vous en prenez qu'à vous; ai-je dû m'imaginer que vous la craindriez? Quoi? vous voulez qu'elle puiſſe ſe vanter d'avoir eu la préférence?

ZAIDE.

Que je ſuis piquée!

SALOMÉ.

Ce Cadi & ces témoins venus pour vous, ne ſerviroient qu'à votre Rivale?

ZAIDE.

Ah, Ciel!

SALOMÉ.

Cette aventure ſeroit dès ce ſoir l'entretien de tous les plaiſans de la Ville: que l'on en riroit!

ZAIDE.

A quoi me ſuis-je expoſée!

SALOMÉ.

Et c'eſt elle qui s'expoſe à être encore humiliée & délaiſſée, comme elle l'étoit par votre Premier mari.

ZAIDE

Non, car Ofmin l'aime.

SALOMÉ, *bauſſant les épaules.*

Il l'aime... Il l'aime... Ecoutez; ſi vous avez véritablement de l'inclination pour lui...

ZAIDE.

Ah ! je ſens qu'il m'eſt plus cher encore que je ne croyois.

SALOMÉ.

Épouſez-le donc; & je vous promets que ce ſoir les Ris, les Jeux & les Amours régneront dans votre appartement, tandis que Fatime, toujours veuve, quoique remariée, n'aura dans le ſien que la compagnie de ſes femmes & de quelques vieilles parentes. Serez-vous ſatisfaite ? Sera-t-elle humiliée ?

ZAIDE.

Tu me tromperois ?

SALOMÉ.

Je vais vous amener mon garant.

(*Elle va à l'autre coin du Théâtre chercher Oſmin qui s'entretient avec Fatime, & en l'amenant à Zaïde, elle dit bas.*)

Zaïde ſe rend, promettez-lui ſeulement que ce ſoir, par la préférence la plus marquée que vous puiſſiez lui donner ſur ſa Rivale, un jour de noces, elle connoîtra qu'elle eſt, & qu'elle ſera toujours la favorite.

OSMIN, *bas à Salomé.*

Mais, Fatime ?

SALOMÉ, *bas à Oſmin.*

Promettez toujours, & ne vous inquiétez pas.

(*Au Cadi, tandis qu'Oſmin parle à Zaïde.*

Eh bien ! Seigneur Cadi, vous n'écrivez pas ?

LE CADI.

Eſt-on d'accord ?

SALOMÉ.

Sans doute.

LE CADI, *s'avançant vers Oſmin.*

J'en ſuis bien aiſe. Heureux Oſmin, recevez donc le bouquet de noces. Ma foi, plus je les conſidere l'une & l'autre, plus je ſerois embarraſſé ce ſoir à laquelle le donner.

SALOMÉ, *à part, tandis que l'on fait certaines cérémonies, & que l'on préſente à Oſmin la coupe nuptiale.*

Il faut à préſent trouver le moyen de tenir parole à Zaïde, ſans trop révolter Fatime.... Je penſe... Non... Mais... Cette coupe... Sans doute... Oui... cette idée me rit... riſquons-la... il a bu... voyons.

(*Emmenant Fatime d'un air myſtérieux, à un coin du Théâtre.*)

Je viens de jouer un bon tour à Zaïde.

FATIME.

Comment ?

SALOMÉ.

Vous allez rire.

FATIME.

Qu'as-tu fait ?

SALOMÉ.

Elle ſera bien attrapée !

FATIME.

Oh ! tu m'impatientes ; explique-toi donc.

SALOMÉ, *lui montrant un petit flacon.*

Votre frere le Gouverneur, échauffé par tous les ſoins & le travail qu'exige ſon emploi, m'a chargée ce matin de lui acheter cet élixir : c'eſt un remede ſouverain pour calmer les ſens & procurer le plus profond ſommeil....

FATIME.

Eh bien ?

SALOMÉ.

Eh bien, il faut qu'en un moment, devant Zaïde, d'un air badin, mais cependant ironique & avantageux, vous diſiez à Oſmin que, pour aujourd'hui, vous cédez à cette divine beauté tous les honneurs de la fête; que vous voulez qu'il lui préſente le bouquet de noces, & qu'il aille ſouper avec elle.

FATIME, *vivement.*

Je veux qu'il ſoupe avec moi.

SALOMÉ.

Ecoutez juſqu'à la fin. Vous ſavez que Zaïde ſe pique d'être vive, enjouée, brillante & fort agréable dans un petit ſouper : à peine ſeront-ils à table ; à peine aura-t-elle commencé à donner carriere à tous ces airs coquets & à cette imagination folle qui lui fournit quelquefois par haſard des ſaillies aſſez plaiſantes, qu'Oſmin bâillera, s'aſſoupira, dormira, & ne s'éveillera peut-être que demain fort tard : dans la coupe qu'on vient de lui préſenter, j'ai verſé trois ou quatre gouttes...

FATIME.

Eh! de quoi te mêles-tu?

SALOMÉ.

Comment? J'ai cru vous obliger.

FATIME.

M'obliger? M'obliger?

SALOMÉ.

Sans doute; car enfin, figurez-vous, figurez-vous donc Zaïde à table, d'un air de petite conquérante, ſes femmes derriere elle, la flattant, la louant, vous raillant, rabaiſſant vos charmes, vantant les ſiens, tâchant de les faire admirer & ſentir au pauvre Oſmin qui ne leur répondra que par de longs bâillemens....

FATIME.

Mais, Juive maudite....

SALOMÉ.

Zaïde eſt fiere; elle ſera piquée à n'en jamais revenir; elle voudra le mépriſer à ſon tour; ce ſera une ſource de zizanie entr'eux... Mais, prenez, prenez garde; je vois qu'elle s'approche pour nous écouter.

FATIME, *à part, & s'éloignant.*

Oh! ſa hardieſſe à vouloir juſtifier & me faire goûter un pareil trait, me confond.

ZAIDE, *s'approchant de Salomé.*

Il me ſemble qu'elle te gronde?

SALOME', *à Zaide.*

A peu près. Je viens de lui annoncer ce qu'Oſmin vous a promis ; elle eſt outrée.

ZAIDE, *avec un tranſport de joie.*

En vérité ?

SALOME'.

En vérité. On le ſeroit à moins un jour de noces ; mais devineriez-vous le parti qu'a tout de ſuite pris ſon orgueil ? Elle veut d'elle-même prévenir le choix d'Oſmin, & que la préférence qu'il vous donne ce ſoir, ne paroiſſe qu'un arrangement fait à ſa priere.

ZAIDE.

Quoi ! elle le priera de.... Ah ! cela eſt fort plaiſant !

SALOME'.

Fort plaiſant !

LE CADI, *apportant le contrat.*

Voilà le contrat ; il ne reſte plus qu'à le ſigner.

(*Oſmin & Zaïde ſignent.*)

SALOME', *faiſant avancer Fatime pour ſigner.*

Soyez donc gaie.

FATIME.

Scélérate !

SALOME'.

Allez-vous babiller ?

FATIME.

Avec tes ſecrets, ſi tu remets jamais les pieds chez moi, tu verras.

(*Elle ſigne.*)

LE CADI, *en s'en allant avec ſa ſuite, après que les contrats ſont ſignés.*

Acham haer la.

SCENE XIII & *derniere.*

OSMIN, ZAIDE, FATIME, SALOMÉ.

Femmes de Zaide & de Fatime.

SALOMÉ, *regardant Oſmin.*

VOus êtes au comble de vos vœux; cependant je vous vois inquiet; vous les regardez tour-à-tour; l'heure approche; & vous craignez ſans doute de mécontenter l'une ou l'autre; eh bien! je vous annonce que l'aimable Fatime veut vous tirer d'embarras.

FATIME, *à part.*

Perfide!

SALOMÉ; *prenant le bouquet de noces que tient Oſmin, & le donnant à Zaïde.*

Elle conſent que, pour aujourd'hui, ce bouquet paſſe entre les mains de Zaïde.

FATIME, *à part.*

La méchante femme! Mais que faire? Contraignons-nous.

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Par cette prévenance, elle eſt bien aiſe de vous marquer combien elle ſouhaite que vous ſoyez amies.

ZAIDE, *d'un ton railleur.*

Eh! qui n'aimeroit pas Madame!

SALOMÉ.

Allons, embraſſez-vous.

ZAIDE.

De tout mon cœur.

(*Elles s'embraſſent.*)

SALOMÉ.

Embraſſez-les auſſi, Seigneur Oſmin.

OSMIN, *en les embraſſant.*

Que je ſuis heureux!

SALOMÉ, *à Oſmin & à Zaïde.*

Allez à préſent vous mettre à table. (*Au Parterre.*) Quoique j'aie dit, je crois qu'il ne s'y endormira pas; & je vous ſouhaite à tous une auſſi bonne nuit.

FIN.

LES
PARFAITS AMANS,
OU
LES MÉTAMORPHOSES,
COMÉDIE
EN QUATRE ACTES,
AVEC QUATRE INTERMEDES.

Représentée, pour la premiere fois, le Jeudi 25 Avril 1748, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi.

LE hasard m'avoit conduit dans le Magasin de la Comédie Italienne; j'y vis des décorations qui me parurent singuliéres; on me dit qu'elles avoient été faites pour une Comédie qu'on n'avoit pas pû représenter, j'imaginai d'en faire une sur ces décorations : je traçai ce canevas où mon idée a été uniquement d'amener des Scenes plaisantes & des lazzis entre les Acteurs comiques, avec des danses, du chant, des machines, enfin beaucoup de spectacle. Cette Piéce, quoique toute en François, fut affichée, *Comédie Italienne* : c'étoit assez annoncer son genre. Elle eut le même succès, que tant d'Opéra où l'on ne court pas pour les paroles. Peut-être trouvera-t-on, dans quelques Scenes, une critique des mœurs & un comique agréable; & qu'au dénouement, la situation entre deux *Amans* qui se rencontrent & se croient morts, est neuve & assez bien rendue.

ACTEURS.

ZULPHIN, *Génie, pere de Floriſſe.*
GALANTINE, *Fée, mere de Zermès.*
FLORISSE.
ZERMÈS.
MUTALIB, *Génie, frere de Zulphin & de Galantine.*
CORALINE.
UN GNOME.
ARLEQUIN.
SCAPIN.
UN BERGER.

LES

LES
PARFAITS AMANS,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une tour, au milieu de nuages ſuſpendus, qui s'étendent du bas en haut, & rempliſſent tout le fond.

SCENE PREMIERE.

FLORISSE, MUTALIB, *ſous la figure d'un Sauvage, gardien de Floriſſe; il la regarde quelque temps; elle a les yeux baiſſés, ſoupire & paroît plongée dans la plus profonde rêverie.*

MUTALIB.

QUEL ſoupir! vous m'avez promis que ſi je vous laiſſois ſortir, vous m'ouvririez votre cœur?

FLORISSE.

Que veux-tu que je te diſe?

MUTALIB.

Ce que vous penſez.

FLORISSE.

Je ne penſe à rien.

MUTALIB.

A votre âge, une fille penſe toujours à quelque choſe.... Allons, parlez donc.

FLORISSE.

Laiſſe-moi.

MUTALIB.

Puiſque vous ne voulez pas parler, je vais parler, moi. Parmi les Génies, il y en avoit un....

FLORISSE.

Oh! tu vas me conter une hiſtoire!

MUTALIB.

Sans doute : vous m'en demandez tous les jours?

FLORISSE.

Je ne ſuis pas aujourd'hui en humeur d'en entendre.

MUTALIB.

Ecoutez ſeulement : je vous réponds que celle-ci vous intéreſſera. Parmi les Génies, il y en avoit donc un, beau, bien fait, vif, brillant, enjoué, fourbe, perfide, en un mot, merveilleux pour les femmes. Après en avoir trompé un grand nombre, il trouva que la Fée Poupette manquoit à ſes triomphes; il mit tout en uſage

pour l'avoir, & il l'eut ; mais à peine fut-il heureux, qu'il ne s'en ſoucia plus, & qu'il la ſacrifia à une ſimple mortelle. La Fée, au déſeſpoir de ſe voir abandonnée, complotta, cabala avec pluſieurs autres qu'il avoit trahies comme elle ; notre Génie à bonnes fortunes fut cité au Conſeil ſouverain des Fées ; & voici l'arrêt qui fut rendu : *Le Génie Zulphin....*

FLORISSE.

Que veux-tu dire ? Le Génie Zulphin ? C'eſt mon pere.

MUTALIB.

Sans doute, c'eſt votre pere ; & c'eſt auſſi ſon hiſtoire que je vous raconte : on n'inſtruit pas ordinairement les enfans des fredaines de leurs parens, à moins qu'on n'en ait de fortes raiſons ; vous jugerez des miennes par la ſuite de mon récit ; revenons à l'arrêt : *Le Génie Zulphin deviendra laid, peſant, lourd, décrépit, à l'inſtant que la fille qu'il a eue d'une mortelle*, c'eſt vous, *preſſée par ſon amour, en fera l'aveu à ſon amant.*

FLORISSE

O Ciel !

MUTALIB.

Ce n'eſt pas le tout : votre pere a parmi les Fées une ſœur du même caractere que lui ; vive, folle, étourdie, coquette, capricieuſe, bravant avec intrépidité toutes les bienſéances : un Génie qu'elle trompoit, la ſurprit avec un mortel ; il repréſenta que puiſque les Fées avoient

cru devoir ſe venger des perfidies du frere, il étoit juſte qu'on punît auſſi celles de la ſœur: il fut dit que l'arrêt leur ſeroit commun.

FLORISSE.

Quel arrêt, grands Dieux!

MUTALIB.

Il eſt sûr que pour un petit-maître & pour une coquette, qui ne ſont occupés que de leurs grâces, de leurs ajuſtemens, de leur jargon & de leur maintien, il eſt bien terrible de penſer que tout-à-coup, dans un inſtant, ils tomberont de cet état qui leur paroît ſi délicieux, ſi brillant, dans l'état affreux de la décrépitude: c'eſt pour parer ce coup fatal, que votre pere vous tient, depuis l'âge de cinq ans, enfermée dans ce château; & la Fée, ſa ſœur, avoit pris la même précaution à l'égard de ſon fils; mais ce fils s'eſt échappé; c'eſt ce jeune homme qui s'arrêta hier ſi long-temps à vous conſidérer, tandis que vous étiez à la fenêtre, qui vous parut ſi aimable, & à qui vous avez ſans doute rêvé toute la nuit:... Mais, quoi? vous voilà toute en pleurs?

FLORISSE.

Que je ſuis malheureuſe!

MUTALIB.

Ne vous affligez pas tant; je ne vous ai fait tout ce détail, que pour vous prévenir ſur le danger....

FLORISSE.

Mon pere ne voudra jamais devenir laid; il

me tiendra toujours renfermée dans ce château; j'y mourrai...

MUTALIB.

Vous n'y mourrez pas. Connoiſſez-moi, Floriſſe: j'ai pris la figure du ſauvage qui vous a gardée juſqu'à préſent; je ſuis le Génie Mutalib, frere de votre pere; prévoyant les malheurs qui vous menacent, je viens contre mon frere & ma ſœur, vous défendre vous & votre amant.

FLORISSE, *le careſſant.*

Ah! mon cher oncle! mon cher oncle!...

MUTALIB.

J'ai été indigné de voir un pere & une mere, livrés à tous les égaremens du cœur & de l'eſprit, condamner des enfans innocens à une éternelle priſon..... Mais, j'apperçois Arlequin & Scapin; ils ſont au ſervice de votre pere: il ne faut pas qu'ils voient que je vous laiſſe ſortir. Rentrez vîte, tandis que ſous cette figure qui me déguiſe à leurs yeux, je vais tâcher de ſavoir ce qu'ils viennent faire ici.

FLORISSE, *en s'en allant.*

Mon cher oncle, je n'ai d'eſpoir qu'en vous.

MUTALIB.

Il y aura bien des obſtacles à ſurmonter, ma chere nièce; mais j'eſpere d'en venir à bout.

SCENE II.

MUTALIB, *toujours ſous la figure du Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

JE te dis que j'en ſuis ſûr.

SCAPIN.

Et moi, je te dis que tu te trompes.

ARLEQUIN.

Tu t'obſtines mal-à-propos.

SCAPIN.

C'eſt toi qui as tort.

ARLEQUIN.

Enfin, nous avons parié?

SCAPIN.

Certainement.

ARLEQUIN.

Tu perdras.

SCAPIN.

Nous verrons.

ARLEQUIN, *appercevant Mutalib & l'embraſſant.*

Eh! bon jour, mon cher Sauvage.

MUTALIB, *gravement.*

Bon jour.

SCAPIN, *l'embraſſant auſſi.*

Ton ſerviteur, mon ami.

MUTALIB.

Ton ſerviteur.

ARLEQUIN, *careſſant la mouſtache de Mutalib.*

La voilà, cette mouſtache! la belle mouſtache! eh bien! Scapin, paries-tu encore?

SCAPIN.

Toujours.

MUTALIB.

Qu'avez-vous donc parié?

ARLEQUIN.

En venant ici, nous parlions de toi & de tout ton mérite, il m'a ſoutenu que ta mouſtache étoit poſtiche.

SCAPIN.

Et je le ſoutiens encore.

ARLEQUIN.

Je te ſoutiens qu'elle eſt naturelle.

SCAPIN.

Elle ne l'eſt pas, te dis-je.

ARLEQUIN.

Elle ne l'eſt pas? Quel entêté? Oh! cela me met dans une colere.... Tiens, regarde donc.

(*Il tire de toute ſa force, & traîne Mutalib par la mouſtache.*)

MUTALIB.

Ah! ah! ah! coquin! coquin!

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Diſputeras-tu encore ?

SCAPIN.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Quoi ! tu n'as pas perdu ?

SCAPIN.

Pour me convaincre, il faut que je tire moi-même.

MUTALIB.

Tirer toi-même ?

SCAPIN.

Apparemment.

MUTALIB, *levant ſa maſſue.*

Approche.

SCAPIN.

Eh bien ! le pari eſt nul.

ARLEQUIN, *à Mutalib.*

Que diantre ! laiſſe-le tirer, ne fût-ce que pour l'honneur de ta mouſtache.

MUTALIB.

Marauts, ſi je laiſſe tomber ma maſſue....

ARLEQUIN.

Mais tu as tort; tu ſais que j'aurois gagné ; tu me fais perdre cet argent-là, comme ſi tu le volois dans ma poche.

MUTALIB, *froidement, feignant de s'en aller.*

Au revoir.

ARLEQUIN, *le faiſant revenir.*

Où vas-tu donc ?

MUTALIB.

A mon poſte.

ARLEQUIN.

A ton poſte, vilain Suiſſe ? Demeure; nous avons à te parler. Le Génie notre maître a ſu qu'un jeune homme rôda hier long-tems autour de ce château.

MUTALIB.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Il nous envoie te dire de veiller plus exactement que jamais ſur Mademoiſelle Floriſſe.

MUTALIB, *froidement, & feignant encore de s'en aller.*

Je ferai mon devoir; j'aſſommerai ce jeune homme s'il revient.

ARLEQUIN.

Animal! ne ſais-tu pas que par l'arrêt prononcé contre notre maître, il ne lui eſt pas permis d'employer la force, ni les ſecrets de ſon art, contre ceux qui tâcheront de ſe faire aimer de ſa fille?

MUTALIB.

Je l'avois oublié.

ARLEQUIN.

Il a promis de nous récompenſer magnifiquement, Scapin & moi, ſi nous pouvons par quelque ruſe, éloigner ce jeune homme.... Scapin?

SCAPIN.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Il me vient une idée.

SCAPIN.

Voyons.

ARLEQUIN.

Je prendrai un des habits de Mademoiſelle Floriſſe; je me préſenterai comme ſi j'étois elle....

SCAPIN.

La peſte de l'animal! Voyez, voyez, le beau minois pour qu'on le prenne pour une jolie fille?

ARLEQUIN.

Je dirai à ce jeune homme....

SCAPIN.

Que pourras-tu lui dire? Il s'imaginera bien qu'on ne garderoit pas avec tant de ſoin une guenon comme toi.

ARLEQUIN.

Que tu es bête! que tu es bête! (*Montrant Mutalib.*) Il eſt bien butor, bien lourd, bien épais; cependant je ſuis ſûr qu'il devine....

MUTALIB, *gravement.*

Tu te trompes; je ne devine jamais.

ARLEQUIN.

Eh bien! animaux que vous êtes, écoutez-moi: je dirai à ce jeune homme, que mon pere, par la puiſſance de ſon art, m'a ainſi enlai-

die ; quand je dis enlaidie, c'eſt-à-dire, un peu diminué de la blancheur, de la fineſſe & de l'éclat de mon teint (*prenant un ton de mignardiſe.*) Car enfin, après tout, ſans trop ſe flatter, ſous quelque déguiſement que l'on ſoit, on ne ſera jamais à faire peur ; & j'ai connu à Scapin vingt Maîtreſſes avec qui je n'aurois fait certainement nulle comparaiſon pour la taille & la figure.

MUTALIB.

Cela marque ſon bon goût.

SCAPIN.

Quoi ? tu dis que tu m'as connu des maîtreſſes ?...

ARLEQUIN, *du même ton ridicule de mignardiſe.*

Oui, mons Scapin, mons Scapin, nulle comparaiſon ; briſons, briſons là-deſſus. Si l'amour que vous aviez pour elles, vous aveugle encore, je veux bien ne m'en pas offenſer.... J'apperçois quelqu'un ; ſeroit-ce ce jeune homme ?

MUTALIB.

Lui-même.

ARLEQUIN.

Il eſt bien fait ; & le cœur d'une recluſe eſt toujours prompt à s'enflammer. Mademoiſelle Floriſſe l'a-t-elle vu ?

MUTALIB.

Oui.

ARLEQUIN.

Se ſont-ils parlé?

MUTALIB.

Non.

ARLEQUIN.

Allons, allons, Scapin, entrons, entrons vîte pour nous déguiſer.

SCENE III.

MUTALIB, *au bord du Théâtre,* ZERMÈS, *au fond, conſidérant le Château.*

MUTALIB.

IL regarde s'il ne verra point paroître ſa maîtreſſe. Ces pauvres Amans ſont menacés de grands malheurs. Je les protégerai de tout mon pouvoir. Mon cher neveu, tu auras beſoin de fermeté. Servons-nous de la puiſſance de mon art; excitons des preſtiges; faiſons naître des monſtres; éprouvons s'il eſt capable d'affronter les dangers & la mort, & s'il ne ſe laiſſera point épouvanter.

ZERME'S, *s'approchant de Mutalib.*

Mon ami, à qui appartient ce château?

MUTALIB, *fièrement.*

A moi, qui t'ordonne de t'en éloigner.

ZERMES, *avec mépris.*

Tu me fais naître l'envie d'y entrer.

MUTALIB, *se mettant entre lui & le château, & levant sa massue.*

Ose en approcher.

ZERMES.

Ah! tu me menaces?

(*Il fond, l'épée à la main, sur Mutalib qui disparoît. Un énorme Géant se présente; Zermès combat ce Géant qui s'abîme, & est remplacé par une autre figure moins grande, toute noire, avec des ailes, la barbe, les cheveux & les sourcils blancs. Cette figure s'abîme encore; il sort une grosse gerbe de feu; ensuite, de la fenêtre, s'allonge & se replie un grand serpent qui se change tout-à-coup en un oiseau monstrueux; Zermès frappe cet oiseau; il s'envole, en jetant un cri lugubre; la porte du château s'ouvre; Arlequin & Scapin paroissent, déguisés en femmes.*)

SCENE IV.

ZERMÈS, ARLEQUIN & SCAPIN, *en femmes.*

ARLEQUIN, *s'apuyant ſur le bras de Scapin, avance nonchalamment.*

N'Allons pas plus avant : arrêtons-nous, ma Bonne :
Je ne me ſoutiens plus, ma force m'abandonne.

ZERME'S.

Meſdames, vous ſortez de ce château ; je vous prie de contenter ma curioſité, au ſujet d'une jeune perſoune que je vis hier à cette fenêtre.

ARLEQUIN.

Hélas !

SCAPIN.

Hélas !

ZERME'S.

Lui ſeroit-il arrivé quelque malheur ?

SCAPIN.

Seigneur, cette jeune perſonne, dont la vue parut vous intéreſſer, & à qui vous n'avez inſpiré que trop d'amour...

ARLEQUIN.

Ah ! ma Bonne, ménage ma pudeur ; que vas-tu faire ?

SCAPIN.

Mon enfant, nous n'avons pas le temps d'obſerver les bienſéances... Seigneur, la voilà.

ZERMES.

La voilà ? ce monſtre!...

ARLEQUIN.

Ah! je me meurs! je me meurs!

SCAPIN.

Ma petite, ma chere petite....

ARLEQUIN.

Je ſuis un monſtre à ſes yeux!

SCAPIN, *à Zermès.*

En vérité, Seigneur, cela n'eſt pas bien.

ZERMES.

Quoi ? tu voudrois me perſuader....

SCAPIN, *feignant de pleurer.*

Ce qui n'eſt que trop vrai. C'eſt elle; & vous voyez en moi ſa fidéle nourrice.

ZERMES.

Seroit-il poſſible! Mais, après tous les prodiges que je viens de voir, rien ne doit m'étonner. (*A Arlequin.*) Quoi ? vous ſeriez cette perſonne adorable....

ARLEQUIN.

Ah! laiſſez-moi, laiſſez-moi.

ZERMES.

Arrêtez....

ARLEQUIN.

Je ſuis, dites-vous, un monſtre....

ZERMES.

De grâce....

SCAPIN.

Ma petite, vous êtes ſi changée; il eſt extraſable.

ARLEQUIN.

Non, il ne l'eſt pas.

ZERME'S.

Madame, je vois qu'il y a de l'enchantement dans tout ceci. Daignez m'éclaircir ce myſtere; & comptez que je ſuis prêt à ſacrifier mille fois ma vie pour vous ſervir & vous venger.

ARLEQUIN, *ſoupirant & le regardant tendrement.*

Qu'on eſt foible quand on aime! Seigneur, ſi vos yeux ont pu me méconnoître, votre cœur n'auroit pas dû s'y tromper. Apprenez mes malheurs: à l'âge de cinq ans, j'ai été renfermée dans ce château, ſous la garde d'un vilain ſauvage; j'y ai paſſé mes plus tendres années, ſans ſentir ma captivité; ma Bonne, qui conte fort joliment, me faiſoit de petites hiſtoires; d'ailleurs, il ne m'y manquoit rien de tout ce qui peut aider à former le cœur & l'eſprit des jeunes perſonnes de qualité; j'y avois des perroquets, des pantins, des ſinges, de petits chiens; je faiſois des nœuds. Mais enfin, l'âge amene les idées: je commençai à me regarder plus ſouvent à mon miroir; je ſentis, avec cet aimable embonpoint qui perfectionne nos charmes, je ſentis croître en moi un certain trouble, des deſirs confus. Ma Bonne, qui eſt la modeſtie même,

demeuroit quelquefois toute interdite des queſtions que je lui faiſois par pure innocence. L'ennui me gagnoit de plus en plus. Je lui demandai ſi ſouvent quand nous ſortirions de cette priſon, qu'enfin elle m'apprit que mon pere tâcheroit de m'y retenir toujours, parce qu'il étoit menacé d'un grand malheur à l'inſtant que je prononcerois pour la premiere fois cet aveu toujours ſi embarraſſant pour une bouche timide, ces mots, *je vous aime*, qui coûtent tant à prononcer à une fille bien née, mais.... qu'enfin on prononce tôt ou tard. Hier le haſard conduiſit vos pas au pied de ce château; vous vous y arrêtâtes; je ne me laſſois point de vous regarder....

Épargnez-moi, Seigneur, d'en dire davantage:
Je ſens que la rougeur me couvre le viſage.

ZERMÉS.

Ah! de grâce, Madame, achevez.

ARLEQUIN.

Mon pere qui nous examinoit ſans doute, démêla l'impreſſion que vous faiſiez ſur mon foible cœur; & ſoit pour me punir, ſoit qu'il ait cru trouver un moyen d'éviter le malheurs qu'il craint, il a fait évanouir, d'un coup de baguette, le peu de charmes que j'avois.

ZERMÉS.

Le barbare! Un pere peut-il être aſſez inhumain!.... charmante perſonne!...

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas la perte de ma beauté qui m'afflige le plus: je ſuis moins vaine que tendre;

mais quand je penſe que je vais perdre auſſi votre cœur; car.... vous ne m'aimerez pas faite comme je ſuis ?

SCAPIN.

Eh ! pourquoi non, Madame ? Monſieur paroît un galant homme; il voit que vous ſouffrez à cauſe de lui; cela doit l'attacher encore plus à vous. D'ailleurs, il y a des moyens de finir votre enchantement.

ZERMES', *à Scapin.*

Ah ! dites-les moi promptement....

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Non, ma chere, non, ne les dis pas.

ZERMES'.

Quoi ? Madame, douteriez-vous de mon courage ? ou voulez-vous me laiſſer croire que vous réſervez à un amant plus chéri, la gloire de vous tirer de l'état où vous êtes ?

ARLEQUIN.

Ah ! ne me faites pas cette injuſtice ! Mais, je vous avoue que, quand je penſe aux moyens qu'il faudroit que vous employaſſiez pour me défenchanter, le cœur me ſaigne.

SCAPIN.

Et à moi auſſi; mais enfin, il n'en mourra pas. Seigneur, en partant d'ici, il faut que vous marchiez toujours vers l'Orient; vous vous arrêterez dans le premier bois que vous trouverez; & là, pendant huit jours.... vous voyez que le terme n'eſt pas long?...

ZERME'S.

Eh bien, pendant huit jours ?

SCAPIN.

Tous les matins, avec cette ceinture, vous vous appliquerez vingt-deux coups bien comptés. J'offrirois volontiers de vous accompagner pour vous épargner la peine de vous les donner vous-même ; mais, comme il faudra que vous ſoyez tout nu, la pudeur ne me permet pas....

FLORISSE, *qui s'eſt miſe à la fenêtre.*

Scélérats ! coquins ! Seigneur, châtiez ces deux fourbes qui ſe ſont ainſi déguiſés pour vous tromper.

ZERME'S, *leur appliquant pluſieurs coups de la ceinture avant qu'ils puiſſent ſe ſauver.*

Ah ! marauts !

ARLEQUIN.

Seigneur ! Seigneur ! prenez garde ; je ſuis la vraie Floriſſe ; celle qui eſt à la fenêtre, n'eſt qu'un fantôme.

ZERME'S, *battant Scapin.*

Et la nourrice, la fidelle nourrice ?

SCAPIN.

Ah ! ah ! ah !

ZERME'S, *les ayant pourſuivis juſque dans la couliſſe, revient ſur le Théâtre.*

Les coquins ! comme ils me jouoient ! Voyons

s'il ſe préſentera encore quelqu'obſtacle pour m'empêcher d'entrer dans ce château.

Il s'avance pour entrer ; la porte ſe bauſſe, ſe baiſſe, ſe met à droite, à gauche ; il s'accroche au balcon & entre.

SCENE V.

MUTALIB, *toujours ſous la figure d'un Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

MUTALIB, *à part.*

JE ſuis fort content & de l'intrépidité que mon neveu a montrée contre ces monſtres que je n'avois produits, que pour éprouver ſon courage, & de la petite correction qu'il a faite à ces drôles-ci. On voit, à leurs grimaces & à leurs contorſions, que les épaules leur font mal. (*A Arlequin.*) Ce jeune homme me paroît peu poli avec le beau ſexe?

ARLEQUIN.

Je crois que tu veux railler, vilain marabout? Morbleu! tu mériterois que nous te rendiſſions au centuple les coups que nous avons reçus.

SCAPIN.

Sans doute : ne devois-tu pas empêcher Mademoiſelle Floriſſe de ſe mettre à la fenêtre ?

Tout alloit bien juſques-là. Tu peux compter que je dirai à notre Maître la façon dont tu le ſers.

MUTALIB.

Sors d'erreur : apprends que je n'ai point de maître ; que je ne ſers que la juſtice & l'équité, & que je ſuis Mutalib.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Seigneur.... pardonnez.... l'ignorance.... qui nous faiſoit ignorer.... que vous étiez.... ſous cette vilaine figure.

ARLEQUIN.

Certainement, Seigneur, ſi j'avois ſu que c'étoit vous, je n'aurois pas été aſſez impertinent pour vous tirer la mouſtache.

MUTALIB.

Je ne ſuis fâché que de vous voir tâcher de ſeconder l'injuſtice d'un pere & d'une mere aſſez barbares, pour avoir voulu tenir toujours leurs enfans dans une étroite priſon.

ARLEQUIN.

Quand les Maîtres ne ſont pas bons, il faut bien que les valets ſoient méchans.

MUTALIB.

Et ſi vous aviez un bon Maître, qui vous mettroit un jour à votre aiſe, ſeriez-vous honnêtes gens ?

ARLEQUIN.

Oh ! oui : je crois que je ſerois honnête hom-

me, ſi j'avois le moyen de n'être point un coquin.

MUTALIB.

Eh bien! je vous promets de vous récompenſer au delà de vos eſpérances; attachez-vous à moi.

SCAPIN.

Volontiers.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur; auſſi-bien votre frere, malgré toutes ſes belles promeſſes, n'a jamais rien fait pour nous; au lieu que vous avez la réputation d'être un Génie de probité & d'hon-

MUTALIB.

Vous ſerez contens, ſi je le ſuis de vous..... Mais ces nuages commencent à ſe diſſiper.... Ces murs s'ébranlent....

ARLEQUIN, *avec effroi.*

Qu'eſt-ce que cela nous annonce?

MUTALIB.

Cette tour s'écroulera; & les différentes perſonnes que mon frere y tient enchantées, reprendront leur figure naturelle, à l'inſtant que ma Nièce avouera à ſon Amant qu'il eſt aimé. Apparemment que la pudeur & la crainte diſputent encore dans ſon cœur le terrain à l'amour.

ARLEQUIN.

Oh! l'Amour ne tardera pas à l'emporter.... Voyez, voyez..... Ma foi, la pudeur ne bat plus

que d'une aile.... La tour s'en va au Diable... L'y voilà

Les nuages achevent de ſe diſſiper; la tour s'écroule; on voit Zermès aux genoux de Floriſſe, lui baiſant la main; les différentes perſonnes qui étoient enchantées dans les jardins de ce château, s'aſſemblent & forment des danſes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente des jardins.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, *ſous ſa figure naturelle*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ÈH bien ? avez-vous vu votre frere & votre ſœur ?

MUTALIB.

Inviſible à leurs yeux, j'ai eû le plaiſir de les contempler tout à mon aiſe.

ARLEQUIN.

Sont-ils réellement bien laids, bien changés? Ont-ils l'air bien vieux, bien décrépits ?

MUTALIB.

Je t'en réponds.

ARLEQUIN.

Ne vous ont-ils point fait pitié ?

MUTALIB.

Tiens, j'ai le cœur bon; & ſi ma ſœur avoit été ſimplement de ces femmes galantes, dont l'ame

l'ame tendre a beſoin d'être toujours occupée, je la plaindrois; mais une coquette, foible ſans être ſenſible ; toujours en intrigue ſans avoir peut-être jamais aimé; fourbe, fauſſe, envieuſe, déchirant ſes amis, dénigrant ſes amans, dans le temps même qu'ils l'avoient; étalant partout un maintien indécent; étourdie pour paroître brillante, ou bien affectant de traîner ſes paroles pour ſe donner des airs de mignardiſe & de nonchalance : ah fi! fi! je n'en ai pas plus de pitié que de ſon frere, qui a été le beau modele, ſur lequel ſe ſont formés tous ces petits fats dont on eſt, & dont on ſera peut-être à jamais infecté.

ARLEQUIN.

C'eſt une importune & maudite race!

MUTALIB.

Lorſqu'il entra dans le monde, ſentant la néceſſité de plaire aux femmes pour ſe mettre à la mode, il déguiſa d'abord ſon caractere impérieux; il parut doux, poli : cinq ou ſix Fées qui commençoient à être ſur le retour, poſtulerent ſon éducation. A peine deux ou trois aventures d'éclat l'eurent-elles mis en réputation, qu'il ne ſe contraignit plus. Toute l'impertinence de ſon caractere ſe développa ; marchant dédaigneuſement, ſe pavanant; compoſant ſes grâces, affectant l'air malin, le ton ricaneur, parlant toujours, n'écoutant jamais, décidant ſans ceſſe: croirois-tu que ſon audacieuſe fatuité en impoſa, lui réuſſit ? Ses travers & ſes ridicules furent

regardés comme des grâces & des agrémens; ſon jargon entortillé paſſa pour le bon ton. Chaque jour, quelque nouvelle perfidie accréditoit de plus en plus ce héros charmant. Hautain, inſolent, ſans égards, ſans ménagement pour les femmes, il en étoit couru; il étoit né, diſoit-il, pour les ſubjuguer; mais, ma foi, il n'en ſubjuguera plus. Il ne tardera pas ſans doute à venir dans ces lieux pour ſe venger de ſa fille....

ARLEQUIN.

De ſa fille? je croyois qu'il ne pouvoit plus rien contre elle?

MUTALIB.

Il eſt ſûr que par l'Arrêt prononcé contre mon frere & ma ſœur, il ne leur eſt pas permis d'uſer de violence pour ſéparer leurs enfans; mais la malignité a tant de reſſources! Elle inſpire tant de ruſes, de ſtratagêmes! J'ai conſeillé à mon neveu de ſe tenir caché pendant le reſte du jour; j'ai auſſi quelques avis à donner à ma niéce; tandis que je vais lui parler, attends-moi ici; examine bien tout ce qui ſe paſſera.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

CE Génie est bon homme; mais je le crois un peu bête. Je le servirai d'inclination contre son frere & sa sœur, cependant toujours de façon à ne me pas exposer. Si j'aime les bonnes gens, je crains encore plus ceux qui ne le sont pas... Mais que vois-je?.. Seroit-il possible?..

SCENE III.

ARLEQUIN, CORALINE.

ARLEQUIN.

CORALINE!

CORALINE.

Oui, c'est moi.

ARLEQUIN.

C'est toi? Eh! d'où viens-tu, ma chere enfant?

CORALINE.

J'étois au nombre des personnes que le Génie tenoit enchantées dans ces jardins. Il y a

quelque tems qu'il vint voir ſa fille; je lui reprochai la priſon où il la tenoit renfermée; il ſe fâcha contre moi...

ARLEQUIN.

Je te croyois morte. Que je t'ai pleurée! La chere Coraline, diſois-je! du moins ſi j'en avois auparavant fait ma femme! Hélas, peut-être eſt-elle morte fille!

CORALINE.

Qu'appelles-tu, peut-être?

SCENE IV.

ARLEQUIN, CORALINE, SCAPIN *au fond du Théâtre.*

ARLEQUIN, *voulant la careſſer.*

MAis, n'eſt-ce point ton ombre?

CORALINE.

Finis.

ARLEQUIN, *continuant de la careſſer.*

Ma chere enfant, laiſſe-moi m'aſſurer que tu n'es point morte. (*Elle lui donne un ſoufflet.*) Oh! parbleu, tu es bien vivante. Dis-moi ſi je me trompe; je m'imagine qu'être enchantée, c'eſt comme ſi l'on dormoit: faiſois-tu de jolis ſonges?

CORALINE.

Je ne penſois à rien.

ARLEQUIN.

Voilà comme vous dites toujours, vous autres filles. Ne rêvois-tu point quelquefois que je t'épouſois ?

CORALINE.

J'aurois plutôt rêvé à Scapin, à qui je ſuis promiſe.

ARLEQUIN.

En vérité, une perſonne qui a eu l'honneur d'être enchantée comme une Princeſſe, peut-elle encore penſer à un Scapin ?

SCAPIN, *s'approchant.*

Qu'appelle-tu, un Scapin ?

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà, mon ami ?

SCAPIN.

Un Scapin ?

ARLEQUIN.

Sans doute, un Scapin, un Scapin ? N'es-tu pas un Scapin ? Si tu ne l'étois pas, qui diable voudroit l'être ?

SCAPIN.

Ecoute ; j'ai retrouvé Coraline.....

ARLEQUIN.

Et moi auſſi, comme tu vois.

SCAPIN

N'ayons point de querelle enſemble.

ARLEQUIN, *d'un ton ſuffiſant.*

Qu'appellez-vous donc, de quetelle enſemble, Mons Scapin, Mons Scapin ?

SCAPIN.

Elle eſt preſque ma femme.

ARLEQUIN.

Quand elle le ſeroit tout-à-fait ?

SCAPIN.

Tu ſais que je ne ſuis pas patient ?

ARLEQUIN, *le morguant d'un ton fier.*

Que feras-tu ?

SCAPIN.

Si je te retrouve avec Coraline....

ARLEQUIN.

Eh bien ?

SCAPIN.

Je prendrai un bâton....

ARLEQUIN.

Un bâton ? Voyons, voyons un peu.

SCAPIN.

Je t'en donnerai cent coups....

ARLEQUIN, *toujours fièrement.*

Toi ?

SCAPIN.

Oui, moi, moi, moi.

ARLEQUIN, *ſe radouciſſant.*

Eh bien, tant mieux; je les recevrai; enſuite j'irai retrouver Coraline : charmante Coraline, lui dirai-je, Scapin vient de me donner cent coups de baton; il m'en a promis autant toutes

les fois que je vous parlerois; mais dût-il m'en donner cent mille, je ne puis ceſſer de vous aimer; voilà le bâton, frappez vous-même. Corline eſt bonne, pitoyable, compatiſſante; le bâton lui tombera des mains; elle me regardera, elle ſoupirera....

SCAPIN, *avec rage.*

Ah! le coquin!

ARLEQUIN.

Il n'y a point de coquin à cela, Monſieur Scapin; c'eſt ainſi qu'on penſe quand on aime.

SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, ZERMÈS.

ZERME'S.

MON cher Arlequin! mon cher Scapin! mon oncle m'a dit tantôt que je pouvois avoir toute confiance en vous; je voudrois lui parler; où eſt-il?

ARLEQUIN.

Je l'attends ici; il ne tardera pas à revenir; mais permettez-moi de vous dire que vous avez tort de vous montrer.

ZERME'S.

Hélas!

ARLEQUIN.

Il vous avoit recommandé de vous tenir caché.

ZERMES.

Je ne puis vivre ſans voir ma chere Floriſſe ! Coraline, où eſt-elle?

ARLEQUIN.

En vérité, Monſieur, par votre amoureuſe impatience, vous vous expoſez à vous perdre, à la perdre elle-même, & à nous perdre tous.

SCENE VI.

ZERMÈS, CORALINE, ARLEQUIN, SCAPIN, LA FÉE.

LA FE'E, *au fond du Théâtre.*

VOILA mon indigne fils !

ARLEQUIN, *à Zermès.*

Si votre mere venoit, ſi elle vous trouvoit, irritée comme elle l'eſt, vous paſſeriez, je crois, fort mal votre temps.

ZERMES.

Eh ! pourquoi eſt-elle irritée? Ne faut-il pas être la plus injuſte de toutes les femmes, une marâtre ?...

LA FE'E, *au fond du Théâtre.*

Comme parle de moi ce fils reſpectueux !

SCAPIN, *à Arlequin.*

Je crois qu'il n'y a rien à craindre. Devenue laide & hideuſe, elle ſe tiendra cachée & n'oſera ſe montrer.

LA FE'E, *s'approchant de Scapin.*

Laide & hideuſe?

Coraline s'enfuit en jettant un cri de frayeur; Arlequin reſte un moment tout tremblant, & s'échappe enſuite.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Madame.... Excuſez.... C'eſt qu'on m'avoit dit.... Mais je vois qu'on avoit tort.... & vous voilà toute auſſi jeune, toute auſſi fraîche, toute auſſi belle...

Il veut s'enfuir; elle le pourſuit juſqu'à l'entrée de la couliſſe & le frappe de ſa baguette; il paroît en buſte ſur un piédeſtal. Elle pourſuit auſſi ſon fils, & revient enſuite ſur le Théâtre.

SCENE VII.

LA FÉE, *ſeule.*

CE n'eſt qu'un commencement de vengeance; ce n'eſt qu'un foible eſſai des fureurs dont mon ame eſt agitée. Malheureuſe! quel changement affreux! En quel état me vois-je ré-

duite!... J'attends Zulphin ; il m'a fait dire de me rendre dans ces lieux pour conſulter enſemble s'il n'y a point de remede à nos maux... Peut-être eſt-il dans ce bois? Voyons : des endroits les plus ſolitaires & les plus ſombres ne ſauroient déſormais l'être aſſez pour nous deux!

(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

MUTALIB, SCAPIN, *en buſte, au bord de la couliſſe.*

MUTALIB.

Elle s'éloigne, l'indigne mégere ! Mais auſſi quelle imprudence a ſon fils de ſe montrer ! Son impatient amour l'a emporté ſur mes conſeils ; il a voulu revoir ſa maîtreſſe...

SCENE IX.

MUTALIB, ARLEQUIN, SCAPIN, *en buſte, au bord de la couliſſe.*

ARLEQUIN, *arrivant en faiſant de grands éclats de rire.*

HA! ah! ah!

MUTALIB.

Je crois que tu ris?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'eſt après avoir eu grande peur.

MUTALIB.

Sais-tu ce qui eſt arrivé à mon neveu?

ARLEQUIN.

Comment, ſi je le ſais? C'eſt ce qui me fait rire.

MUTALIB.

Malheureux! tu mériterois....

ARLEQUIN.

Tapi derriere un arbre, je n'étois qu'à dix pas, lorſque ſa mere l'a pourſuivi, & le touchant de ſa baguette, l'a métamorphoſé; c'eſt à préſent le plus beau matou!.... Mais, en perdant ſa figure, il n'a pas perdu ſon amour; il a couru tout de ſuite dans le jardin où Mademoiſelle Floriſſe ſe promenoit; il s'eſt placé devant elle;

elle a toujours aimé les chats; & il la regardoit ſi tendrement, qu'elle s'eſt baiſſée pour le flatter de la main. Il a hauſſé le dos avec un miaulis ſi doux, ſi tendre, ſi délicat, qu'elle l'a pris ſur ſes genoux avec une eſpece de tranſport. Il a le corps noir, le tour du cou & le petit bout de la queue blancs, de beaux grands yeux à fleur de tête, les oreilles bien placées, la bouche petite, agréable & façonnée. Vous pouvez vous vanter d'avoir, dans ce neveu-là, une des plus jolies bêtes qu'on puiſſe voir.

MUTALIB.

As-tu dit à ma niéce que c'étoit ſon amant?

ARLEQUIN.

Non: j'ai penſé que ſi elle le ſavoit, peut-être lui retrancheroit-elle bien de petites privautés, bien de petits agrémens, dont le pauvre minet ſera bien aiſe de profiter, juſqu'à ce que vous lui rendiez ſa figure.

MUTALIB.

Cela n'eſt pas en mon pouvoir; mais je ſuis ſûr que ma ſœur ne tardera pas à la lui rendre; elle s'eſt laiſſée emporter à un premier mouvement de fureur, & n'a pas d'abord réfléchi que l'arrêt des Fées ne lui permettoit pas d'uſer de violence contre ſon fils.

ARLEQUIN, *appercevant la tête de Scapin au bord de la couliſſe.*

Que diable!... Me trompai-je?... Non, ma foi.... C'eſt la tête de Scapin!

MUTALIB.

Oui, & un autre trait de la méchanceté de ma ſœur.

ARLEQUIN.

Comment! le voilà en buſte comme un Empereur Romain! Cette métamorphoſe eſt trop honorable pour un faquin comme lui.

MUTALIB, *tandis qu'Arlequin remue la tête de Scapin & la fait aller comme celle d'une pagode.*

Je ne puis pas rompre entiérement l'enchantement de ce pauvre garçon; mais je puis du moins lui rendre l'uſage du ſentiment & de la parole.

Il le touche de ſa baguette.

SCAPIN, *ouvrant les yeux avec beaucoup de grimaces & de contorſions, & s'avançant ſur le Théâtre.*

Ah! Seigneur Mutalib! ayez pitié de l'état où vous me voyez.

MUTALIB.

Mon cher Scapin, il m'eſt impoſſible à préſent d'en faire davantage pour toi.

SCAPIN.

Quoi! je reſterai comme je ſuis?

MUTALIB.

Il faut t'armer de patience.

ARLEQUIN.

Parbleu! ſauf le reſpect que je vous dois, n'en pouvant pas faire davantage pour lui, il valoit mieux le laiſſer tout-à-fait ſtatue, & ne lui pas

rendre le ſentiment. S'il a faim à préſent, comment voulez-vous qu'il s'y prenne pour manger & ſe nourrir?

MUTALIB.

Pour manger & ſe nourrir? Voilà bien la premiere réflexion d'un gourmand comme toi; mais dans le fond tu as raiſon. (*Il tire un petit bâton de ſa poche.*) Prends ce petit bâton de ſympathie; toutes les fois qu'en buvant & en mangeant, tu le toucheras de ce petit bâton, en diſant, *Scapin, je bois pour toi, Scapin, je mange pour toi*, ce ſera comme s'il buvoit & mangeoit lui-même.

ARLEQUIN.

Cela appaiſera ſa faim, ſa ſoif! Il aura le même plaiſir?

MUTALIB.

Oui, ſi tu en doutes, tu peux l'éprouver. (*Mutalib frappe du pied & fait ſortir de deſſous le Théâtre un panier où il y a du pain, du vin, des verres, de l'eau, des ſerviettes, &c.*) Je vais dans ce bois obſerver juſqu'aux moindres démarches de mon frere & de ma ſœur. Ils s'y ſont donné rendez-vous pour conſulter enſemble s'il n'y auroit point quelque remède à leur malheureuſe ſituation.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, SCAPIN,

SCAPIN.

JE ſuis bien à plaindre, mon cher Arlequin!

ARLEQUIN.

Mais, non, puiſqu'avec ce petit bâton de ſympathie, je puis pourvoir à tous tes beſoins. Voyons; as-tu appétit?

SCAPIN.

Tu ſais que je n'ai pas mangé de la journée.

ARLEQUIN.

Le pauvre garçon! (*Il lui attache une ſerviette, le touche du petit bâton, coupe un morceau & mange.*) C'eſt pour Scapin que je mange... Trouves-tu cela bon?

SCAPIN.

Fort bon.

ARLEQUIN, *lui eſſuyant la bouche avec la ſerviette.*

Cela eſt fort ſingulier! fort ſingulier! J'aurois cru l'avoir mangé. (*Il verſe du vin dans un verre.*) C'eſt pour Scapin que je bois. (*Après avoir bu.*) Et ce vin? qu'en dis-tu?

SCAPIN.

Excellent! Encore un coup.

ARLEQUIN.

Volontiers. (*Il verſe & boit.*) Tu vois que je ſuis poli; je t'ai ſervi le premier; mais, Mons Scapin, vous ſouvenez-vous de certaines menaces de coups de bâton....

SCAPIN.

Oh! ne parlons point de cela, mon ami.

ARLEQUIN.

Je veux en parler.

SCAPIN.

J'ai eu tort.

ARLEQUIN.

Vous dites que vous avez eu tort, parce que vous voyez que votre eſtomac eſt à préſent à ma diſcrétion. Inſulter de la ſorte un homme comme moi! cela mérite punition; & je vous condamne au pain & à l'eau pendant huit jours.

SCAPIN.

Quoi? Arlequin, tu ſerois capable...

ARLEQUIN, *verſe de l'eau dans un grand verre & y trempe un morceau de pain.*

C'eſt pour Scapin que je bois. (*Après avoir bu.*) Cette eau eſt-elle fraîche?... Et ce pain trempé? Tu es naturellement ivrogne, gourmand; un peu de diete ne te fera point de mal. A préſent, regarde-moi manger pour mon compte.

Il s'aſſied à terre, boit & mange avec un grand appétit.

SCAPIN.

Eſt-il poſſible qu'Arlequin, que j'ai toujours connu pour un garçon généreux, un bon cœur, en agiſſe avec cette cruauté, à l'égard d'un ancien ami! Si j'étois à ta place, & que tu fuſſes à la mienne, je ne me mettrois à table que pour toi; je ne boirois que pour t'enivrer: tu devrois mourir de honte!

ARLEQUIN.

Vas, tu me fais pitié; bois un coup à ma ſanté. C'eſt pour Scapin que je bois.

Il verſe du vin & boit.

SCAPIN.

A ta ſanté, mon ami.

ARLEQUIN, *après avoir bu.*

Je te remercie.

SCENE XI.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE.

CORALINE.

AH! mon cher Scapin, qu'eſt-ce que Mutalib vient de m'apprendre! ſeroit-il poſſible! hélas, il n'eſt que trop vrai!

SCAPIN.

Tu vois, ma chere Coraline; je n'ai plus ni bras, ni jambes.

CORALINE.

Mon cher Scapin ! mon cher mari !

SCAPIN.

Epargne-toi ces careſſes, ma chere enfant ; c'eſt comme ſi tu embraſſois un marbre.

ARLEQUIN, *à Coraline.*

Cela eſt vrai ; & c'eſt à moi à préſent qu'il faut faire des amitiés pour qu'il s'en reſſente ; je bois & je mange pour lui. Ne t'afflige point ; tu n'y perdras pas ; je veux auſſi dès ce ſoir t'épouſer pour lui.

SCAPIN.

Non, non, je ſuis ton ſerviteur.

ARLEQUIN.

C'eſt moi qui ſuis le tien ; je l'épouſerai, te dis-je, pour toi. (*Il prend la main de Coraline.*) Belle petite meriotte, c'eſt pour Scapin, c'eſt pour Scapin que je vous baiſe.

SCAPIN.

Ne badinons point, je te prie.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Tu auras bien du plaiſir, je t'en répondş.

SCAPIN.

Tu es trop ſerviable. Coraline, viens de mon côté ; éloigne-toi de lui ; ne ſouffre pas qu'il t'approche.

ARLEQUIN.

Oh ! tu le prends ſur ce ton-là ? Eh bien ! cela ſuffit : je ne ſuis pas obligé de me donner la peine de mâcher & d'avaler pour toi ; je t'aſſure que tu feras diete.

SCAPIN.

Mais, malheureux, peux-tu vouloir abuſer de ma triſte ſituation ?...

ARLEQUIN.

C'eſt toi qui abuſes de mes bontés.

SCAPIN.

Fais donc réflexion....

ARLEQUIN.

Et toi, fais diete; nous verrons comment ton pauvre eſtomac s'accommodera de tout ceci.

SCAPIN.

Eſt-il poſſible que je ſois à la merci d'un barbare!..

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible que j'appartienne à un vilain jaloux, dira ton eſtomac !

SCENE XII.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, MUTALIB.

MUTALIB.

EH! malheureux, éloignez-vous, éloignez-vous vite. Mon frere & ma ſœur eſperent qu'en évoquant les Puiſſances infernales, ils trouveront quelque remede à leur ſituation; ils vont

venir ici; ils ont choiſi cet endroit pour y faire leurs ſortiléges & leurs exécrables conjurations.

On voit pluſieurs éclairs, ſuivis d'un grand coup de tonnere.

ARLEQUIN, *en s'enfuyant.*

Je ſuis mort!

SCAPIN, *en s'en allant, appuyé par Coraline.*

Ma chere Coraline, aide-moi; & ne m'abandonne pas.

SCENE XIII.

LA FÉE, ZULPHIN.

LEs vents grondent; on entend des mugiſſemens & des ſecouſſes ſouterraines; le Théâtre s'obſcurcit entiérement & devient une caverne; deux globes de feu ſe précipitant du ceintre avec la plus grande viteſſe, traverſent le Théâtre, l'un de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, & vont tomber dans les couliſſes oppoſées. Le Génie & la Fée qui étoient dans ces globes, en ſortent, s'avancent triſtement, & font pluſieurs cercles en l'air avec leurs baguettes. L'Orcheſtre forme un accompagnement ſourd, dont les mouvemens deviennent peu-à-peu plus preſſés. Tout-à-coup cette Muſique s'interrompt & ne forme plus, que de moment à autre, quelques accens,

lugubres & plaintifs. Différens Spectres paroiſſent & diſparoiſſent à la lueur des éclairs ; l'Orcheſtre recommence ſon accompagnement avec des mouvemens plus vifs. Quatre démons ſortent de deſſous le Théâtre, & forment une danſe ; on entend encore le tonnerre ; une vapeur épaiſſe s'éleve ; & lorſqu'elle ſe diſſipe, on voit une horrible Furie qui prononce ces paroles :

Vous m'évoquez en vain du ſéjour ténébreux:
Rien ne ſauroit changer votre arrêt rigoureux.

Elle s'abîme. Le Génie & la Fée s'en vont, en marquant leur déſeſpoir par leurs geſtes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, ARLEQUIN, *deſcendant d'un nuage.*

ARLEQUIN.

NOus ſommes venus bon train ; combien avons-nous fait de chemin, à peu près ?

MUTALIB.

Deux cents lieues.

ARLEQUIN.

Deux cents lieues ! Il n'y a pas un quart-d'heure que nous ſommes partis ! Je me plairois beaucoup à voyager de la ſorte ; on n'eſt ni écorché, ni cahoté, ni obligé de roſſer les poſtillons. Allons, dites-moi donc à préſent ce que nous venons faire ici ?

MUTALIB.

Je viens y conſulter un Oracle fameux, & en même temps m'oppoſer aux mauvais deſſeins

de mon frere & de ma ſœur. J'ai dit à Scapin d'obſerver au coin de ce bois : toi, reſte ici, tandis...

ARLEQUIN.

Mais, tandis que vous irez d'un côté, ſi votre ſœur vient de l'autre & me rencontre? Elle a bien voulu rendre à Scapin ſa figure; mais elle lui a dit que ſi à l'avenir elle ſoupçonnoit que nous fuſſions lui & moi dans les intérêts de ſon fils, elle nous puniroit de façon, que nous nous en ſouviendrions toute notre vie.

MUTALIB.

Prends cette bague : en la mettant au petit doigt de la main gauche, tu paroîtras aux yeux de quiconque te regardera, ce que tu voudras être, un arbre, un rocher, un ruiſſeau, un animal, un homme, une femme, en un mot, ce que bon te ſemblera. D'ailleurs, je ne ſerai pas long-temps à revenir.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, *ſeul.*

QUE de filles qui, ſans avoir cette bague, paroiſſent ce qu'elles ne ſont plus depuis long-tems! Que de coquins qui, ſans l'avoir au doigt, paroiſſent d'honnêtes gens!

SCENE III.

ARLEQUIN, UN BERGER.

LE BERGER, *chante derriere le Théâtre.*

En vain une mere ſevere,
Veille ſur ma Bergere...

ARLEQUIN.

J'entends chanter.... Ah! c'eſt un Berger.

LE BERGER, *arrivant ſur le Théâtre.*

Elle m'a promis qu'en ces lieux,
Elle viendroit combler mes vœux.

ARLEQUIN, *à part.*

Il attend ſa maîtreſſe. Eprouvons la vertu de la bague. Voyons, qu'eſt-ce que je veux paroître à ſes yeux? ... Un arbre? ... Oui, un arbre; mais où le planterai-je? ... Ici.

Il ſe met au milieu du Théâtre, & s'y tient droit.

LE BERGER, *continue de chanter.*

Eſpoir délicieux,
De poſſéder l'objet que j'aime;
Tu me fais, dans l'attente même,
Goûter mille momens heureux.

Enfin, ma chere Zerbinette, après tant de ſoins,

ſoins, de peines & de ſoupirs, j'obtiendrai la récompenſe dûe à mon amour !... Aſſeyons-nous ſous cet arbre, d'où je pourrai la voir venir. (*S'aſſeyant aux pieds d'Arlequin.*) J'irai au-devant d'elle; je tâcherai de la conduire dans le petit bocage; il y fait ſombre : quelquefois le trop grand jour effraye les amours... (*Arlequin ſe baiſſe & lui ſouffle aux oreilles.*) Il fait bien du vent dans cet endroit. (*Il veut s'adoſſer; Arlequin ſe met à droite, à gauche; enſuite ſe recule de deux pas, enſorte qu'il tombe à la renverſe; il ſe releve en regardant Arlequin qui lui paroît toujours un arbre.*) Qu'eſt-ce donc? Il ſemble que cet arbre recule... En attendant ma chere Zerbinette, amuſons-nous à y graver ſon nom & le mien.

Il va à l'autre bord du Théâtre, cherchant ſon couteau.

ARLEQUIN.

Oui-dà? il graveroit ſur ma phyſionomie comme ſur une écorce? Allons, ma bague, changeons de figure. Sa maîtreſſe eſt Bergere; elle doit avoir des moutons. Paroiſſons le mouton favori de la belle.

Il va au fond du Théâtre, ſe met à quatre pattes & commence à béler.

LE BERGER.

Ah! je vois le mouton chéri de Zerbinette; tâchons de l'attraper. (*Arlequin, après bien des lazzis, ſe laiſſe prendre & ſe couche à terre; le Berger ſe couche à côté de lui & le*

careſſe.) Petit mouton, tu appartiens à la plus aimable Bergere du canton; elle badine avec toi; elle te careſſe ſans ceſſe; elle te donne mille baiſers: ſi tu pouvois en ſentir le prix, que tu ſerois heureux! (*Arlequin s'échappe, ſort du Théâtre en bélant; & le Berger le ſuit.*) Quoi! tu veux t'enfuir? Oh! je te rattraperai.

SCENE IV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *ſeul.*

LA Fée m'a pardonné, & m'a rendu ma figure: mais elle m'a fait de ſi terribles menaces, que je ne veux plus me mêler entre elle & ſon fils.

ARLEQUIN, *arrive en riant.*

Avec la bague je me ſuis rendu inviſible. Le Berger eſt bien embarraſſé à me chercher dans le fond du bois; il croit peut-être à préſent que le loup m'a emporté.... Mais, voilà Scapin; divertiſſons-nous un peu à ſes dépens.

Il s'approche de Scapin en bélant; Scapin regarde d'un côté; il ſe met de l'autre & aboie comme un gros chien; Scapin ſe retourne; il change de place & contrefait le

chat; il ſe place derriere lui & contrefait le chant du coq, du coucou, & enſuite le braiement de l'âne.

En voilà aſſez; ôtons ma bague. (*A Scapin.*) Que diable as-tu donc à tant te remuer & t'agiter?

SCAPIN.

Je ſuis entouré de bêtes, qui diſparoiſſent dès que je les regarde.

ARLEQUIN.

De toutes ces bêtes-là, il n'y en a point d'auſſi groſſes que toi; que crains-tu?

SCAPIN.

Morbleu! mon ami, je tremble à chaque pas, il me ſemble à tout moment voir la Fée changer ma figure. Où eſt le Seigneur Mutalib?

ARLEQUIN.

Il ne tardera pas à revenir; c'eſt ici qu'il doit conſulter ſur le ſort de ſon neveu & de ſa niéce, un Oracle fameux, qui lit, dit-on, tout couramment dans le livre du Deſtin.

SCAPIN.

Qu'eſt-ce que ce livre du Deſtin?

ARLEQUIN.

C'eſt un fort bon livre, fort curieux, où ſont inſcrits les noms de tous les hommes, & ce qui doit leur arriver.

SCAPIN.

De tous les hommes?

ARLEQUIN.

Oui, de tous, depuis le plus grand Capitaine, juſqu'au plus petit Abbé.

SCAPIN.

Crois-tu que mon nom ſoit ſur ce livre-là?

ARLEQUIN.

Sans doute; les faquins, comme les honnêtes gens, tous y ſont... Scapin né tel jour... marié tel jour.... cocu à telle heure... fera mille friponneries... finira par être pendu.

SCAPIN.

Tu mens; cela n'y eſt pas.

ARLEQUIN.

Je ne mens point; cela doit y être.

SCAPIN.

Coquin!

ARLEQUIN.

Maraut!

SCAPIN.

Tu ne te plais qu'à me dire des injures; à la fin....

SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB.

QU'EST-CE donc? Quoi je ne puis pas vous laiſſer un moment enſemble, que vous ne vous querelliez?

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je faſſe avec un animal qui m'interroge, à qui je réponds les choſes les plus naturelles, qui fait l'incrédule, & me dit que j'ai menti?

MUTALIB.

Scapin, vous avez tort.

SCAPIN.

J'ai tort de ne pas croire que je ſerai cocu, pendu...

MUTALIB.

Finiſſons. Je ne m'étois pas trompé; mon frere a fait tranſporter ſa fille dans ces lieux.

ARLEQUIN.

Et a-t-elle emporté le chat avec elle? Le pauvre animal s'ennuieroit bien, s'il ne la voyoit pas.

MUTALIB.

Il n'eſt plus queſtion de cette métamorphoſe de mon neveu; ma ſœur lui a rendu ſa figure. Quelle marâtre! quel pere dénaturé! Je viens de leur parler à l'un & à l'autre. Prieres, raiſons, menaces, j'ai tout employé; je n'ai pu les fléchir; je n'ai pu obtenir qu'ils détruiſiſſent ce qu'ils ont imaginé pour ſe venger de leurs enfans.

ARLEQUIN.

Eh! qu'ont-ils imaginé?

MUTALIB.

Ils ont fait venir un Gnome des plus hideux & des plus malfaiſans; ils lui ont donné la figure

de Zermès. La reſſemblance eſt ſi parfaite, que je n'ai jamais pu diſtinguer lequel eſt le véritable. J'ai cru qu'en les faiſant parler, je le reconnoîtrois aiſément; mais l'enchantement eſt fait de façon, que l'un & l'autre n'ont point l'uſage de la parole. Ce n'eſt que par leurs geſtes, leurs empreſſemens, leurs regards & leurs ſoupirs, qu'ils peuvent exprimer leur amour à Floriſſe : je viens de les laiſſer à ſes genoux. Juge de la cruelle ſituation de ma Niéce.

ARLEQUIN.

Point ſi cruelle! ſi j'avois une maîtreſſe que j'aimerois, & qu'on ne me fît point d'autre mal, que de m'en donner encore une autre qui lui reſſemblerois, je ne m'affligerois pas.

MUTALIB.

Mais, impertinent!....

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, tandis que ſon pere la tenoit enfermée dans un château, elle ſe déſeſpéroit de n'avoir point d'amant; à préſent il l'amene ici pour lui en donner deux; & elle ſe plaindroit encore? Ma foi, on pourroit dire que l'on ne ſait plus comment faire pour contenter les filles.

MUTALIB.

Songe donc qu'il la force à choiſir, dans le jour, un des deux pour époux.

ARLEQUIN.

Oh! cela eſt différent; diantre! ſi elle alloit ſe tromper au choix, & qu'elle ſe trouvât

demain, en s'éveillant, mariée à un Gnome, cela ſeroit fort déſagréable !

On entend le chant d'un, de deux, & enſuite de trois oiſeaux.

MUTALIB.

C'eſt ici que le fameux Oracle des oiſeaux rend ſes réponſes; je veux le conſulter. Divin interprete des deſtinées, je protege deux tendres amans; leurs parens les perſécutent; daigne m'éclaircir ſur le ſort que le Ciel réſerve à leur amour.

Une voix chante.

Ces deux Amans, dont le ſort t'inquiete,
Doivent ſe donner dans ce jour,
Une preuve parfaite
De leur fidele amour.
Prépare le tombeau d'une Amante chérie;
C'eſt-là qu'à ſon Amant elle doit être unie.

MUTALIB.

Au tombeau! quel Oracle, grands Dieux!

ARLEQUIN.

Il eſt des plus triſtes.

MUTALIB.

Quand je joins cette réponſe au ſtratagême indigne dont mon frere & ma ſœur ſe ſervent pour tourmenter leurs enfans, je ne prévois que trop que ma Niece, croyant choiſir ſon Amant, choiſira ſon rival; qu'au déſeſpoir de s'être trompée, elle ſe donnera la mort; que Zermès ne voudra pas lui ſurvivre, & que

voilà la preuve qu'ils doivent ſe donner du tendre & fidele amour qui les unit.

ARLEQUIN.

Seigneur, j'ai toujours entendu dire que dans les réponſes des Oracles, des Bohémiens, des Devins, du Diable, il y avoit ſouvent un ſens caché qui ne frappe pas d'abord. A votre place, je m'attacherois uniquement à connoître lequel de ces deux Amans eſt le véritable.

MUTALIB.

L'enchantement, te dis-je, eſt fait de façon que cela ne me paroît pas poſſible. Cependant pour ne rien négliger, & n'avoir rien à me reprocher, je vais encore conſulter une Fée de mes amies, & dont les conſeils m'ont été utiles en d'autres occaſions... J'apperçois ma niece; reſte auprès d'elle; & ſi elle me demande, dis-lui que je ne tarderai pas à revenir.

SCENE VI.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÈS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN.

FLORISSE, *à Zermès & au Gnome.*

QUOI! vous vous obſtinez à me ſuivre? Ah! laiſſez-moi, laiſſez-moi.

ARLEQUIN, *les examinant tour-à-tour.*

Que diable!.. En effet... plus je les conſidere... rien n'eſt plus reſſemblant.

FLORISSE.

Avoir mon Amant devant mes yeux, & douter toujours ſi c'eſt lui ! Le trouver à chaque moment, & craindre ſans ceſſe de me tromper ! Quel tourment !

ARLEQUIN, *tirant Floriſſe & Coraline à part.*

Mademoiſelle, écoutez, écoutez-moi. N'eſt-il pas certain qu'un véritable amant, lorſqu'il reçoit la moindre faveur de ſa Maîtreſſe, doit reſſentir une émotion cent fois plus vive que celui qui n'eſt que légérement épris ?

FLORISSE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Or, cette émotion ſe peint dans les yeux ?

FLORISSE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Eh bien ! au lieu de vous affliger & de leur dire de vous laiſſer, il faut prendre un air gracieux, les accueillir....

FLORISSE.

Mais ſonge donc qu'il y en a un des deux, à qui je dois toute ma haine.

ARLEQUIN.

Mais vous ne le connoiſſez pas; pour le con-

notre, il faut, vous dis-je, d'abord les accueillir également ; risquer même des careſſes, de petites faveurs ; examiner en même temps leurs regards. Il n'eſt pas douteux que celui qui vous paroîtra le plus ému, le plus ſaiſi, le plus pénétré, ne ſoit votre véritable amant.

CORALINE.

Mademoiſelle, je crois qu'il a raiſon.

ARLEQUIN.

Comment, ſi j'ai raiſon? Aſſeyez-vous, aſſeyez-vous-là; prenez une attitude tendre, nonchalante. (*Il va chercher les deux amans, & leur fait ſigne de ſe mettre aux genoux de Floriſſe.*) Examinez bien s'ils ſe jettent à vos genoux avec le même empreſſement, le même tranſport.... Regardez-les à préſent tendrement... Le plus tendrement que vous pourrez.... Fort bien... Laiſſez leur prendre à chacun une main... Vous paroiſſent-ils la baiſer avec la même ardeur?

FLORISSE.

Hélas, oui!

ARLEQUIN.

Dans les yeux de l'un, ne démêlez-vous pas un degré d'émotion plus marqué, que dans les yeux de l'autre?

FLORISSE.

Hélas, non!

ARLEQUIN.

Hélas, oui, hélas, non! Que diable! je ne ſais plus que vous dire.

SCENE VII.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÈS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB, *aux deux amans.*

J'Ai à parler en particulier à ma niece; éloignez-vous; (*A Scapin & Arlequin.*) & vous auſſi.

ARLEQUIN.

Moi!

MUTALIB.

Oui, toi.

ARLEQUIN, *en s'en allant avec Scapin & les deux amans.*

Son ton eſt bien rébarbatif! Il y a quelque mauvaiſe nouvelle.

MUTALIB.

Coraline, tu peux reſter. Ma chere Floriſſe, vous êtes encore bien plus à plaindre que je ne croyois. Votre pere vous obligeoit de choiſir dans ce jour un époux entre ces deux rivaux; du moins aviez-vous la conſolation de penſer que votre amant étoit un des deux, & que je pourrois trouver quelque moyen qui vous aideroit à le diſtinguer: on nous trompoit....

FLORISSE, *avec émotion.*

Quoi?...

MUTALIB.

Votre amant, depuis ce matin, n'a point paru devant vous... Hélas!... & il n'y reparoîtra jamais!

FLORISSE, *avec effroi.*

Il n'y reparoîtra jamais?

MUTALIB.

Je me promenois dans ce bois... Des soupirs... une voix plaintive... votre nom que j'ai entendu prononcer...

FLORISSE.

Tout mon sang se glace!

MUTALIB.

J'ai approché... j'ai vu l'infortuné Zerxès baigné dans son sang....

FLORISSE.

Mon amant!...

MUTALIB.

Le désespoir de vous voir perdue pour lui, & bientôt entre les bras d'un autre, l'a porté à attenter sur ses jours.

FLORISSE.

Il est mort!.. Dieux cruels!.. pere barbare!.. il est mort!..

MUTALIB, *lui montrant un poignard.*

Ce fer a terminé sa malheureuse destinée.

FLORISSE, *lui arrachant le poignard & se frappant.*

Et va nous rejoindre.

CORALINE, *effrayée & la soutenant.*

Ah, Madame! ah, Seigneur!

MUTALIB.

Ne crains rien : le fer dont elle vient de se frapper, ne peut être fatal qu'aux coupables & aux scélérats. Je la rappellerai aisément à la vie, lorsqu'il en sera temps. La douleur que je viens de lui marquer étoit feinte....

CORALINE.

Quoi! Zermès....

MUTALIB.

Zermès ne s'est point tué ; mais mon art n'étant pas assez puissant pour m'aider à le distinguer de son prétendu rival, j'ai eu recours à ce moyen extrême. Tu diras que je suis venu déclarer à ta Maîtresse, que je ne pouvois lui être d'aucun secours ; qu'alors la crainte de n'être point à ce qu'elle aime, & le désespoir de se voir peut-être unie à quelque monstre, lui ont fait prendre le parti violent de se soustraire à la tyrannie de son pere, en se donnant la mort. Je vais lui faire rendre les honneurs funebres. Sa perte, selon toute apparence, sera assez indifférente à ce Gnome qu'on force à paroître ici sous la figure de mon neveu ; au lieu que ce tendre amant se fera aisément reconnoître à toute la

douleur & le déſeſpoir où ſe livrera ſon ame.... Eſprits Aëriens qui m'êtes ſubordonnés, paroiſſez.

Quatre Silphes paroiſſent & emportent Floriſſe au fond du Theâtre, au milieu d'un rond d'arbres; à l'inſtant un tombeau s'éleve; d'autres Silphes commencent le deuil, jettent des fleurs ſur le tombeau, y attachent des guirlandes, & par différentes attitudes, expriment leur douleur, & forment une danſe caractériſée.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre eſt entiérement obſcurci, & repréſente un tombeau au fond d'un bois, au milieu d'un rond d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, CORALINE.

CORALINE.

JE ne conçois pas votre idée; il me ſemble que le moyen que vous avez employé pour découvrir lequel des deux étoit le véritable amant, vous a *réuſſi?*

MUTALIB.

Je ſais qu'au récit que tu leur as fait de la mort de Floriſſe, l'un n'a paru qu'étonné, au lieu que l'autre, ſaiſi de la plus vive douleur, eſt tombé ſans ſentiment.

CORALINE.

Eh bien! pouvez-vous douter que celui-là ne ſoit Zermès.

MUTALIB.

Non.

CORALINE.

Pourquoi donc ne le pas tirer d'erreur ? Pourquoi ne lui pas dire qu'il reverra ſa maîtreſſe vivante ? Il y a de la barbarie à le laiſſer dans un état ſi cruel.

MUTALIB.

Ce n'eſt pas à moi, c'eſt à l'amour & à l'amour le plus parfait que puiſſent reſſentir deux amans, à faire le dénouement de tout ceci : tel eſt l'arrêt du deſtin ; je ne dois qu'ouvrir ce tombeau. Approchons. (*Il approche du tombeau qui s'ouvre dès qu'il l'a touché de ſa baguette.*) Floriſſe ne tardera pas à ſortir de ſon aſſoupiſſement. Tu peux, ſi tu veux, reſter ici ; mais garde-toi bien de parler, quelque choſe que tu voies ou que tu entendes.

CORALINE, *avec effroi.*

Moi, reſter ici ſeule la nuit, au milieu de tous ces objets funebres ! Je mourrois de peur !

MUTALIB.

Eh bien, ſuis-moi donc.

Ils ſortent.

SCENE II.

ARLEQUIN *ſeul, arrivant en tâtonnant, comme un homme qui marche dans l'obſcurité.*

VOILA Mademoiſelle Floriſſe morte ; ſon amant fera peut-être auſſi la ſottiſe de ſe tuer ; le Seigneur Mutalib, qui doit être bien affligé de tout ceci, m'oubliera & toutes les promeſſes de récompenſe qu'il m'a faites ; tâchons de nous payer par nos mains. Qu'eſt-ce qu'une morte a beſoin d'un beau collier ? Ce vol n'en eſt pas un ; il ne fait tort à perſonne ; au lieu qu'il me mettra à mon aiſe pour le reſte de mes jours... Allons, avançons.

SCENE III.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *arrivant d'un autre côté.*

LA nuit favoriſe mon deſſein ; elle eſt des plus obſcures.... Orientons-nous.... Le tombeau doit être-là.

ARLEQUIN, *à l'autre bout du Théâtre.*

Je ne ſuis pas dans l'habitude de faire des viſites aux gens de l'autre monde; je me ſens un friſſonnement....

SCAPIN.

N'entends-je pas du bruit?

Ils s'approchent l'un de l'autre en étonnant; la frayeur les ſaiſit; & ils l'expriment par différentes poſtures des plus comiques.

ARLEQUIN.

Je crois avoir touché des cornes....

SCAPIN.

Il me ſemble que j'ai ſenti ſur mon viſage une main froide....

Ils continuent leurs lazzis. Peu à peu la Lune ſe leve; & le Théâtre commence à être plus éclairé, mais toujours d'une clarté ſombre.

ARLEQUIN.

La Lune ſe leve; je vais être vu.

SCAPIN.

Il fera clair dans un moment; je ne ſais où me cacher.

ARLEQUIN.

Il faut me tapir dans ce coin.

SCAPIN.

Je vais me couvrir de cet arbre.

Ils ſe mettent aux deux coins du Théâtre, où ils ſe font les plus petits qu'ils peuvent. Après s'être regardés, d'abord en tremblant, ils ſe raſſurent peu à peu & s'approchent.

ARLEQUIN.

C'eſt toi, Scapin?

SCAPIN.

C'eſt toi, Arlequin?

ARLEQUIN.

Que viens-tu faire ici?

SCAPIN.

Qu'y viens-tu faire toi-même?

ARLEQUIN.

Coquin! brigand! ſcélérat! je ſuis ſûr que tu venois pour voler le beau collier de Mademoiſelle Floriſſe.

SCAPIN.

Maraut! fripon! vaurien! tu as trop bien deviné mon deſſein, pour n'avoir pas eu le même.

ARLEQUIN.

Ma foi, mon ami, tu as raiſon.

SCAPIN.

Allons, entre honnêtes gens, il ne convient pas de ſe faire tort; viens, nous partagerons ce que nous trouverons.

Ils avancent vers le tombeau au moment que Floriſſe en ſort; la plus grande frayeur les ſaiſit; ils s'enfuient.

SCENE IV*.

FLORISSE, *ſeule.*

OU ſuis-je!... D'où viens-je! Il me ſemble que je m'éveille après un long aſſoupiſſement... Mais ce tombeau, ces vêtemens, cette nuit profonde, ce ſilence, ces lieux déſerts qui me ſont inconnus!... Me laiſſeroit-on ainſi, ſi je n'étois pas morte?... N'ai-je pas plongé dans mon ſein le même poignard, dont mon amant s'étoit frappé?... Non, cher amant, non, je me ſens trop tranquille pour être encore vivante; je t'ai ſuivi dans l'aſyle du trépas: nous ſommes à préſent affranchis l'un & l'autre de la tyrannie de nos barbares parens; nous ne dépendons plus que des Dieux; ils ſont trop

* Dans les Pieces à grand Spectacle, comme celle-ci, il faut un mélange de l'Opéra, de la Comédie & de la Tragédie. La ſombre clarté de la nuit, le tombeau, la forêt, ces deux Amans qui ſembloient être deux ombres; tout fut ſi bien repréſenté, que le Spectateur étoit ſaiſi, & qu'il regnoit dans la Salle le plus grand ſilence pendant ces trois dernieres Scenes. D'ailleurs l'idée de ces Scenes & la ſituation de ces deux Amans, parurent très-neuves; & j'oſe dire qu'elles l'étoient.

juſtes, pour ne me pas faire rencontrer ton ombre... C'eſt Mutalib, ſans doute, qui m'a élevé ce tombeau; le tien ne doit pas être éloigné. Hélas! ne devoit-il pas nous donner le même? Après avoir marqué tant d'empreſſement pour nous unir pendant notre vie, ne devoit-il pas du moins nous rejoindre après notre mort!... Voyons, parcourons ces lieux.

(*Elle s'éloigne.*)

SCENE V.

ZERMÈS, *ſeul.*

VOILA donc ce tombeau! je puis enfin en approcher! je puis avant que d'y verſer tout mon ſang, l'arroſer quelques momens de mes larmes!... Chere Floriſſe, eſt-ce donc là le rendez-vous que s'étoit donné notre amour! Eſt-ce donc là que devoit aboutir notre eſpoir! Qui m'eût dit ce matin, lorſqu'à vos genoux je vous preſſois de recevoir & mon cœur & ma foi, que je viendrois ce ſoir m'unir à vous au pied de ce triſte monument! Qui m'eût dit que ces traits, où brilloit tout l'éclat de la jeuneſſe, que ces yeux, dont chaque regard m'enchantoit, alloient être pour jamais couverts des ombres de la mort!... Vous n'êtes plus; & je reſpire encore!

SCENE VI & derniere.

ZERMÈS, FLORISSE, *paroiſſant au fond du Théâtre, & avançant lentement.*

FLORISSE.

J'Entends des plaintes & des gémiſſemens.

ZERME'S.

Vous n'êtes plus!.. Puis-je prononcer ces mots, & ne pas expirer de douleur!

FLORISSE.

C'eſt lui-même!... C'eſt toi, cher amant...

ZERME'S *effrayé.*

Que vois-je, ô Ciel!

FLORISSE.

Quoi, tu me fuis! Tu te dérobes à mes embraſſemens!

ZERME'S.

Je n'ai pas été le maître d'un premier ſaiſiſſement; mais je vous aimé trop, pour être plus long-tems effrayé... Chere ombre, le Ciel m'eſt témoin que je viens ici pour vous rejoindre.

FLORISSE.

Je te cherchois auſſi. Enfin nous ne ſerons plus ſéparés. Les Dieux devoient cette récompenſe à notre innocence, à nos malheurs & à notre amour. Cher amant, quelle douceur de

t'avoir prouvé par ma mort, combien je t'étois attachée ! Ah ! peut-on ſurvivre à ce qu'on aime !

ZERMES.

Si je vous ai ſurvécu juſqu'à ce moment ; c'eſt que d'abord on a retenu mon bras, & qu'enſuite, pour venir ici, il m'a fallu tromper la vigilance de ceux qui m'obſervoient.

FLORISSE.

Que veux-tu dire ?

ZERMES.

Je vis encore, il eſt vrai ; mais ne m'en faites pas un crime, puiſque je n'ai pas été le maître de terminer plutôt mon ſort.

FLORISSE.

Tu vis encore ! Quoi, ce n'eſt pas à l'ombre de mon amant que je parle ! Pourquoi Mutalib eſt-il venu m'annoncer qu'il t'avoit trouvé baigné dans ton ſang ? Pourquoi m'a-t-il montré le poignard dont tu t'étois, diſoit-il, donné la mort, & dont je me ſuis auſſi-tôt frappée ?

ZERMES.

Mutalib vous a fait un récit ſi peu véritable ! quel étoit ſon deſſein ? Il ſembloit nous aimer : nous trahiſſoit-il ? Etoit-il en ſecret un de nos perſécuteurs ? Hélas ! nous n'avons donc trouvé ſur la terre que des perfides & des tyrans ! Connois du moins, chere ombre, que l'amour t'y avoit fait rencontrer le plus fidele & le plus tendre des amans.

Il veut ſe frapper.

FLORSISE.

Arrête; tout ceci me confond. Si l'état où je me vois, ſi ce tombeau ſemblent me dire que j'ai perdu la vie, les mouvemens que je reſſens, la joie qui s'eſt gliſſée dans mon ame en apprenant que tu n'étois point mort, la crainte que vient de m'inſpirer le coup dont tu voulois te frapper, ſemblent m'aſſurer auſſi que je vis encore : craindrois-je ce qui pourroit nous réunir !...

ZERME'S.

O, ciel !.. Vous vivriez !.. Grands Dieux ! Chere Floriſſe ! je pourrois !...

Le Théâtre change & repréſente des jardins délicieux.

MUTALIB *ſortant d'un nuage.*

Oui, tu peux livrer ton ame aux plus heureux tranſports. Il falloit que tant d'offenſes, de trahiſons & de perfidies que mon frere & ma ſœur avoient faites au véritable amour, fuſſent réparées par la pure & ſincere ardeur dont leurs enfans brûleroient l'un pour l'autre : tel étoit l'arrêt du deſtin. Vous y avez ſatisfait; vous avez voulu tous les deux vous donner la mort pour ne vous pas ſurvivre. L'Oracle eſt accompli; rien ne troublera déſormais votre bonheur. Que tout ici l'annonce, & la joie que je reſſens de pouvoir enfin unir de ſi parfaits amans.

Des Silphes & des Génies forment le divertiſſement.

Fin du quatrieme & dernier Acte.

LES

LES HOMMES,

COMÉDIE-BALLET,

EN UN ACTE.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 27 Juin 1753.

A MADEMOISELLE DE B***.

NE ſoyez point ſi fâchée, ma chere Henriette, contre les Mythologiſtes; ils n'ont dit que Prométhée avoit formé l'homme avant la femme, que parce qu'il eſt naturel de penſer qu'on ſe perfectionne en travaillant. Si l'on vous montroit deux ſtatues du même Artiſte, ne croiriez-vous pas que celle qui vous paroîtroit la plus parfaite, auroit été faite la derniere? Hier, les yeux attachés ſur vous, & dans cet enchantement que vous ſeule pouvez m'inſpirer, je ſentis tout-à-coup un trait de lumiere, qui pénétroit mon ame & l'éclairoit ſur ces premiers tems du monde: en voici la véritable hiſtoire; je ne la ſavois pas, quand je fis ma Comédie des Hommes. Les Dieux, après avoir débrouillé le cahos, regarderent la Terre; elle étoit bien belle alors; le déluge l'a bien changée! Ils penſerent à lui donner des habitans dignes d'elle; ils créerent des femmes. Chacune, ſelon ſon goût, ſe choiſit une habitation; & bientôt on les diſtingua par les noms de Nymphes, de Naïades & de Driades. Les Nymphes aimoient les fleurs, les prairies & les jardins; les Naïades ſe plaiſoient aux bords des rivieres & des fontaines; les Driades préféroient l'ombre & le ſilence des forêts. Les Dieux quittoient ſouvent l'Olympe: il

eſt plus plus doux d'être aimé que d'être adoré; & la terre n'auroit été peuplée que de demi-Dieux. Malheureuſement Prométhée, un des Titans, devint amoureux d'une Nymphe; il ne put s'en faire aimer; il étoit fier; ſon amour ſe changea en haine contre toutes les femmes; & ſa jalouſie naturelle contre les Dieux, ſe réveilla. Pour ſe venger, il forma l'homme dont le caractere impérieux & tyrannique annonce aſſez ſon origine Titanne. Jupiter prévit tous les maux que ce nouvel Etre alloit cauſer ſur la Terre; il punit Prométhée, & l'enchaîna ſur le mont Caucaſe. Voilà, ma chere Henriette, l'hiſtoire de ces premiers tems, & telle que nous l'aurions, ſi les femmes n'avoient pas négligé de l'écrire. Vous réverez peut-être cette nuit que vous êtes une Nymphe, une Driade ou une Naïade; mais vous ne réverez jamais, quand vous croirez qu'il n'y en avoit aucune plus digne des Dieux que vous.

PRÉFACE.

JAMAIS les danſes, à nos ſpectacles, n'ont été exécutées avec autant de préciſion, de légéreté, de grâces & d'élégance, qu'elles le ſont aujourd'hui; cependant elles ne nous affectent que très-foiblement, parce que ne formant point l'enſemble d'une action, elles ne ſont ordinairement qu'un compoſé de pas & d'attitudes agréables qui ne peignent rien à l'eſprit. L'idée me vint de faire une Comédie où les danſes, intimement liées au ſujet, en feroient partie, & feroient des Scenes auſſi expreſſives, que ſi elles étoient dialoguées. Cette Piece, malgré mes foibles talens, eut le plus grand ſuccès; il engagera ſans doute tous ceux qui travaillent pour le Théâtre, à l'enrichir de ce nouveau genre de Comédie.

ACTEURS.

MERCURE.

PROMÉTHÉE.

LA FOLIE.

Acteurs danſans de différens caractères.

La Scene eſt ſur la terre.

LES HOMMES,

COMÉDIE-BALLET.

Le fond du Théâtre repréſente une forêt, on voit pluſieurs ſtatues au milieu d'un rond d'arbres. Prométhée deſcend du Ciel, un flambeau à la main; Mercure le ſuit.

MERCURE.

JE t'ai vu dérober le feu du ciel, & deſcendre ſur la terre; je t'ai ſuivi; quel eſt ton deſſein?

PROMETHE'E.

Tu le ſauras.

MERCURE.

Je veux le ſavoir à l'inſtant; ſinon je remonte à l'Olympe pour avertir Jupiter...

PROMETHE'E.

Je t'ai cru de mes amis?

MERCURE.

Si tu m'as cru de tes amis, pourquoi donc ne me pas confier ce que tu veux faire?

PROMETHE'E *ironiquement.*

Mercure aime bien les confidences? Allons; il faut ſatisfaire ta curioſité, & te conter mon aventure. Je ſuis devenu amoureux de Minerve; je n'oſois me déclarer; je m'aviſai hier, ſachant

qu'elle devoit venir ſe promener dans cette forêt, de prendre de l'argile, d'en détremper, & de former un grouppe où j'étois repréſenté travaillant à ſa ſtatue. De petits Amours m'entouroient; l'un avec ſon flambeau m'éclairoit ſur mon ouvrage, tandis que les autres me préſentoient les inſtrumens qui m'étoient néceſſaires. Elle arriva comme j'achevois.

MERCURE.

Que dit-elle à la vue de ce galant chef-d'œuvre?

PROMETHE'E.

Elle le conſidéra avec beaucoup d'attention; la joie brilloit dans ſes regards; je me crus au comble de mes vœux; je me jetai à ſes genoux...

MERCURE.

Eh bien?

PROMETHE'E.

Eh bien! Prométhée, me dit-elle, je ne dois pas être moins ſurpriſe qu'offenſée de votre audace; je voudrai bien l'oublier, à condition qu'à la place de ces ſtatues, que je vous ordonne de briſer à l'inſtant, vous en ferez d'autres, vous les animerez du feu du ciel: les temps ſont venus où l'homme doit naître.

MERCURE.

Que veux-tu dire l'homme?

PROMETHE'E.

Oui, l'homme & la femme: c'eſt ainſi qu'elle m'a dit de nommer, lorſque je les aurai animées, ces ſtatues que tu vois, & que j'ai faites Pour lui obéir.

MERCURE.

Mais ſonge donc que ce ſeroit repeupler la terre.

PROMETHE'E.

Eh! quel mal y aura-t-il qu'elle ſoit repeuplée ?

MERCURE.

Quoi ? lorſque Jupiter vient de détruire les Titans ?

POMETHE'E.

Il a détruit les Titans qui ſe confioient ſur leur force, bravoient les Dieux, & même oſerent leur déclarer la guerre ; mais des êtres auſſi foibles que le ſeront ceux-ci...

MERCURE.

On peut être foible & inſolent.

PROMETHE'E.

Oh ! j'aſſurerois qu'à peine entendront-ils gronder ſon tonnerre, que nous les verrons tremblans, ſaiſis d'effroi, nous bâtir des temples, nous élever des autels....

MERCURE.

C'eſt-à-dire, qu'ils nous honoreront par crainte ?

PROMETHE'E.

Et par amour, ayant la raiſon en partage.

MERCURE.

La raiſon ?

PROMETHE'E.

Sans doute.

MERCURE.

Crois-moi, borne-les à l'inſtinct; ils en ſeront plus raiſonnables.

PROMETHE'E.

Tu plaiſantes! mais ſi je te prouvois que leur exiſtence nous ſera très-utile.

MERCURE.

Eh! à quoi?

PROMETHE'E.

Ecoute; ſoit dit entre nous, on s'ennuie ſouvent dans l'Olympe.

MERCURE.

Oh! ſouvent.

PROMETHE'E.

Pourquoi nous ennuyons-nous?

MERCURE.

Ma foi, je ne ſais; car il me ſemble qu'étant des Dieux...

PROMETHE'E.

Nous ſommes des Dieux, il eſt vrai, mais ſoumis au Deſtin qui ſe plaît, ſans doute, à nous faire ſentir que nous ne ſommes pas faits uniquement pour nous, & que dans le rang ſuprême on doit s'occuper du plaiſir de faire des heureux: or ces petits êtres répandus ſur la terre, nous en procureront à chaque inſtant les occaſions. L'innocence de leurs mœurs, la candeur de leur caractere, leur vertu, leur bonne-foi, leur douceur, la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres, les rendront de dignes objets de notre bienveillance.

MERCURE.

J'en doute.

PROMETHE'E.

Pourquoi te prévenir contre eux !

MERCURE.

Pourquoi t'aveugler en leur faveur ?

PROMETHE'E.

Tu n'en peux pas juger, puiſqu'ils n'exiſtent pas encore.

MERCURE.

Je crains que tu n'en juges trop tard, quand ils exiſteront.

PROMETHE'E, *d'un ton d'impatience, en avançant vers une des ſtatues, & l'animant.*

En tout cas, j'aurai obéi à Minerve.

MERCURE.

Et tu te ſeras attiré la colere de Jupiter..... Qu'eſt-ce que cette harmonie ?

PROMETHE'E.

Elle eſt ſans doute occaſionnée par les efforts que fait la flamme céleſte pour pénétrer, s'étendre, & s'inſinuer dans les différentes parties de cette figure.... Vois comme elle commence à ſe mouvoir.... Elle ouvre les yeux.... Le feu divin y brille.... Ne juges-tu pas à propos que nous nous rendions inviſibles, & que nous ne paroiſſions qu'après avoir joui de ſa ſurpriſe à la vue du ciel, de la terre, de ce ruiſſeau, de ces arbres, de cette verdure ?

MERCURE.

Comme tu voudras.

Tandis que cette premiere ſtatue, par ſes attitudes & ſes pas, marque ſa ſurpriſe & ſon admiration, Prométhée, par ſes geſtes, marque combien il eſt ſatisfait de ſon ouvrage, & tâche de faire entrer Mercure dans ſa joie. Il anime une ſeconde ſtatue, qui eſt encore celle d'un homme, & qui exprime, à la vue du ciel & de la terre, les mêmes mouvemens de ſurpriſe que la premiere; enſuite ils s'apperçoivent, courent l'un à l'autre, s'embraſſent & ſe donnent tous les témoignages de l'amitié la plus vive.

PROMETHE'E, *à Mercure qui regarde froidement.*

Quoi? tu parois inſenſible à ce ſpectacle, à cette ſympathie, à cette tendre amitié qui les a d'abord unis!

Il anime une troiſieme ſtatue : c'eſt celle d'une femme; elle ne conſidere qu'un moment le ciel & la verdure; ſes regards tombent & s'arrêtent bientôt uniquement ſur elle; elle examine, avec une ſecrette complaiſance, ſa taille, ſes mains, ſes bras... Elle va ſe mirer dans un baſſin que forme une chûte d'eau au bord de la couliſſe. Celui des deux hommes qui l'apperçoit le premier, court à elle : charmée à ſa vue, elle lui fait d'innocentes careſſes. L'autre, qui eſt reſté au

bord du Théâtre, après les avoir regardés pendant quelque tems, s'approche. Elle lui fait les mêmes careſſes qu'au premier; la jalouſie naît entre eux; la coquetterie de la femme l'augmente; ils deviennent furieux, & ſe menacent. Tandis que l'un, avec une branche d'arbre qu'il a arrachée, pourſuit l'autre hors de la vue du ſpectateur, la femme continue de ſe mirer; ils reparoiſſent avec des maſſues; elle tâche de les adoucir. Après différens mouvemens qui peignent également l'amour, la jalouſie, la coquetterie & la fureur, ils ſortent tous les trois du Théâtre.

MERCURE.

Eſt-ce là leur douceur, & la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres? Tu ne parois pas content de tes enfans?

PROMETHE'E.

Mes enfans? Ah! je les renie.

MERCURE.

Peut-être les autres te donneront-ils plus de ſatisfaction?

PROMETHE'E.

Les autres? Quoi? tu me crois aſſez fou pour animer le reſte de ces ſtatues?

MERCURE.

Il ne faut pas te rebuter.

PROMETHE'E.

Eh! ne plaiſante point, lorſque tu me vois

dans l'embarras. Je crains que Jupiter, juſtement indigné de l'ouvrage, ne veuille m'en punir.

MERCURE.

Je ſuis ton ami; & je vais te le prouver par un bon conſeil. Pour te mettre à l'abri de ſa colere, il faut tâcher d'intéreſſer les Déeſſes & quelques-uns des Dieux à la ſottiſe que tu viens de faire.

PROMETHE'E.

Et comment veux-tu que je les y intéreſſe?

MERCURE.

Ecoute : avant que Jupiter, en lançant ſes foudres, eût détruit tout ce qui reſpiroit ſur la terre, tu ſais qu'il n'y avoit pas une Déeſſe qui n'eût autour d'elle deux ou trois animaux qu'elle paroiſſoit aimer à la folie, qu'elle careſſoit ſans ceſſe, & qu'elle trouvoit les plus jolis du monde, malgré tous leurs défauts. Ces animaux ſi chéris ne ſont plus; ils ont péri avec les Titans. Il faudra dire à nos Déeſſes que tu as voulu les en dédommager, en leur conſacrant des humains dignes de remplacer les bêtes qu'elles regrettent.

PROMETHE'E.

Ton idée me plaît aſſez, & pourroit, je crois, réuſſir.

MERCURE.

Je te réponds du ſuccès : je dois connoître la Cour céleſte, & les effets que ne manquent jamais d'y produire la curioſité, la nouveauté,

les goûts de caprice & les fantaiſies de mode. Fournis-moi ſeulement des humains bien ridicules, & ne t'embarraſſe pas; je leur promets des protecteurs. Voyons, examinons, choiſiſſons parmi ces ſtatues; je devinerai aiſément à la phyſionomie, & ſans craindre de me tromper, quel ſera le caractere de chacune. Commençons par celle-ci qui eſt la plus proche, & dont le corps eſt aſſez noblement mal fait.... Que dis-tu de cet air, de ces traits?

PROMETHE'E.

Ma foi, je t'avoue que je ne ſais qu'en dire, tant ils me paroiſſent équivoques, confus, enveloppés; je n'y vois rien de net; il me ſemble que j'y démêle tout-à-la-fois de la préſomption & de l'affabilité, de la baſſeſſe & de la hauteur, de l'orgueil & de la ſoupleſſe, un ſourire perfide à travers un accueil careſſant... Faudra-t-il l'animer?

MERCURE.

Sans doute, & la conſacrer à Janus à deux viſages.

PROMETHE'E.

J'entends; ce ſera un Homme de Cour.

Il s'approche d'une autre ſtatue.

Voilà une aſſez jolie tête?

MERCURE.

Je t'aſſure que ce n'en ſera pas une bonne. Il faudra préſenter celui-ci comme une bagatelle, un petit rien aſſez gentil, qui aura du babil, &

qui ſera très-propre à la toilette des femmes, ſoit pour entrer dans toutes les minuties de leurs ajuſtemens, ou pour conter la nouvelle du jour.

PROMETHE'E.

A qui le deſtines-tu?

MERCURE.

Sa taille mince & flûtée, ſa tête qu'il tient ſi droite, ſes longs cheveux, & un certain petit air précieux, ſémillant & minaudier, me décident.... à Thémis; ce ſera un de ſes jeunes éleves.

Examinant une troiſieme ſtatue.

Oh! regarde cette figure!

PROMETHE'E.

Elle n'eſt pas prévenante.

MERCURE.

Vois ce front étroit & ce large viſage, ces ſourcils épais, cet air bruſque & trivial, cette taille courte, ces groſſes jambes & ces petits bras.... Le beau préſent à faire!

PROMETHE'E.

A qui?

MERCURE.

A Plutus.

PROMETHE'E.

Tu es heureux en dédicaces; mais je crains que la flamme céleſte n'ait de la peine à pénétrer dans cette maſſe-là.

MERCURE.

Qu'importe? il ſuffira de quelques étincelles qui lui donneront le mouvement des mains.

Prométhée anime ces trois ſtatues; l'homme de Cour danſe d'un air faſtueux, & l'éleve de Thémis, en minaudant. Au ſon de l'or que le favori de Plutus, qui s'eſt animé lentement, remue dans ſon chapeau, l'un & l'autre viennent le flatter & le careſſer avec baſſeſſe; il ſe débarraſſe d'eux d'un air bruſque; ils le ſuivent; & tous les trois ſortent de deſſus la Scene.

MERCURE, *regardant une quatrieme ſtatue, qui paroît celle d'un petit homme vêtu à la Moreſque.*

Dis-moi, je te prie, pourquoi cette figure au teint le plus rembruni?

PROMETHE'E.

Ma foi, je ne ſais; je ne me rappelle pas même l'avoir faite; je travaillois de caprice; je voulois varier les phyſionomies; & ſur la fin de l'ouvrage j'avois la tête ſi fatiguée....

MERCURE.

Anime-la: je crois qu'elle nous divertira.

Prométhée la touche de ſon flambeau; c'eſt la Folie qui s'élance auſſi-tôt en danſant avec un tambour de baſque.

MERCURE.

Je n'y connois rien; rendons-nous viſibles: la flamme céleſte, & ſur-tout communiquée par

des Dieux, doit lui donner assez d'idées & de connoissances pour comprendre aisément tout ce que nous lui dirons.

LA FOLIE, *feignant de la surprise en les voyant.*

Ah!... dites-moi, je vous prie, qui suis-je? qu'étois-je? & qui êtes-vous?

MERCURE.

Tu étois, il n'y a qu'un instant, au nombre de ces statues; tu es un homme à présent; nous sommes des Dieux qui t'avons donné la vie.

LA FOLIE.

Je vous suis bien obligé. Apparemment que vous allez la donner à toutes ces autres figures?

MERCURE.

Non. La tienne nous a paru plaisante; nous l'avons animée de préférence.

LA FOLIE.

Comment donc je serai seul?

MERCURE.

Oui.

LA FOLIE.

Eh! que ferai-je seul?

MERCURE.

Tu admireras les merveilles de la Nature.

LA FOLIE.

Admirer..... toujours admirer..... j'aimerois mieux rire.

PROMETHE'E.

Eh bien ! tu riras avec nous.

LA FOLIE.

Avec vous ? Il me ſemble que vous êtes d'un rang trop élevé pour n'être pas triſtes.... De grace donnez-moi des camarades.

MERCURE.

Tu te repentirois bientôt de nous les avoir demandés.

LA FOLIE.

Eh pourquoi ?

MERCURE.

Parce que les animaux de ton eſpece ont le cœur ſi méchant, qu'au lieu de vivre en paix les uns avec les autres, ils ne chercheroient qu'à ſe nuire, à ſe tromper, à s'opprimer, à ſe détruire.

LA FOLIE, *réfléchiſſant.*

Si je ſuis ſeul, je m'ennuierai... ſi j'ai des camarades, j'aurai beaucoup à ſouffrir... Eh mais, la vie n'eſt pas un ſi beau préſent que je croyois !

MERCURE, *s'approchant d'elle.*

Eh bien ! il n'y a qu'à te l'ôter.

LA FOLIE.

Doucement, doucement : raiſonnons.

MERCURE.

Tu es bien inſolent de vouloir raiſonner.

LA FOLIE.

Je ſuis comme vous m'avez fait.

PROMETHE'E.

Jouis des faveurs des Dieux, & ne raiſonne jamais.

LA FOLIE.

Eh bien! ſans raiſonner, permettez-moi de vous demander ſi vous ne pourriez pas empêcher que le cœur des camarades que vous me donneriez, ne fût auſſi méchant que vous le dites?

MERCURE.

Il faudroit y détruire l'amour-propre, l'amour de ſoi-même; & cela n'eſt pas poſſible.

LA FOLIE.

Eh mais, l'amour de ſoi-même doit rendre honnêtes gens?

MERCURE.

Il les rendroit au contraire injuſtes, envieux, médiſans, hautains, orgueilleux....

LA FOLIE.

Orgueilleux! eh de quoi entre animaux de même eſpece?

MERCURE.

Oh! de quoi? *ma ſtatue*, diroit l'un, *a été animée des premieres*; *la mienne*, diroit un autre, *eſt d'une terre rare & choiſie*....

LA FOLIE.

Parlez-vous ſérieuſement?

MERCURE.

Très-ſérieuſement, & ſi nous voulions te détailler toutes les extravagances qui entreroient dans leurs têtes, nous n'aurions jamais fini.

LA FOLIE.

Que toutes ces extravagances de mes chers

camarades me feront rire! Tenez, je ne sais si c'est une opération de votre divine présence; mais je sens que tout-à-coup mes idées se développent au point de me faire imaginer un moyen de me divertir, de bien vivre avec eux, & de m'en faire aimer.

MERCURE.

Eh! quel est ce moyen?

LA FOLIE.

Je les assemblerai de tems en tems dans quelqu'endroit; & là je copierai, je contreferai leurs airs, leurs façons, leurs défauts, leurs ridicules...

MERCURE.

Tu espères t'en faire aimer, en te moquant d'eux!

LA FOLIE.

Sans doute: leur malignité sera flattée, amusée de mes portraits; chacun les appliquera à ses voisins; & l'amour-propre empêchera qu'aucun ne s'y reconnoisse.

PROMETHE'E.

Mercure, voilà un raisonneur!.. je commence à soupçonner... (*Ils examinent de plus près; elle ôte son masque & leur rit au nez.*) Ah!.. Eh c'est la Folie!

LA FOLIE.

Elle-même.

PROMETHE'E.

Pourquoi ce déguisement?

LA FOLIE.

Eh mais, pour me moquer de toi & me divertir un moment, avant que de t'apprendre ce qui vient de ſe paſſer dans l'Olympe.

PROMETHE'E.

Jupiter eſt-il bien irrité ?

LA FOLIE.

Il l'étoit, te menaçoit : j'ai eu la généroſité de prendre ton parti ; cela a paru d'abord le trait d'une folle, n'étant pas d'uſage, à la Cour céleſte, de parler pour quelqu'un qui tombe en diſgrâce, fût-il notre bienfaiteur, notre plus intime ami. Prométhée, ai-je dit, a-t-il animé ces ſtatues dans le deſſein de nous offenſer ? Non; il n'a voulu que plaire à Minerve, à la Déeſſe de la Sageſſe, qui avoit imaginé ces nouveaux êtres, pour avoir le plaiſir de les gouverner. Si leur exiſtence eſt un mal, c'eſt donc à elle ſeule qu'il faut s'en prendre; & pour la mortifier & la punir, il n'y a qu'à ordonner que ce ſera moi qui les gouvernerai. Voilà mon diſcours : Jupiter m'a ſouri; & tout de ſuite a déclaré qu'il me donnoit dès-à-préſent, & à jamais, la direction générale de toutes les têtes de ce monde ſublunaire. (*A Mercure.*) Tu me regardes ? Serois-tu un Dieu aſſez bête, pour ne pas ſentir toute la ſageſſe de ce décret ? Songe donc que ſi Minerve avoit gouverné les hommes, elle leur auroit inſpiré de la douceur, de la modération, les auroit fait vivre tous dans une égale abondance; qu'alors, n'ayant

pas beſoin les uns des autres, chacun ſeroit demeuré enſeveli dans un ſtérile repos, & que par conſéquent l'Univers ne ſe ſeroit point embelli; au lieu que leur amour-propre, guidé, échauffé par mon génie, rendra toutes leurs paſſions vives & agiſſantes; l'ambitieux dépouillera ſon voiſin, & ſera dépouillé par un autre; il faudra des loix, des honneurs, des emplois; il y aura des riches, des pauvres; l'induſtrie naîtra de l'indigence, & ſera la mere des arts, des ſciences, du commerce; on bâtira des villes, de ſuperbes palais; la mer ſe couvrira de vaiſſeaux....

MERCURE.

Je crois, ma foi, que la folle a raiſon.

PROMETHE'E.

Je le crois auſſi; & je ne ſerois plus ſi fâché contre mon ouvrage, ſi j'étois ſûr que Jupiter me pardonnât.

LA FOLIE.

Eh! ne crains rien. Tous les Dieux ne ſont-ils pas intéreſſés à parler en ta faveur? Vénus Mars, l'Amour, Apollon, Momus, & notre ami Mercure. L'heureux événement pour lui! Parmi les mortelles, il y en aura ſans doute de jolies; il a l'eſprit ſouple, adroit, inſinuant; Jupiter le députera....

MERCURE, *d'un ton dédaigneux.*

Je te remercie de l'emploi.

LA FOLIE.

Ah! mon ami, je te vois dans peu de temps

plus en crédit, plus brillant à la Cour céleſte, que ceux même qui ſe ſont le plus ſignalés dans la guerre des Titans.

MERCURE.

On eſt diſpenſé de répondre aux diſcours de la Folie. (*A Prométhée.*) Allons, donne-lui ce flambeau, & remontons à l'Olympe.

Ils partent.

LA FOLIE.

Juſqu'au revoir, Mercure. (*Seule.*) Avant que d'animer ces ſtatues, réfléchiſſons un peu. Il eſt de mon honneur, & de celui de mon ſexe, que les hommes ſoient ſubordonnés aux femmes; mais comme cela pourroit d'abord exciter de la zizanie, voyons, cherchons quelques moyens... Je penſe... oui... fort bien... à merveilles! & je m'admire! Jupiter tient quelquefois conſeil, pendant trois heures, avec toutes les groſſes têtes de l'Olympe, ſans pouvoir prendre un parti: moi, tout d'un coup, dans la minute, je viens de trouver un arrangement dont les deux ſexes ſeront également ſatisfaits. Hommes, naiſſez! & que votre premier hommage à la Folie ſoit de vous regarder comme des êtres merveilleux & bien ſupérieurs aux femmes! Emparez-vous des honneurs, des dignités, des emplois & de toutes les apparences de la puiſſance! Mes cheres compagnes, naiſſez pour paroître ſoumiſes, mais en effet pour commander à ces prétendus Chefs de la ſociété! Je vois le guerrier vous conſacrer ſes trophées, le

Financier

Financier apporter à vos pieds ſes tréſors, & le Magiſtrat y dépoſer ſa gravité, ſa morgue & la balance de Thémis. Comme les Dieux, vous diſpoſerez des cœurs & ſerez avec moi les divinités de la terre.

Elle ſecoue le flambeau; les hommes s'animent, & forment une marche grave & lente.

LA FOLIE.

Voilà donc les hommes ſortant des mains de la Nature! Qu'ils ont l'air peſant & groſſier! Il faut eſpérer que mon ſexe les polira & leur communiquera un peu de ſa vivacité.

Elle anime les femmes ſur une muſique plus douce & plus légere. Les hommes dont les ſens ſont auſſi-tôt frappés à la vue des femmes, courent à elles avec tout le feu des deſirs. Elles ſe défendent de leurs careſſes & les repouſſent avec modeſtie & fierté. On voit arriver quatre petits amours qu'on reconnoît à leurs ailes; le premier a le caſque & la cuiraſſe; le ſecond la perruque quarrée & la robe de Magiſtrat; le troiſieme eſt doré comme Plutus, & le quatrieme n'a qu'une petite perruque ronde, avec un petit manteau d'Abbé ſur l'habit couleur de chair des amours. Ils s'approchent des femmes & leur préſentent des guirlandes de fleurs d'un air ſoumis & reſpectueux. Ils reprochent enſuite aux hommes, par leurs

geſtes & leur danſe pitoreſque, leurs manieres vives & bruſques, & finiſſent par leur enſeigner la façon dont ils doivent s'y prendre pour plaire & ſe faire aimer. Les hommes, inſtruits par les amours, ſe mettent aux genoux des femmes qui les enchaînent avec des guirlandes.

DIVERTISSEMENT.

ARIETTE.

HEureux Mortels, nés pour nous obéir,
L'Empire de vos Souveraines
Eſt fondé ſur les loix que dicte le plaiſir :
Venez, empreſſez-vous de recevoir de chaînes,
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

Air léger.

Le joug que l'on vous impoſe
Eſt ſi léger & ſi doux,
Que votre Vainqueur s'expoſe
A le partager avec vous.
Venez, empreſſez-vous de recevoir des chaînes ;
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

ARIETTE *légere.*

Chantons, célébrons la Folie ;
Le gaieté vole ſur ſes pas ;
La volupté naît dans ſes bras ;
Et le plaiſir lui doit la vie.
Chantons, &c.

Chaque femme danſe avec l'homme ſur lequel elle a jeté les yeux, avec un air de dignité, qui annonce qu'elle voudra bien en faire un mari.

VAUDEVILLE.

SUIVEZ l'Amour & la Folie,
Vous goûterez un ſort charmant :
L'Amour eſt l'ame de la vie ;
La Folie en fait l'agrément.
La Raiſon jalouſe en vain gronde :
Fermez l'oreille à ſes diſcours :
Sans la Folie & les Amours,
Que deviendroit le monde ?

A jeune fillette, une mere
Défend toujours d'aller aux bois :
Mais on ſe rit de ſa colere ;
Et l'on s'échappe en tapinois.
L'Amour fait le guet à la ronde :
Les Sylvains ſont vifs & charmans :
Si l'on écoutoit les mamans,
Que deviendroit le monde ?

Une jeune Actrice.

A mon âge, il eſt difficile
De ſatisfaire votre goût :
Mais pour devenir plus habile,
J'eſſaie à faire un peu de tout.

Regardez-moi d'un œil propice,
Pour encourager mes talens :
Si vous n'étiez pas indulgens,
Que deviendroit l'Actrice ?

Pauvres maris que l'on offenſe,
Et dont on rit encore après,
Sur les autres prenez vengeance ;
Mais n'en vivez pas moins en paix :
Qu'on vous chanſonne, qu'on vous fronde ;
Ne vous mettez point en courroux :
Meſſieurs, ſi vous vous fâchiez tous,
Que deviendroit le monde ?

Content du cœur de ma Bergere
Le mien ne deſire plus rien :
Je l'adore, j'ai ſu lui plaire :
Je goûte le ſouverain bien.
Notre félicité ſe fonde
Juſqu'au trépas, ſur ce beau feu :
Après nous, il importe peu
Ce que devient le monde.

On ne me veut voir occupée
Que de joujous & de pompons :
On me renvoie à ma poupée
Dès que je fais des queſtions :
Mais c'eſt à tort que l'on me gronde :

Si certain desir curieux
Aux fillettes n'ouvroit les yeux,
Que deviendroit le monde ?

AU PARTERRE.

Messieurs, quand la Muse comique
A fait pour vous d'heureux efforts,
Votre goût satisfait s'explique
Par le plus charmant des accords.
Vous plaire est notre unique envie;
Vous décidez de nos destins:
Sans ce doux concert de vos mains,
Que deviendroit Thalie ?

FIN.

LE DERVICHE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre Italien, le 25 Septembre 1755.

CETTE petite Piece fut très-agréablement reçue & continua de l'être, malgré la mauvaise humeur de quelques prétendus Philosophes, qui crioient que le tableau en étoit trop vif, trop naturel, & qu'on n'auroit pas dû l'exposer au Théâtre. Quoi? on y peut mettre des hommes assez barbares, pour arroser les autels de leurs Dieux du sang de tout Etranger qui aborde dans leur pays *; une Prêtresse qui alloit égorger son frere, & qui l'ayant reconnu, imagine, pour le sauver & s'enfuir avec lui, de faire assassiner un Roi! On peut, dis-je, exposer sur la Scene françoise ces objets de sang, de carnage, & qu'on ne devroit présenter qu'à une Nation féroce, ou qu'on veut rendre telle; & on ne pourra pas y mettre un pauvre Turc, échappé d'un naufrage, & qui se trouvant le seul homme dans une Isle, avec six jeunes filles, se recueille dans la joie de son cœur, & se prépare à les épouser toutes les six! Quelle bizarrerie!

* Iphigénie en Tauride, qu'on jouoit alors, & autres Tragédies, & même de prétendus Drames Bourgeois, où l'action est aussi atroce.

ACTEURS.

OSMIN.

ACHMET.

SÉLIM.

FATIME.

SIX JEUNES FILLES.

La Scene eſt dans une Iſle déſerte.

LE DERVICHE,

COMÉDIE.

Le fond du Théâtre repréſente la mer, qui eſt encore fort agitée; l'Orcheſtre en imite le bruit. On voit trois hommes qui paroiſſent & diſparoiſſent au milieu des flots, & qui ſont enfin jetés par une vague ſur le rivage.

SCENE PREMIERE.

OSMIN, ACHMET, SÉLIM.

ACHMET.

JE n'en puis plus!

SELIM.

J'ai le corps tout briſé!

ACHMET.

Quelle horrible tempête! (*A Oſmin.*) Je crois que tu ris?

OSMIN.

Sans doute, je ris; nous étions près de cinq cents dans le vaiſſeau; n'eſt-il pas plaiſant que trois coquins comme nous ſoient les ſeuls qui n'aient pas péri?

ACHMET.

Notre ſort n'en ſera peut-être que plus affreux.

OSMIN.

Eh mais, ſi tu le crois, voilà la mer; qui t'empêche de te noyer?

ACHMET.

Que tu plaiſantes mal-à-propos! Savons-nous par qui cette iſle eſt habitée?

OSMIN.

Que nous importe?

ACHMET.

Que nous importe?

OSMIN.

Oui, que nous importe? Etions-nous dans notre patrie des perſonnages riches, conſidérables, accoutumés à la molleſſe & aux plaiſirs? Non; notre deſtinée nous aſſujettiſſoit à des maîtres plus ou moins durs; il me ſemble qu'il eſt aſſez égal de recevoir la baſtonnade ici, ou de l'avoir ailleurs.

ACHMET.

Mais.....

OSMIN.

Mais, mon ami, quand on eſt obligé de ſervir, de travailler, & qu'on n'a pour vivre que ſes bras & ſes jambes, tous les pays doivent être indifférens.

ACHMET.

Songe donc que cette Iſle eſt peut-être habitée par des Anthropophages.

OSMIN.

Qu'eſt-ce que des Anthropophages?

ACHMET.

Ce ſont des hommes aſſez ſauvages, aſſez barbares pour manger leurs ſemblables.

OSMIN.

Façon de parler : j'ai couru le monde; j'ai entendu dire par-tout que les gens de juſtice & de finance, les grands ſeigneurs & leurs valets, mangeoient le peuple; ce n'eſt qu'à ces Anthropophages-là qu'il faut croire. D'ailleurs ſi l'on veut nous manger, nous nous défendrons.

ACHMET.

Eh! comment nous défendre? On commencera par nous tuer.

OSMIN.

Eh! que t'importe, animal, qu'on te mange quand tu ſeras mort?

SELIM, *qui s'étoit un peu éloigné pour parcourir la côte, revient les joindre.*

Mes amis, je viens de voir derriere ce rocher....

ACHMET, *tout tremblant.*

Un homme?

SELIM.

Non, mais la chaloupe du vaiſſeau que les vagues ont jettée aſſez avant ſur le rivage. Voici mon avis; il faut que l'un de nous aille reconnoître le pays; & ſur ce qu'il aura vu, nous prendrons notre parti. Je me chargerois volon-

tiers de la commiſſion, ſi je n'avois pas éprouvé en pluſieurs occaſions, que lorſque la peur me ſaiſit, il ſe répand ſur mes yeux un nuage qui m'empêche de diſtinguer les objets.

OSMIN *à Achmet.*

Et toi ?

ACHMET.

Suppoſe que je ſuis auſſi poltron que lui.

OSMIN.

J'entends; c'eſt moi qui dois aller à la découverte.

SELIM.

Nous te déférons cet honneur; va, mon ami; va, tandis que nous tâcherons de repouſſer la chaloupe à la mer.

OSMIN.

Si je rencontre quelque Anthropophage & qu'il m'attaque, il ſera, je crois, inutile que je vous appelle à mon ſecours ?

ACHMET *fièrement.*

Le danger d'un camarade qui s'expoſe pour nous, nous donnera du courage : appelle, mon ami, appelle. (*Bas à Sélim.*) Ce ſera un ſignal pour nous jeter vîte dans la chaloupe & prendre le large.

Ils s'en vont.

SCENE II.

OSMIN, *ſeul.*

J'Ai preſqu'autant de peur que ces deux matauts-là; & je ne parois plus hardi, que parce que je ſuis perſuadé que cette iſle n'eſt point habitée. En effet, ſi elle l'étoit, je remarquerois ſur le ſable des pas d'hommes... je n'en vois point... tâchons d'arriver à cet arbre; il eſt très-élevé, bien touffu; je monterai juſqu'au haut, d'où j'obſerverai... je crois que j'entends marcher... je friſſonne... il faut que l'homme ſe connoiſſe bien méchant, pour craindre de rencontrer ſon ſemblable!... on vient... j'apperçois.... fuirai-je?.. je me raſſure un peu; c'eſt une femme.

SCENE III.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

QUE vois-je!... ô Ciel! ſeroit-il poſſible!... un homme!..

OSMIN, *d'une voix tremblante.*

Oui, Madame, un homme...

FATIME.

Et un Muſulman ! car à votre habillement je juge que vous l'êtes ?

OSMIN.

Oh ! très-Muſulman, Madame.

FATIME.

Un homme dans ces lieux ! n'eſt-ce point une illuſion ?

OSMIN.

Non, Madame, non; mais il ſembleroit à votre ſurpriſe que vous n'êtes pas accoutumée à voir des hommes ?

FATIME.

Hélas ! il n'y en a pas un ſeul dans cette iſle !

OSMIN.

Comment ! qu'entends-je ! oh ! je n'ai plus de peur. Parbleu, elle eſt fraîche & encore aſſez jeune; voilà mon courage tout revenu C'eſt apparemment, comme moi, par un naufrage, que vous vous trouvez ici ?

FATIME.

Non, mon mari étoit marchand d'eſclaves : nous avions voyagé dans toute la Géorgie où il en avoit acheté pluſieurs. Ordinairement plus elles ſont belles, plus l'eſpérance d'être préſentées à des Bachas, au Grand-Viſir, au Sultan même, les rend fieres & dédaigneuſes, & par conſéquent ſages & réſervées : malheureuſement les nôtres étoient moins ambitieuſes que coquettes ; leurs agaceries attiroient ſans ceſſe

dans notre chambre tous les Officiers du vaisseau, où nous nous étions embarqués pour retourner à Constantinople. Un jour que nous avions eu, mon mari & moi, une querelle très-vive avec le Capitaine, ce méchant homme nous fit prendre, nous fit mettre dans la chaloupe avec un bon Derviche qui avoit toujours pris notre parti; & l'on nous abandonna tous les trois dans cette isle déserte.

OSMIN.

Tandis que ce traître de Capitaine continua de voguer avec les belles esclaves?

FATIME.

Oui. Mon mari, qui d'ailleurs étoit malade depuis quelque-temps, succomba bientôt à l'horreur de notre situation : ma mort eût suivi de près la sienne sans les soins & les exhortations du bon Derviche.

OSMIN.

Il étoit jeune, ce bon Derviche?

FATIME.

Il avoit plus de quatre-vingts ans.

OSMIN.

Quatre-vingts ans! cela ne fait pas honneur à votre douleur; il paroît que vous étiez aisée à consoler.

FATIME.

Nous perdimes, il y a un mois, ce bon vieillard, à qui nous avions tant d'obligations, mes petites compagnes & moi.

OSMIN.

Qu'appelez-vous vos petites compagnes ?

FATIME.

Ordinairement un marchand d'eſclaves qui fait ſon négoce, en achete quelques-unes qui n'ont encore que cinq ou ſix ans ; elles ne ſont pas cheres à cet âge là, attendu les riſques qu'il y a à courir ſur leur beauté....

OSMIN.

Et que d'ailleurs il faut les attendre. Eh bien ?

FATIME.

Eh bien, mon mari en avoit acheté ſix. Le perfide Capitaine penſa ſans doute qu'elles ne pourroient ſervir qu'à l'embarraſſer ; il eut la barbarie de les faire mettre avec nous dans la chaloupe.

OSMIN.

Et elles ſont ici ?

FATIME.

Oui : la plus âgée peut avoir à préſent ſeize ans.

OSMIN, *avec les tranſports de la joie la plus vive.*

O ! grand Mahomet, je me proſterne devant toi ! tu as daigné jetter un regard de bienveillance ſur ton ſerviteur.... Six jeunes filles !

FATIME.

L'air de cette iſle eſt très-bon ; les fruits y ſont délicieux ; on rencontre de tous côtés d'agréables bocages, de petits ruiſſeaux, & des grottes charmantes. Nous habitons une de ces grot-

tes à cent pas d'ici dans le vallon au-deſſous de cette colline. Mes petites compagnes ont appris du bon Derviche à faire des arcs & des fleches dont elles ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe ; elles ſont à préſent à la chaſſe ; mais je les aurai bientôt raſſemblées ; allons, je vais vous conduire.

OSMIN.

Indigne Muſulman que je ſuis, tandis que le Prophete me comble de ſes grâces, j'ai oublié de faire la priere & l'ablution du matin ! permettez-moi de m'acquitter de ce devoir ; allez toujours devant ; annoncez-moi à nos petites amies ; je ne tarderai pas à vous joindre.

FATIME.

Je vous laiſſe & vais donc vous attendre. Quelle ſera la joie de ces pauvres enfans !

SCENE IV.

OSMIN, *ſeul.*

J'Ai imaginé fort à-propos un prétexte pour l'éloigner ; j'apperçois mes deux camarades qui viennent ſans doute pour examiner de loin ſi quelque Anthropophage ne m'a point mangé ; ils ne marchent qu'à pas tremblans & ſuſpendus... ils avancent... ils s'arrêtent... la crainte glace leurs cœurs, tandis que le mien nage dans la joie... Allons, allons, débarraſſons-nous vîte de ces deux marauts.

SCENE V.

OSMIN, ACHMET, SÉLIM.

OSMIN, *courant à eux, en affectant tous les mouvemens d'une frayeur extrême.*

AH! mes amis, je ſuis ſaiſi d'épouvante & d'horreur!

ACHMET.

Qu'as-tu donc vu?

OSMIN.

J'ai monté au haut de cet arbre.... les habitans de cette iſle ſont raſſemblés dans la plaine au-deſſous de cette colline.... leur taille eſt énorme.... ils ſont nus.... ils ont la peau rougeâtre, des écailles ſur le dos, de groſſes mains crochues, de longues oreilles, de grandes dents, & la bouche ſi large qu'elle ſeule fait trembler. J'ai d'abord deviné qu'ils célébroient quelque fête barbare; ils faiſoient des bonds, des ſauts, & hurloient de temps-en-temps tout à la fois. J'ai diſtingué au milieu d'eux trois Blancs; & j'ai cru reconnoître notre Capitaine, notre Lieutenant & le Pilote. Vous ſavez qu'ils avoient ſauté dans la chaloupe, voyant le vaiſſeau prêt à périr; apparemment que la tempête les a jetés ſur cette funeſte côte.... hélas, quel ſpectacle affreux!...

ACHMET.

Ces exécrables Inſulaires les ont mangé!

OSMIN.

Ils n'en mangeront que deux; le troiſieme étoit deſtiné pour ſervir de victime & de pâture à l'horrible Divinité qu'ils adorent; il avoit ſur la tête une couronne de fleurs; il étoit lié & couché à l'entrée d'une caverne, d'où j'ai vu ſortir un ſerpent monſtrueux qui l'a dévoré.

SELIM.

Tu me fais frémir!...

ACHMET.

Tout mon ſang ſe glace dans mes veines!...

SELIM.

Fuyons vîte....

ACHMET.

Jettons-nous promptement dans la chaloupe...

OSMIN.

Arrêtez un inſtant; écoutez-moi, mes amis. Un de ces ſauvages qui portoit un grand panier rempli de fruits & de gâteaux, eſt venu s'aſſeoir à vingt pas de l'arbre où j'étois caché; il s'eſt endormi; approchons-nous doucement; & tâchons de lui attraper ſon panier.

ACHMET.

O Ciel, s'il s'éveilloit!

OSMIN.

Il faut eſpérer qu'il ne s'éveillera pas; ſongez que nous n'avons ni vivres ni proviſions.

ACHMET.

Il eſt vrai; mais j'aime mieux mille fois cou-

rir le riſque de mourir de faim, que de m'expoſer à être mangé par un ſerpent.

OSMIN.

Je vois que la poltronerie ne raiſonne point. Allons, je veux bien encore m'expoſer ſeul; je n'exige pas même que vous reſtiez ici; je vous demande ſeulement que la rame à la main & prêts à voguer, vous teniez la chaloupe aſſez proche du rivage, pour que je puiſſe vîte m'y jetter en cas que je ſois pourſuivi.

ACHMET.

Faudra-t-il t'attendre long-temps?

OSMIN.

Au bout d'un demi-quart-d'heure, ſi vous ne me voyez pas revenir, ce ſera une marque que j'aurai été pris ou tué, & vous ferez bien de vous éloigner au plus vîte.

SELIM.

Ton air riant & ton intrépidité m'étonnent?

OSMIN.

Ma foi, mes amis, on ne meurt qu'une fois dans la vie. Allez; nous n'avons point de temps à perdre; embraſſez-moi; je me recommande à vos bonnes prieres.

Ils s'embraſſent & s'en vont.

SCENE VI.

OSMIN, *ſeul.*

M'En voilà délivré; je ſuis ſûr qu'ils ne m'accorderont pas même le demi-quart d'heure. Conſidérons à préſent tout à notre aiſe notre heureuſe & brillante deſtinée. Cette iſle eſt à moi; je puis me flatter d'y régner un jour ſur une poſtérité qui, je crois, ſera nombreuſe; je ſerai le fondateur d'une monarchie. Barbares conquerans, qui détruiſez des villes, qui ravagez les campagnes, qui prodiguez le ſang de vos ſujets, c'eſt en donnant la vie aux miens, c'eſt en me promenant ſur des gazons fleuris avec ſix jeunes filles, c'eſt en me repoſant avec elles au milieu des bocages, dans une grotte, au bord d'une fontaine, que je jetterai les fondemens de mon empire! On pourra m'appeller à juſte titre le pere de mon peuple. Je n'ai que vingt-cinq ans; à l'âge de quatre-vingts, par un calcul exact & digne d'un bon Muſulman, je pourrai voir monter le nombre de mes deſcendans juſqu'à douze cents cinquante-cinq, tant mâles que femelles.

SCENE VII.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

J'Ai rencontré mes petites amies qui revenoient de la chaſſe : je leur ai annoncé la compagnie que le Ciel leur envoie. Elles ont abſolument voulu venir au-devant de vous; il leur ſembloit qu'elles ne vous verroient jamais aſſez tôt; mais quand elles n'ont plus été qu'à quelques pas d'ici, elles ſe ſont arrêtées : les voyez-vous ſe montrer & ſe cacher derriere ces arbres avec un innocent & timide embarras ?

OSMIN.

Je cours à elles.

Il les amene & leur parle à chacune tour-à tour. A la premiere.

Pourquoi vous cachiez-vous ?

LA PREMIERE.

Je ne ſais.

A la ſeconde.

Eſt-ce que vous ne vouliez pas que je vous viſſe ?

LA SECONDE.

Je ne dis pas cela.

A la troiſieme.

Vous êtes toute émue ?

LA

LA TROISIEME.

Il eſt vrai.

A la quatrieme.

Il ſemble que vous ne vouliez pas me regarder ?

LA QUATRIEME.

C'eſt que vos regards m'embarraſſent.

A la cinquieme.

La jolie taille ?

LA CINQUIEME.

Oh ! point du tout.

LA SIXIEME, *à qui il veut baiſer la main.*

Laiſſez, laiſſez donc.

FATIME.

Dans la premiere ſurpriſe & le trouble où elles ſont, vous ne pouvez guère vous attendre à d'autres réponſes.

OSMIN.

Je ſuis moi-même ſi troublé, ſi enchanté que je ne ſais que leur dire; je voudrois leur parler à toutes à la fois... Non, le ſerrail de notre auguſte Sultan, ne renferme pas tant de charmes !

FATIME.

Je leur ai appris à faire des eſpeces de flûtes avec des roſeaux, & de petits tambourins avec l'écorce des arbres; allons, mes petites compagnes, par vos danſes & vos chants, célébrez l'arrivée de cet heureux Muſulman.

Quatre danſent, tandis que les deux autres,

adoſſées aux arbres qui ſont au bord de la couliſſe, paroiſſent jouer de la flûte & du tambourin.

Eh bien! qu'en dites-vous?

OSMIN.

Je me crois tranſporté dans le paradis du Prophete...

SCENE VIII.

OSMIN, FATIME, LES SIX JEUNES FILLES, ACHMET, SÉLIM.

ACHMET.

C'Est dans ſon enfer qu'il te tranſportera, ſcélérat!

SELIM.

Indigne fourbe!

OSMIN.

Ah! vous voilà, mes amis? Je vous croyois en pleine mer.

ACHMET.

Voilà donc ces monſtres qui ont la peau rougeâtre, des écailles ſur le dos, de groſſes mains crochues, de longues oreilles, la bouche ſi large, & de ſi grandes dents qu'elles ſeules font trembler.... Ah! coquin!

SELIM.

Quand je t'ai dit que ton air riant & ton intrépidité m'étonnoient, c'eſt que je commençois à m'appercevoir que tu voulois nous jouer; je lui ai communiqué mes ſoupçons; nous nous ſommes cachés derriere ce rocher; nous avons tout vu, tout entendu.

ACHMET.

Sélim, il faut lier, attacher ce maraut-là à cet arbre, nous aſſeoir ici, manger, nous réjouir, célébrer & conſommer à ſa vue nos mariages avec ces jeunes filles.

SELIM.

La vengeance ſeroit douce & plaiſante.

OSMIN.

Parlons tranquillement, ſans nous échauffer; de quoi vous plaignez-vous?

ACHMET.

Tu le demandes, impudent, après tous tes menſonges, après avoir voulu nous envoyer périr de miſere en mer?

OSMIN.

Ne me ſuis-je pas chargé d'aller à la découverte dans cette iſle où vous n'oſiez avancer? Elle pouvoit être habitée par des ſauvages qui m'auroient maſſacré; elle eſt donc le prix de mon courage & des dangers que je bravois; c'eſt mon Royaume, c'eſt ma conquête dont j'ai cru devoir vous éloigner....

ACHMET, *prenant un bâton.*

Ah! vous êtes un Souverain! Votre Majeſté

voit-elle ce bâton ? Le voit-elle ? Il va vous chaſſer tout-à-l'heure de vos Etats.

SELIM, *l'arrêtant.*

Ma foi, mon ami, écoute ; ſa fourberie ne lui a pas réuſſi ; il vaut mieux en rire & lui pardonner.

ACHMET.

Lui pardonner ?

SELIM.

Tiens, ſi nous avions été à ſa place, peut-être aurions-nous fait comme lui ; la poſſeſſion de ſix jeunes filles eſt bien tentante ! pardonnons-lui, te dis-je.

ACHMET.

Il me paroît que tu es clément.

SELIM.

Viens avec moi chercher ces aimables enfans que la colere où elles nous ont vus, a fait fuir ; amenons-les ici, & ſoyons aſſez généreux, pour vouloir bien que le ſort les partage entre nous trois.

ACHMET, *à Oſmin.*

Allons, puiſqu'il le veut, je conſens à te pardonner ; mais, par la mort, ſi tu cherches encore à nous jouer quelque tour, prends-garde à toi.

SCENE IX.

OSMIN, FATIME.

OSMIN.

IL faut avouer que j'ai bien du malheur !

FATIME.

Il me ſemble au contraire que vous êtes fort heureux; je ne croyois pas que les choſes ſe paſſeroient ſi tranquillement.

OSMIN.

Au lieu de cette vie délicieuſe que je me flattois de mener ici, je ſerai ſans ceſſe dévoré de regrets.

FATIME.

Eſt-ce que parmi ces jeunes filles il y en a une qui vous plaît plus que les autres, & que vous craignez que le ſort ne vous la faſſe pas tomber en partage ?

OSMIN.

Eh non ! Madame, non ; toutes les ſix m'ont paru charmantes; toutes les ſix m'ont également plu ; j'ai compté ſur toutes les ſix; & voilà la cauſe de mon déſeſpoir. Vous m'avouerez qu'il ſeroit bien cruel d'en perdre quatre tout-à-la-fois.

FATIME.

Cependant il faut bien vous y réſoudre.

OSMIN.

Du moins, ſi ces deux marauts-là n'étoient venus que quelques heures plus tard, ce ſeroit une eſpece de conſolation, & encore.... Non, Madame, non, je connois mon cœur; il ne s'y réſoudra jamais.

FATIME.

Le bon cœur!

OSMIN.

Il faut abſolument que je les aie toutes les ſix; & je les aurai; je l'ai dans l'idée.

FATIME.

Et! comment les aurez-vous? Par quel moyen pouvez-vous eſpérer que vos camarades vous les céderont?

OSMIN.

Oh! j'ai eu bien des femmes qu'on ne me cédoit pas.... (*Appercevant une robe au pied d'un arbre.*) Qu'eſt-ce que ce vêtement?

FATIME.

Mes petites compagnes l'ont apporté, croyant que vos habits étoient encore mouillés; c'étoit la robe de ce bon Derviche dont je vous ai parlé.... de quoi riez-vous?

OSMIN.

De l'expédient, de l'idée qui me vient.... mais, voici mes deux rivaux; chut, Madame, ſoyons amis; & ſi vous me devinez, ne me trahiſſez pas.

SCENE X & *derniere.*

FATIME, OSMIN, ACHMET, SÉLIM, LES SIX JEUNES FILLES.

ACHMET.

VENEZ, approchez, charmant petit troupeau.

SELIM.

Plus je les regarde, plus je ſens que mon cœur ſeroit dans l'embarras, s'il falloit choiſir entr'elles.

ACHMET, *à Oſmin.*

Allons, tirons au ſort.

OSMIN, *d'un ton hypocrite & mortifié.*

Partagez entre vous ces aimables épouſes; j'y ai renoncé.

ACHMET.

Tu y as renoncé?

OSMIN.

Oui.

ACHMET.

Eh mais, tant mieux.

OSMIN.

Mes yeux ſe ſont tout-à-coup deſſillés à la vue

de cette robe que notre grand Prophete a fait ſans doute rencontrer ſous mes pas; elle appartenoit à un ſolitaire qui dans cette iſle paſſoit ſa vie à mortifier ſes ſens. Il m'a ſemblé qu'il m'apparoiſſoit; qu'il me préſentoit le tableau des égaremens de ma vie paſſée; qu'il me diſoit: malheureux, notre grand Prophete t'a tiré du ſein des flots prêts à t'engloutir; & dans l'inſtant même ton cœur ne s'eſt occupé que d'objets terreſtres & périſſables; tu as médité une indigne trahiſon contre tes deux camarades; repens-toi; tâche de fléchir le courroux du Prophete; ſois ici mon ſucceſſeur; je te laiſſe mon manteau!

Il ſe vêtit de la robe.

Mes amis, je me fais Derviche.

Aux jeunes filles.

Tendres colombes, lorſque quelque inquiétude, quelque jalouſie, quelque chagrin inévitable dans le mariage, troublera votre repos, je vous permets de venir me demander mes charitables conſeils; je ferai mes efforts pour remettre le calme dans votre ame; & vous trouverez toujours en moi un conſolateur.

Il s'en va.

ACHMET.

J'ai toujours penſé que ce garçon-là feroit une bonne fin.

SELIM.

Son discours m'a touché, m'a attendri.

ACHMET.

Je te conseille d'imiter son exemple.

SELIM.

Je n'en ai pas la force.

ACHMET.

Ni moi non plus. Allons, nos cheres épouses, chantons, dansons, réjouissons-nous.

FATIME, *à part.*

Les pauvres dupes qui ne pensent pas qu'un homme ne se fait ordinairement Derviche, & ne renonce à avoir des femmes à lui, que parce qu'il compte sur celles des autres !

FIN.

LE FINANCIER,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 20 Juillet 1761.

UNE aventure à laquelle j'eus quelque part, me fit naître l'idée de cette Comédie. J'y attaque un vice qui n'eſt que trop ordinaire aux gens dans l'opulence. Il m'a paru qu'on y a trouvé de l'intérêt, une morale ſans étalage & ſans être apprêtée, le ſtyle le plus ſimple, avec de la vivacité dans le dialogue, & ſur-tout tant de naturel dans les caracteres, & un ſi grand air de vérité dans toute l'action, qu'il ſembloit que ce n'étoit point un tableau qu'on voyoit, mais les perſonnes & l'action même. Le Lecteur trouvera peut-être que cette Piece eſt un peu courte ; mais les Scenes ſont-elles tronquées, mal filées? L'action n'eſt-elle pas auſſi remplie qu'elle doit l'être? Les Acteurs ne diſent-ils pas tout ce qu'ils doivent dire? & ce qu'ils diroient de plus, ne ſeroit-il pas ſuperflu & de pur remplifſage?

Les Comédiens voulant remettre au Théâtre *la Colonie* & *le Rival ſuppoſé*, les redonnerent avec cette Comédie qui n'y avoit point encore paru; ces trois Pieces, dans trois genres différens, précédées d'un Prologue, remplirent tout le Spectacle. Le tout fut très-applaudi. Enſuite on les donna ſéparément, c'eſt-à-dire, chacune après une Tragédie ; il m'a ſemblé qu'elles avoient eu le même ſuccès.

ACTEURS.

ALCIMON.

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

GÉRONTE.

HENRIETTE.

FRONTIN.

La Scene eſt dans une maiſon de campagne d'Alcimon.

LE FINANCIER,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

MON très-cher Chevalier, je ne te comprends pas. Alcimon eſt un riche Financier; il a acheté, depuis cinq ou ſix mois, ce magnifique château; il compte y venir ſouvent; il paroît aimer la dépenſe, les plaiſirs. Tu as, pour tout bien, une petite terre à une lieue d'ici; elle ne te rapporte au plus que trois ou quatre mille livres de rente. Pourquoi te brouiller avec cet homme opulent? Pourquoi ne vouloir pas profiter des agrémens que peut te procurer ſon voiſinage?

LE CHEVALIER.

Ah! ne me parle pas de lui; il m'a indigné!

LE MARQUIS.

Comment?

LE CHEVALIER.

Comment? On racommode le grand ché-

min au bout de ſon avenue : hier matin, l'eſſieu de votre chaiſe y rompit. Auſſi-tôt il court, il s'empreſſe ; il vous demande vingt fois ſi vous n'êtes point bleſſé ; vous lui répondez vingt fois que vous ne l'êtes pas ; il vous le redemande encore ; il ſe félicite enſuite de ce léger accident qui lui procure le plaiſir de vous recevoir chez lui....

LE MARQUIS.

Eh bien ? Apparemment que tu ne trouves pas mauvais qu'il m'ait fait toutes ces politeſſes ?

LE CHEVALIER.

Non ; mais hier au ſoir, à la nuit, un carroſſe de voiture verſe au même endroit où l'eſſieu de votre chaiſe avoit rompu le matin. On vient le lui dire, & qu'on en a tiré un vieillard ſi foulé, ſi incommodé de ſa chûte, qu'à chaque inſtant il perd connoiſſance : quelle eſpece d'homme eſt-ce, demanda-t-il ? Vous ſavez que je lui répondis qu'il ne s'agiſſoit pas de ſavoir quelle eſpece d'homme c'étoit, mais que c'étoit un homme.

LE MARQUIS.

Avoue que tu lui dis cela d'un ton bien dur ?

LE CHÉVALIER.

Eh ! mon ton pouvoit-il être trop dur, lorſque je voyois que préſumant qu'un homme dans un carroſſe de voiture, n'étoit apparemment que quelque petit bourgeois, il alloit dire que le village n'étoit pas éloigné, & qu'il pouvoit

s'y faire porter? J'eus le plaiſir de faire rougir ſon ame. Il ordonna qu'on allât prendre ce vieillard, & qu'on lui donnât une chambre. Mais ne croyez pas qu'il ſoit allé le voir, ni qu'il ait même demandé s'il ſe trouvoit mieux ou plus mal. S'intéreſſe-t-on à la ſanté d'un homme qui n'a pas une certaine apparence!

LE MARQUIS.

Voilà donc ce qui te révolte contre Alcimon?

LE CHEVALIER.

Oui; car enfin vous connoiſſoit-il?

LE MARQUIS.

Non; nous ne nous étions jamais vu; mais quand ma chaiſe rompit, on alla lui dire mon nom.

LE CHEVALIER.

Ainſi il accourt à vous; il s'empreſſe, parce que vous faites une figure brillante dans le monde; tandis que faute d'un léger ſecours, il alloit laiſſer périr un malheureux vieillard au bout de ſon avenue, parce que ce vieillard n'eſt peut-être qu'un petit marchand? Cela marque une ame naturellement dure, & que l'orgueil de l'opulence endurcit encore.

LE MARQUIS.

Eh, que t'importe ſon ame? Vit-on avec l'ame des gens? Un homme eſt en place; un autre tient une bonne maiſon; c'eſt avec la place, c'eſt avec la bonne maiſon que l'on vit.

LE CHEVALIER.

Oh! pour moi, je ne me ſuis jamais ſoucié

de me lier qu'avec les perſonnes que j'eſtimois.

LE MARQUIS.

Parbleu, ſi l'on penſoit ainſi dans le monde, le cercle de chaque ſociété deviendroit diablement étroit... Mais, qu'eſt-ce que cette jolie perſonne? Elle ne s'étoit point encore montrée. Alcimon en a-t-il ici beaucoup comme celle-là?

LE CHEVALIER.

Vous faites d'elle un jugement très-faux. Il ne l'a pas même vue. C'eſt la fille de ce vieillard qui verſa hier au ſoir ſi malheureuſement.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE, *au Chevalier.*

MONSIEUR, je viens vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à l'accident de mon pere.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, j'ai envoyé ce matin ſavoir de ſes nouvelles; on m'a dit qu'il avoit aſſez bien paſſé la nuit.

HENRIETTE.

Beaucoup mieux que je n'oſois l'eſpérer.

Mais, Monſieur, on vient de m'apprendre que ce château appartient à M. Alcimon ?

LE CHEVALIER.

Oui.

HENRIETTE.

Hélas ! Monſieur, c'eſt à lui que nous avons affaire. Nous venons d'une province éloignée ; nous allions le chercher à Paris ; nous n'en ſommes point connus. Si vous vouliez nous préſenter ?

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, je ſerois charmé de vous obliger ; mais j'ai trop de répugnance à paroître lui demander la moindre choſe.

HENRIETTE.

Eh ! Monſieur, ne nous refuſez pas. Voilà notre mémoire. Liſez-le, de grâce, liſez-le, Monſieur : vous verrez par les atteſtations qui y ſont jointes, que mon pere eſt incapable d'en impoſer ſur ces malheurs ; & qu'il mérite qu'on y ſoit ſenſible.

LE CHEVALIER, *après avoir lu.*

Je vois, Mademoiſelle, qu'en effet il a eſſuyé des revers bien cruels, & qu'en dernier lieu il ſe trouvoit réduit à l'emploi de la recette d'un petit bureau dans votre province ; que des voleurs ſont entrés de nuit chez lui, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans ſa caiſſe.

HENRIETTE.

Nous ne demandons point à ne pas ſupporter cette perte, quelque conſidérable qu'elle ſoit

pour nous. Mon pere prie ſeulement M. Alcimon de ne le pas pourſuivre, de ne lui point ôter ſon emploi, & de lui donner du tems. Ah! Monſieur, s'il étoit inexorable, que deviendroit mon malheureux pere ?

LE CHEVALIER.

Marquis, ſi vous avez de l'amitié pour moi, chargez-vous de ce mémoire.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Mais, recommandez-le vivement, fortement.

LE MARQUIS.

Oh ! très-fortement !

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez ?

LE MARQUIS.

Je te le promets.

HENRIETTE, *au Marquis.*

Monſieur, je vais annoncer à mon pere la protection dont vous voulez bien nous honorer. Hélas ! il y a long-tems qu'il n'a eu un inſtant de joie & de contentement !

LE MARQUIS.

Comptez ſur moi, Mademoiſelle.

(*Le Chevalier & Henriette ſortent*)

SCENE III.

LE MARQUIS, *ſeul.*

CETTE fille eſt jolie; mais très-jolie! Son air de douceur & d'innocence m'a d'abord frappé. Une pareille Suppliante aux pieds d'un Financier, ſeroit une proie que certainement il ne laiſſeroit pas échapper. Gardons-la pour nous: je veux qu'avant huit jours, quand elle paroîtra aux promenades & aux ſpectacles, tous mes amis me l'envient & me demandent où j'ai fait cette découverte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR, votre chaiſe eſt raccommodée.

LE MARQUIS.

Ecoute; il y a une poſte dans le prochain village?

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Vas-y promptement, & tâche d'y trouver une chaiſe à deux.

FRONTIN.

Eh, pour qui?

LE MARQUIS.

De quoi te mêles-tu? fais ce que je t'ordonne.

FRONTIN.

Je rêve.... oh! ma foi, je ſoupçonne.... elle étoit avec vous, il n'y a qu'un moment... oui.... je parierois que c'eſt pour elle.... vous ſouriez? J'ai deviné. Parbleu, Monſieur, cette affaire a été bientôt conclue! Ah! que la phyſionomie des filles eſt trompeuſe! Elle a l'air ſi réſervé, ſi timide, ſi modeſte! Mais, Monſieur, vous n'entrerez pas ſans doute avec elle dans Paris? Apparemment que c'eſt moi qui l'emmenerai dans la chaiſe à deux?

LE MARQUIS.

Maraut!... Elle y ſera avec ſon pere.

FRONTIN.

Elle diſoit qu'ils avoient affaire à M. Alcimon?

LE MARQUIS.

Il ne l'a pas vue; & j'eſpere qu'il ne la verra pas.

FRONTIN.

J'entends. A propos de ce M. Alcimon, je l'ai connu il y a trois ou quatre ans; je ne me ſouviens pas du nom qu'il portoit; mais il ne s'appelloit pas ainſi.

LE MARQUIS.

En achetant, il y a cinq ou ſix mois, cette terre & ce château, apparemment qu'il en a pris le nom, qui valoit mieux que le ſien.

FRONTIN.

Morbleu, Monſieur, cela crie vengeance! Le luxe & les richeſſes ont confondu tous les états. On ne connoît plus les gens ni à leurs noms, ni à leurs habits. Je vois tous les jours des fils de marchands.

LE MARQUIS.

Eh! faquin, au-lieu de m'impatienter par tes mauvais propos, vas où je te dis; & tâche de revenir promptement.

FRONTIN.

J'y vais, Monſieur, j'y vais; ne vous fâchez pas.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, *ſeul.*

DEPUIS quelques années, tout le monde eſt philoſophe, & juſqu'aux valets moraliſent.... Mais, voici mons Alcimon. Il m'a fait bien des politeſſes & fort bonne chere; je veux m'amuſer un peu à le mortifier, & en même temps ache-

ver de le piquer contre le Chevalier, afin qu'ils ne ſe voient pas avant que je me ſois arrangé avec la petite perſonne.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ALCIMON.

LE MARQUIS.

J'Allois vous chercher pour vous remercier de toutes vos bonnes façons; j'en ſuis comblé; ma chaiſe eſt raccommodée; je pars pour Paris; je compte que cet hiver nous nous y verrons ſouvent.

ALCIMON.

Rien ne me flatteroit davantage; mais on ne peut guere eſpérer de vous poſſéder qu'en paſſant, vous autres Meſſieurs à bonnes fortunes, à grandes aventures....

LE MARQUIS.

Mon très-cher Alcimon, j'entrai dans le monde à ſeize ans; j'en ai vingt-ſix. J'ai aſſez vécu pour nos héroïnes de la Cour & de la Ville; il eſt temps que je vive pour moi. J'affichois le plaiſir, ſans le goûter; je veux déſormais le goûter, ſans l'afficher; je me conſacre aux petits ſoupers avec trois ou quatre amis, & une amie. J'ai fait une découverte charmante;

cela

cela eſt tout neuf; cela vient de province; Vénus n'eſt pas plus belle; ſes colombes ne ſont pas plus douces, plus ſimples; je l'ai détournée lorſqu'elle alloit tomber dans les griffes d'un gros & riche épervier de votre connoiſſance....

ALCIMON, *ſouriant.*

J'entends; vous l'avez enlevée à quelqu'un de mes Confreres?

LE MARQUIS.

Je vous donnerai à ſouper avec elle, & vous conterai cette aventure. Ne reviendrez-vous pas bientôt à Paris?

ALCIMON.

Je reſterai ici encore un mois.

LE MARQUIS.

Je crois que vous ne preſſerez pas le Chevalier de vous y tenir compagnie?

ALCIMON.

Non, certainement. Il peut aller porter ailleurs ſon humeur, & la façon bruſque avec laquelle hier, pendant le ſouper, il répondit à tout ce que je diſois.

LE MARQUIS.

En vérité, il eſt trop cauſtique.

(*Le Chevalier paroît au fond du Théâtre, & les écoute, ſans en être vu.*)

Je lui diſois ce matin que je vous trouvois de l'eſprit, de la politeſſe, un très-bon ton: oui, m'a-t-il répondu; pour un Financier, il eſt fat

avec aſſez d'aiſance. A propos de finance, cet homme qui verſa hier au ſoir au bout de votre avenue, & que vous fites tranſporter ici, eſt un de vos Commis en province.

ALCIMON.

Je ne l'ai pas vu; cela peut être; qui vous l'a dit?

LE MARQUIS.

Le Chevalier. Cet homme alloit vous chercher à Paris; il prétend que des voleurs ſont entrés de nuit dans ſa maiſon, & qu'ils ont emporté deux mille écus qui étoient dans ſa caiſſe; il eſpere que vous voudrez bien ne lui pas faire ſupporter cette perte.

ALCIMON, *vivement.*

Eh! qui la ſupportera donc? Moi?

LE MARQUIS.

J'ai promis de vous remettre ſon placet.

ALCIMON.

Quoi? Monſieur, vous voudriez que je payaſſe....

LE MARQUIS.

Je ne veux rien; je ne connois point cet homme: peut-être a-t-il été véritablement volé; peut-être s'eſt-il volé lui-même; que ſais-je? Je vous dis ſeulement que je me ſuis chargé de ſon mémoire.

ALCIMON.

Et c'eſt le Chevalier qui vous l'a recommandé?

LE MARQUIS.

Oui. Il a lié tout de ſuite connoiſſance avec la fille de cet homme, & ſeroit bien aiſe qu'elle lui eût obligation.

ALCIMON.

Parbleu, ce ne ſera pas à mes dépens. Vous pouvez l'aſſurer que ſi je ſuis un fat, du moins je ne ſuis pas un ſot. Je vais me renfermer dans mon cabinet. S'il demande à me parler, mes gens lui diront ſechement que je n'y ſuis pas. J'eſpere qu'il ſentira que ſon humeur contrariante, ſon air & ſes façons bruſques m'ont extrêmement déplu, & qu'il partira.

LE MARQUIS.

Oui; vous avez raiſon; ne paroiſſez point; ne vous expoſez pas à quelque ſcene déſagréable avec cet homme vif & bourru. Adieu; dès que vous ſerez de retour à Paris, je me flatte que vous ne manquerez pas de m'en faire avertir.

ALCIMON.

J'irai m'annoncer chez vous, avec bien de l'empreſſement.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *qui s'eſt caché, tandis qu'ils ſortoient, reparoît.*

JE ne reviens pas de mon étonnement. Quelle perfidie ! quel exécrable homme ! ſe faire un jeu des peines & de l'eſpoir d'un malheureux ! ſe charger de le recommander, & le trahir ! oh ! cette action ne reſtera pas impunie. Je vais... Mais, je l'apperçois avec cette jeune perſonne : cachons-nous encore ; écoutons ce que le traître pourra lui dire.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, HENRIETTE. *Le Chevalier, au fond du Théâtre.*

HENRIETTE.

QUoi ? Monſieur, vous n'avez pu rien obtenir de M. Alcimon ?

LE MARQUIS.

Rien du tout ; & vous m'en voyez indigné.

HENRIETTE.

Seroit-il capable de faire mettre mon pere en priſon ?

LE MARQUIS.

Mais..... Ces gens de finance ſont ſi durs!... Je les crains.

HENRIETTE, *fondant en larmes.*

O ciel! ô mon pere! mon pere! Malheureuſe, que ne ſuis-je morte!

LE MARQUIS.

Ce ſeroit bien dommage, Mademoiſelle. Faites trève à vos larmes; & croyez qu'un homme de ma naiſſance & qui jouit d'une fortune des plus brillantes, n'eſt pas aſſez impitoyable, aſſez peu ſenſible, pour ne pas entrer dans vos peines. L'opulence n'endurcit le cœur que de ceux qui n'étoient pas nés pour y vivre. Je vais dire à Mons Alcimon, que je me charge de ce qui lui eſt dû; enſuite nous partirons pour Paris avec M. votre pere. J'ai une terre aſſez conſidérable qui n'en eſt éloignée que de quinze lieues : il voudra bien s'y charger de mes affaires; il y vivra en paix, tranquille, reſpecté comme moi-même...

HENRIETTE, *ſe jettant à ſes genoux.*

O Monſieur! ô le plus généreux des hommes!....

LE MARQUIS *la relevant,*

Que faites-vous donc?...

HENRIETTE.

Comment pouvoir vous exprimer tous les ſentimens?...

LE MARQUIS.

Eh! Mademoiſelle, eſt-il rien de ſi naturel que de chercher à obliger? Quoi de plus doux que de penſer que notre ſuperflu aide des infortunés! & quels infortunés! Une jeune perſonne charmante! quel plaiſir d'eſſuyer tout-à-coup ſes larmes & de ſoulager ſon cœur dévoré d'amertume! Or, dites-moi, ce cœur eſt-il libre? Ne s'eſt-il point encore donné?

HENRIETTE.

Monſieur, je ne ſuis point mariée.

LE MARQUIS.

Je ſais que vous n'êtes pas mariée. Je vous demande ſi, parmi tant d'amans qui s'empreſſoient ſans doute auprès de vous, aucun n'a touché votre inclination.

HENRIETTE.

Hélas! Monſieur, occupée auprès d'un pere malheureux, dans la retraite & l'obſcurité, perſonne ne penſoit à moi.

LE MARQUIS.

Quoi? je pourrois me flatter d'être le premier qui vous auroit fait ſentir les douceurs d'un tendre engagement?

HENRIETTE.

Quelles pourroient être, Monſieur, les ſuites de cet engagement? Ma naiſſance eſt trop inégale à la vôtre...

LE MARQUIS.

Eh! que fait, s'il vous plaît, cette iné-

lité de naiſſance! Empêche-t-elle que vous ne ſoyez très-jolie, qu'étant très-jolie, je ne vous aime, & que vous aimant, nous ne puiſſions faire la félicité l'un de l'autre? Je veux que dès demain vous ſoyez logée, meublée, habillée comme une Reine. J'ai hérité une petite maiſon d'un vieux Commandeur, mon oncle; elle eſt dans un quartier peu fréquenté; on diroit d'un petit temple par ſes dorures, les glaces, les peintures; il n'y manquoit qu'une divinité, c'eſt-là qu'à vos genoux...

HENRIETTE.

O Ciel!

LE MARQUIS.

Quoi, vous pleurez encore?

HENRIETTE.

Votre profuſion vous trahit. Je vous ai cru généreux; vous n'êtes pas digne de l'être. L'infortune eſt bien affreuſe, quand elle nous expoſe à des affronts!

(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

LE MARQUIS, *ſeul.*

ELLE s'en va? Ma foi tant pis pour elle. Je n'ai pas le temps de pourſuivre l'attaque; il faut que je ſois ce ſoir à Paris.

SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ARRETEZ.

LE MARQUIS.

Tu as l'air courroucé ? Que t'eſt-il arrivé ? A qui en veux-tu ?

LE CHEVALIER.

A vous.

LE MARQUIS.

A moi ?

LE CHEVALIER, *mettant l'épée à la main.*

Défendez-vous.

LE MARQUIS.

Mais Monſieu, comment donc ? Qu'eſt-ce ? quelle raiſon...

LE MARQUIS.

Défendez-vous, vous dis-je, ou je...

LE MARQUIS, *mettant auſſi l'épée à la main.*

Oh ! parbleu, puiſque vous le voulez abſolument...

(*Ils ſe battent ; l'épée du Marquis tombe.*)

LE CHEVALIER.

Vous êtes le plus indigne de tous les hommes...

LE MARQUIS.

Songez, Monſeu, que je ſuis déſarmé.

LE CHEVALIER.

Vous ne le ſerez pas long-temps. Vous m'aviez promis de vous intéreſſer pour un pere & une fille dans le malheur. Loin de tenir votre promeſſe, vous n'avez parlé à Alcimon, que pour le prévenir contr'eux. Eh! pourquoi avez-vous commis cette noirceur? Parce que cette fille vous a paru jolie; parce que vous l'avez regardée comme une proie qui s'offroit à vos deſirs. Son air annonçoit l'honnêteté de ſon ame; mais quelle ame, avez-vous dit en vous-même, ne ſe laiſſe pas flétrir par l'amertume? Achevons de l'accabler, de la déchirer; ôtons à cette Infortunée tout eſpoir, toute reſſource; montrons-lui ſon pere prêt à être traîné dans une priſon; profitons, ſervons-nous de ſa miſere pour triompher de ſa vertu. Votre action eſt auſſi lâche que celle d'un infâme raviſſeur qui lui tenant le poignard ſur la gorge, auroit tenté de la déshonorer. J'ai dit; reprenez votre épée.

SCENE XI.

LE MARQUIS, *ramaſſant ſon épée*, LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON, *arrivant & ſe mettant entr'eux.*

EH! Meſſieurs.... Quoi donc?... arrêtez... Quel ſujet vous anime?

LE MARQUIS.

Oh! je ne ſuis point animé; vous le voyez; c'eſt Monſieur qui trouve mauvais qu'on faſſe des propoſitions aux jolies filles qu'on rencontre. Adieu, mon cher Alcimon; je partois pour Paris, je pars. (*Au Chevalier.*) Monſieur m'y trouvera toujours, s'il juge à propos de venir m'y chercher.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON.

LE bel eſclandre! Eh pour qui? Pour une petite....

LE CHEVALIER.

Monſieur, elle mérite par ſa vertu qu'on la reſpecte.

ALCIMON.

Par ſa vertu? Eh! que diable, ſi elle a de la vertu, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre! Pourquoi donc vous battre?

LE CHEVALIER.

Sachez, Monſieur, que la jalouſie n'a aucune part à ce que j'ai fait. J'étois compromis & en même-temps indigné. Je l'avois prié de vous parler pour un homme malheureux....

ALCIMON.

Oh! ma foi, avec vos gens malheureux..... Il ſemble que vous preniez plaiſir à aller les déterrer.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas aſſez riche pour pouvoir me procurer ce plaiſir; mais il faudroit être barbare, pour ne pas tâcher de ſoulager ceux que le haſard nous fait rencontrer.

ALCIMON.

Eh! Monſieur, croyez-moi, la plûpart ne ſont tombés dans l'infortune, que par leur mauvaiſe conduite.

LE CHEVALIER.

Voilà le langage & l'excuſe ordinaire des ames dures.

ALCIMON.

Je n'ai pas l'ame plus dure qu'un autre, &..

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE.

LE CHEVALIER, *voyant venir Henriette.*

EH bien, voici la fille de ce Vieillard, écoutez-la donc.

ALCIMON, *voulant s'en aller.*

Monsieur, on m'attend pour répéter une petite fête que je veux donner à des Dames qui vont arriver de Paris.

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Tirer promptement de peine une triste famille, seroit une vraie fête pour un cœur sensible & généreux.

ALCIMON, *à part.*

Quel homme! (*Haut.*) Allons, voyons, Mademoiselle, voyons donc.

HENRIETTE.

Monsieur, nous sommes d'une province éloignée. Mon pere jouissoit de cinq ou six mille livres de rente, en faisant valoir lui-même son bien. Ma mere, en mourant, ne lui avoit laissé qu'un fils âgé de vingt ans, & moi qui

n'en avoit que six. Mon frere vint à Paris, s'introduisit chez de riches Financiers qui le prirent en amitié & l'employerent.

ALCIMON, *au Chevalier.*

Elle a un son de voix intéressant.

HENRIETTE.

Au bout de quelques années, il écrivit à mon pere que ses protecteurs offroient de l'associer à une affaire très-lucrative, mais qu'il lui falloit des fonds. Mon pere qui l'aimoit tendrement, se laissa persuader de vendre tout son bien & de venir à Paris. Il apporta environ cent mille francs à mon frere, qui en effet s'intéressa si heureusement dans plusieurs affaires, qu'en moins de quatre ans il se vit riche de plus d'un million; mais cette fortune si rapide fut détruite presque en un instant. Un homme puissant à la Cour, & qu'il avoit offensé par un refus..... Vous me regardez, Monsieur ? Hélas ! peut-être doutez-vous de ce que je vous dis; c'est encore un malheur attaché à l'infortune.

ALCIMON.

Je vous écoute, Mademoiselle. Eh bien, cet homme puissant ?

HENRIETTE.

L'accusa de malversations, & le poursuivit avec tant d'acharnement, qu'on alloit l'arrêter, s'il n'avoit pas prévenu l'ordre par une prompte fuite hors du Royaume. Tous ses effets furent confisqués; & mon malheureux pere, qui s'étoit dépouillé de tout, se vit bientôt dans la

plus extrême, oui, Monſieur, dans la plus extrême miſere. Il revint en Province. Je ſortis du Couvent où j'avois été élevée; je me défis d'une partie de mes habits; & avec ce que je retirois des petits ouvrages que je faiſois & que j'envoyois vendre, nous ſubſiſtions. La recette d'un petit Bureau vint à vaquer : une perſonne de conſidération vous écrivit en notre faveur....

ALCIMON.

Et d'où, Mademoiſelle ? de quelle ville ? de quelle province ?

HENRIETTE.

De Niort en Poitou : c'eſt notre patrie.

ALCIMON, *à part.*

O ciel! (*Haut.*) Ce ne fut pas à moi qu'on écrivit; il n'y a que quelques mois que je ſuis à la tête des fermes de cette province.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si ce ne fut pas à vous, ce fut à celui à qui vous avez ſuccédé; il accorda l'emploi; Mademoiſelle & ſon pere commençoient d'être un peu plus à leur aiſe, & oublioient preſque leurs malheurs, lorſque des voleurs entrerent de nuit dans leur maiſon, & emporterent tout ce qui étoit dans la caiſſe. Vous voilà inſtruit, Monſieur, ſur ce vieillard, ſur ce pere infortuné que vous voulez pourſuivre & faire traîner en priſon.

ALCIMON, *avec la plus vive émotion.*

Le pourſuivre! le faire traîner en priſon! ah! je le défendrois aux dépens de ma propre vie.

LE CHEVALIER.

Que vois-je? vos larmes coulent? Ne tâchez point de me les cacher; cette ſenſibilité vous fait honneur.

SCENE XIV *& derniere.*

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE, GÉRONTE.

LE CHEVALIER, *à Géronte qui paroît au fond du Théâtre & qui n'oſe avancer.*

APPROCHEZ, approchez, vous dis-je, & ne craignez rien. Monſieur eſt inſtruit & très-touché de vos diſgraces.

GERONTE, *ſe jettant aux genoux d'Alcimon.*

Monſieur, je me jete à vos genoux...

ALCIMON, *le relevant avec tranſport.*

A mes genoux! mon pere!

GERONTE.

C'eſt vous, mon fils! vous êtes dans l'opulence, & moi dans la miſere!

ALCIMON.

Je ſuis indigne de voir le jour ! cependant je pourrois vous dire que l'homme puiſſant qui m'avoit perſécuté, ſe trouvant cinq ou ſix mois après au lit de la mort, me rendit juſtice & employa en ma faveur ce même crédit dont il m'avoit accablé. Je revins à Paris; on me rendit ma place & mes biens; je vous demandai à mes indignes amis : honteux ſans doute de ne vous avoir pas retiré chez eux, ils me dirent qu'ils vous avoient inutilement cherché au moment de mon départ; qu'ils n'avoient pu ſavoir ce que vous étiez devenu, & qu'on leur avoit dit depuis que vous aviez ſuccombé à vos chagrins.

GERONTE.

Embraſſe-moi, ingrat. Ton infortune étoit le plus grand de mes malheurs; je te retrouve; tu es heureux; embraſſe-moi, embraſſe ta ſœur.

ALCIMON, *au Chevalier après avoir embraſſé ſon père & ſa ſœur.*

Que ne vous dois-je point, Monſieur ! Permettez-moi de vous offrir ſa main avec la moitié de mon bien.

LE CHEVALIER.

Je n'abuſerai point de la reconnoiſſance que vous croyez me devoir, pour engager Mademoiſelle à un mariage qui ſeroit peut-être contre ſon inclination.

GERONTE.

Ah ! Monſieur, je vous ai dit quelles étoient ſes attentions, ſes ſoins, ſa tendreſſe, & tout ce qu'elle faiſoit pour un pere accablé par l'âge & l'infortune ; je ne doute point que la ſympathie n'ait déja lié deux cœurs auſſi vertueux que le vôtre & le ſien.

(*Il prend la main du Chevalier & celle de ſa fille, & les met l'une dans l'autre.*)

FIN.

RÉPONSE
A UNE CRITIQUE,
Sur la Comédie du Financier.

DAns quelques Réflexions ſur cette petite Comédie, Mercure de France, Septembre 1761, page 200, *j'ai vu qu'on avoit eu la bonté d'obſerver que mon Financier, comme la plupart des hommes, a le cœur moins gâté que l'eſprit; que ſon peu de compaſſion pour les malheureux, n'eſt point une diſpoſition naturelle de ſon ame à la dureté, mais un vice, en quelque ſorte, de ſon état, & qu'on acquiert aſſez ordinairement avec l'opulence; que d'ailleurs, dans toute la Piece, il ne dit & ne fait rien qui déſigne un méchant ou malhonnête homme; & qu'ainſi la Nature doit agir auſſi puiſſamment ſur lui que ſur tout autre, lorſqu'il reconnoît ſon pere. Cette obſervation répond à la critique d'un Journaliſte qui, dans un Extrait, très-infidele à tous égards, dit que tout-à-coup, au dénouement, je fais de mon Financier un très-honnête homme, après lui avoir donné, pendant toute la Piece, un caractere très-oppoſé. S'il y a quelque mérite dans cette petite Comédie, j'oſe dire qu'il conſiſte principalement dans la vraiſemblance des choſes, & dans la vérité & la vraiſemblance des caracteres.*

EXTRAITS

DE QUELQUES COMÉDIES.

EXTRAIT

DE PANDORE,

J'Etois très-jeune, quand je fis cette petite Comédie. Elle eut pluſieurs repréſentations, & fut toujours aſſez applaudie, parce que mon âge & un militaire méritoient beaucoup d'indulgence.

La Scene eſt dans un ſalon de l'appartement de Vénus, dans l'iſle de Lemnos. Elle ouvre par ces deux fameux fils de Japet, Prométhée & Epiméthée.

PROMETHE'E.

Que fais-tu depuis quatre jours dans cette iſle de Lemnos? Tu as de grandes conférences avec Vulcain; tâches-tu de captiver la bienveillance du mari, pour te ménager une aventure avec la femme? Serois-tu amoureux de Vénus? Je te ſurprends encore dans ſon appartement....

EPIMETHE'E.

Moi, amoureux de Vénus? Je ſuis en vérité trop las des Dieux & de leur commerce, pour m'y attacher encore par une intrigue avec une Déeſſe.

PROMETHE'E.

Eh! que t'ont-ils fait?

EPIMETHE'E.

Ils m'ennuient.

PROMETHE'E.

Ma foi, ils m'ennuient bien auſſi!

EPIMETHE'E.

Pourquoi donc es-tu toujours avec eux?

PROMETHE'E.

Leur grandeur me flatte; & je ne m'apperçois qu'ils m'ont ennuyé, que lorſque ma vanité n'eſt plus occupée de leur préſence. A l'égard des Déeſſes, elles ſe rapprochent tant de l'humanité, qu'il ſeroit malhonnête de n'en pas profiter.

Après quelques autres traits ſur la Cour céleſte, Epimétbée dit à ſon frere qu'il va ſe marier.

PROMETHE'E.

Et en conſéquence, tu viens voir Vulcain? Cela eſt dans l'ordre; tu lui dois la premiere civilité.

EPIMETHE'E.

Je t'aſſure que ma femme n'aura pas eu la moindre idée de l'amour.

PROMETHE'E.

J'entends; on l'a miſe preſque en naiſſant dans le temple de Veſta? Eh! mon cher frere, l'ombre des autels & la retraite où l'on a élevé une jeune perſonne, la dérobent-elles aux mouvemens de ſon cœur! Non; rempli de déſirs,

ſon jeune cœur cherche par-tout des objets qui les lui expliquent; & juſqu'aux peintures dont on orne les Temples, l'inſtruiſent. Elle voit dans un tableau la naiſſance du monde : l'Amour voltige au milieu du cahos qui commence à ſe débrouiller; ſon flambeau anime tout, allie tout; dans un coin du tableau, un mortel & une mortelle ſe donnent la main; la flamme du divin flambeau brille dans les regards qu'ils ſe jetent: ma foi, la jeune Prêtreſſe médite & commente amoureuſement ſur cette union, & ne penſe guere aux hymnes qu'elle chante à la gloire de Veſta.... Mais, voyons, quelle eſt la jeune fille que tu épouſes?

EPIMETHE'E.

Elle n'eſt point fille.

PROMETHE'E.

Quoi? c'eſt une veuve!

EPIMETHE'E.

Non; elle n'a jamais été mariée.

PROMETHE'E.

Comment? Elle n'a jamais été mariée, & elle n'eſt point fille? Eh, mais, tu ne dois pas avoir eu grande peine à la trouver; il y en a beaucoup comme cela.

EPIMETHE'E.

Songe donc que je t'ai dit qu'elle n'a jamais eu la moindre idée de l'amour.

PROMETHE'E.

Cela ſe peut; ſouvent, on ne l'attend pas, pour faire connoiſſance avec le plaiſir.

EPIMETHE'E.

En un mot, Vulcain a bien voulu faire pour moi une ſtatue que Jupiter animera & que j'épouſerai. Comme ſon cœur ſera tout neuf, il me ſera aiſé de le former & de l'éloigner de ce maudit train de coquetterie que l'éducation & l'exemple des meres....

PROMETHE'E.

Eh! mon ami, le deſir de plaire, & par conſéquent la coquetterie, ſont dans le cœur d'une femme un ſentiment inné, & que rien ne peut y détruire.... Mais, j'appercois Jupiter avec Vénus & Vulcain; éloignons-nous.

EPIMETHE'E.

Tu as raiſon; car Jupiter ne t'aime pas.

PROMETHE'E.

Je le ſais.

EPIMETHE'E.

Tu as, dit-il, de l'eſprit, mais....

PROMETHE'E.

Mais il n'aime pas l'eſprit; & en effet il doit ſouhaiter qu'on ſoit un peu bête.

Ils s'éloignent.

Vénus ſe met à ſa toilette. Vulcain ſe plaint à Jupiter & fait un détail aſſez étendu de la maniere dont cette Déeſſe partage ſes moments; elle ne lui répond que d'un ton doux, par quelques plaiſanteries, & s'en va, en ſe regardant encore au miroir, & en diſant, adieu, petit mari; tu ne parviendras pas, aujourd'hui, à me fâcher; je me trouve trop jolie.

JUPITER,

JUPITER, *ſeul avec Vulcain.*

Serez-vous donc toujours en querelle avec votre femme ?

VULCAIN.

Non; je prends mon parti.

Deux Cyclopes apportent une ſtatue.

Faites-moi le plaiſir de regarder cette ſtatue.

JUPITER.

Elle eſt très-belle.

VULCAIN.

Ne ſeroit-ce pas dommage de ne lui pas donner la vie ? Vous la donnez tous les jours à tant de créatures ſi vilaines.

JUPITER.

Je l'animerai volontiers.

VULCAIN.

Je l'avois faite pour Epiméthée ; mais je la garde pour moi ; & je vous prie de trouver bon que je l'épouſe.

JUPITER.

Je ne ſouffrirai point que vous vous ſépariez de Vénus.

VULCAIN.

Mais....

JUPITER.

Mais, mon fils, dans le rang où nous ſommes, convient-il que nous ſoyons ſenſibles aux infidélités de nos femmes ?

VULCAIN.

Quoi ? parce que nous ſommes des Dieux, il doit nous être indifférent qu'elles nous faſſent....

JUPITER.

Très-indifférent; & je rends, dans cet inſtant même, un décret par lequel cette indifférence ſera déſormais regardée comme une des prérogatives de la grandeur & d'un rang diſtingué. A l'égard de cette ſtatue, écoutez-moi. Prométhée eſt une eſpece d'eſprit fort qui s'eſt aviſé d'étudier la Nature, & de faire part de ſes réflexions aux hommes; la plûpart négligent aujourd'hui nos autels; & s'ils penſent encore à nous, ce n'eſt ſouvent que pour cenſurer notre conduite. J'ai réſolu de les punir; & pour rendre leur châtiment plus ſenſible à l'audacieux Prométhée, c'eſt dans ſa famille même, que je veux choiſir le miniſtre de ma vengeance. Son frere Epiméthée épouſera donc cette ſtatue que je vais animer, & à qui tous les Dieux feront des préſens. Le mien ſera une boëte fatale où ſeront renfermés tous les maux.

(*En s'en allant, il touche de ſon ſceptre la ſtatue qui s'anime & avec qui Vulcain reſte ſeul. Il faut ſe la figurer dans un âge nubile & avec des idées que les objets font moins naître, qu'ils ne les réveillent. Elle marque un grand étonnement à la vue du ciel, des jardins & des autres objets qui s'offrent à ſes yeux. Enſuite elle conſidere toute ſa perſonne avec beaucoup d'attention.*)

PANDORE.

Où ſuis-je?... D'où viens-je?... Et qui m'a miſe ici?

(*Elle ſe trouve auprès de la toilette de Vénus, & ſe contemple dans la glace.*)

VULCAIN, *à part.*

Déja au miroir !

PANDORE, *continuant de ſe regarder.*

Cela s'approche, & cela s'éloigne comme moi !

VULCAIN, *à part.*

Elle ne le quittera plus.... Paroiſſons.

(*Au bruit qu'il fait, elle ſe détourne & marque quelque frayeur, en le voyant.*)

Ne craignez pas ; c'eſt moi qui vous ai donné la naiſſance.

PANDORE.

Ah !... & l'avez-vous auſſi donnée à ce que je vois-là ?

VULCAIN.

Ce que vous voyez-là, eſt votre reſſemblance, votre image.

PANDORE, *d'un air ſatisfait.*

Ma reſſemblance !

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Je le ſoupçonnois.

(*Se regardant avec la plus grande complaiſance.*)

Comment... en vérité... je ſuis belle... mais très-belle. Vous devez avoir bien du plaiſir à me regarder ? Ah ! que je m'aime !

VULCAIN.

Fort bien; mais il me ſemble que je mérite auſſi que vous me regardiez un peu, & que ma figure eſt aſſez grâcieuſe....

PANDORE, *ingénuement.*

Oh ! non.

VULCAIN.

Oh non ? (*A part.*) La petite impertinente! mortifions-la. (*Haut.*) Nous ne ſommes pas les ſeuls ſur la terre; & il y en a d'autres....

PANDORE, *vivement.*

Ah ! allons vîte chercher ces autres; je veux qu'ils me voient.

VULCAIN.

N'ayez point tant d'empreſſement; vous ne leur plairez pas.

PANDORE.

Et pourquoi ?

VULCAIN.

Parce que, pour plaire, il faut être comme je ſuis.

PANDORE.

Comme vous êtes ? Vous plaiſantez.

VULCAIN.

Vous verrez que je ne plaiſante point.

PANDORE.

Quoi ! mes yeux ne ſont pas plus beaux que les vôtres ?

VULCAIN.

Non.

PANDORE

Votre bouche eſt plus agréable que la mienne ?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Et votre gros nez?

VULCAIN.

Et mon gros nez.

PANDORE.

Pourquoi ne m'avoir donc pas faite comme vous êtes?

VULCAIN.

Vous devez être contente; vous vous plairez à vous-même.

PANDORE.

Mais, puiſqu'il y en a d'autres, apparemment qu'on ſe cherche, qu'on vit enſemble, que par conſéquent on deſire réciproquement de ſe plaire, & que de ce deſir, il naît certaines unions, certains plaiſirs....

VULCAIN.

Vous pourrez peut-être vous en procurer, en tâchant de vous faire aimer par votre bon caractere.

PANDORE.

Oh! je prétends que ce ſoit aux autres à tâcher de ſe faire aimer de moi.

VULCAIN, *à part.*

Ma foi, l'orgueil & la coquetterie naiſſent avec toutes; cela me raccommode preſque avec ma femme.

(*Elle examine tout ce qui eſt ſur la toilette de Vénus, des rubans, des éventails, des fleurs, des bagues, des braſſelets, des peignes, &c.*)

PANDORE.

Plus je conſidere toutes ces choſes-là, plus il me ſemble qu'elles ne ſont point à votre uſage, & qu'il ſeroit même ridicule de les voir dans de groſſes mains comme les vôtres; cela doit m'appartenir.

(*Elle met quelques fleurs dans ſes cheveux, en ſe regardant au miroir.*)

Cela fait fort bien!

(*Elle apperçoit un petit vaſe de rouge.*)

Vous êtes-vous ſervi de cette couleur pour former celle que j'ai ſur les joues?... S'il y en avoit davantage, je crois que je ſerois encore mieux.

(*Elle ſe met du rouge.*)

VULCAIN, *à part.*

Ah! Nature, Nature! va, je t'abandonne volontiers à qui voudra te prendre.

Prométhée & Epiméthée viennent voir ſi la ſtatue eſt animée. Pandore marque une agréable ſurpriſe à la vue de Prométhée, & fait connoître, par ſes réponſes ingénues, qu'il lui plaît beaucoup; de ſon côté, il la trouve charmante, ſans cependant vouloir accepter la propoſition que Vulcain lui fait de l'épouſer. Epiméthée conſent de tout ſon

cœur à la prendre pour ſa femme ; mais elle ſe défend de l'être ; elle le trouve trop laid. Vénus qui eſt inſtruite des deſſeins de Jupiter, vient pour les appuyer ; elle dit à Vulcain, à Prométhée, de s'éloigner un moment ; & lorſqu'elle eſt ſeule avec Pandore, elle lui fait une deſcription plaiſante du mariage, & de la façon dont un mari & une femme, d'un haut rang, vivent ordinairement enſemble. Pandore qui, comme toutes les jeunes filles, s'en eſt formé une idée charmante, eſt très-étonnée, & lui fait quelques objections naïves ; enfin elle ſe laiſſe perſuader, & conſent à épouſer Epiméthée. Il revient avec Vulcain & Prométhée ; Vénus lui préſente la main de Pandore & les unit. Momus arrive, & déclare qu'il a des préſens à faire, de la part des Dieux, à la nouvelle mariée, & des ordres de Jupiter à lui communiquer en ſecret ; il reſte ſeul avec elle.

MOMUS.

Junon vous donne la fierté, & Minerve, la prudence.

PANDORE.

Quels triſtes préſens de nôces !

MOMUS.

Vénus vous donne cet air piquant qui charme tous les cœurs.

PANDORE.

Ah ! Vénus ! où elle-eſt ? que je l'embraſſe.

MOMUS.

Apollon vous accorde le privilége d'aſſembler chez vous des Poëtes, des Philoſophes, & d'y tenir bureau d'eſprit.

PANDORE, *avec dédain.*

Qu'il garde ſon privilége.

MOMUS.

Prenez, prenez; on n'eſt pas toujours jeune. Pour moi, je vous donne l'art de fournir à la converſation, la médiſance. (*Lui montrant une boëte.*) Mais voici le grand préſent; il vient de Jupiter.

PANDORE.

Voyons.

MOMUS.

De ce Dieu qui, d'un ſeul regard, fait trembler le ciel & la terre.

PANDORE

Donnez-donc; vous m'impatientez.

MOMUS, *en s'en allant.*

Prenez cette boëte, mais ne l'ouvrez pas; Jupiter le défend.

PANDORE, *ſeule.*

Tous les mouvemens que peut inſpirer la plus vive curioſité rempliſſent ce monologue. Enfin Pandore, après avoir bien combattu, ouvre la boëte fatale. Le tonnerre gronde; & pluſieurs Acteurs, biſarrement habillés,

figurent les maux dans le fond du Théâtre. L'Eſpérance vient enſuite, & chante :

Mortels, accourez tous,
Célébrez ma puiſſance :
C'eſt de moi, c'eſt de l'eſpérance
Que naiſſent vos biens les plus doux.
Mon pouvoir ſemble ne s'étendre
Qu'à donner des deſirs :
Ce ſont de vrais plaiſirs,
Puiſqu'ils en font attendre.
Mortels, &c.

Les Illuſions & les Chimeres, diverſement repréſentées, forment le Ballet.

EXTRAIT
DE
LA VEUVE A LA MODE.

Comédie en trois Actes, repréſentée, pour la premiere fois, le 26 Mars 1726.

CETTE Piece étoit aſſez bien intriguée & aſſez bien conduite. Cependant, ſi on la redonnoit aujourd'hui, je crois qu'elle n'auroit pas de ſuccès. Elle en eut beaucoup dans ce tems-là, parce qu'on crut y reconnoître deux perſonnes qui étoient alors fort à la mode, & auxquelles certainement je n'avois pas penſé.

ACTE PREMIER.

Eliante eſt une jeune veuve ; Damon eſt ſon couſin ; Dorante, leur oncle, veut les marier enſemble ; mais quoiqu'ils reſſentent aſſez d'amour l'un pour l'autre, ils chériſſent encore plus leur liberté, & ſont abſolument éloignés de toute idée de mariage.

ELIANTE, *à Dorante.*

NOus marier enſemble ! vous ennuyez-vous, mon oncle, de nous voir unis ?

DORANTE.

Quoi, vous marier enſemble, c'eſt vouloir vous brouiller ? Ne vous aimez-vous pas ?

DAMON.

Ma couſine me plaît beaucoup ; ſon idée m'eſt toujours plus chere que celle de toute autre ; mais comme toutes les jolies femmes ſe reſſemblent en quelque choſe, j'amuſe indifféremment avec tout ce que je trouve d'aimable, le fond de tendreſſe que j'ai pour elle.

DORANTE.

Eh bien, voilà un amour commencé dont les liens ſe reſſerreront encore par ceux du mariage.

ELIANTE.

Au contraire, il gâteroit tout. Nous nous ai-

mons, ſans trop croire nous aimer; nous nous cherchons, ſans preſque y penſer, ſans y avoir peut-être jamais réfléchi; nos petits intérêts, nos amis, nos plaiſirs ſont les mêmes. Si nous étions mariés enſemble, nous nous appercevrions bien-tôt de cette reſſemblance qui ſe rencontre dans ce que nous faiſons; elle nous deviendroit peu-à-peu à charge; chacun de ſon côté la traiteroit de jalouſie, de défiance; nous ſentirions une gêne, un embarras réciproque. Les inégalités, les inconſtances, qui ne ſont rien entre les amans, parce qu'ils n'y ſont expoſés qu'autant qu'ils le veulent bien, deviennent mauvaiſes humeurs, dégoûts entre deux perſonnes qu'un lien fatal aſſujettit à vivre enſemble.

DAMON, *lui baiſant la main avec tranſport.*

Que celà eſt bien penſé, ma chere couſine! Je vous aime, je vous adore; ne craignez point; non, je ne vous épouſerai jamais.

DORANTE.

En vérité, ma niece, ne rougiſſez-vous pas d'afficher ce caractere de coquette?...

ELIANTE.

Il y a une grande différence entre une coquette & moi, Monſieur. Une coquette étudie toutes ſes manieres; les miennes ſont naturelles. Elle tâche d'attirer beaucoup de monde chez elle, parce qu'elle croit que ce nombreux cortege la fait briller; je ne veux, moi, que quel-

ques amis choisis. Une coquette cherche à plaire; je ne cherche que ce qui me plaît. En sortant d'une maison, elle se demande, ai-je plu? pour moi, si l'on m'a plu, je suis contente: le plaisir des autres n'étoit pas mon affaire.

Dorante qui veut absolument ce mariage, leur déclare que s'ils ne consentent pas à se donner la main dès ce jour même, il les déshéritera, épousera la jeune Dorimene, & lui assurera tout son bien. Ils sont très-alarmés de cette menace; & dès qu'il est sorti, ils cherchent quelque expédient par lequel, sans être obligés de s'épouser, ils ne soient pas exposés à perdre sa succession. Damon dit à Eliante qu'il se flatte que Dorimene a du goût pour lui, qu'il va être plus assidu que jamais auprès d'elle, & qu'il espere qu'il l'engagera à refuser la main de leur oncle. Eliante n'approuve pas ce moyen, & se charge d'en trouver quelque autre pour détourner le coup dont ils sont menacés. Comme la scene suivante, entr'elle & Marton sa femme-de-chambre, acheve de préparer l'intrigue, je vais la rapporter en entier.

ELIANTE.

Damon aime Dorimene, & l'aime plus qu'il ne croit.

MARTON.

Ma foi, Madame, il n'a jamais eu, & n'aura

jamais que ces petites fantaiſies de cœur & de vanité, qu'il me ſemble que vous vous paſſez aſſez réciproquement l'un à l'autre.

ELIANTE.

Il eſt vrai que juſqu'à préſent je ne lui avois point vu d'attachement ſérieux. Il étoit le premier à me parler de la nouvelle conquête qu'il entreprenoit; il me contoit les progrès qu'il faiſoit; & ſouvent même j'étois obligée de lui impoſer ſilence ſur les détails, plus ou moins avantageux qu'il vouloit me faire des charmes qu'on lui prodiguoit; mais les appas naiſſans de Dorimene l'ont véritablement frappé. Ce n'eſt pas par lui que j'ai appris ſes empreſſemens auprès d'elle; l'autre jour, quand il vint à Verſailles, & que je lui en parlai, il rougit & n'entra que foiblement dans les plaiſanteries que je faiſois....

MARTON.

Quoi, Madame, ſeriez-vous jalouſe?

ELIANTE.

Non; mais je ne veux pas qu'une autre ait dans ſon cœur la préférence que j'y ai toujours eue. Ecoute; tu ſais que je ſuis allée la nuit derniere au bal, déguiſée en homme. Dorimene y étoit; elle ne m'avoit jamais vue; j'ai joué auprès d'elle le rôle d'un jeune amant; & je ſuis ſûre que ma figure, mon air tendre, vif, empreſſé, ont fait beaucoup d'impreſſion ſur ſon jeune cœur. Il faut que tu ailles la voir

ſous mon nom; que tu lui diſes que tu aimes le jeune homme qui lui a parlé cette nuit ſi long-temps au bal; que tu croiſ qu'il te trahit pour elle; que tu veux t'en éclaircir; que tu l'as envoyé chercher de ſa part....

MARTON.

De la part de Dorimene?

ELIANTE.

Oui. J'arriverai.

MARTON.

Quoi, vous viendrez déguiſée en cavalier?

ELIANTE.

Sans doute; & lorſque je ſerai entre vous deux, je te dirai naturellement qu'elle t'a enlevé mon cœur. Le ſacrifice d'une perſonne jolie, tu l'es; avance bien les affaires d'un amant qui ne déplaît pas. Tu m'accableras de reproches; tu paroîtras déſeſpérée; il ſera même bon que tu verſes quelques larmes....

MARTON.

Vous plaiſantez? Quoi, vous voulez que je pleure?

ELIANTE.

Je ne plaiſante point; il le faut.

MARTON.

Mais, à quoi aboutira tout cela?

ELIANTE.

D'abord, à me divertir en tournant la tête de cette petite provinciale par tout l'amour que

je lui inſpirerai pour moi; enſuite, à l'engager de bruſquer mon oncle lorſqu'il lui propoſera de l'épouſer; enfin à mortifier la petite vanité de Damon par la façon dont elle le traitera. Mais, nous n'avons pas de temps à perdre; allons, allons vîte chez moi nous déguiſer.

Il faut obſerver que Dorante a logé Dorimene chez lui; qu'Eliante n'y demeure point, & qu'elle eſt même preſque toujours à Verſailles.

ACTE II.

Dorimene ouvre la ſcene avec Liſette, ſa ſuivante; elle lui dit que Dorante veut l'épouſer, ſi Damon & Eliante ne conſentent pas à ſe marier enſemble. Liſette lui demande ſi elle pourra ſe réſoudre à en épouſer un autre que Valere, après toutes les promeſſes qu'elle lui a faites de n'être jamais qu'à lui. Dorimene lui répond d'une maniere à la faire douter de ſa conſtance; & enfin elle lui avoue qu'un jeune homme charmant, qu'elle a vu la nuit derniere au bal, eſt un rival bien redoutable pour Valere. Marton arrive, & eſt annoncée ſous le nom d'Eliante. Après quelques complimens, tels qu'on en fait dans une premiere viſite, elle entre en explication, en pouſſant un profond ſou-

pir, & en continuant de grimacer les tons, les airs & le jargon d'une femme de qualité.

MARTON, *ſous le nom d'Eliante.*

JE venois de perdre mon mari; & j'étois dans toutes les ombres de mon grand deuil, lorſqu'une de mes amies amena chez moi un jeune homme de ſes parens. Qu'il étoit aimable! Quelle vue pour un cœur d'autant plus facile à attaquer, que toujours délicat ſur les bienſéances, il ne s'entretenoit depuis huit jours, que d'idées lugubres! Ce jeune homme revient le lendemain, & me dit qu'il m'aimoit; je lui répondis que je l'aimois bien auſſi.... Vous riez, Mademoiſelle?

DORIMENE.

Madame....

ELIANTE.

Vous venez de province; mais lorſque vous aurez paſſé quelque temps à Paris, & dans le grand monde, vous verrez qu'une femme de qualité, quand elle aime, a trop de délicateſſe pour diſputer le terrein pied-à-pied, comme une petite bourgeoiſe.

DORIMENE.

Je ne comprends pas cette délicateſſe-là.

MARTON.

Elle eſt cependant fort naturelle. Une femme qui craindroit que ſon amant ne la vît à ſa toi-

lette, & qui ne lui inſpireroit de l'amour que par des appas empruntés, devroit-elle tirer vanité de ſa conquête ?

DORIMENE.

Non.

MARTON.

Par la même raiſon, il me ſemble que les petits refus, les obſtacles & les difficultés dont s'irrite la paſſion d'un amant, étant des choſes auſſi étrangeres à notre perſonne, que le blanc & le rouge, on ne peut guere s'énorgueillir d'un cœur qu'elles nous conſervent. Mais lorſque nous ſavons que notre facilité peut faire tomber ce cœur dans l'indolence & l'aſſoupiſſement, vouloir lui prêter cette arme contre nous pour ſe l'aſſujettir avec encore plus de gloire, voilà la délicateſſe d'une femme fiere, ſûre de ſon mérite, & qui ne veut rien devoir à l'art & à ces petits manéges qu'on reproche à notre ſexe.

Comme je n'ai rapporté quelques endroits de cette Piece, que pour en faire connoître l'intrigue, je paſſerai ſuccintement ſur le reſte. La fauſſe Eliante reproche à Dorimene qu'elle lui a enlevé ce jeune amant avec qui elle vivoit depuis ſix mois dans l'union la plus tendre. Dorimene ſe défend d'avoir fait cette conquête dont, au fond du cœur, elle eſt bien flattée. La véritable Eliante arrive, déguiſée en cavalier, & ſe jette

aux genoux de Dorimene, avec toute la vivacité, les transports & les airs d'un Petit-Maître amoureux. La fausse Eliante sort d'un cabinet où elle s'étoit cachée, & s'en va, après avoir joué, d'une façon plaisante, le rôle d'une amante désespérée. Dorimene, seule avec le faux Chevalier, ne lui oppose qu'une foible résistance, capitule & se rend; il exige qu'elle traitera Damon avec la plus froide indifférence, & sur-tout qu'elle n'acceptera point la main de Dorante. Damon arrive; il est fort déconcerté en voyant un jeune homme aux genoux de Dorimene, & qui lui baise la main; il fait quelques plaisanteries; elle y répond avec dédain, & sort, en disant tout bas au faux Chevalier, je vous attends ce soir. La Scene suivante parut très-agréablement traitée; Eliante enfonce son chapeau, contrefait sa voix; & comme le jour commence à baisser, Damon ne la reconnoit pas. Dans la conversation qu'ils ont ensemble, ils se donnent réciproquement sujet d'être très-piqués l'un contre l'autre, & d'avoir par conséquent plus d'éloignement que jamais pour le mariage auquel leur Oncle veut les contraindre. Cet Acte finit par l'inquiétude, la jalousie & la curiosité de Damon, qui n'ayant pas reconnu Eliante, & la prenant toujours pour un rival, la fait suivre par son valet, Pasquin.

ACTE III.

Pasquin vient rapporter à Damon que ce jeune homme est allé tout de suite chez Eliante; qu'il a demandé à la Fleur, un des domestiques d'Eliante, qui étoit ce jeune homme; que la Fleur a souri malignement, sans lui répondre; qu'ayant regardé un moment par le trou de la serrure, il a vu ce jeune homme, assis devant le feu, qui ôtoit la bourse de ses cheveux, son habit, & qui se mettoit en robe de chambre; & qu'ainsi il faut croire, pour l'honneur de Madame Eliante, qu'elle est mariée secretement. Lisette qui avoit aussi suivi le faux Chevalier, par ordre de Dorimene, a mieux découvert la vérité; elle apprend à sa Maîtresse, qu'il n'est autre qu'Eliante elle-même, & que la prétendue Eliante est Marton, sa suivante. Dorimene, piquée du tour qu'Eliante vient de lui jouer, cherche à s'en venger; & comme elle sait l'éloignement qu'ont Eliante & Damon pour le mariage, elle croit qu'elle ne peut mieux les punir, qu'en les mariant ensemble; elle persuade donc à Damon qu'Eliante est mariée secretement depuis six mois; & elle fait accroire la même chose à Eliante sur le compte de Damon : tous les deux donnent

ſi bien dans le piége, que lorſque Dorante vient avec leur contrat de mariage, & en les menaçant encore de les déshériter, s'ils ne veulent pas le ſigner, ils témoignent qu'ils ſont prêts à lui obéir, & le ſignent, perſuadés l'un & l'autre qu'il ſera nul par un premier engagement; mais comme ce premier engagement n'eſt pas réel, ils ſont obligés de s'en tenir à leur ſignature. Dorante eſt ſi content du ſuccès qu'a eu la petite ſupercherie de Dorimene, qu'il conſent à ſon mariage avec Valere.

J'étois à mon Régiment, quand les Comédiens jouerent cette Piece; ils y joignirent un Divertiſſement & un Vaudeville qui n'étoient point de moi, & qui furent fort applaudis.

LE CONTRASTE DE L'AMOUR ET DE L'HYMEN.

Comedie en trois Actes, repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 7 Mars 1727.

J'Etois à la campagne; j'y fis cette Comédie en quatre ou cinq jours; nous la jouâmes en ſociété; le manuſcrit reſta entre les mains d'une des Dames qui y avoit joué; je fus fort étonné, cinq ou ſix mois après, étant à Strasbourg, d'apprendre par le Mercure du mois d'Avril 1727, que cette Piece venoit d'être repréſentée à Paris par les Comédiens Italiens, & qu'elle avoit eu une apparence de ſuccès. Comme je ne me ſuis du tout point ſoucié d'en retrouver le manuſcrit, je ne puis pas en donner l'extrait. Il en eſt parlé très-au long, & certainement avec plus d'éloges qu'elle n'en méritoit, dans le Mercure du mois d'Avril 1727.

LE PHILOSOPHE DUPE DE L'AMOUR.

JE ne ſais pas pourquoi on a mis cette Comédie ſous mon nom; elle eſt de M. Deſſaudrais Sebire; il eſt vrai qu'il m'en parla avant que de l'avoir entiérement achevée, & que je jettai ſur le papier quelques idées dont il s'eſt ſervi dans la cinquieme Scene, entre Lucinde & le Docteur; voilà toute la part que j'ai à cette Piece.

LES

LES
TROIS ESCLAVES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

OSMIN.

VALERE.

LÉONOR.

FLORISSE.

ROSETTE.

FRONTIN.

La Scene eſt à Smyrne.

SCENE PREMIERE.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

Enfin, mon cher Frontin, j'ai le plaiſir de te revoir. Mais, comme te voilà pâle, défiguré, changé !

FRONTIN.

Parbleu, Monſieur, on le ſeroit à moins.

VALERE.

Tu as donc bien ſouffert, mon ami ?

FRONTIN.

Si j'ai ſouffert ! Vous ſavez que le Corſaire qui nous avoit pris, ne fut pas plutôt arrivé dans ce port, qu'il nous expoſa en vente. Pour mon malheur, j'attirai les regards d'un maudit *Marabou*, qui paſſoit. Il s'approcha de moi, m'examina les pieds, les mains, l'encolure; me fit marcher, trotter, courir; & m'ayant enſuite long-tems marchandé, m'acheta cent piaſtres.

VALERE.

Oh, tu valois mieux !

FRONTIN.

Treve de complimens. Mon nouveau patron, dès que je fus chez lui, me demanda ce que je ſavois faire. Je lui répondis que j'étois valet-de-

chambre dans mon pays; & je lui en détaillai les fonctions : il me regarda brutalement. Je me flattois qu'il me trouvoit très-inutile, & qu'il alloit me revendre : malheureuſement je ne lui parus que fainéant. Il me fit conduire à une de ſes maiſons de campagne, où je fus employé aux travaux les plus pénibles, me couchant tard, me levant matin, mal-nourri, mal-vêtu, & fréquemment roſſé.

VALERE.

Mon eſclavage a été bien différent du tien. Un jeune homme très-riche, dont le pere venoit de mourir, m'acheta; & dès que je fus ſeul avec lui, me parla avec tant de douceur & de bonté, que je ne cherchai point à lui cacher ma naiſſance & ma fortune. Je lui avouai que j'étois François, homme de condition; qu'après avoir vu l'Italie, je m'étois embarqué à Gênes, pour paſſer en Eſpagne; mais que le vaiſſeau où j'étois, ayant été jeté par un coup de vent ſur les côtes d'Afrique, nous y avions été attaqués & pris. J'aime ceux de ta nation, me répondit-il; & ton eſclavage auprès de moi ne ſera point rude. En effet, il y avoit quatre ou cinq jours que j'étois chez lui, qu'il n'avoit pas encore exigé de moi le moindre ſervice, lorſqu'un ſoir il me dit de le ſuivre. Après avoir traverſé pluſieurs rues, il s'arrêta devant une maiſon d'une aſſez belle apparence. A un ſignal qu'il fit, on ouvrit la fenêtre d'un balcon, où il monta à l'aide d'une échelle de corde; mais à peine étoit-

il entré, que j'entendis des cris; je le vis deſcendre avec précipitation. La porte de la rue s'ouvrit. Trois hommes, le ſabre à la main, fondirent ſur lui; il les reçut avec beaucoup de valeur; & je le ſecondai ſi heureuſement, que deux tomberent à nos pieds; le troiſieme prit bientôt la fuite. Je ne ſaurois t'exprimer tous les ſentimens de reconnoiſſance, d'eſtime & d'amitié que lui a inſpiré cette action, où, après tout, je n'avois fait que mon devoir. Dès ce moment, je ne fus plus ſon eſclave, mais ſon frere, ſon plus intime ami, avec qui il veut partager ſes richeſſes qui ſont immenſes. Ce ſont des attentions continuelles à me prévenir ſur tout ce que je puis deſirer. Je lui marquai, il y a quelques jours, que j'étois inquiet du ſort d'un domeſtique qui avoit été pris avec moi; il ordonna, ſur le champ, qu'on tâchât de découvrir à qui tu avois été vendu, & qu'on te rachetât, à quelque prix que ce fût.

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, je ne me croirai racheté, que lorſque je ſerai hors de ce maudit pays-ci; je n'y marche qu'en tremblant; & mes épaules.... puiſque ce Turc eſt ſi généreux, preſſez-le de nous renvoyer en France.

VALERE.

Tu ne dois pas douter que je ne lui en aie déja parlé; mais il m'a prié avec tant d'inſtances de reſter encore quelque tems avec lui, que je n'ai pas voulu trop inſiſter, dans la crainte de

paroître ingrat & peu ſenſible à ſes bontés. Elles vont, te dis-je, au-delà de tout ce que tu peux t'imaginer. Tu vois ces beaux jardins, cette maiſon à la porte de la Ville : il l'a louée pour moi ; j'y ſuis ſervi comme lui-même, avec une magnificence, une profuſion, (*En ſouriant.*) & j'ai compagnie.

FRONTIN.

Compagnie ?...

VALERE.

Oui : trois jeunes eſclaves fort jolies, qu'il fit acheter il y a quatre jours ; & que l'on me préſenta de ſa part.

FRONTIN.

Oh ! cela s'appelle faire bien les choſes ! On n'a point de ces procédés-là en France ; & voilà un honnête Turc ! Monſieur, des trois, n'y en auroit-il pas une, dont vous ſeriez déja un peu dégoûté ?

VALERE.

J'entends..... & les épaules ne te font plus tant de mal !

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, c'eſt.... qu'en vérité.... j'ai toujours beaucoup aimé le beau ſexe.

VALERE.

Et moi auſſi. Mais tu devrois aſſez me connoître, pour être perſuadé qu'avec les habits du pays, je n'en ai pas pris les mœurs ; & que j'ai toujours la délicateſſe d'un François....

FRONTIN.

De la délicateſſe ! quoi ? vous vous amuſez à tâcher de gagner le cœur avant.... Ah ! ſi j'étois à votre place....

VALERE.

Heureuſement, pour ces trois jeunes perſonnes, tu n'y es pas.... Mais j'apperçois Oſmin, ton libérateur & le mien. Jette-toi à ſes pieds pour le remercier....

SCENE II.

VALERE, OSMIN, FRONTIN.

OSMIN.

BON JOUR, mon cher Valere. (*En regardant Frontin qui s'eſt jetté à ſes pieds.*) Ah ! voilà apparemment ce Domeſtique que vous ſouhaitiez tant de retrouver ? On m'a dit, ce matin, qu'on l'avoit racheté. J'ai ordonné, tout de ſuite, qu'on vous l'amenât.

VALERE.

J'éprouve chaque jour, à chaque inſtant, de nouveaux traits de votre bonté, de votre généroſité....

OSMIN, *à Frontin.*

Leve-toi, mon ami. Croyez, mon cher Valere, que rien au monde ne m'eſt plus cher que

le plaiſir de vous obliger. J'ai eu mille embarras, tous ces jours-ci; je n'ai pu venir vous voir. Eh bien, nos trois jeunes eſclaves? Comment va le petit ménage? Se porte-t-on bien? Où en êtes-vous?

VALERE.

A ne ſavoir pas encore pour laquelle mon cœur ſe déterminera.

OSMIN.

Vous les trouvez également aimables.

VALERE.

Adorables, toutes les trois!

OSMIN, *en l'embraſſant.*

Que je vous embraſſe, mon cher rival!

VALERE.

Votre rival?

OSMIN.

Oui.

VALERE.

Comment! on m'avoit dit que vous me les donniez?

OSMIN.

Sans doute: vous en êtes le maître; elles ſont à vous.... comme ſi vous les aviez épouſées. Mais, en vous les donnant, je n'ai pas prétendu y renoncer: au contraire, quand on les amena chez moi, j'eus le tems de les conſidérer, à travers une jalouſie, ſans qu'elles me viſſent; je les trouvai charmantes!...

VALERE.

Eh ! pourquoi donc ne les gardiez-vous pas?

OSMIN.

Ecoutez-moi, mon cher ami. A la mort de mon pere, qui m'a laiſſé la fortune la plus brillante, je penſai comme tous les jeunes gens; je n'imaginai rien d'égal au plaiſir d'avoir un ſerrail. On m'amena de tous côtés des objets raviſſans. Mais croiriez-vous que plus mon tréſor augmentoit, & moins je m'en ſouciois ? Ces idées ſi délicieuſes, que je m'étois faites d'avance, ſembloient s'évanouir au moment de la poſſeſſion. A la vue de toutes ces beautés, que j'avois tant deſirées avant que de les avoir, j'avois beau me reprocher l'indolente tranquillité de mon cœur, je ne pouvois la vaincre. Je ſentis que la liberté d'être heureux, ôte le goût & l'empreſſement de le devenir; & je réſolus de n'avoir plus de femmes à moi.

VALERE.

Parbleu, mon cher Patron, je vous entends: il vous faut le piquant de l'intrigue, un rival, des difficultés à ſurmonter, des plaiſirs dérobés, en un mot, des femmes aux autres ?

OSMIN.

Hélas oui ! & pour vous développer toute la bizarrerie de mon cœur, j'adore ces trois jeunes perſonnes, depuis que je vous les ai données; je ſuis ſans ceſſe occupé d'elles & de leurs charmes...

VALERE.

Eh bien ! reprenez-les.

OSMIN.

Mais ſongez donc que je ne m'en ſoucierois plus, ſi elles étoient à moi !

VALERE.

Que voulez-vous donc ?

OSMIN.

Que vous les gardiez ; que vous en ſoyez poſſeſſeur ; qu'à chaque inſtant du jour, vous puiſſiez les voir, leur parler, être à portée d'employer tous les moyens que vous croirez propres à vous en faire aimer ; tandis que par ruſe & ſecrétement, je tâcherai de m'introduire auprès d'elles, & de vous ſupplanter dans leur cœur.

VALERE.

Oh ! volontiers ; je ſuis François ; vous piquez un peu trop mon amour propre ; je veux, mon cher rival, vous faciliter moi-même les moyens de leur parler ; je vais leur dire que quelques affaires m'obligent d'aller à la ville, & que j'y reſterai juſqu'à demain au ſoir.

OSMIN.

Et en effet vous vous abſenterez, & ne reviendrez que demain ?

VALERE.

Soyez-en ſûr.

OSMIN, *l'embraſſant.*

Vous êtes bien honnête !

VALERE.

Oh ! dans mon pays, les maris même le ſont...

J'Avois jeté sur le papier quelques scenes du premier, du second & du troisieme acte de cette Comédie. Une Dame que je consultois ordinairement sur ce que je faisois, trouva que deux de ces scenes étoient absolument trop vives, & que toutes les autres étoient plus que froides : je pris de l'humeur ; nous nous brouillâmes ; & lors du raccommodement, je jurai de ne plus penser à cette Comédie ; & j'ai tenu parole. D'ailleurs, je commençois à m'occuper de mes Essais Historiques sur Paris.

DANS un petit ouvrage qui a pour titre : *Lettres ſur l'état préſent de nos Spectacles*, M. de la Dixmerie avoit dit que la Tragédie d'Iphigénie en Aulide étoit terminée par un récit qui ne produiſoit qu'un effet médiocre, quoique l'expreſſion & les détails en ſoient très-beaux. Quel effet, au contraire, avoit-il ajouté, ne produiroit pas l'action que renferme ce récit, ſi elle étoit placée ſous les yeux du Spectateur? Si l'on voyoit d'un côté Achille, menaçant & furieux, s'emparer d'Iphigénie, placer autour d'elle une troupe de guerriers; Clytemneſtre, les exciter à défendre les jours de ſa fille; Agamemnon, près de l'autel,

Pour détourner les yeux des meurtres qu'il préſage,
Ou pour cacher ſes pleurs, ſe couvrir le viſage.

Eriphile, par ſon inquiétude & ſon maintien,

Du fatal ſacrifice accuſant la lenteur.

Si l'on voyoit, d'un autre côté, briller les armes menaçantes des Grecs; ſi tout annonçoit un combat inévitable & ſanglant, & qu'alors Calchas, s'avançant entre les deux partis, & ſuſpendant le carnage, prononçât, d'une voix prophétique, ces vers de Racine :

Vous, Achille, & vous, Grecs; qu'on m'écoute.

Si, lorſque ce grand Prêtre s'avance pour ſaiſir Eriphile, elle lui crioit :

Arrête & ne m'approche pas :
Le ſang de ces héros dont tu me fais deſcendre,
Sans tes profanes mains ſaura bien ſe répandre...

Si, en parlant ainſi, elle couroit prendre ſur l'autel le couteau ſacré, s'en frappoit, expiroit, & qu'un coup de tonnerre accompagnât ce ſacrifice ; un pareil dénouement n'acheveroit-il pas de faire un chef-d'œuvre de cette Tragédie ?

On n'oſoit preſque rien, en fait d'action tragique, du temps de Racine ; il eſt à croire que s'il avoit compoſé cette Tragédie de nos jours, il eût oſé davantage.

On parloit chez Madame la Ducheſſe de ***, de cette idée de M. de la Dixmerie. Je dis que je croyois qu'on pouvoit la remplir, en conſervant les mêmes vers de Racine, & en n'y en ajoutant que ſept ou huit pour lier le ſpectacle. Je l'exécutai le même ſoir. On m'engagea à communiquer aux Comédiens ce que j'avois fait ; ils en parurent contens, & donnerent ce nouveau dénouement le 31 Juillet 1769 : le voici :

IPHIGÉNIE.

MADAME, & rappellant votre vertu ſublime...
Euribate, à l'autel conduiſez la victime.

En prononçant ces deux derniers vers de la troiſieme ſcene du cinquieme acte, Iphigénie s'avance aux ſoldats qu'Euribate a amenés, & dont les uns l'entourent, tandis que les autres ferment le paſſage à Clytemneſtre.

CLYTEMNESTRE.

Ah! vous n'irez pas ſeule; & je ne prétends pas...
Mais on ſe jette en foule au-devant de mes pas...
Barbares, contentez votre ſoif ſanguinaire.

ÉGINE.

Qu'eſpérez-vous, Madame? & que pouvez-vous faire?

Calchas vient ſe placer à l'autel; il eſt ſuivi d'Agamemnon qui ſe couvre le viſage de ſes mains. Eryphile & ſa confidente ſont aſſez près de lui.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me conſume en d'impuiſſans efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je ſors.
Quel tourment! quelle horreur! ô mere infortunée!
De funebres feſtons, ma fille couronnée,

Tend la gorge aux couteaux par ſon pere apprêtés...
C'eſt le pur ſang des Dieux... inhumains, arrêtez...
Que vois-je! Achille accourt; ah! le ſort ſe déclare.

ACHILLE.

Fuyez, lâches bourreaux: tremble, Prêtre barbare.

Le fer à la main, ſuivi de cinq ou ſix des ſiens, il ſe précipite ſur les ſoldats qui emmenent Iphigénie, les enfonce & leur arrache cette Princeſſe; il la tient par la main; elle ſemble faire quelque réſiſtance pour le ſuivre.

IPHIGÉNIE.

Seigneur...

CLYTEMNESTRE, *allant à elle.*

C'eſt ton époux, c'eſt notre unique appui;
Achille eſt le ſeul Dieu qui nous reſte aujourd'hui.

Il les place au milieu de ſes Theſſaliens qui ſe preſſent d'arriver & qui ſe rangent ſur un côté du Théâtre, tandis que les Grecs arrivent auſſi du côté oppoſé.

ACHILLE, *aux Grecs.*

Venez me l'arracher.

ULISSE.

Oui, contre un ſacrilége;
Nous ſaurons des autels venger le privilége.

ACHILLE.

De ton zele affecté, ce fer va dans l'inſtant

T'envoyer aux enfers ſubir le châtiment.
Eſt-ce donc la valeur en toi que l'on redoute.
Perfides!...
Les Theſſaliens & les Grecs baiſſent les piques & vont s'attaquer.

CALCHAS *s'avançant entr'eux.*

Vous, Achille, & vous Grecs, qu'on m'écoute:
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique ſon oracle, & m'inſtruit de ſon choix.
Un autre ſang d'Hélene, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée y doit laiſſer la vie.
Théſée avec Hélene uni ſecrettement,
Fit ſuccéder l'hymen à ſon enlevement:
Une fille en ſortit que ſa mere a célée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée:
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;
D'un ſiniſtre avenir je menaçai ſes jours.
Sous un nom emprunté, ſa noire deſtinée,
Et ſes propres fureurs ici l'ont amenée;
C'eſt d'elle dont les dieux ordonnent le trépas...
C'eſt la victime...

Il s'avance pour la ſaiſir.

ERYPHILE.

Arrête, & ne m'approche pas.
Le ſang de ces héros dont tu me fais deſcendre,
Sans tes profanes mains ſaura bien ſe répandre.
Elle prend le couteau ſur l'autel, ſe frappe & tombe dans les bras de ſa confidente. Le tonnerre gronde; le bûcher s'allume...

CALCHAS, *à Achille.*

Elle expire; & des Dieux reſpectant les décrets,
Allons de votre hymen achever les apprêts.

TOut dénouement en action dépend entiérement de l'exécution; elle fut confuſe; & il n'étoit guere poſſible qu'elle ne le fût, les ſoldats qui devoient ſe mouvoir ſur un terrein peu étendu, n'ayant preſque pas été exercés aux mouvemens qu'il leur falloit faire. Au lieu de mettre l'autel au milieu du Théâtre, il falloit le placer au fond ſous une tente ouverte. D'ailleurs je ne rappelle ici ce dénouement, qu'afin que les perſonnes qui en ont entendu parler, voient que le deſſein de l'arranger, ne pouvoit pas être ſuſceptible de la plus légere apparence de gloriole & de prétention: l'idée n'étoit pas de moi; & je n'y inſérois que dix ou douze vers pour lier le ſpectacle.

LETTRE
A M. DE SAINT-AUBIN.

Sur la Retraite de Mademoiſelle Dangeville.

VOus me demandez mon ſentiment, Monſieur, ſur un tableau auquel vous travaillez. Il repréſentera, dites-vous, *Thalie* éplorée qui fait tous ſes efforts pour retenir une Actrice qui veut la quitter. Je ne doute point de l'habileté de votre pinceau; je vous dirai ſeulement qu'il y a des objets qui ſont moins du reſſort de l'imagination que du ſentiment. Je ſuis perſuadé que *Thalie* aura l'attitude & toute l'expreſſion convenable; mais l'Actrice, cette Actrice divine, ſon front, ſes yeux, ſa bouche, tous ſes traits ſi délicatement aſſortis pour lui compoſer la phyſionomie la plus aimable & la plus piquante; ſa taille de Nymphe, ſon maintien libre, aiſé, & toujours décent; Mademoiſelle *Dangeville* enfin, (car ſa retraite du Théâtre eſt le ſujet de votre tableau) Mademoiſelle *Dangeville*, Monſieur, peut-on eſpérer de la bien peindre! Avec de l'intelligence, de l'étude & de la réflexion, on peut ſe perfectionner le goût & devenir une Actrice très-

brillante; mais l'Actrice de génie eſt bien rare; & il y a la même différence qu'entre *Moliere* & un Auteur qui n'a que de l'eſprit. Nous avons vu Mademoiſelle *Dangeville* jouer dans les caracteres les plus oppoſés, & les ſaiſir toujours de façon que nous en ſommes encore à ne pouvoir nous dire dans lequel nous l'aimions le plus. On aura de la peine à s'imaginer que la même perſonne ait pu jouer, avec une égale ſupériorité, *l'indiſcrete* dans *l'Ambitieux*; *Martine* dans *les Femmes Savantes*; *la Comteſſe* dans *les Mœurs du Tems*; *Colette* dans *les Trois Couſines*; *Mr Orgon* dans *le Complaiſant*; *la Fauſſe Agnès* dans *le Poëte Campagnard*; *la Baronne d'Olban* dans *Nanine*; *l'Amour* dans *les Graces*; *Camille* dans *Egérie*; *Florine* dans *le Rival ſuppoſé*, & tant d'autres rôles ſi différens. Combien de fois, à la premiere repréſentation d'une Comédie, a-t-elle procuré des applaudiſſemens à des endroits où l'Auteur n'en attendoit pas? Je me ſouviens que le célebre *Néricaut Deſtouches*, dont on alloit jouer une Piece nouvelle, craignoit pour un monologue & quelques traits dans le cinquieme Acte; il vouloit les ſupprimer: *donnez-vous en bien de garde*, lui dit-elle; *je vous réponds que ce monologue & ces traits ſeront fort applaudis*. En effet, elle joua le tout avec un naturel, des graces, une naïveté, qui déciderent la réuſſite, & triompherent de tous les efforts qu'une indigne cabale avoit faits, pen-

dant les quatre premiers Actes, pour faire tomber cette Comédie.

Ce qui acheve de caractériſer la perſonne de génie dans Mademoiſelle *Dangeville*, c'eſt qu'elle eſt ſimple, vraie, modeſte, timide même, n'ayant jamais le ton orgueilleux du talent, mais toujours celui d'une fille bien élevée; ignorant d'ailleurs toute cabale; &, dans le centre de la tracaſſerie, n'en ayant jamais fait aucune.

J'ai cru, Monſieur, puiſque vous me conſultiez, que je devois vous communiquer mes idées ſur ſon caractere; parce qu'il me ſemble qu'on doit commencer par connoître celui de la perſonne qu'on veut peindre. Je ſouhaite que vous réuſſiſſiez; je ſouhaite que vous puiſſiez ſaiſir cette ame fine, naturelle, délicate & ſenſible, qui vit, qui parle, qui voltige & badine ſans ceſſe dans ſes yeux, ſa bouche & dans tous ſes traits. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, *Saint-Foix*.

F I N.

LETTRES TURQUES.

LETTRE PREMIERE.

Roſalide à Fatime, au Serrail du Boſtangi Bachi.

JE ſuis en France, ma chere ſœur; nous arrivâmes, il y a ſix jours, à Marſeille. Quand je vis la terre, juge de mes tranſports & de ma joie par l'inquiétude cruelle où j'avois été pendant tout le trajet. Je craignois ſans ceſſe que le vent ne vint à changer, & ne nous rejettât ſur les côtes que nous quittions; je craignois que quelque Vaiſſeau Turc ne nous pourſuivît, & ne m'arrachât mon cher *Mazare*. Si ce malheur nous fût arrivé, tu ſais dans quels ſupplices il eût perdu une vie, à laquelle la mienne eſt attachée. Le jour, aux moindres cris de l'équipage, j'étois dans les plus vives alarmes; & la nuit je ne faiſois que des ſonges effrayans. Mais enfin nous voici au port; & nos cœurs s'y livrent à cette ſatisfaction ſi délicieuſe de deux

tendres amans, échappés aux dangers, & à qui l'amour & la fortune ſemblent aſſurer déſormais un bonheur pur & tranquille.

J'ai eu la viſite des premieres Dames de la Ville; j'ai mangé chez elles; car on mange les uns chez les autres dans ce pays-ci. On voit à la même table des hommes & des femmes qui ne ſont point mariés enſemble. Un mari même évite de ſe trouver dans les maiſons où va ſa femme; & l'on diroit au ſoin qu'il prend de ne point paroître avec elle pendant le jour, qu'on eſt convenu dans la ſociété, que c'eſt le temps des amans. Je te parle des gens de qualité; car j'ai cru remarquer que le Négociant, le Bourgeois parle à ſa ſienne publiquement, ſe promene avec elle tête levée, & même lui donne le bras.

J'ai exigé de *Mazaro* que nous laiſſerions ignorer pendant quelque temps que je ſais le François; (1) cela me met dans le cas de n'être point obligée de parler. J'entends, j'écoute, je regarde, j'obſerve, j'examine tout. Quand je ſerai un peu plus au fait des mœurs, des

(1) La mere de Fatime & de Roſalide étoit de Toulon; elle avoit appris le François à ſes deux filles, & avoit tâché de les élever dans ſa Religion: ſes ſoins réuſſirent à l'égard de Roſalide, qui étoit la Cadette; il y avoit quatre ans qu'elle avoit perdu ſa mere, lorſqu'elle paſſa en France.

uſages, & ſur-tout de la *Politeſſe* de cette Nation-ci, car j'y entends ſans ceſſe répéter ce mot, alors je pourrai me mêler comme une autre à la converſation. Mais Dieu me garde d'aſſaſſiner jamais les gens de mon babil, comme font quelques femmes, & ſur-tout certains petits hommes, vêtus de noir, que j'ai eu le malheur de rencontrer dans preſque toutes les maiſons où l'on m'a menée. Croirois-tu, ma chere ſœur, qu'ils ſont flattés qu'on leur diſe qu'ils ſont vifs, étourdis, ſémillans, de vrais papillons? La ſotte eſpece!

Je pars après demain pour Paris; je t'écrirai dès que j'y ſerai arrivée. Je t'envoie la copie d'une Lettre de *Mazaro* à un de ſes parens; je ne doute point du plaiſir que tu auras à la lire, par la part qu'a dans ce récit une ſœur qui t'aime, & qui t'aimera toute ſa vie bien tendrement, en quelque pays du monde qu'elle ſoit. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE II.

Du Comte Mazaro au Marquis Piniani, à Veniſe.

TU ſçais, mon cher couſin, qu'une malheureuſe affaire d'honneur m'obligea de quitter ma patrie. Le vaiſſeau où je m'embarquai pour paſſer en Sicile, fut attaqué par un Corſaire de Smirne; je ne te ferai point l'inutile relation de notre combat. Il s'en falloit de beaucoup que nous ne fuſſions à forces égales; nous fûmes pris, mis aux fers, conduits & vendus à Conſtantinople. Le Chef des eſclaves du grand-Viſir *Hoſſein* m'acheta & m'employa à la culture des jardins.

Il y avoit près de trois mois que j'y gémiſſois dans le plus rude eſclavage, lorſqu'un jour le Viſir s'approcha de l'endroit où je travaillois. Après m'avoir conſidéré aſſez long-temps avec beaucoup d'attention, il me fit pluſieurs queſtions ſur ma naiſſance & ſur mon pays. Je ne cherchai point à lui déguiſer la vérité. Il me parut touché de l'aviliſſement où me réduiſoit la fortune; il ordonna qu'on me traitât avec douceur; & depuis, il ne ſe promenoit jamais, qu'il ne m'appellât pour s'entretenir quelques momens avec moi.

L'heure

L'heure où il avoit coutume de paroître étoit déja paſſée, quand un ſoir je le vis venir avec une jeune perſonne au-devant de qui je puis dire que mon cœur vola. A chaque pas qu'elle faiſoit, je le ſentois treſſaillir. Oui, j'aimois déja, quoique je ne puſſe pas encore bien diſtinguer les charmes que j'allois adorer. Elle approcha; & le Viſir s'arrêta pour me parler; mais immobile, & ſans lui répondre, j'étois dans cet étonnement où le cœur enchanté croit que les yeux ne lui portent pas encore aſſez tout le plaiſir qu'il devroit goûter. Il ſourit de mon déſordre en regardant ſa fille; car c'étoit elle : elle rougit, & s'appuyant ſur ſon bras, le fit tourner dans une autre allée.

Je paſſai le reſte du ſoir & toute la nuit dans un trouble & une agitation qui ne me permirent pas de fermer l'œil. L'adorable fille d'Huſſem fut ſans ceſſe préſente à ma penſée : je me ſentois entraîné par un penchant plus fort mille fois que toutes les réflexions, & auquel j'aurois voulu vainement réſiſter. Dès qu'il fut jour, je me rendis au jardin; j'allai me mettre ſur le banc où elle s'étoit aſſiſe la veille; je regardois tous les endroits où elle avoit paſſé. Que devins-je ! Non, il n'eſt pas poſſible d'exprimer ce que je reſſentis, lorſqu'une de ſes eſclaves, m'arrachant à ma réverie, vint me dire de ſa part de lui porter des fleurs. Avec quel empreſſement j'allai les cueillir ! avec quelle émotion je les portai ! Qu'alors l'emploi où l'eſclavage m'attachoit

me parut brillant ! & que l'amour pare avantageuſement tout ce qui l'approche de ſon objet ! Elle étoit encore au lit ; elle en ſortit ſes beaux bras pour aſſembler ces fleurs ; & dans le mouvement qu'elle fit, il me ſembla que j'en voyois ſortir toutes les grâces, les amours, tous les charmes de la nature. Son pere lui avoit dit que je jouois de pluſieurs inſtrumens ; elle me marqua qu'elle ſouhaitoit de m'entendre : je m'approchai d'un clavecin. Après avoir préludé par quelques airs Italiens, je chantai, en m'accompagnant, des paroles qui avoient beaucoup de rapport à ma ſituation. Il me parut qu'elle m'écoutoit avec une certaine attention, que le plaiſir ſeul de l'oreille ne fixoit pas. Que te dirai-je, mon cher Couſin ? Ces précieux inſtans furent ſuivis de mille autres. Il ne ſe paſſoit plus de jour, que je ne la viſſe, & que je ne reſtaſſe deux ou trois heures avec elle. Malgré tout l'amour dont je brûlois, timide, confus, toujours embarraſſé en lui parlant, je n'aurois jamais oſé me déclarer, ſi le hazard ne m'eût favoriſé d'un interprete, auquel je ne m'attendois pas.

Je m'étois amuſé à élever des oiſeaux & à leur apprendre à répéter quelques airs ; j'en avois inſtruit un plus chéri que les autres à prononcer, *je vous aime*. Un matin que j'entrois chez Roſalide, il vole de deſſus mon épaule à ſon cou, & en lui becquetant l'oreille, il lui dit, *je vous aime*. Ah ! qu'il eſt joli, s'écria-t-elle,

en le baiſant! Mon fidele écolier lui ſouffle encore dans la bouche, *je vous aime*; & à chaque careſſe qu'elle continua de lui faire, il répéta ſa leçon à merveille. Mais ne ſçait-il que cela, me demanda-t-elle? Il attend, lui dis-je, votre réponſe: il la ſçait déja, me répondit-elle; appellez-le; il vous la dira. J'allois me jetter à ſes genoux, lorſque ſon pere entra. Il fallut me retirer ſans pouvoir lui exprimer, que par mes regards, tout le raviſſement dont mon cœur étoit comblé.

J'eſpérois qu'elle viendroit le ſoir au jardin. J'attendis la fin du jour avec une impatience égale à mon amour. Je ne pouvois ni rêver, ni me diſtraire; je me promenois, je m'aſſeyois, je voulois quelquefois me mettre au travail; & dans l'inſtant je le quittois: on eût dit que je croyois qu'à force de changer de place, je ferois avancer le moment que je deſirois. Enfin la nuit approchoit; & je ne vis venir que le Viſir: il avoit l'air ſombre & abbatu; il me fit ſigne de le ſuivre dans une allée couverte; & lorſque nous y fûmes, il me parla à peu près dans ces termes.

" Je ſuis né à Salonique de parens Grecs; „ je fus amené à Conſtantinople, eſclave com- „ me tu l'es. Mon activité, mon zele, & „ peut-être quelques agrémens dans ma figure, „ me firent remarquer de la Sultane mere; elle „ m'employa dans différentes affaires où j'eus „ le bonheur de réuſſir. Lorſque ſon fils fut

„ en âge de gouverner par lui-même, elle lui
„ parla de moi ſi avantageuſement, qu'il me
„ prit à ſon ſervice. Je fus d'abord Capigi-Ba-
„ chi; enſuite élevé à la dignité de Bacha d'A-
„ lep, & quelques années après à celle de
„ Gouverneur général de la Méſopotamie. (1)
„ Le Sophi s'étoit emparé d'une partie de cette
„ province, & ſe flattoit d'en achever la con-
„ quête dans la prochaine campagne. En moins
„ de quatre mois, non-ſeulement je lui enlevai
„ ce qu'il avoit pris; mais je le réduiſis à dé-
„ fendre ſes propres frontieres, & bientôt à
„ demander la paix. Nous n'en avons jamais
„ fait une plus glorieuſe avec la Perſe. Dès
„ qu'elle fut conclue, le Sultan, pour récom-
„ penſer mes ſervices, & je pourrois même di-
„ re, pour ſatisfaire à la voix publique, me
„ rappella auprès de lui, & me confia le ſceau
„ de l'Empire. Depuis près de ſept années que
„ je ſuis Viſir, le ciel m'eſt témoin que je n'ai
„ jamais eu en vue que la gloire du Maître &
„ le bonheur des Sujets. Mais que n'invente
„ pas l'envie contre ceux qu'elle veut perdre?
„ Je m'apperçois depuis quelque temps que
„ ma faveur diminue, & que mes ennemis ſont
„ prêts à triompher. Pour prévenir le coup qui
„ me menace, je veux fuir chez les Chrétiens.
„ Je n'ai que deux filles. L'aînée eſt mariée au

(1) Le Diarbeck.

„ Boſtangi-Bachi. Tu connois la Cadette; tu
„ l'aimes; tu lui as plu. Sa mere, qui étoit Fran-
„ çoiſe, l'a élevée dans ta Religion. Je vous
„ unirai l'un à l'autre dans un pays de liberté.
„ Tâche de t'aſſurer d'un Vaiſſeau. Je ne te dis
„ rien ſur les précautions que tu dois prendre;
„ je me repoſe abſolument de tout ſur ton ami-
„ tié, tes ſoins & ta prudence „. En achevant ces mots, il voulut m'embraſſer. Je me précipitai à ſes genoux, & tâchai de lui exprimer tout l'attachement, toute la tendreſſe & la reconnoiſſance dont mon cœur étoit pénétré.

Le lendemain j'allai au port. La fortune qui ſembloit ne m'avoir jetté dans les fers, que pour me conduire au comble du bonheur, me fit rencontrer en y arrivant, un des hommes du monde en qui je pouvois avoir le plus de confiance; c'étoit un riche Négociant de Marſeille, qui faiſoit un gros commerce à Veniſe, & que j'avois vu ſouvent chez mon pere. A peine m'eut-il reconnu, que me ſerrant dans ſes bras, les larmes aux yeux, il m'offrit tout ce qui dépendoit de lui pour me tirer de l'eſclavage. Je ne balançai point à lui conter mon aventure. Après qu'il l'eut écoutée, il m'aſſura de nouveau que je pouvois diſpoſer de tout ce qui lui appartenoit; que ſon vaiſſeau étoit au port; qu'en cinq jours au plus tard il ſeroit en état de mettre à la voile, & qu'il prendroit des meſures ſi juſtes, qu'il eſpéroit que nous n'aurions pas de riſques à courir. Le Viſir à qui j'allai rendre compte

d'un ſi heureux commencement, m'ouvrit ſes tréſors; & en différens voyages, j'avois déja porté ſecrettement au Vaiſſeau plus de quatre millions en or & en pierreries. Nous devions nous embarquer la nuit du ſurlendemain, lorſqu'en rentrant le ſoir du quatrieme jour au Palais, j'appris que mon Maître, mon bienfaiteur, mon pere, cet homme ſi reſpectable, & à qui j'avois tant d'obligations, avoit été prévenu par ſes ennemis. J'eus le ſpectacle affreux des Muets & des Capigis qui portoient ſa tête au Sultan.

Ma chere Roſalide ſe retira chez ſa ſœur. Pluſieurs jours s'écoulerent ſans que j'entendiſſe parler d'elle. J'étois accablé de douleur, & dans les plus vives inquiétudes. Enfin elle m'écrivit de continuer à préparer tout pour notre départ. Je lui fis réponſe que tout étoit prêt; que je n'attendois que ſes ordres; que le vent étoit favorable; & que, ſi elle vouloit me marquer où je pourrois l'aller prendre, nous ſerions loin de Conſtantinople avant la fin de la nuit. Je la vis bientôt arriver, déguiſée en jeune Arménien. Notre navigation a été des plus heureuſes: nous arrivâmes hier à Marſeille. Dès que j'y aurai fini quelques affaires, nous partirons pour Paris. Viens nous y joindre, mon cher Couſin; viens y jouir du plaiſir de voir ton ami au comble de la félicité. Je ſuis, mon cher Couſin, &c.

LETTRE II.

Roſalide à Fatime.

JE ſuis à Paris depuis huit jours. Il n'eſt pas aiſé de démêler ſi les François aiment véritablement les Etrangers, ou s'ils n'ont que la vanité, l'eſpece de coquetterie de s'en faire aimer. Croiroient-ils que, par toutes ſortes de bonnes façons, ils doivent tâcher d'adoucir le malheur d'une perſonne, envers qui la nature a été aſſez marâtre, pour ne l'avoir pas fait naître Françoiſe? Je ne ſais; mais il eſt ſûr qu'il n'y a point de politeſſes, d'égards, de prévenances & d'attentions qu'on ne me marque en toute occaſion; juſqu'au petit peuple s'empreſſe, & ſemble vouloir faire les honneurs de la France.

La bonne humeur qui fait le fond du caractere de cette Nation-ci, aideroit beaucoup à me perſuader qu'elle eſt naturellement bienfaiſante. On rit de tems en tems dans les autres pays; ici on rit toujours: il y regne un ton, un air d'enjouement & de gaieté qui frappe d'abord tout étranger.

Mazaro convient que le François a l'ame noble & généreuſe; mais il prétend que la fureur d'être à la mode, de briller, d'être cité, de paſſer pour avoir du feu, de l'imagination, &

des faillies, le rend étourdi, frivole, indiſcret & méchant. Il y a, dit-il, mille gens dans Paris qui s'eſtiment dédommagés de tout, pourvu qu'on croie qu'ils ont de l'eſprit. Il me contoit hier qu'un homme, dont tout le bien conſiſtoit en rentes ſur la Ville, en perdit les deux tiers par un nouvel Edit du Roi. Il fut d'abord conſterné; mais en déplorant ſon malheur, il lui vint un trait contre le Miniſtre; il le mit en chanſon : elle courut, fut trouvée plaiſante; le voilà conſolé.

Tu me demanderas, ſans doute, ſi les Françoiſes ſont belles : on peut croire que non; mais il eſt impoſſible de ſentir qu'elles ne le ſont pas : ſans les avoir vues, on peindra la beauté, jamais les graces.

Je t'envoie toutes ſortes de coëffures, de parures, & les étoffes les plus nouvelles. Je prie la perſonne à qui je les adreſſe à Marſeille, de te les faire tenir le plutôt qu'il ſera poſſible. Mais quelque diligence qu'elle faſſe, elles ne ſeront déja plus de mode ici quand tu les recevras. Adieu, ma chere ſœur.

LETTRE III.

Roſalide à Fatime

UNE parente de Mazaro me propoſa hier de ſortir avec elle. Notre carroſſe arrêta vis-à-vis d'une maiſon où nous entrâmes à travers une troupe de gens armés qui s'ouvrit pour nous laiſſer paſſer. Nous montâmes à une petite chambre que l'on referma ſur nous avec un grand bruit de clefs; nous étions dans l'obſcurité; & je ne ſavois que penſer de l'endroit où l'on m'avoit conduite, lorſque pluſieurs lumieres, d'une odeur fort déſagréable, commencerent à éclairer une grande ſalle aſſez mal décorée: à ce qu'on m'en avoit déja dit, je reconnus aiſément que j'étois à la Comédie.

C'eſt un lieu où les François s'aſſemblent à une certaine heure pour y pleurer ſur la triſte deſtinée de quelques héros qu'ils n'ont jamais ni vus, ni connus, & pour y rire des défauts, des foibleſſes, des vices & des ridicules de leurs parens, de leurs amis, & des perſonnes avec qui ils vivent tous les jours.

Un Abbé connu de la Dame avec qui j'étois, vint ſe placer dans notre loge; c'eſt ſans contredit l'Eccléſiaſtique du Royaume le plus au fait de l'hiſtoire ſecrete des différens Spectacles. Il fut ſans doute charmé de trouver une Etran-

gere avec qui pouvoir étaler tout ſon ſavoir. Il m'apprit les noms, ſurnoms, l'âge, les talens, les bonnes & les mauvaiſes qualités de toutes les Actrices, une partie des amans à qui elles avoient appartenu, & ceux qui les avoient actuellement. Telle à qui je n'aurois pas donné plus de vingt-cinq ans, étoit, ſelon lui, depuis près de trente, fille de théâtre, mere de pluſieurs enfans, & cependant recherchée comme dans ſa nouveauté. C'eſt le miracle des houris du paradis du Prophete.

Laiſſant à part la vie intérieure de ces Demoiſelles, je conçois qu'une Comédienne peut trouver bien de l'agrément dans ſon état. Il lui fournit ſans ceſſe de nouvelles occaſions de contenter ce deſir de plaire ſi naturel à notre ſexe. Elle a preſque tous les jours le plaiſir d'eſſayer ſes charmes ſous différens habillemens, ſous différentes parures. N'eſt-elle pas même en droit de penſer, qu'elle ne doit les douceurs de ſa ſituation qu'à ſon propre mérite? Par quelle bizarrerie de préjugés ſe mettra-t-elle au-deſſous de cette femme dont la naiſſance n'eſt pas au-deſſus de la ſienne, & qui ne brille que de l'éclat emprunté de la fortune & des fripponneries de ſon mari? Je ne vois pas qu'il ſoit plus noble d'exercer ſon eſprit à imaginer quelque nouvelle taxe ſur la Nation, que d'employer ſes talens à l'amuſer. J'irai demain à l'Opéra. On m'a beaucoup vanté ce ſpectacle; nous verrons. Adieu, ma chere Fatime, aime toujours Roſalide.

LETTRE IV.

Roſalide à Fatime.

JE ſors de l'Opéra. Ce ſpectacle a tenu pendant trois heures mon eſprit, mes yeux & mes oreilles dans un ſi grand enchantement, que je ne conçois pas qu'il y ait des perſonnes aſſez ennemies de leurs plaiſirs, pour ne vouloir pas s'y amuſer, & pour s'obſtiner à répéter ſans ceſſe, qu'il eſt ridicule qu'un homme vienne déplorer ſes malheurs, & ſe tuer en chantant. L'idée qu'elles ſe font du chant, & l'habitude de le regarder comme un enfant du plaiſir & de la joie, cauſent apparemment cette prévention, qui ſe diſſiperoit aiſément ſi elles le conſidéroient dans ſon eſſence réelle, c'eſt-à-dire, comme un ſimple arrangement de tons différens. Je ne pus m'empêcher de rire à la Comédie, lorſque je m'apperçus qu'un Roi rimoit exactement tout ce qu'il diſoit à ſa Maîtreſſe, à ſon Conſeil & à ſon Capitaine des Gardes. La rime qui ſe fait bien plus ſentir dans la ſimple déclamation que dans le chant, me parut une affectation puérile : elle rompt l'illuſion & ne produit aucune beauté ; au-lieu qu'à l'Opéra, cette ſuite, ce mélange, cette ſucceſſion variée de ſons pour peindre la haine, l'amour, la ja-

louſie, la fureur & la vengeance, donne ſelon moi, de la force, de la chaleur, de l'énergie, & une nouvelle expreſſion aux paroles; en un mot, il m'a ſemblé qu'à l'Opéra j'aurois été affectée quand même je n'aurois pas entendu le françois, & qu'au contraire à la Tragédie où l'on m'a menée, je n'entendois le françois que pour être choquée du langage peu naturel qu'on y parloit.

Je ſuppoſe que le Roi de France envoyât ſon Académie de Muſique peupler une Colonie déſerte, avec défenſes expreſſes à tous ceux qui la compoſent, de ſe rien dire, de ſe rien demander, enfin de ſe parler autrement que comme ils ſe parlent au théâtre : il n'eſt pas douteux qu'il naîtroit dans cette Iſle une poſtérité chantante, dont toutes les inflexions de la voix ſeroient élancées & meſurées, & que cette poſtérité, ſi elle rentroit un jour dans la patrie de ſes peres, trouveroit la diſſonnance des tons de nos converſations fort extraordinaire, & avec plus de raiſon, je crois, qu'on n'en a de ſe récrier contre la repréſentation de toute une action en muſique.

Les décorations, les habits, les chœurs, les machines & les divers changemens, rendent l'Opéra ſi magnifique & ſi ſurprenant, que ſi les ſauvages voiſins de l'Iſle, où dans ma ſuppoſition je l'ai relégué, aſſiſtoient à ſon ſpectacle, je ſuis perſuadée qu'ils croiroient voir véritablement des Divinités, & que, pour peu que Monſieur le Directeur eût d'eſprit & d'ambition, il

lui ſeroit aiſé de trancher du prophete, du légiſlateur, & de faire des proſélytes. A la tête des ſaintes & des dévotes de cette nouvelle loi, il ſeroit plaiſant de lire les noms de quelques Actrices dont on m'a conté les aventures. Mahomet ſuivi de ſa Cadizge, de deux ou trois autres femmes, & de quelques vagabonds, entreprit & vint à bout d'en établir une, dont les machines ſont plus groſſieres. J'eſpere toujours, ma chere Fatime, que les inſtructions que notre mere t'a données dans l'enfance, ne ſeront point perdues, & que tôt ou tard tes yeux ſe déſilleront aux clartés de la vraie religion : c'eſt la plus grande ſatisfaction que pût recevoir une ſœur qui t'aime bien tendrement. Adieu.

LETTRE V.

Roſalide à Fatime.

NOus étions hier cinq ou ſix femmes chez moi; entra un jeune homme des amis de Mazaro; on parloit de Conſtantinople. Conſtantinople! s'écria-t-il, en ſe laiſſant aller dans un fauteuil; Conſtantinople! Ah! Meſdames, c'eſt le ſéjour de mon ame! Un honnête Muſulman doit mener une vie bien délicieuſe! En quoi, Monſieur, lui demandai-je aſſez étonnée de ſon enthouſiaſme? Il n'y a à Conſtantinople ni bals,

ni aſſemblées, ni jeu, ni ſoupers, ni ſpectacles, ni ce concours d'arts, de ſciences & de talens qui fourniſſent chaque jour dans Paris de nouveaux amuſemens.... Cela ſe peut, Madame, me répondit-il, cela ſe peut: mais le plaiſir d'avoir un Serrail! Pour avoir un Serrail, répliquai-je, il faut être riche; & je ne vois pas qu'en France les gens qui le ſont & qui ont le cœur gâté, manquent plus de femmes qu'ailleurs. Si un Seigneur Turc a dix eſclaves, un Seigneur François n'a-t-il pas toute la Comédie, tout l'Opéra, toutes les jeunes filles qui poſtulent, & à qui il promet ſa protection pour y entrer, & cent autres? Il eſt vrai que ces Demoiſelles ne ſont pas abſolument en propre à lui comme en Turquie une eſclave à ſon maître; mais le droit de propriété en fait de femmes, n'eſt pas, je crois, ordinairement ce qui flatte le plus le goût de votre Nation. Il y a des cas, Madame, il y a des cas, s'écria de nouveau cet extravagant : eſt-il rien de plus doux que d'avoir à ſoi cinq ou ſix jolies enfans qu'on achete à l'âge de ſix, de ſept, de huit ans; & lorſqu'elles en ont treize.... Nous le priâmes de vouloir bien nous épargner ſes arrangemens de ménage, & de changer de converſation.

Ma chere ſœur, les loix ſont différentes chez les différens peuples; les mœurs des hommes ſont par-tout les mêmes. Je dirai plus, leur caractere eſt par-tout également injuſte, impérieux & tyrannique. S'il étoit permis à Paris d'*

voir pluſieurs femmes, elles y ſeroient peut-être auſſi captives qu'en Turquie; mais comme un François ne peut en avoir qu'une, il ne la cache pas, de peur que ſon voiſin ne cachât auſſi la ſienne. Quoiqu'il ait publiquement des maîtreſſes, en exige-t-il moins de fidélité de la malheureuſe qu'il a épouſée? Non, & ſi elle oſe ſe plaindre en juſtice, ſi elle prouve évidemment qu'il en uſe mal avec elle, devinerois-tu le jugement qui intervient? Il eſt digne des hommes; ce ſont eux qui le prononcent. On ordonne que cette infortunée entrera dans un couvent; c'eſt-à-dire, qu'en France on nous enferme, parce que nos maris ont tort avec nous, & en Turquie, parce que nous pourrions avoir tort avec eux; cela eſt indigne; cela révolte. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE VI.

Roſalide à Fatime.

JE n'ai jamais rien vu de ſi charmant, qu'une femme qui vint hier dans une maiſon où j'étois; je ne me laſſois point de la regarder, d'admirer ſon air, ſa taille, ſa démarche noble, ſon ſourire, je ne ſçais quoi de fin & d'engageant répandu ſur toute ſa phyſionomie. La jolie perſonne! dis-je à une Dame aſſiſe à côté de moi:

Eſt-elle mariée? Voilà ſon mari, me répondit-elle, en me montrant un jeune homme d'une figure très-aimable, qui étoit adoſſé à la cheminée; ils ont l'un & l'autre de la naiſſance, de grands biens, beaucoup d'eſprit; & cependant ils n'en ſont pas plus heureux : vous voyez, continua-t-elle, que ſes regards ſont attachés ſur elle; je ſuis ſûre qu'il ſe dit en lui-même, que rien n'eſt plus adorable; mais la juſtice que ſes yeux lui rendent, ne paſſe plus juſqu'à ſon cœur; la facilité à devenir heureux, lui ôte le goût, le plaiſir, & l'empreſſement de l'être..... J'entends, Madame, interrompis-je; c'eſt un de ces fats dont on m'a parlé, qui croyent qu'il eſt du bel air de ne ſe pas ſoucier de ſa femme? Ah! ne lui faites point cette injuſtice, reprit-elle; il marque à la ſienne toute l'eſtime, tous les égards & toutes les attentions imaginables; mais rien ne peut ſuppléer à l'amour; elle l'aime paſſionnément : il le ſait; il ſent combien elle doit ſouffrir; & il eſt ſans ceſſe déchiré par le remords de rendre malheureuſe une des perſonnes du monde qui mérite le moins de l'être.

Ma chere ſœur, j'ai vu notre pere éprouver cette même ſéchereſſe de cœur, & ſe la reprocher au milieu de vingt femmes charmantes, ſoumiſes à ſes plaiſirs, & qui toutes ſembloient n'aſpirer qu'au bonheur de lui plaire. Quelles ſommes n'a-t-il pas dépenſées pour acheter des eſclaves dont il ne ſe ſoucioit plus dès qu'elles

étoient dans ſon Serrail? Je regardois cet état d'inſenſibilité, cette privation de deſirs, comme une punition d'avoir voulu trop les irriter. Mais quand je vois que les cœurs les plus vertueux, & qui méritent le plus d'être comblés des douceurs de l'amour, n'en tombent pas moins dans ce même anéantiſſement, je t'avoue que je ne ſçais que penſer de la nature & des loix. Tout dans l'univers eſt-il donc imparfait? On ne doit avoir des deſirs que pour l'objet à qui l'hymen nous lie; & c'eſt ce même hymen, cette union ſi pure, ce nœud ſacré qui détruit ce qu'il légitime; que dis-je? ce qu'il ordonne! J'ai épouſé mon amant après bien des inquiétudes & des peines; ſa tendreſſe pour moi va juſqu'à l'adoration; mais peut-être que bientôt, ô ciel!..... Non, je ne dois rien craindre; nos cœurs étoient deſtinés l'un pour l'autre; mon bonheur eſt à jamais aſſuré; & rien ne pourroit l'égaler, ſi j'avois le plaiſir de t'avoir avec nous. Adieu, je t'embraſſe bien tendrement, ma chere Fatime.

LETTRE VII.

Roſalide à Fatime.

J'Ai été indiſpoſée pendant quelques jours ; mais j'ai eu toujours ſi bonne compagnie, que je ne ſuis ſortie qu'avec peine pour aller chercher ailleurs ce que je trouvois ſi commodément chez moi : il s'y eſt paſſé de ces ſcenes plaiſantes que la folle imagination du François crée, pour ainſi dire, de rien.

Viens que je t'embraſſe, mon cher Chevalier, diſoit hier un jeune homme à un de ſes amis. J'ai appris avec une vraie joie que tu as quitté cette Madame D*** ; ſçais-tu bien que cet amour-là commençoit à paroître bien long, bien ſérieux, & à te donner un travers dans le monde ? J'avois beau dire que parce que ton cœur s'amuſoit deux ou trois ſemaines de plus avec elle qu'avec une autre, il ne falloit pas précipiter ſon jugement ; que je te connoiſſois, & que cela finiroit bientôt, je ne perſuadois point : on ſe rappelloit, en ſouriant malignement, le jour que tu l'avois priſe ; & comme on ne peut pas diſconvenir qu'elle n'ait de l'eſprit & de la beauté, on ſe diſoit à l'oreille qu'elle t'avoit fixé. Eh ! quel mal y auroit-il, Monſieur, demanda une Dame de la compagnie à cet ennemi des

amours de durée, qu'une femme auſſi aimable que Madame D*** eût rendu le Chevalier conſtant ? Ah ! fi, fi donc, Madame, conſtant ! répondit-il ; entre nous, qu'eſt-ce qu'un homme conſtant ? Une eſpece d'animal aſſujetti, qui n'a plus qu'une allure, qui devient domeſtique, qui ne goûte plus le vin, qui fuit les petits ſoupers & ſes amis ; il me ſemble voir un mari qui fait un bon ménage. La conſtance marque un cœur étroit, un cœur qui n'a pas la force de ſeconder la nature qui lui préſente ſans ceſſe de nouveaux objets, pour l'aider à ſecouer le joug de celui qui l'a ſubjugué. En un mot, votre homme conſtant n'eſt ordinairement qu'un pareſſeux, qui, ſe méfiant de ſon merite, s'aſſoupit avec une conquête faite pour ne ſe pas donner la peine d'en entreprendre une autre qu'il pourroit manquer. En vérité, répliqua la même Dame qui avoit déja pris la parole, ce propos eſt bien étonnant dans la bouche de quelqu'un qu'on ſait attaché depuis deux ans à.... A une Comédienne, n'eſt-ce pas ? s'écria-t-il d'un ton ricaneur. Eh ! Madame, c'eſt l'inconſtance même qui entretient & perpétue mon goût pour cette Actrice : jamais Prothée ne fut plus admirable ; tantôt c'eſt une amante en pleurs qui regrette un perfide ; un autre jour, bergere innocente, elle voudroit ſe cacher à elle-même le trouble d'un amour naiſſant ; quelquefois c'eſt une coquette aimable qui m'amuſe par ſon eſprit ; enfin preſque tous les

ſoirs elle change d'attraits, de graces, de caractere, d'habits & de viſage même, ſi vous voulez. Mon imagination que ranime chaque jour une curioſité récente, avertit, preſſe mon cœur de deſirer, le ſéduit, l'enflamme; & dans le même objet je crois jouir d'Atalide, de Monime, de Célimene & de Cloë. Mais cela me rappelle qu'elle joue aujourd'hui dans une Piece nouvelle : c'eſt un pucelage; j'y cours; en effet il ſe leva & ſortit.

Aurois-tu jamais penſé, ma chere ſœur, qu'on pût traiter la conſtance de vertu ridicule; & que diras-tu d'une Nation où la plupart des hommes, dès l'âge de vingt-cinq ans, ſont déja privés des vrais plaiſirs de l'amour? Leur ame eſt flétrie; leur cœur eſt blazé; & leurs ſens mêmes ne ſe réveillent plus qu'à force de preſtiges & d'illuſions. Adieu, je t'embraſſe bien tendrement, ma chere Fatime.

LETTRE VIII.

Roſalide à Fatime.

J'ALLAI il y a quelques jours chez une femme très-aimable, d'un rang diſtingué, & de qui j'ai reçu mille prévenances & mille amitiés à mon arrivée en cette ville. Je la trouvai diſtraite, rêveuſe, inquiette; je la priai de me dire librement ſi je ne la gênois pas; au contraire, me répondit-elle en ſoupirant, je ſerai charmée que nous paſſions enſemble le reſte de la journée; je ſoulagerai peut-être un peu ma douleur en la confiant à une amie. J'aime, ajouta-elle, & j'aime un ingrat qui ménage d'autant moins mon cœur, qu'il s'en croit plus le maître; il y a quatre jours que je ne l'ai vu, quoique j'apprenne de toutes les perſonnes qui viennent chez moi, qu'il ſe multiplie, pour ainſi dire, & qu'on le rencontre par-tout. Elle s'interrompit à ces mots pour s'approcher de la fenêtre; un carroſſe venoit d'entrer dans la cour. Ah! le voici, s'écria-t-elle; & dans l'inſtant on annonça un jeune-homme dont la figure, il eſt vrai, me parut charmante; mais dont les manieres me firent bientôt mal augurer de ſon cœur.

Il y a long-temps qu'on ne vous a vu, Monſieur, lui dit-elle! — Que voulez-vous, Mada-

me, répondit-il, preſque ſans la regarder? on a des amis; j'ai fait deux dîners-ſoupers qui ont été pouſſés aſſez avant dans la nuit; j'ai dormi le jour, j'ai vu mes chevaux, j'en ai vendu, j'en ai troqué, j'ai joué, j'ai perdu; & je ſuis à préſent en quête de quelque Juif qui me prête de l'argent.

En achevant ce beau détail, il appella un grand chien qui l'avoit ſuivi, le careſſa, lui parla aſſez long-temps, & ne nous adreſſa la parole à notre tour que pour nous le vanter. Il ſe leve enſuite, ſe pavâne devant un miroir, y compoſe ſes grâces, raccommode une boucle de ſes cheveux qui lui couvroit trop l'oreille; & bientôt par une révérence légere, il annonce ſa retraite. — Quoi! vous ſortez ſi vîte, lui demanda ma trop foible amie? Vous reverra-t-on? — Oui.... cela ſe pourra, répondit-il de l'anti-chambre.... ce ſoir.... un de ces jours.

Ma chere ſœur, voilà comme j'ai vu un François traiter une femme dont il eſt adoré; & ce François reſſemble à bien d'autres. Dominés par l'amour-propre, gâtés par l'exemple, ambitieux ſur-tout, en entrant dans le monde, de parvenir à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes, leur amour naiſſant n'eſt ordinairement qu'un deſir de plaire, leur perſévérance qu'une ſuite de leur orgueil qui s'irrite, & s'étonne qu'on ne ſe rende pas d'abord; & ſouvent ce qui les flatte uniquement dans les fa-

veurs qu'on leur accorde, c'eſt l'idée qu'on n'a pu tenir contre tout leur mérite.

Un Turc achete une femme; elle ne l'a pas choiſi; il ne lui a donc nulle obligation de ſa poſſeſſion; & il eſt en quelque façon en droit de ne l'aller voir, qu'autant que ſon plaiſir l'y engage. Mais ici une femme eſt libre; elle pouvoit ſe déterminer en faveur de tout autre, que de l'amant à qui elle donne ſon cœur. Lorſqu'il a ſéduit ce cœur, lorſque dans le ſien la plus vive reconnoiſſance devroit ſe joindre à l'amour, il néglige, il abandonne, que dis-je? il ſe plaît à entendre gémir ſa conquête; ſa vanité triomphe à la vûe des larmes qu'il lui fait verſer. En amour, le Turc eſt peu délicat; le François eſt ingrat & perfide.

LETTRE IX.

Roſalide à Fatime.

QUE je me trompois lorſque je t'écrivis que les François étoient naturellement bons, humains & compatiſſans! Ah! ma chere ſœur, qu'ils ſont cruels! qu'ils ſont barbares! J'aſſiſtai hier à ce qu'ils appellent une Vêture. La jeune perſonne pour qui ſe faiſoit la cérémonie, ne paroiſſoit pas avoir plus de ſeize ans. Je ne chercherai point à te la peindre. Imagine-toi la

taille la plus noble, la phyſionomie la plus intéreſſante; imagine-toi l'innocence avec ſes grâces ſimples & naives, cet air de modeſtie & de douceur qui l'accompagne toujours; c'eſt elle; tu la vois. Après que l'aſſemblée l'eut bien conſidérée, on la dépouilla de ſes riches habits, pour lui en donner de ſombres & de lugubres; on coupa ſes beaux cheveux. Je pénétrois tout l'état de ſon ame, malgré les efforts qu'elle faiſoit pour ſe donner de la force contre ſa cruelle deſtinée; je la voyois de tems en tems frémir, pâlir, & ſes beaux yeux prêts à fondre en larmes; il fallut donner un libre cours aux miennes; je n'en pouvois plus; mon ſaiſiſſement m'étouffoit, il y avoit près d'une demi-heure que je ne reſpirois que par de longs ſoupirs.

Vous paroiſſez bien touchée! me dirent les Dames qui m'avoient menée à ce triſte ſpectacle. Ah! tout ce qu'on peut l'être, répondis-je. J'avois de la peine à croire, que dans les pays les plus ſauvages (1), il y eût des peres aſſez barbares pour tuer leurs enfans nouveaux nés, quand ils n'étoient pas aſſez riches pour les nourrir; mais je vois que le François eſt encore plus inhumain.

Une fille aimable, qu'il a vu croître ſous ſes yeux, eſt l'innocente victime qu'il ſacrifie

(1) Dans la Colchide ou Mingrelie.

au

au mariage d'une aînée, il ne l'a élevée juſqu'à l'âge de quinze ou ſeize ans, que pour la livrer à un ſupplice continuel, & la forcer de s'enterrer vivante. Quel horreur! De grâce, Meſdames, ajoutai-je, allons nous-en : en vérité, je ſouffre trop ici. Nous ſortîmes; & pendant tout le chemin la converſation ne roula que ſur le ſort affreux d'une jeune perſonne privée à jamais de ſa liberté, aſſervie à tout ce que l'obéiſſance a de plus mortifiant, & obligée de veiller ſans ceſſe contre les mouvemens d'un cœur qui n'étoit pas formé pour être inſenſible. On conta à cette occaſion pluſieurs aventures de couvent; & ce matin une de ces Dames m'a envoyé ces deux lettres, en me marquant qu'elle les trouva dans une caſſette de ſon frere, qui fut tué il y a deux ans dans une bataille.

Il n'y a qu'une Religieuſe qui puiſſe écrire avec ce feu, cette ivreſſe & ces tranſports. L'ame d'une femme répandue dans le monde, eſt ſi diſſipée par le deſir de briller, par le jeu, les ſoupers, les bals & les ſpectacles, que l'amour n'y eſt ordinairement qu'un goût léger, un amuſement, une paſſion frivole; au lieu que c'eſt un embraſement dans le cœur d'une infortunée, toujours gênée, toujours captive, toujours avec elle-même & avec des deſirs que la contrainte ne ſert qu'à irriter : elle ſe couche en s'occupant de ſon amant,

y rêve en dormant, s'éveille pour y penſer, pour le ſouhaiter, & pour aſpirer au moment où elle pourra ſe trouver avec lui.

LETTRE.

JE ſuis inquiete; je crains que vous ne ſoyez indiſpoſé; je ne pus jamais ſortir plutôt de l'appartement de la Supérieure. Il y avoit près d'une heure, qu'au vent & à la pluie, vous m'attendiez dans le jardin; vos habits étoient traverſés; le froid vous avoit ſaiſi; où vous menai-je! dans ma chambre, dans la chambre d'une Religieuſe, où il n'y a pas même de cheminée! Vous n'aviez pas ſoupé; & je n'eus que quelques fruits à vous offrir; je n'ai jamais ſenti ſi vivement les auſtérités de mon état! Direz-vous encore que toujours timide, toujours confuſe, toujours embarraſſée de vos deſirs, il faut me vaincre à chaque fois? Que la pitié me rendoit hardie! je prévenois vos careſſes, je réchauffois vos mains dans les miennes; j'eſſuiois l'eau qui dégoûtoit de vos cheveux; je vous aidois à ôter vos habits; avec quelle tendreſſe je vous tenois embraſſé! & bientôt avec quel raviſſement, brûlante d'amour dans l'ivreſſe du plaiſir, en dévorai-je, pour ainſi dire, les inſtans! Qu'ils s'écouloient avec rapidité! quelle nuit!... c'eſt vous du moins, je n'ai pas à me

le reprocher, c'eſt vous qui m'avez annoncé que le jour alloit nous ſurprendre & qu'il étoit tems de nous ſéparer; je n'avois pas la force de parler pour exprimer mes tranſports; l'aurois-je eue pour vous dire de me quitter! Ah! vous pouviez ſans crainte demeurer encore une demi-heure avec moi. Il ſemble que l'Amour ait voulu vous en punir: mon cœur ne peut vous être infidele; mais un ſonge ſéduiſant l'a replongé dans des délices que vous ne partagiez plus. Le bruit du Couvent frappoit en vain mon oreille; il n'arrachoit point mon ame aux douceurs de ſon illuſion. Languiſſante & les yeux à demi-ouverts, je me croyois encore avec vous; & je ne me ſuis tout-à-fait éveillée que dans un tranſport où j'ai voulu vous ſerrer dans mes bras. Sort cruel! Une femme dans le monde, maîtreſſe de ſon ſommeil, lui peut donner une partie des momens où elle ne voit pas ſon amant; on fait régner le ſilence autour de ſon appartement; au lieu qu'ici nos inſtans, qui ne ſont déja que trop longs, commencent avec le jour: il n'eſt qu'onze heures; il y en a ſix que je ſuis levée; juſqu'à la nuit, que de tems encore, lorſqu'il eſt compté par l'Amour! Vous n'attendrez pas ce ſoir; je ſerai dans le jardin avant que vous arriviez; je veux même que nous ſoupions enſemble; la providence de l'Amour y a pourvû. Mille & mille baiſers. Adieu, je brûle de vous embraſſer: j'ai ſur moi cette robe que vous aviez priſe pour laiſſer ſécher vos habits;

il ſemble qu'elle porte dans mon ſang un philtre qui l'enflamme, & que ma gorge qu'elle couvre, reſpire avec plus d'émotion. Que je vous aime!

AUTRE LETTRE.

PARCE que je levai hier les yeux au ciel en ſoupirant, & que quelques larmes m'échapperent, vous oſez m'écrire aujourd'hui que vous ne me poſſédez point entiérement! Vous êtes bien injuſte! Quoi! vous ne voulez pas même que dans le déſordre où je vis, j'aie quelquefois des remords? ingrat! Ah! ces remords que vous me reprochez, loin de m'arracher à mon amour, ne ſemblent agir quelques momens ſur mon cœur, que pour m'y faire bientôt reſſentir avec plus de vivacité le retour de mes ſentimens pour vous. Puis-je même honorer du nom de remords ce qui n'eſt en effet que la crainte d'être un jour l'objet de vos mépris? Si la paſſion qui m'entraîne, étouffe en moi les préjugés de l'éducation & de mon état, n'a-t-elle pas ſes propres alarmes? Croyez-vous que mon amour-propre ſoit aſſez fort pour me promettre des miracles, & pour me raſſurer contre l'inconſtance, ſi naturelle à votre âge? Ne dois-je pas même penſer que, pour meſurer la vengeance à l'énormité de mes fautes, la perte de votre cœur eſt le châtiment que le Ciel

me réſerve? Par les vœux les plus ſacrés, dévouée aux Autels, je ne le ſuis plus qu'à votre amour, ou plutôt à vos plaiſirs; car je ne me flatte point : non, ingrat, non, vous ne reſſentez point pour moi cet attachement véritable, ce dévouement du cœur, cet oubli de vous-même; je ne vous inſpire point cette ſenſibilité, cette tendreſſe, cette joie délicieuſe, où l'ame toute entiere à ſon enchantement, ſemble n'être plus que la perſonne aimée; ma jeuneſſe & quelque béauté excitent vos tranſports; & je ſuis moins l'objet de votre amour, que la proie de vos deſirs. Ne le vis-je pas hier, quand j'allai vous tirer de l'endroit où je vous avois caché? Preſque ſans me parler, vous m'emportâtes dans vos bras; avec quelle impatiente ardeur vous arrachiez mon voile, mes habits! Il ſembloit que ce n'étoit point mon amant; mais un raviſſeur qui s'étoit introduit dans ma chambre. Bientôt dans un état où l'amante la plus emportée ne ſe voit point ſans pudeur, je vous priai d'éteindre une lumiere qui nous éclairoit; loin de m'écouter, une ſimple toile me couvroit encore; vous la déchirâtes : votre bouche ſe précipitant ſur tout ce qui s'offroit à vos avides regards, en exagéroit l'éclat, la blancheur; c'étoit ma gorge, c'étoient mes bras, c'étoit... perfide! Vous vantiez à votre imagination des plaiſirs qui ne prenoient point leur ſource dans votre cœur. Le ſentiment ſe partage-t-il? dé-

taille-t-il les charmes de la perſonne aimée? Non, il l'embraſſe toute entiere; ce n'eſt point ſa beauté, c'eſt elle qu'un véritable amant poſſéde; c'eſt l'épanchement de ſon ame avec la ſienne qui fait ſes vraies délices. Votre amour, ingrat, n'eſt que dans vos ſens; il ſatisferoit une femme dans le monde; elle ne veut qu'être deſirée. Ah! pour moi, ſi je ne ſuis pas aimée..... On entre dans ma chambre; il faut finir ma Lettre; je vous attends ce ſoir; venez me demander pardon de vos injuſtes reproches, que les miens ne ſont-ils auſſi mal fondés! Adieu, à ce ſoir.

LETTRE X.

Roſalide à Fatime.

UN jeune Seigneur fut préſenté hier dans une maiſon où j'étois; il y joua; après le jeu il y ſoupa; après le ſouper, il s'étendit dans un fauteuil: on voyoit qu'il tâchoit de s'y compoſer des grâces nonchalantes. Bientôt il ſe leve, s'approche, en pirouettant, de la maîtreſſe de la maiſon, lui laiſſe tomber, en paſſant, quelques mots dans l'oreille, qui, ſelon lui, ne dûrent pas manquer d'aller juſqu'au cœur, ſe met à la cheminée, & avec cet air & ce ton d'un fat qui veut bien mé-

fallier pour quelques momens ſa converſation; Monſieur, dit-il à un gros homme vêtu de noir qui s'étoit rangé pour lui faire place, la Dame d'ici m'étoit totalement inconnue; elle eſt jolie! a-t-elle quelqu'un? On s'arrangeroit volontiers avec elle. Elle eſt mariée? où eſt donc ſon benêt de mari? Le voici, lui répondit froidement le gros homme, en marquant cette annonce d'une révérence. Parbleu, Monſieur, répliqua mon fat, ſans être déconcerté, je ſuis charmé que ce ſoit vous; je vous en fais mon compliment; vous tenez une fort bonne maiſon; j'y viendrai ſouvent, je vous en réponds, & tâcherai en toute occaſion de vous marquer combien je ſouhaite que vous me regardiez comme votre ſerviteur.

Tu auras de la peine à croire, ma chere ſœur, qu'un mari ne ſoit pas connu chez lui; je t'aſſure cependant que cela eſt aſſez ordinaire dans Paris. Telle femme anéantit le ſien au point, qu'on ne ſait qu'il exiſte & qu'on ne le qualifie que par elle: C'eſt le mari de Madame D***, dit-on. Que d'époux m'ont ici paru reſſembler à ce Prêtre de la Déeſſe Aſoca (1) dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de

(1) La Déeſſe Aſoca étoit adorée parmi quelques Tribus des Arabes, avant l'établiſſement de la Religion Mahométane. Son Prêtre étoit chargé du ſoin de la parer, & de tenir table à ceux qui venoient

Saadi! Ainſi ſoit un jour où tu es, ma chere Fatime. Adieu, je t'embraſſe bien tendrement.

LETTRE XI.

Roſalide à Fatime.

UN Prince auſſi aimable par toutes les qualités du cœur & de l'eſprit, que reſpectable par ſa naiſſance, s'eſt ſenti du goût pour une Actrice; il le lui a fait annoncer, c'eſt-à-dire, qu'on a porté chez elle de ſa part mille louis, avec promeſſe, en cas qu'il la garde, d'une certaine ſomme par quartier. Cette fille qui doit paſſer déſormais pour le phénomene le plus extraordinaire qui ait paru depuis long-tems au Théâtre, a répondu généreuſement: *Je vis à préſent avec un jeune homme que j'aime, & qui m'aime paſſionnément; pour tout l'or de l'univers, je ne voudrois pas le déſeſpérer en le quittant la premiere; mais, ſi le Prince n'eſt point trop preſſé, je tâcherai d'arranger les choſes de façon à pouvoir répondre à l'hon-*

---

lui adreſſer des vœux; mais ce qu'il y avoit de plus bizarre, c'eſt qu'il ne devoit ſe préſenter devant elle, que pour la mettre de mauvaiſe humeur; en l'irritant contre lui, c'étoit le moyen, diſoit-on, de la rendre favorable aux autres.

meur qu'il me fait, dans huit ou dix jours au plus tard.

Sur la réponſe qu'on vouloit bien patienter juſqu'à ce tems-là, elle a emmené dès le lendemain ſon amant à une petite maiſon de campagne. Ils y ſont ſeuls, ne voient qu'eux, ne ſortent point, dînent & ſoupent vis-à-vis l'un de l'autre, & tant que les journées durent, ne s'entretiennent que de leur belle paſſion. Elle eſpere qu'à force d'être enſemble, ils s'ennuyeront, ſe laſſeront, & ſe quitteront ainſi ſans regret & ſans avoir de part ni d'autre aucuns reproches à ſe faire.

On ne ſait pas encore ſi le moyen qu'elle emploie ſera efficace; mais il eſt toujours ſûr qu'elle s'exécute & s'y prend de ſon mieux pour ſatisfaire à tout. Ce ſeroit bien dommage que l'Amour ne ſervît pas à ſouhait une pauvre fille qui paroît ſuivre ſes étendarts avec une probité & une conſcience auſſi délicate.

Puiſque je ſuis en train de te couter des aventures, je vais t'en écrire une autre, dont la fin paroît d'abord incroyable; mais quand on réfléchit qu'un François en eſt le héros, on ſe perſuade aiſément que l'hiſtoire eſt vraie, & même qu'une action auſſi bizarre & auſſi ſinguliere, peut s'être placée, comme un joli trait, dans ſon imagination.

HISTOIRE

Du Comte DAMILLE.

LE Comte Damille (1) étoit arrivé depuis quelque temps à Paris, pour achever de s'y perfectionner dans tous les exercices convenables à un homme de sa naissance. Se promenant un soir aux Thuileries, il fut frappé de l'extrême beauté d'une jeune personne qui étoit assise avec sa mere dans une des petites allées. Il passa & repassa aussi souvent qu'il le put faire sans marquer trop d'affectation; & à chaque fois elle lui parut toujours plus charmante. Il n'avoit que seize ans; & s'il ne faut qu'un instant pour aimer, c'est sur-tout à cet âge où le cœur rempli de desirs, ne cherche qu'un objet qui les fixe.

Lorsqu'il vit qu'elles se disposoient à se retirer, il les conduisit des yeux; & s'étant assuré du côté qu'elles prenoient pour sortir, coupant par différentes allées, il se trouva à la

(1) Depuis la premiere édition de ces Lettres, un Auteur qui a donné plusieurs Comédies au Public, M. de la Chaussée, en a fait une sur cette aventure, sous le titre du *Rival de lui-même*.

porte preſqu'auſſi-tôt qu'elles. Il chargea un de ſes gens de les ſuivre & de s'informer qui elles étoient. Il apprit que la mere étoit veuve ; qu'elle s'appelloit Madame Déran, & qu'un procès conſidérable l'avoit obligée de venir à Paris, où elle & ſa fille ne voyoient pas grand monde.

Il rêva toute la nuit aux moyens de s'introduire chez elles. Le hazard le ſervit mieux que tout ce qu'il auroit pu imaginer. Une partie de la maiſon où elles logeoient, étoit occupée par un vieux garçon, grand amateur de muſique, & qui ſe piquoit d'avoir un concert chez lui deux fois la ſemaine : pour peu que l'on jouât de quelqu'inſtrument, on étoit ſûr d'en être bien reçu. Damille ne tarda pas à aller le voir & à faire connoiſſance ; mais comme l'éclat de ſa fortune & du rang que tenoit ſa famille, n'eût pas manqué d'être un obſtacle aux projets de ſon amour (une mere ſenſée banniſſant ordinairement d'auprès de ſa fille tout amant dont il n'y a pas d'apparence de faire un mari) il prit le nom de *Vareil* : c'étoit celui d'un jeune-homme d'une naiſſance ordinaire, qui montoit à la même Académie que lui, & à-peu-près de ſon âge & de ſa figure.

Il attendit avec la plus vive impatience, le jour du concert ; il ſe flattoit d'y voir Mademoiſelle Déran ; & ſon eſpoir ne fut pas trompé. Après l'avoir regardée long-temps avec toute l'avidité du cœur le plus paſſionné, il ſe plaça

auprès de ſa mere, l'entretint de ce qu'il crut pouvoir l'intéreſſer, ſe contrefit à merveille, parut doux, poli, d'un caractere ſage & retenu, lui donna la main à la fin du Concert, & l'ayant remiſe à ſon appartement, lui demanda la permiſſion d'avoir quelquefois l'honneur de la voir, & l'obtint.

Il ſe retira fort content. Quels euſſent été ſes tranſports, s'il eût ſçu ce qui ſe paſſoit dans le cœur de Mademoiſelle Déran! Elle fut tout le ſoir inquiette, rêveuſe; un trouble agréable & qu'elle n'avoit jamais reſſenti, l'agitoit; elle ſe retira de bonne heure dans ſa chambre; elle voulut lire en ſe couchant, elle ne put que rêver. Les attentions que Damille avoit marquées pour ſa mere, & dont elle devinoit aiſément le motif, ſon air, ſes grâces, ſa politeſſe, tous les agrémens de ſa figure & de ſon eſprit, revenoient ſans ceſſe à ſa penſée. Elle s'endormit avec ces idées, & les retrouva en s'éveillant. Elle ne reſtoit pas ordinairement long-temps à ſa toilette; elle y paſſa preſque tout le matin: ſans cette occupation, que les momens lui euſſent paru longs! Plus l'heure où il pouvoit ſe préſenter approchoit, plus elle ſentoit augmenter ſon trouble & ſon émotion. On l'annonça; elle crut remarquer dans ſes yeux, qu'il s'appercevoit avec plaiſir qu'elle étoit plus parée que la veille; elle rougit de l'être, comme d'une avance qu'elle lui eût faite, & tâcha de prendre un air froid & indif-

férent; mais des regards qui lui échappoient malgré elle, trahirent plus d'une fois le ſecret de ſon cœur.

Damille naturellement très-préſomptueux, ſortit de cette premiere viſite bien perſuadé qu'il n'aimoit pas une ingrate, & que, pour s'aſſurer de ſon bonheur, il n'étoit queſtion que de la rencontrer ſeule; il en épia ſi bien le moment, qu'au bout de cinq ou ſix jours il le trouva. Enfin, Mademoiſelle, lui dit-il, en ſe précipitant à ſes genoux, je puis vous entretenir de mon amour! Je puis vous déclarer un ſecret, dont mes regards ont dû vous inſtruire dès le premier moment que je vous ai vue, s'ils ont ſuivi les mouvemens de mon cœur! Mais quoi? vous ne me regardez pas? Levez donc ſur moi vos beaux yeux; daignez par un mot!... Quel mot? Eſt-ce donc à moi, Monſieur, que vous parlez, interrompit Mademoiſelle Déran, toute émue? Oui, Mademoiſelle, c'eſt à vous, répondit-il; le ciel eſt trop juſte pour m'avoir inſpiré la paſſion la plus tendre, la plus vive, une paſſion qui ne finira qu'avec ma vie, ſi vous ne deviez jamais la payer que d'ingratitude & de mépris; cet inſtant eſt précieux; de grâce, avant qu'on vienne le troubler, dites moi.... Que voulez-vous que je vous diſe, interrompit-elle encore? Quand même je penſerois comme vous le ſouhaitez, me croyez-vous donc capable d'en faire ſi librement l'aveu? Eh! pourquoi me refuſeriez-vous cet aveu ſi charmant,

s'écria-t-il? Peut-on aimer plus que je vous aime? Non, mon amour eſt au point de ne pouvoir augmenter; & mon cœur joindroit à l'obligation d'être reçu, celle de n'avoir pas langui dans l'incertitude de ſon bonheur. En prononçant ces mots, il lui prit une main, & la baiſa avec un tranſport qui ne pouvoit manquer d'alarmer l'innocence d'une jeune perſonne qui ſe trouvoit ſeule avec un amant qui lui plaiſoit. Finiſſez, Monſieur, levez-vous, lui dit-elle, en retirant ſa main avec fierté; & ceſſez des façons qui m'offenſent. Ah! je n'en puis plus douter, répliqua-t-il, vous me haïſſez; & je ne dois déſormais penſer qu'à vous épargner une vue importune.... Madame Déran qui entra dans l'inſtant avec quelques Dames de ſes amies, lui propoſa de jouer; il joua, affectant un air froid & rêveur, & ſortit dès que la partie fut finie.

Malgré le ton qu'on avoit pris, il ne doutoit pas qu'on n'eût pour lui beaucoup d'inclination. Il crut que par quelques jours d'abſence, il falloit laiſſer craindre qu'il ne voulût ſe guérir d'une paſſion à laquelle on avoit paru peu ſenſible. Il n'alla donc point le lendemain chez Mademoiſelle Déran; elle fut d'abord étonnée; enſuite impatiente & chagrine; & le jour d'après ne le voyant point encore, elle commença à s'accuſer de trop de fierté, & à s'occuper des moyens de pouvoir le rencontrer. Telles ſont les révolutions que cauſe l'amour dans le cœur

d'une jeune perſonne qui le reſſent pour la premiere fois : toujours agitée, jamais tranquille, dans une contradiction continuelle avec ſes propres ſentimens, a-t-elle laiſſé entrevoir qu'on lui plaît, ou n'a-t-elle marqué que de l'indifférence ? elle eſt également inquiete, fâchée & mécontente d'elle-même.

Mademoiſelle Déran commençoit à déſeſpérer que ſon amant revînt, lorſqu'au bout de cinq ou ſix jours elle le trouva au Concert ; il l'écoutoit d'un air diſtrait & rêveur. Quand il fut fini, il s'approcha d'elle, s'informa de ſes nouvelles avec moins d'empreſſement que de politeſſe ; & lui ayant donné la main juſqu'à la porte de ſon appartement ; je n'oſerois, Mademoiſelle, lui dit-il, préſenter chez vous un malheureux qne vous haïſſez ; je reſpecte trop tous vos ſentimens. Eh ! pourquoi vous haïrois-je, Monſieur, répondit-elle ? Ah ! Mademoiſelle, s'écria-t-il, un amour tel que le mien vous eût trouvée ſenſible, ſi votre cœur n'eût pas été prévenu contre moi par la plus forte antipathie. Vous vous trompez, Monſieur, reprit-elle, de ce ton embarraſſé que l'Amour rend ſi touchant dans une bouche timide ; je ne vous hais point, & je ne vous haïrai jamais ; je vous le dis, je vous le répete & vous le répéterai toute ma vie avec plaiſir ; mais vous déſirez de moi un aveu.... Ah ! ſi vous me l'arrachiez, il me ſemble que déſormais je ſerois avec vous confuſe, interdite, craintive ; je ne

me plairois plus, je crois, à m'y trouver; voudriez-vous que cela fût?

Damille étoit si enchanté, qu'il n'avoit pas la force de parler; il tombe à ses genoux; il les tient embrassés : ses yeux ont un langage si tendre & si passionné, qu'elle ne peut se refuser au plaisir de lui laisser lire dans les siens combien il est aimé; leurs regards se confondent; leurs ames s'y peignent, s'y cherchent, y puisent à chaque instant de nouveaux desirs. Ils étoient jeunes, ils étoient seuls. J'ai dit que Damille étoit très-présomptueux; je devois ajouter que son heureux penchant pour les femmes l'avoit débarrassé de bonne heure d'une certaine timidité ordinaire à son âge; il étoit avec elle à seize ans, aussi téméraire, aussi entreprenant que s'il en eût déja trompé dix. Enhardi par le trouble & l'émotion où il voit Mademoiselle Déran, il la presse dans ses bras, & colle sur sa bouche le baiser le plus enflammé. Elle commence à sentir & à craindre un danger qu'elle avoit trop de vertu pour avoir prévu; elle veut s'y dérober, il n'est plus tems. On contient l'amant le plus audacieux qui doute de son bonheur; rien ne peut arrêter l'amant qui craint d'en perdre l'occasion. Damille redouble ses caresses; elle se fâche, elle menace, elle prie, elle gémit; voulez-vous donc me perdre, cruel, s'écrie-t-elle ! Il ne répond que par de nouveaux transports; elle se défend encore longtems; mais enfin, trahie par ses propres desirs,

ſa réſiſtance devient plus foible; ſes bras n'ont plus de force; elle ſoupire & tombe dans ceux de l'Amour.

Revenue de l'égarement où l'avoit plongée l'ivreſſe de ſes ſens, tout ce qui l'environne lui paroît un témoin cruel; elle n'oſe lever les yeux, & ſe livre à la plus vive douleur. Damille à ſes genoux, recueillant avec ſes baiſers les larmes qu'elle répand, lui fait les ſermens les plus ſacrés de n'être jamais qu'à elle, & par tous les diſcours les plus paſſionnés, tâche d'obtenir ſon pardon. Hélas, il étoit ſi tendrement aimé! Il l'obtint.

Ils ſe voyoient tous les jours; ils s'écrivoient dans les momens où ils ne pouvoient être enſemble; tout contribuoit à leur félicité, & rien ne la troubloit; mais il n'en eſt gueres de durable. Damille, un matin à l'Académie, ſur un rien s'étoit emporté avec mépris contre *Vareil*, dont il prenoit toujours le nom chez ſa Maîtreſſe; ce jeune homme le trouvant le ſoir dans une rue peu éloignée de celle où logeoit Madame Déran, lui fit mettre l'épée à la main. Leur combat ne fut pas long. *Vareil* percé de deux coups, tomba mort ſur la place. Damille fut bleſſé. Il ſe réfugia chez un de ſes parens, qui le fit tranſporter hors de Paris, dès qu'on eut mis le premier appareil à ſa bleſſure; cette affaire avoit toutes les apparences d'un duel, & les ſuites en étoient à craindre.

Quelle fut la douleur de Mademoiſelle Déran,

lorſqu'elle apprit que deux jeunes gens s'étoient battus, & que l'un d'eux nommé *Vareil*, avoit été tué ! Elle ne ménagea plus rien ; elle ne craignit plus de laiſſer connoître à ſa mere juſqu'où étoit allé l'excès de ſa paſſion ; ſon déſeſpoir fit craindre pour ſa vie ; elle verſoit des torrens de larmes ; ſans ceſſe elle ſe repréſentoit ſon Amant l'épée à la main, percé de coups, tout ſanglant. Quelle différence de ces momens à ceux où dans ſes bras !.. Je ſuis ſi laſſe d'écrire, que tu attendras à une autre fois à ſçavoir la ſuite de cette aventure. Juſqu'ici tu ne la trouveras que très-ſimple & très-ordinaire ; mais je ſuis bien trompée, ſi la fin ne te paroît pas des plus ſingulieres. *Adieu*, ma chere Fatime.

LETTRE XII.

Roſalide à Fatime.

ON m'a ménée la nuit derniere au Bal. Ce divertiſſement te plairoit. Les François le mettent au-deſſus de tous les autres. C'eſt une aſſemblée de ſept ou huit cent perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, galamment ou bizarrement maſquées. Je conſidérois avec un vrai plaiſir ces eſpeces de députés de toutes ſortes d'états, de profeſſions, & de peuples différens, qui ſe

parloient ſans cérémonial, qui danſoient ſans façon, les uns avec les autres, & qui ſembloient tous ne chercher qu'à ſe plaire & à s'amuſer réciproquement.

Un *Empereur Ottoman* donnoit les bras à une *Religieuſe*. Un *Abbé* couroit après une *Chauve-Souris*. Une *Sultane* demandoit à un *Ramoneur* quand il vouloit lui donner à ſouper dans ſa petite maiſon. Un *Suiſſe* papillonnoit auprès d'une jeune *Flore*; & un *Préſident*, après avoir folâtré long-temps avec un *Arlequin*, alloit ſe mettre aux genoux d'une *Bohémienne*.

Toutes ces figures que je ne me ſerois jamais attendue à trouver ſous le même coup-d'œil, fourniſſoient à mon imagination mille idées plaiſantes, & m'ont beaucoup divertie: le bal ſera déſormais mon amuſement favori, & j'y retournerai ſouvent. Ce qui te paroîtra aſſez ſingulier, c'eſt qu'il ſoit en quelque façon défendu à un mari & à ſa femme d'y aller enſemble; cela les couvriroit du plus grand ridicule; & dans ce pays-ci, parmi ce qu'on y appelle les gens d'une certaine façon, c'eſt moins le vice que le ridicule qui vous perd; je t'envoye comme une piece curieuſe cette belle Lettre que le haſard a fait tomber entre mes mains.

LETTRE.

ENTRE perſonnes comme nous, Madame, on prend toujours un certain intérêt l'un à l'autre; quoiqu'on ſe ſoit quittés. Je vous vis hier au bal; & avec qui étiez-vous! avec votre mari! Il ſeroit très-inutile de le nier; je vous reconnus d'abord; & malheureuſement pour vous pluſieurs autres vous reconnurent comme moi. Je voulus faire tomber le ſoupçon ſur le Marquis de.... qui eſt à peu près de la taille de ce cher Epoux; mais perſonne ne prit le change; & comme on a toujours des ennemis, vous ne ſauriez vous imaginer toutes les railleries qu'excita cette maſcarade conjugale. *Eh bon Dieu! Chevalier*, me diſoit l'une, *avez-vous donc jetté le décri ſur cette pauvre femme? Elle vous remplace par ſon mari? Le beau tête-à-tête!* diſoit l'autre; *ces tendres époux courent-ils ainſi ſouvent en bonne fortune?* Après avoir fait quelques tours dans la ſalle, vous ſçavez que vous ſortîtes tous les deux aſſez vîte: oh! ce fut alors que les plaiſanteries redoublerent: *Voyez donc comme ils ſont preſſés*, s'écria-t-on; *ils n'attendront pas à être chez eux; ils vont ſe rendre heureux dans le caroſſe.* Je ne finirois point, Madame, ſi je voulois vous rapporter tous les propos qui furent tenus ſur votre nouvelle paſſion. En vérité, une femme

d'eſprit, jeune & belle comme vous l'êtes, peut-elle s'affliger de la ſorte? & me ſerois-je jamais attendu au Succeſſeur que vous me donnez! Peut-être ne l'avez-vous choiſi que pour m'empêcher de m'enorgueillir de la place que j'ai occupée aſſez long-temps dans votre cœur? Mais ſongez donc qu'en voulant m'humilier, vous faites dire que tout vous eſt bon, juſqu'à votre mari. Adieu, Madame; je ſuis avec la conſidération qui vous eſt dûe, &c.

Tu me diras, ma chere Fatime, que le ſtyle de cette Lettre annonce aſſez qu'elle a été écrite par quelque jeune fat, quelqu'étourdi; j'en conviens; mais malheureuſement, ſoit que les fats & les étourdis faſſent ici le grand nombre, ſoit qu'en effet on commence à s'y dégoûter du mariage, il n'eſt que trop vrai qu'il n'y a ſortes de ridicules que l'on ne cherche à donner à un mari & à une femme qui oſent ſe montrer en communauté de joie, de plaiſirs, & de divertiſſemens. Quelles Mœurs! quelle Nation! Bon ſoir, ma chere Fatime. Je t'envoye la fin de l'Hiſtoire du Comte Damille.

Suite de l'Hiſtoire du Comte Damille.

LEs Parlemens ſont remplis de gens de condition, qui ne croient que difficilement aux duels. D'ailleurs la famille étoit puiſſante. Elle

empêcha par son crédit, non-seulement que son affaire ne prît une mauvaise tournure, mais même que son nom ne parût dans les poursuites & dans les informations qui furent faites uniquement pour la forme. Il étoit bien guéri de sa blessure, & se flattoit de revoir bientôt Paris, lorsque son oncle, qui venoit d'être nommé à une Ambassade, l'emmena avec lui. Il resta quatre ou cinq ans hors de France; à son retour il obtint l'agrément d'un Régiment.

Il alla le joindre à ****; c'est une des plus riches & des plus grandes villes du Royaume. On le mena chez toutes les Dames qui y tenoient un certain rang. Quelle fut sa surprise en entrant dans une maison, d'y rencontrer Mademoiselle Déran! & quelle fut celle de cette Maîtresse si tendre & si fidelle, à la vue d'une ressemblance aussi parfaite avec un amant qu'elle pleuroit encore tous les jours! car il n'étoit pas possible qu'elle pût se flatter que c'étoit lui-même. Elle le regardoit avec un saisissement, dont il eut la dureté de vouloir se divertir pendant quelques jours, avant de la tirer d'erreur. Il affecta donc l'air & toutes les façons d'un homme qui voit les personnes pour la premiere fois, & ne fit qu'une visite assez courte.

Il retourna le lendemain chez elle de bonne heure; elle étoit seule, & ne fut pas maîtresse d'un premier mouvement d'effroi: il s'ar-

rêta ; & feignant un air embarraſſé, Mademoiſelle, lui dit-il, je crus hier me tromper ; mais aujourd'hui je n'en puis plus douter ; ma vue vous fait frémir ; apparemment que ſans le ſavoir, j'ai dans cette ville quelque ennemi qui vous aura fait de moi le portrait le plus affreux ? Je vous aſſure, Monſieur, lui répondit-elle, que perſonne ne m'a parlé de vous, & que je ſuis même perſuadée qu'on ne ſauroit en parler qu'avantageuſement ; mais vous reſſemblez ſi parfaitement à un jeune homme que j'ai connu à Paris & qui fut tué.... Ah ! j'entends, Mademoiſelle, interrompit-il d'un ton léger, & en s'aſſéyant auprès d'elle ; vous m'avez pris pour ſon ombre ? On s'effrayeroit à moins ; étoit-ce un Amant ? Les pertes de l'amour ſont bien ſenſibles ; mais heureuſement elles ne ſont pas irréparables. Elles le ſont, Monſieur, répliqua-t-elle, emportée par ſa douleur, & tâchant de retenir ſes larmes ; elles le ſont pour un cœur comme le mien. On annonça dans l'inſtant une viſite ; il en vint enſuite d'autres, enſorte que du reſte de la journée, ils ne ſe trouverent plus ſeuls.

Damille avoit été attendri, & même plus ſes regards étoient attachés ſur Mademoiſelle Déran, & plus il avoit ſenti renaître ſes deſirs. Elle n'avoit que quinze ans lorſqu'il l'avoit aimée à Paris ; elle en avoit alors vingt ; ſa beauté étoit dans tout ſon éclat ; ſa taille s'étoit perfectionnée ; & tous ſes traits avoient achevé de

ſe former. Il ne put revoir tant de charmes ſans ſe rappeller vivement le bonheur dont il avoit joui; mais en même tems la bizarrerie de ſon imagination continua de lui perſuader qu'en ne ſe découvrant pas, l'aventure en deviendroit bien plus agréable, bien plus piquante, & qu'il ſeroit très-plaiſant d'être ſon propre rival, de travailler à ſe détruire & à ſe ſupplanter dans un cœur qu'il poſſédoit encore, & de ſe multiplier, pour ainſi dire, afin de triompher deux fois du même objet.

En conſéquence de cette belle idée, il commença de mettre en uſage tout ce qui peut éblouir les yeux & flatter la vanité d'une jeune perſonne. Il étala le faſte & la dépenſe, fit naître les plaiſirs, donna des bals; c'étoit chaque jour quelque fête nouvelle. Mais ſes ſoins, ſes empreſſemens, ſa magnificence, ſon eſprit, ſes grâces & ſa figure, loin de produire l'effet qu'il en avoit eſpéré, ſembloient ne ſervir qu'à ranimer dans l'ame fidelle & conſtante de Mademoiſelle Déran, ſa tendreſſe & ſes regrets pour le malheureux Vareil, ſans l'intéreſſer pour le brillant Damille. Un jour qu'ils venoient de danſer enſemble, & que tout le monde avoit paru charmé, il s'apperçut qu'elle ſe couvroit le viſage de ſon éventail, pour cacher des larmes qui lui échappoient; & il ſe rappella qu'il avoit autrefois exécuté cette même danſe avec elle à Paris. Il n'eût pas été plus piqué, ſi elle lui avoit préféré un véritable rival. Le

cœur

cœur uſé ſur la tendreſſe qu'il avoit eue pour elle, il ne ſe ſoucioit plus d'en être aimé; mais il déſiroit de s'en faire aimer : il n'étoit pas flatté d'être l'objet de ſa conſtance; il vouloit le devenir d'une infidélité.

Eſt-il poſſible, Mademoiſelle, lui dit-il, que vous ne vous laſſerez point de répandre des larmes, & de paſſer vos plus beaux jours dans l'amertume & la douleur ? Vous verrai-je toujours me préférer une ombre vaine, un rival qui n'eſt plus ? Ceſſez, ceſſez de vous entretenir d'idées triſtes & lugubres; recevez l'hommage d'un cœur qui vous adore : faut-il vous dire (car que ne dirois-je pas pour vous voir ſenſible à mon amour !) faut-il vous dire qu'il ſemble que le ciel même s'intéreſſe à mon bonheur & à vous conſoler, puiſqu'il vous fait retrouver en moi tous les traits de cet Amant qui vous fut ſi cher. Oui, Monſieur, ce ſont ſes mêmes traits, lui répondit-elle en ſoupirant; c'eſt dans l'eſprit la même politeſſe & le même agrément; je retrouve en vous tout ce qui étoit en lui; mais vous n'êtes pas lui; & c'étoit à lui que j'étois attachée; mon cœur fait entre vous deux une différence que mes yeux ne peuvent appercevoir; je reçois avec reconnoiſſance toutes les attentions que vous me marquez; mais je penſe toujours avec tendreſſe à Vareil : quand même je flatterois votre paſſion, quand même je vous comblerois de faveurs, votre cœur ne pourroit jamais être ſatisfait &

tranquille; vous vous imagineriez toujours, & avec raiſon, que le mien ſacrifieroit aux traits que vous portez, & qu'en vous ce ne ſeroit point vous que j'aimerois : croyez-moi donc; étouffez une paſſion qui ne pourroit que vous rendre malheureux; & ne me donnez pas plus long-tems le déplaiſir de vous voir perdre auprès de moi des ſoins dont toute autre ſera ſans doute flattée.... Quoi ! vous voudriez, interrompit-il, que je m'attache à une autre? Vous verriez mon amour pour elle ſans chagrin & ſans jalouſie ? Ah ! ç'en eſt trop, il faut ceſſer de feindre. Alors il lui découvrit que Vareil & le Comte Damille n'étoit que le même & par toutes les circonſtances qu'il lui rappella, elle ne put en douter. Elle reſta aſſez long-tems dans un ſilence & dans une ſurpriſe dont il étoit difficile de démêler les divers mouvemens; enfin elle l'embraſſa; & le plaiſir de voir que ce Vareil dont elle avoit tant pleuré la cruelle deſtinée, vivoit, & qu'il étoit même dans une ſituation brillante, parut l'emporter, dans ces premiers momens, ſur les reproches que méritoit Damille. Il étoit tard; elle le pria de ſe retirer. Le lendemain à ſon réveil, il reçut cette Lettre.

AU COMTE DAMILLE.

DEpuis l'inſtant où je dus croire vous avoir perdu pour jamais, Monſieur, je n'avois pas paſſé un quart d'heure de ma vie ſans penſer à vous. L'idée que vous m'aviez véritablement aimée & que vous n'auriez jamais ceſſé de m'aimer, me rendoit inconſolable. Rien ne m'étoit ſi cher que ma douleur; & je l'entretenois avec une ſorte de plaiſir qui me faiſoit ſans doute illuſion; je la prenois pour de l'amour, lorſque le temps l'avoit peu-à-peu éteint dans mon cœur; car enfin, Monſieur, depuis que vous avez bien voulu vous reſſuſciter, je n'y en ai plus trouvé; & j'en juge à l'indifférence avec laquelle je réfléchis ſur la dureté que vous avez eue de me laiſſer pleurer, ſans en être attendri, un Amant qui me parloit tous les jours, & qui auroit dû me tirer d'inquiétude dès que ſon affaire lui arriva. Je ſerai partie, quand vous recevrez cette Lettre. Il vous ſera, je crois, impoſſible, mais certainement très-inutile de ſavoir l'endroit où je vais me retirer pendant quelque temps.

Je ſuis, Monſieur, &c.

Oh! ma foi, il ſeroit fort plaiſant, s'écria Damille, après avoir lu cette Lettre, que cette perſonne qui ne m'auroit peut-être jamais donné de Succeſſeur, me croyant mort, m'en donnât un à préſent qu'elle me ſait en vie. Quelle folle! Dans le vrai, elle n'étoit attachée qu'à je ne ſais quelle idée de paſſion chimérique; & je dois croire que ce n'étoient ni les graces de la figure, ni les agrémens de l'eſprit qui pouvoient la déterminer, puiſqu'elle m'a réſiſté dans un temps où je ſuis ſans contredit beaucoup mieux que je n'étois, lorſqu'elle me vit pour la premiere fois.

Enſuite il ſe leva, s'habilla, badina de cette aventure avec les Officiers de ſon Régiment, & partit quelques jours après pour Paris.

Fin de l'Hiſtoire du Comte Damille.

LETTRE XIII.

Roſalide à Fatime.

JE remarque tous les jours qu'on en uſe ici d'une façon aſſez oppoſée à cette politeſſe dont ſe pique tant la Nation, & qu'elle regarde comme ſon caractere éminent & diſtinctif. Entrez-vous dans une maiſon? vous n'êtes pas aſſis, que l'on tâche de ſe débarraſſer de votre converſation, & que l'on vous fait entendre, en vous préſentant des cartes, que ce n'eſt qu'à la faveur du jeu, que l'on peut eſpérer de s'amuſer avec vous.

Tu aurois cru que, lorſqu'on étoit enſemble, la politeſſe exigeoit qu'on parût content les uns des autres, & que ſi l'on avoit le malheur de s'ennuyer, on devoit réciproquement ſe le cacher : point du tout; trois perſonnes dans une chambre languiſſent, ſe regardent preſqu'en bâillant, & ſemblent prêtes à s'aſſoupir; *ne nous viendra-t-il point un quatrieme*? diſent-elles de temps en temps; *où eſt donc Monſieur un tel*? Or ſouvent ce Monſieur un tel tant deſiré, n'a ni eſprit, ni figure, ni naiſſance; mais il feroit quatre parties de ſuite; c'eſt un homme d'un vrai mérite! *Madame de ... vient de mourir*; dira quelqu'un : *comment*

donc! Madame de...! s'écrie-t-on, *il n'y a que quatre jours que j'ai joué avec elle; elle me doit une revanche : c'eſt bien dommage qu'elle ſoit morte; c'étoit une belle joueuſe.*

Si le jeu continue d'être ici la paſſion dominante des femmes, je conſeillerois aux maris d'employer les meilleurs peintres pour donner des figures plus gracieuſes aux rois de cœur & de carreau : j'ai peur que la race future n'ait le nez fait comme baſte, & l'encolure du valet de pique.

On prétend que moralement il eſt bon que l'on joue en France, & qu'entre dix ou douze perſonnes qui s'occupent avec des cartes, il ne ſe fait pas dans toute une ſoirée le quart des médiſances que font ſouvent, en moins d'une demie-heure, deux ou trois dévotes qui ſe rencontrent à la ſortie du ſermon : je veux le croire; mais il eſt bien honteux à une Nation, d'être obligée d'avouer qu'elle a tant de malignité dans l'ame, qu'il faut diſtraire ſon eſprit, ſi l'on veut ralentir un peu le cours du venin qu'il répand, & dont il ſe plaît ſans ceſſe à ſe nourrir. En vérité, plus je vis dans tout ce monde-ci, plus ces belles idées que je m'en étois formées d'abord, changent & s'évanouiſſent. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE XIV.

Roſalide à Fatime.

UNE femme eſt venue me voir cet après-midi. Nous avons parlé d'une autre avec qui elle paroît extrêmement liée. Elle eſt belle, m'a-t-elle dit, mais il y a déja long-temps: on veut qu'elle ait beaucoup d'eſprit; j'ai le malheur de ne lui trouver que du jargon. Depuis cinq ou ſix mois, a-t-elle ajouté, ſa vie eſt aſſez retirée; je ne ſçaurois croire, comme le prétend le public, qu'un Eccléſiaſtique qui a la direction de ſa maiſon, ſoit cauſe qu'elle ſe retrouve toujours avec plaiſir dans ſon domeſtique. Elle achevoit à peine ces mots, que la perſonne qu'elle déchiroit ſi cruellement, eſt entrée; eh! bon jour, ma bonne amie, lui a dit cette perfide, en s'avançant vers elle & en l'embraſſant: nous parlions de vous.

Tu vas croire, ma chere Fatime, que juſtement indignée de la fauſſeté & de la baſſeſſe de cette femme, je lui ai fait entendre que déſormais j'éviterois tout commerce avec elle; point du tout, & ſi l'on vouloit rompre avec tous ceux & toutes celles qui lui reſſemblent dans ce pays-ci, le cercle de la ſociété où l'on ſe renfermeroit, deviendroit bien étroit. L'homme brillant, amuſant, recherché, fêté, que l'on

s'arrache, que l'on craint & que l'on deſire, c'eſt l'homme qui ſçait avec une certaine élégance naturelle, ou acquiſe, ridiculiſer tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, & qui d'un air indifférent & léger, eſquiſſant des portraits, ſe couche le ſoir avec la douce ſatisfaction d'avoir noirci cinq ou ſix réputations. Voilà l'homme de la prétendue bonne compagnie; & qu'elle préſenteroit dédaigneuſement à l'Allemand, à l'Anglois, à l'Eſpagnol, & à toutes les nations de la terre, s'il y en avoit d'aſſez préſomptueuſe pour vouloir diſputer au génie François les charmes & les talens ſupérieurs de la converſation. Regardez-le, diroit-elle; conſidérez ce maintien cauſtique, cet air fin, ce ton ricanneur, ce ſourire mépriſant; pouvez-vous vous vanter d'avoir vû naître parmi vous de pareils prodiges? Eh! bien, Paris en regorge. Je ſens que l'humeur me gagne, peut-être trop; mais qui n'en auroit pas? Adieu, je t'embraſſe, ma chere ſœur.

LETTRE XV.

Roſalide à Fatime.

MAHOMET étoit peu poli, me diſoit ce matin un jeune homme; il vous exclut toutes de ſon Paradis. Si j'avois jamais l'honneur d'être

un inſpiré, je proteſte que les portes du mien ſeroient ouvertes de préférence aux Dames. Vous êtes bien honnête, lui ai-je répondu; mais croyez-moi, Monſieur, Mahomet avoit ſes raiſons; il connoiſſoit les hommes, & que, pour s'attirer des ſectateurs, il falloit les flatter d'un Paradis abſolument ſenſuel; il n'avoit donc garde de leur laiſſer enviſager qu'ils n'y retrouveroient que leurs femmes. Nous ſommes encore heureuſes, ai-je ajouté, que les principes de la nouvelle philoſophie ne lui aient point été connus; il n'auroit pas manqué de dire que nous ne ſommes que des machines; & tous les fideles Muſulmans, ſur la parole de leur Prophete, ne nous auroient regardées que comme des eſpeces de montres bien ou mal travaillées, ſelon que nous nous ſerions plus ou moins accordées avec leurs paſſions, leurs humeurs & leurs caprices.

Pour entendre ceci, ma chere ſœur, il faut que tu ſçaches que depuis cent ans, il s'eſt élevé dans ce pays-ci une ſecte de Philoſophes qui ſoutiennent que les bêtes n'ont point d'âme; qu'elles n'ont aucunes ſenſations; qu'elles ne reſſentent ni peines ni plaiſirs, & qu'elles ne ſont enfin que des ouvrages de la méchanique la plus parfaite.

Les autres principes de cette philoſophie ne ſont pas moins nouveaux à l'eſprit, & doivent même paroître très-ridicules à une jolie femme qui croit, & avec raiſon, que ſes charmes ſont

en propre à elle, & qui n'a garde de vouloir s'en départir. Que répondrois-tu à un prétendu Philoſophe, dont tu verrois que les raiſonnemens tendroient à te prouver que tes yeux ne ſont pas brillants, que ta bouche n'eſt pas vermeille, & que ces couleurs vives & mêlées qui te rendent ſi belle, ne ſont que des modifications de ſon ame, & qu'elle répand ſur ta perſonne à-peu-près comme de la broderie ſur un canevas? Ne l'enverrois-tu pas promener avec ſes viſions? Après s'être emparés de l'empire qui devroit naturellement être également partagé entre les deux ſexes, & nous avoir aſſervies à porter leurs noms, leurs armes, & à ne tenir de rang dans le monde que par eux, il ne manquoit plus aux hommes, pour tâcher d'établir entiérement notre aſſujettiſſement à leur égard, que de ſoutenir que notre beauté dépend de la façon dont ſe meuvent, ſe tournent & s'arrangent leurs ames. Parmi les livres que je t'envoye, tu en trouveras un où toutes ces extravagances ſont expliquées d'une maniere ſi claire & ſi amuſante, que tu le liras, je crois, avec plaiſir. Ce Marchand Arménien que tu m'avois recommandé, repart inceſſamment pour Conſtantinople; il te remettra les deux portraits que je t'ai promis. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE XVI.

Fatime à Roſalide.

Y A-T-IL en France, ma chere Roſalide, une eſpece de monſtre qui n'eſt que trop commune dans ce pays-ci ? Hier un homme vint voir mon mari. D'un cabinet à côté de l'appartement où ils étoient, j'entendis une partie de ſa converſation.

" Oui, mon cher *Ibrahim*, diſoit ce malheureux d'un ton dogmatique & magiſtral, " l'orgueil d'être Chef de ſecte, ſecondé de la " politique, a jetté les fondemens de toutes les " Religions. On á cru que des idées de peines " & de récompenſes après la mort, ne manqueroient pas d'aſſervir & d'enchaîner les " eſprits; & l'homme qui ne ſe ſépare jamais " de l'amour de ſon être, s'eſt aiſément perſuadé qu'il ſubſiſteroit encore, même après " le dérangement total de la machine. A l'égard " de mes opinions, elles ſont fixes à préſent; " je les ai réglées au flambeau de la raiſon; & " je ne crains pas déſormais que les préjugés " de l'enfance m'empêchent d'y mourir ferme " & tranquille. "

Lorſque cet impie fut ſorti, j'appellai mon mari. Si quelqu'un de vos prétendus amis, lui demandai-je, ſur quelques vagues réflexions

qu'il auroit faites pendant la nuit, venoit vous soutenir que vous vous êtes trompé jusqu'à ce jour, & que le Sultan n'étoit qu'un vain phantôme dont se repaissoit votre orgueil, & auprès de qui votre fidélité, votre zele, votre valeur & votre sang répandu pour son service en différens combats, ne pouvoient vous acquérir aucune considération; comment recevriez-vous, mon cher Ibrahim, un pareil discours? Fort bien, me répondit-il. Pourquoi donc, lui répliquai-je, avez-vous écouté patiemment ce misérable qui vient de sortir, & qui vouloit vous persuader qu'en trente ou quarante ans d'ici tout sera anéanti à votre égard, & vous ôter la douceur de réfléchir qu'un Être suprême s'intéresse à vos actions, & vous en donnera la récompense dans une autre vie?

Que les hommes sont étranges, ma chere sœur! Si vous causez le moindre obstacle à leur bonheur sur la terre; que dis-je? si votre joie n'éclate pas, dès qu'il arrive un événement heureux, ils vous regardent comme un envieux & un ennemi; tandis qu'ils demeurent tranquilles aux raisonnemens d'un monstre qui tâche d'obscurcir leurs idées sur la bonté & les promesses de leur Créateur.

Il n'y a point d'impie, qui rentrant un peu en lui-même, ne soit obligé de convenir qu'il est le plus méprisable & le plus ridicule créature de l'Univers. Car enfin, en se donnant des soins & des peines pour instruire les autres, on a sans

doute pour but de ſe rendre agréable ou utile. Or un homme qui prêche l'irréligion, peut-il eſpérer de plaire aux gens vertueux qu'il tâche de priver de toute eſpérance ſur un héritage dont ils s'étoient flattés? Et d'un autre côté, eſt-il avantageux au genre humain, que les ſcélérats ſoient perſuadés qu'ils n'ont rien à craindre après la mort?

Je crois que les femmes n'entrent pas en Paradis (1); ce n'eſt donc point d'un cœur intéreſſé que j'aime Dieu. Mais l'idée que je me fais de cet Être ſuprême, me ravit ſans ceſſe. Sans eſpoir de récompenſes, je ſens un plaiſir ſecret à ſuivre les commandemens de celui qui peut tout. Je recherche en lui mon origine avec une complaiſance, pour ainſi dire, orgueilleuſe. J'aurois honte de faire la moindre action qui me dégradât aux yeux d'un ancêtre ſi noble, ſi grand; & j'entretiens avec délices une pureté, qui ne peut qu'être agréable à l'Être qui en eſt la ſource infinie.

Tu m'écris, pour m'amuſer, ma chere Ro-

(1) Il eſt très-certain que Mahomet dit poſitivement dans quatre Chapitres de l'Alcoran, qu'il y aura un lieu de délices, un Paradis pour les femmes vertueuſes, mais ſéparé de celui des hommes. Malgré cela, il y a parmi les Mahométans, une ſecte qui prétend que l'ame des femmes n'eſt point immortelle; apparemment que Fatime étoit de cette ſecte.

ſalide, ce qui ſe paſſe au milieu de ce monde tumultueux & brillant où tu vis. Tu me peins les mœurs, les uſages, les ridicules, & les plaiſirs d'une Nation que toutes les autres envient & veulent connoître. Pour moi je ne puis t'entretenir que des méditations que je fais dans la retraite & le ſilence. Ton ſort & le mien paroiſſent bien différens; & je ne doute pas qu'une Françoiſe, à qui tu dis que tu as une ſœur dans ce pays-ci, ne ſe récrie auſſi ſur la triſte vie que je dois mener: elle ſe trompe. Le Serrail, quand on en aime le maître & qu'il nous chérit, n'eſt point un eſclavage; & je ſuis auſſi libre qu'elle, dès que je ſuis accoutumée à ne pas deſirer, & que je ne deſire pas plus de liberté que j'en ai. Adieu, ma chere Roſalide.

LETTRE XVII.

Fatime à Roſalide.

J'Ai un meilleur cœur que le tien, ma ſœur. Quelques raiſons que l'on m'apportât, on ne pourroit jamais me déterminer à penſer que mon pere, mes freres, mes amis & mes parens ſont malheureux pour toujours. Je les ai vu mourir bons Muſulmans. Il faudroit, ſi j'embraſſois ta religion, que mon eſprit ſe prêtât à l'idée hor-

rible d'un tourment éternel où ils ſeroient condamnés? Ah! je n'aurois jamais cette dureté-là. Je frémis même d'y penſer! Comment peux-tu l'avoir eue? Leur mémoire m'eſt ſi chere, que pour m'oppoſer au moindre outrage qu'on voudroit y faire, j'expoſerois mille fois ma vie avec plaiſir. Je lis avec attachement les paſſages de l'Alcoran où la félicité des fideles eſt décrite, par la part que je crois qu'ils y ont. J'étois ce matin au chapitre du Jugement.

„ Il n'y a qu'un Dieu, éternel, infini, tout-
„ puiſſant & tout miſéricordieux, qui a en-
„ voyé ſon Prophete pour vous inſtruire. Il
„ n'eſt point Prophete, diſent les impies; il
„ boit, il mange & marche comme nous dans
„ les rues. Mais quand le jour épouvantable
„ pour eux viendra; quand le pere des temps
„ & le maître des vengeances, porté ſur les
„ ailes des tempêtes, précédé de la foudre &
„ des éclairs, ſuivi de l'ange exterminateur,
„ deſcendra la flamme à la main, alors ils vou-
„ droient être les plus petits atômes. Au ſon
„ de la trompette, les Cieux ſe rompront de
„ foibleſſe, & ſeront emportés comme un voile
„ que les vents furieux agitent dans les airs.
„ Le firmament reſſemblera à de l'or fondu qui
„ bouillonne. Les montagnes deviendront com-
„ me de la laine cardée qui s'abaiſſe. Le ſo-
„ leil, la lune & les étoiles tomberont dans
„ la flamme dévorante qui s'élancera comme
„ une mer agitée. La terre ſera blanche; & les

„ corps qui ſortiront de toutes parts de ſon
„ ſein, couvriront ſa ſurface.

„ Les fideles qui auront été fermes dans leur
„ foi, qui auront protégé la veuve & l'orphe-
„ lin, & ſoulagé les priſonniers; qui auront
„ cru au jour du Jugement; qui n'auront
„ point connu d'autres femmes que les leurs
„ & leurs eſclaves; qui n'auront point fait
„ de mal à leur prochain, ni par leurs diſcours,
„ ni par leurs actions; qui auront dit la vérité
„ en témoignage & effectué leurs promeſſes,
„ porteront dans leur main droite le livre où
„ ſeront écrites leurs bonnes œuvres. Ils ſe-
„ ront aſſis ſur des trônes d'or; les Anges iront
„ autour d'eux, & leur préſenteront la coupe
„ de félicité. Ils auront tous les fruits qu'ils
„ pourront ſouhaiter, & tous les mêts qu'il
„ déſireront. Ils poſſéderont des femmes char-
„ mantes, deſtinées pour eux ſeuls, & avec
„ qui ils s'enivreront à jamais dans des torrens
„ de délices.

Voilà le bonheur dont j'eſpere que mes freres jouiront. Ils ont été tués en défendant leur patrie & leur religion; ils n'ont adoré qu'un ſeul Dieu, & n'ont point fait tort à leur prochain. Elevés par des femmes dévotes, ils ont appris l'Alcoran, & ont été accoutumés dès leur enfance à être frappés du plus profond reſpect au ſeul nom de Mahomet. Ils ont cru à ce Prophete, parce que ce Prophete ſcelle

tout ce qu'il dit du nom de Tout-Puiſſant. Comment auroient-ils pu le ſoupçonner d'être aſſez méchant pour tromper, dans le temps qu'il dit que Dieu punit ſévérement ceux qui trompent?

Mais ils n'ont pas vécu dans la Religion Chrétienne, me diras-tu; c'eſt la vraie. Ils ne le croyoient pas; jamais les principes de cette Religion ne leur ont été révélés; comment ſeroient-ils coupables? Renonce-t-on aiſément à des idées qui ſe ſont, pour ainſi dire, accrues avec les fibres de notre cerveau, à moins d'avoir des preuves infaillibles qu'on étoit dans l'erreur? Combien meurt-il ici tous les jours de perſonnes qui n'ont jamais eu de commerce avec les Chrétiens, & n'en ont entendu parler qu'avec mépris? Comment voudrois-tu que ces perſonnes-là euſſent rejetté les dogmes de Mahomet pour embraſſer une doctrine qui ne leur fut jamais annoncée?

Dieu eſt juſte, bon & miſéricordieux; il a créé tous les hommes, & leur a donné la raiſon comme un flambeau pour les guider dans les ſentiers de la juſtice & de l'équité. Tâchons d'y marcher ſans ceſſe, & de mériter par un cœur pur, & de bonnes œuvres, que notre foi ſoit éclairée, & que notre eſprit ſorte des ténebres, ſi de faux préjugés nous y ont malheureuſement engagés. Je t'envoie à ce ſujet une petite hiſtoire qu'Ibrahim

me liſoit il y a quelques jours, & que je viens de m'amuſer à traduire en François. Tu n'y trouveras que des idées ſimples & naturelles ſur un fond qui m'a paru intéreſſant. Tu connois mon goût ; & tu ſais combien je fais peu de cas de tout cet étalage d'eſprit, qu'affectent aujourd'hui la plupart de nos Auteurs Arabes.

HISTOIRE

DE FELIME & D'ABDERAMEN.

IL y avoit plus de dix ans que le ſage Kaillaz habitoit l'Iſle d'Evan. Dans ce déſert où jamais aucun mortel ne s'étoit offert à ſa vue, il paſſoit les jours entiers à contempler la nature ſous les formes diverſes & infinies qu'elle prend ſans ceſſe. L'objet le plus ſimple occupoit aiſément un eſprit affranchi des paſſions tumultueuſes ; & l'étude des mathématiques, inépuiſable en démonſtrations, lui donnoit à chaque inſtant le plaiſir de la découverte de quelque vérité. Il y vivoit de racines & de fruits excellens que la terre y produiſoit ſans culture.

Le vent, la pluie & le tonnere l'avoient un jour empêché de ſortir de la cabane qu'il s'étoit bâtie, lorſqu'au coucher du ſoleil, l'orage ayant ceſſé, il monta ſur un rocher pour en détacher quelques coquillages ; il apperçut au-deſſous de lui un berceau que les vagues de la mer avoient laiſſé à ſec ; il y courut avec cet empreſſement qu'inſpire l'humanité. Quel fut ſon étonnement d'y voir un petit

garçon & une petite fille de deux à trois ans, qui lui tendirent les bras, & lui fourioient comme s'ils euſſent ſenti leur abandon, & que déſormais il alloit devenir leur pere. Ils ne pouvoient pas en trouver un plus tendre; & l'état de ſon ame en les regardant, en conſidérant leur beauté, leur douceur, & les innocentes careſſes qu'ils lui faiſoient, ne ſe peut exprimer.

Depuis ce jour, il ne ſentit plus au fond de ſon cœur cette ſéchereſſe & ce dégoût qu'inſpire de temps en temps une entiere ſolitude, quelque ſoin que l'on prenne pour en diſſiper l'ennui. Il lui ſembloit que la nuit venoit toujours trop tôt, & qu'il n'avoit point encore aſſez vu ces enfans, quoiqu'il les eût eus toute la journée auprès de lui. C'étoit pour eux qu'il embelliſſoit ſon habitation; c'étoit pour croître avec eux, qu'il plantoit des arbres; il ornoit ſa cabane de coquillages & de fleurs pour les amuſer.

Si un pere au milieu du tumulte du monde, chargé de grands emplois, & ſans ceſſe occupé d'intérêts de gloire, d'ambition & de plaiſirs, n'a point de ſatisfaction plus ſenſible, que lorſqu'il peut ſe livrer quelques inſtans à ſa famille; quels ſentimens ne devoit pas éprouver Kaillaz à la vue de celle que le ciel ſembloit lui avoir envoyée dans un déſert, privé comme il étoit depuis dix ans de toute ſociété, & ſans eſpoir de conſolation, d'entretien & de ſecours que de ces deux jeunes plantes, qu'il alloit tâcher de

cultiver & d'élever à la vertu dans un lieu où l'exemple du vice ne détruiroit point ſes leçons !

Dès qu'ils eurent la force de ſe ſervir de leurs mains, il leur apprit à ſe faire des habillemens avec des plumes d'oiſeaux. Dans leurs diſcours & dans leurs moindres actions, il s'appliquoit à démêler leurs penchans & leurs inclinations, afin de pouvoir de bonne heure corriger ou ſeconder la nature. *Abderamen* (c'étoit le nom qu'il avoit donné au garçon) étoit ſérieux, tendre & compatiſſant; au contraire *Felime* (c'étoit la fille) avoit l'humeur vive, enjouée, & ſembloit ne conſidérer tout ce qui l'environnoit, qu'avec une ſecrette complaiſance pour elle-même. Une aventure aſſez ſimple fit connoître à Kaillaz cette différence de caractere.

Felime avoit trouvé un nid d'oiſeaux. Elle l'emportoit à la cabane; & la mere ſuivoit ſes petits avec des cris dont la bonté du coeur d'Abderamen interprétoit fidelement la douleur. Il pria ſa ſœur (c'étoit ainſi qu'il appelloit Felime) de remettre ce nid où elle l'avoit pris. Elle ne le voulut pas. Cela cauſoit entr'eux une petite querelle, lorſque Kaillaz les joignit.

Informé du ſujet de leur diſpute : "Ma fille, „ dit-il à Felime, en gardant ces oiſeaux pour „ vous en amuſer, vous ſuivez ce qui vous „ fait plaiſir; mais vous êtes cruelle envers „ cette mere dont vous alarmez la tendreſſe, „ & à qui vous ôtez ce qui lui appartient. Si „ un homme venoit dans une Iſle vous arracher

„ des bras d'Abderamen; ſi cet homme violent
„ n'étant point attendri par vos larmes, ne ſe
„ laiſſoit conduire qu'à la douceur de vous poſ-
„ ſéder, ne le traiteriez-vous pas de cruel, de
„ barbare & d'inhumain ? Ma chere Felime, il
„ ne faut pas nous conſidérer ſeuls en cher-
„ chant ce qui peut nous plaire; nous devons
„ examiner ſi notre ſatisfaction n'eſt point nui-
„ ſible à celle des autres; n'en uſons avec au-
„ trui, que comme nous voudrions qu'on en
„ usât avec nous-mêmes. Ce précepte ſi ſimple
„ eſt le lien de toute ſociété; la nature l'a gravé
„ dans tous les cœurs; & je ſuis ſûr que vous
„ ſentez que je ne fais que vous la rappeller &
„ la réveiller en vous.„

C'étoit par de pareilles inſtructions, & toujours ſur ce principe qui renferme tous les autres, qu'il conduiſoit l'éducation de ces enfans. Il y avoit déja près de douze ans, que la fortune les lui avoit confiés, lorſqu'un accident penſa lui enlever Felime. Elle ſe promenoit un ſoir ſur le rocher. Un vent impétueux l'enleva, & la jetta à la mer. Sa perte paroiſſoit inévitable. Heureuſement le reflux commençoit à diminuer, & la vague qui l'avoit d'abord engloutie, la porta au loin ſur le ſable, & l'y laiſſa.

Abderamen arriva dans ce moment. Quel ſpectacle ! Il voit ce qu'il adore ſans mouvement, les regards éteints, & la pâleur de la mort peinte ſur le viſage. Il ſe précipite auprès d'elle; il l'appelle... Felime... Ma chere Felime... Il la

preſſe dans ſes bras; il colle ſa bouche ſur la ſienne; il voudroit pouvoir lui ſouffler ſa propre vie. Peu à peu ſes tranſports commencerent à la ranimer; elle pouſſe un ſoupir, ouvre à moitié les yeux & l'embraſſe. Il la porte à la cabane, où les ſoins de Kaillaz acheverent de la faire revenir; & cet accident n'eut point de ſuites.

Mais depuis ce jour ſon Amant la tenant dans ſes bras & l'accablant de baiſers, revient ſans ceſſe à ſa penſée. La nuit, des ſonges ſéduiſans la raviſſent. Il lui ſemble qu'un nouveau ſang coule délicieuſement dans ſes veines. Elle s'éveille toute émue. Elle tâche de ſe replonger dans les erreurs d'un ſommeil que l'agitation même où elles l'ont miſe, écarte de ſes yeux; elle brûle; & dès que l'aurore paroît, elle ſe leve & va chercher les endroits les plus ſombres.

Sa réverie l'avoit conduite près d'une grotte d'où couloit un ruiſſeau dont les flots argentés, après avoir ſerpenté quelque temps dans un petit bois, y formoient un baſſin ſous un ombrage impénétrable aux rayons du ſoleil. Elle croit y trouver un remede au feu qui la dévore. Elle ſe déshabille; & ſe tenant aux branches d'un arbriſſeau, elle deſcend & s'aſſied dans cette onde claire & pure. Il lui ſemble qu'elle eſt plus tranquille. Elle cueille des fleurs qui viennent de naître ſur les bords. Elle les regarde, ſe regarde, les approche de ſes joues, & ſourit: quoique nouvellement écloſes, elles ont moins

d'éclat & de fraîcheur. Elle les met dans ſes cheveux, & ſe regarde encore. Bientôt un ſoupir lui échappe. Le premier mouvement d'une jeune perſonne eſt pour ſa beauté; le ſecond pour ſon Amant; & elle ne deſire jamais tant de le voir, que lorſqu'elle eſt la plus contente de ſes charmes.

Abderamen l'aimoit trop pour être éloigné; il l'avoit ſuivie, & la tient dans ſes bras, qu'elle croit encore que ce n'eſt qu'une illuſion. Confuſe, interdite, elle voudroit que la clarté des eaux ſe troublât. Elle réſiſte, ſans ſçavoir pourquoi, à des tranſports qui l'enflamment. Il la ſerre, il l'embraſſe; un nouvel effort qu'elle fait pour lui échapper, le favoriſe; & dans l'inſtant un cri perçant qu'elle jette, annonce aux écos que le vainqueur vient d'achever de s'enchaîner avec ſa conquête. Bientôt on n'entend plus que quelques mots ſans ſuite, & que des ſoupirs à demi-étouffés par des baiſers. Egarés, confondus, enivrés dans des torrens de délices, leurs ſens ont peine à ſuffire à l'excès de leurs plaiſirs. Sans rompre la chaîne qui les tient unis, Abderamen au bout de quelque temps, emporte Felime ſur le rivage; & la terre, comme l'eau, ſert d'autel à plus d'un ſacrifice.

Une douce langueur avoit ſuccédé à la rapidité de leurs deſirs : leurs bras entrelacés, & reſpirant mutuellement leurs ames, ils ſe mouilloient de ces larmes délicieuſes que la ſatisfaction la plus pure du cœur fait répandre avec tant de

de tendreſſe ſur l'objet aimé, lorſqu'une voix qu'ils crurent entendre entre les arbres, les fit s'arracher l'un à l'autre, & courir à leurs habits. J'ai craint que ce ne fut Kaillaz, dit Félime; il ne condamneroit pas, je crois, les plaiſirs que nous venons réciproquement de nous donner; il me ſemble qu'ils n'ont rien de contraire au précepte qu'il nous recommande ſans ceſſe, de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît; notre bonheur ne peut avoir fait tort à qui que ce ſoit dans la nature. Cependant je ne ſçais..... mais.... je ne voudrois pas.... Elle fut interrompue à ces mots par l'aſpect de pluſieurs hommes qui les enleverent & les porterent à un vaiſſeau, d'où ils perdirent bientôt l'Iſle de vue.

Que veut-on de nous, demandoit triſtement Abderamen. Nous n'avons fait de mal à perſonne. Ma ſœur, que deviendra Kaillaz, quand il ne nous verra plus! Il nous aimoit ſi tendrement! Loin de vous affliger, mes enfans, leur dit celui qui paroiſſoit le maître du vaiſſeau, rendez graces au ciel de nous avoir fait encore paſſer à portée de cette iſle. Nous y abandonnâmes, il y a près de vingt-cinq ans, l'impie Kaillaz, qui n'adoroit point le même Dieu que nous, & qui n'obſervoit aucun des Commandemens de notre ſainte Religion: il vous a ſans doute élevés dans ſes malheureux principes? Il ne nous en a point donnés d'autres, répondit

Abderamen, que de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Quoi! reprit ce même homme qui avoit commencé à leur parler, il ne vous a jamais entretenus de l'Envoyé de Dieu, du Prophete Mahomet, qui promet de ſi grandes récompenſes aux Fideles qui ſuivront ſa loi, & qui les placera après leur mort dans des lieux de délices, où la poſſeſſion des plus belles femmes répandra dans leurs cœurs une félicité auſſi intariſſable que leurs deſirs?... Qu'il me laiſſe ſeulement Félime, dit en ſoupirant Abderamen; & je ſerai auſſi heureux que lui.

Il n'y a point d'attraits plus puiſſans que ceux de l'innocence & de l'ingénuité; & chaque réponſe que faiſoient ces jeunes Amans, leur âge, leur douceur, & leur extrême beauté, tout contribuoit à les rendre intéreſſans. On leur ôta leurs habits pour leur en donner de magnifiques. On leur expliquoit tous les jours l'Alcoran; & par les meilleurs traitemens & les promeſſes les plus flateuſes, on tâchoit de prévenir leurs cœurs en faveur d'une croyance ſi nouvelle à leur eſprit.

La navigation continuoit d'être heureuſe; & le vent le plus favorable faiſoit eſpérer d'arriver bientôt au Port, lorſqu'une nuit le vaiſſeau retentit tout-à-coup de cris, de gémiſſemens, & d'un bruit affreux d'armes & d'hommes qui ſe battoient. Abderamen s'arrache des bras de Félime qui veut l'arrêter; le Capitaine

expirant eſt le premier objet qui s'offre à ſes yeux ; il eſt lui-même frappé d'un coup qui l'étourdit & le renverſe. C'étoient des Chrétiens qui avoient rompu leur chaîne, & qu'une heureuſe conſpiration venoit de rendre les maîtres de ceux dont ils étoient eſclaves quelques momens auparavant.

Abderamen, au bout de quelque temps, reprend ſes eſprits; il ſe leve; on ſe jette ſur lui; & l'on commençoit à le charger de fers, lorſque quelques-uns de ces Chrétiens qui ſçavoient ſon hiſtoire, s'étant approchés & l'ayant reconnu, repréſenterent à leurs Camarades qu'il n'étoit que depuis quelques jours dans le vaiſſeau, où même on l'avoit amené de force, & qu'il y auroit de l'injuſtice à vouloir le confondre parmi leurs ennemis. On le laiſſa libre. Son premier mouvement fut de chercher Félime; il retourne où il l'avoit laiſſée; il ne la trouve point; il revient : quelle vue ! Félime percée d'un coup mortel, au milieu des morts dont tout le pont eſt couvert !.... Félime !...., ma ſœur !.... que vous avoit-elle fait, barbares ? En prononçant ces mots, il tombe ſans connoiſſance.

Malgré les ſecours qu'on tâchoit de lui donner, il reſta preſque tout le jour dans cet état; & ce ne fut que vers le ſoir qu'on reconnut à quelques larmes qui couloient de ſes yeux fermés, que ce long ſaiſiſſement commençoit à ceſſer. Quels affreux inſtans que ceux de cet

Infortuné en revenant à la vie ! Ses gémiſſemens & les efforts que faiſoit ſon ame pour aller rejoindre celle de ſa chere Félime, auroient attendri les cœurs les plus impitoyables. *Elle n'eſt plus*, s'écrioit-il ; *elle n'eſt plus !... & je vis !... & je reſpire encore !* En proférant ces plaintes entrecoupées de mille ſanglots, il ſe levoit à moitié du lit où on le retenoit ; il regardoit ceux qui l'environnoient, joignoit les mains, leur demandoit la mort, & ne concevoit pas qu'on pût être aſſez inhumain pour la lui refuſer.

Il n'étoit pas poſſible que d'auſſi cruelles agitations n'épuiſaſſent bientôt ſes forces. L'abattement ſuccéda à la violence du déſeſpoir ; & dans un accablement entier de tous ſes ſens, il ſe laiſſoit enfin aller aux ſoins d'un Iman chrétien, qui ne l'avoit pas quitté d'un inſtant, & qui, ſans paroître chercher à le conſoler, ſe contentant de lui marquer la plus grande ſenſibilité pour ſes peines, étoit peu-à-peu parvenu à devenir, pour ainſi dire, néceſſaire à ſa douleur ; par le triſte plaiſir que nous reſſentons tous à parler de nos malheurs.

Cet Infortuné lui racontoit ſes occupations, ſes amuſemens dans l'Iſle déſerte, & les moindres circonſtances de ſes amours ; il lui répétoit cent fois les mêmes choſes ; & cet Iman ſembloit toujours l'écouter avec le même intérêt, & entrer dans tous ſes ſentimens. Ces ſortes de gens ſont ſouples, adroits, inſinuans, & ſoit par un véritable zele, ſoit par la vanité

ſeule d'engager les autres à penſer comme eux, il n'y a rien qu'ils ne riſquent & qu'ils n'entreprennent pour étendre leur religion. Celui-ci trouvant un jour Abderamen un peu plus tranquille, crut qu'il pouvoit enfin commencer à travailler à ſon inſtruction.

„ Mon enfant, lui dit-il, après la perte que „ vous avez faite d'une perſonne qui dut vous „ être ſi chere, chaque inſtant de votre vie de„ viendroit une marque d'ingratitude envers „ elle, ſi vous cherchiez jamais quelque con„ ſolation ſur la terre. Mais il eſt un Être ſu„ prême qui vous a créé pour l'adorer & le „ ſervir. Peut-être ne vous a-t-il frappé, que „ pour vous appeller à lui. Il eſt jaloux de „ notre cœur qu'il veut ſeul occuper. Rempliſ„ ſez-vous des myſteres de ſa grandeur infinie „ & de ſa bonté; pénétrez votre ame de la „ ſainteté de ſa loi que je vous expliquerai; & „ quand ce corps terreſtre ſe détruira, l'eſprit „ qui eſt en vous, & qui ne meurt point, ira „ jouir d'un bonheur.... Je reverrois Félime, „ lui demande avec tranſport ce malheureux „ amant? Vous ne vous faites encore, reprit „ l'Iman, des idées de félicité que ſelon vos „ ſens, & comme ces groſſiers Muſulmans avec „ qui vous avez vécu pendant quelque tems. „ Quel eût été votre ſort (je frémis quand „ j'y penſe) ſi vous aviez péri dans la confuſion „ de cette nuit, où, pour recouvrer notre li„ berté, nous fûmes obligés de dévouer à la

„ mort la plûpart de ces Infideles ! Vous
„ gémiriez à préſent, & à jamais, avec eux,
„ dans le ſéjour des vengeances céleſtes, &
„ dans les profonds abîmes du déſeſpoir & de
„ la douleur. Car enfin, mon enfant, tous
„ ceux qui meurent ſans avoir été initiés aux
„ graces de la vraie Religion, & de la ſeule que
„ Dieu ait révélée aux hommes, ſont précis
„ pités dans des tourmens éternels.... Moi,
„ interrompit vivement Abderamen, j'aurois
„ été précipité!... Mais, que dis-je ? Selon
„ vous, Félime ſeroit donc.... Vous me faites
„ frémir ! Quoi ! ce Dieu, dont le nom ſeul
„ m'inſpire une idée ſi ſublime, au milieu même
„ des ténebres de ma raiſon qui le cherche, ce
„ Créateur, ce pere de l'Univers & de tous les
„ Êtres, auroit porté Félime dans une Iſle dé-
„ ſerte où on ne l'éclaire point ! Il l'auroit con-
„ duite au milieu des Muſulmans qu'il réprouve,
„ pour la punir après ſa mort de n'avoir pas
„ eu l'occaſion de s'inſtruire du ſeul culte qu'il
„ avoue ! Félime, dont la bouche ne déguiſa
„ jamais la vérité, & dont le cœur ignora tou-
„ jours l'artifice, Félime auroit été condamnée,
„ même avant que de naître, dans la volonté
„ d'un Dieu qu'elle auroit adoré avec une ame
„ mille fois plus pure que la vôtre, ſi elle
„ avoit pu le connoître ! Allez, laiſſez-moi; je
„ ne vous regarde qu'avec horreur. „ Il s'é-
loigne à ces mots de ce Chrétien, & prit dès ce
moment la réſolution de profiter de la premiere

occaſion qui ſe préſenteroit de quitter le vaiſſeau, & de fuir des hommes aſſez barbares, pour n'être pas contens d'avoir occaſionné la mort de ſa chere Félime, & pour vouloir encore qu'elle fût malheureuſe au-delà du trépas.

Le haſard favoriſa bientôt ſon deſſein. On fut obligé d'aborder pour quelques proviſions dont on commençoit à manquer. Il prit un javelot, un arc & des fleches, en marquant qu'il ſeroit bien aiſe de chaſſer. Lorſqu'il fut à terre, il s'éloigna inſenſiblement, & ſe jetta dans une forêt dont l'épaiſſeur lui parut une sûre retraite.

Il n'y avoit pas fait une lieue, qu'il apperçut un homme aſſailli par deux ſangliers d'une grandeur énorme. Ses forces paroiſſoient épuiſées par une longue défenſe, au-lieu que leur ſang, que ſes fiers animaux voyoient couler, les rendoit encore plus furieux.

Abderamen ne balance pas un inſtant; il court où l'humanité l'appelle, & fond avec tant de courage & de bonheur ſur ces eſpeces de monſtres, qu'il les fait bientôt tomber ſous ſes coups. Généreux Etranger, lui dit celui qu'il venoit de délivrer d'un danger ſi preſſant, je n'en pouvois plus; j'allois ſuccomber; ma mort étoit certaine, ſi le Ciel ne vous eut envoyé à mon ſecours; après avoir échappé tant de fois à tous les hazards de la guerre, l'ardeur de la chaſſe m'a expoſé à périr ici ſans gloire. Venez, ſuivez-moi dans des lieux où je tâcherai que les

effets de ma reconnoiſſance vous faſſent regarder ce moment-ci comme un des plus heureux de votre vie.

Accablé de malheurs, inconnu & ſans Patrie dans tout l'Univers, je ſuis prêt à vous ſuivre, répondit Abderamen; mais vous ne me devez rien; & je n'ai fait pour vous, que ce que vous auriez fait pour moi, ſi vous m'aviez vu dans le même péril.

Il achevoit à peine ces mots, qu'il vit venir pluſieurs Chaſſeurs; & il ne tarda pas à connoître que c'étoit au Roi de Serendib qu'il avoit ſauvé la vie. Ce Prince préſenta ſon Libérateur à ſa Cour qui groſſiſſoit à meſure qu'on approchoit de la ville. Il donna ſes ordres pour qu'on le logeât dans ſon palais, & prit de jour en jour tant d'amitié pour lui, qu'il ſembloit ne goûter plus de vraie douceur que dans ſon entretien. A l'ouverture de la campagne, il le nomma pour commander un Corps de Troupes d'élite; & il eut à s'applaudir de ſon choix. Abderamen, dans un combat, chargea ſi à propos les ennemis, qu'il ramena dans ſon parti la victoire qui commençoit à ſe déclarer pour eux; & ce ne fut pas la ſeule occaſion où ſa valeur, toujours guidée par un ſang-froid qui lui donnoit le coup d'œil le plus ſûr, décida des ſuccès.

Les plus grands hommes ne doivent ſouvent les qualités brillantes dont ils nous éblouiſſent, qu'à l'ambition de s'élever & de faire parler

d'eux. En pratiquant les vertus, ce n'eſt point au fond du cœur la vertu même qu'ils ont pour objet. Ils ſacrifient à l'amour-propre, à la renommée, au deſir de rendre leur nom fameux; & l'on peut dire que l'orgueil eſt l'artiſan de leur mérite. Il n'en étoit pas ainſi d'Abderamen; la ſimple & droite nature dirigeoit toutes ſes actions; il ſoulageoit les ſoldats, viſitoit les bleſſés, s'informoit de leurs beſoins, ſe privoit pour leur donner, & s'étonnoit des louanges que lui attiroit une pareille conduite. Quel eſt donc, diſoit-il en lui-même, le caractere de ces gens-ci? Puis-je me diſpenſer de faire pour eux ce que je voudrois qu'ils fiſſent pour moi, ſi je me trouvois dans leur ſituation?

Ses ſervices, la juſteſſe, la pénétration de ſon eſprit, la candeur & la vérité de ſon caractere, augmenterent la confiance du Roi, au point que ce Prince voulut concerter avec lui les projets de la Campagne ſuivante, & les moyens de la ſoutenir. " Mon cher Abderamen, lui „ dit-il, toutes ces Puiſſances qui ſe ſont li„ guées contre moi, n'ont fait juſqu'à préſent „ que de vains efforts. Le Ciel a toujours fa„ voriſé mes armes; mais mon peuple eſt ac„ cablé d'impôts; le commerce languit; mes „ meilleurs Officiers ont été tués; & ceux que „ les haſards de la guerre ont épargnés, gé„ miſſent ſans récompenſes après s'être ruinés „ à mon ſervice: je ſuis dévoré d'inquiétudes

„ & de chagrins dans le ſein même de la
„ victoire.

„ Sire, répondit Abderamen, mon zele &
„ mon attachement pour Votre Majeſté, m'inſ-
„ pirent quelques idées que je vais ſoumettre à
„ ſes lumieres, puiſqu'elle m'ordonne de par-
„ ler. Depuis que j'ai l'honneur d'être ſous ſa
„ protection, je me ſuis inſtruit exactement des
„ loix, des richeſſes, & de ce qui concerne
„ les différens corps de l'État. Vous avez dans
„ votre Royaume des milliers de Faquirs, de
„ Bonzes, de Derviches & de Calenders, qui
„ poſſedent des fonds conſidérables, ou qui
„ ont des revenus aſſurés dans les charités
„ qu'on leur fait. Sans inquiétude & ſans tra-
„ vail, ils jouiſſent abondamment de tout ce
„ qui eſt néceſſaire à l'homme; & c'eſt d'eux
„ qu'on peut dire que la terre, ſans qu'ils la
„ cultivent, prévient les beſoins. Ils n'ont d'au-
„ tres peines que celles qui ſont attachées à
„ l'eſprit de curioſité, d'avarice, de cabale &
„ d'intrigue, qui les agite ſans ceſſe. Ils s'inſi-
„ nuent dans les familles pour en pénétrer les
„ ſecrets, & dominer enſuite impérieuſement
„ ſur ceux qu'une confiance trop aveugle a mis
„ dans le cas de les craindre. Ils y fomentent
„ l'aigreur, la haine & la déſunion, pour s'at-
„ tirer des legs au préjudice des légitimes hé-
„ ritiers. Ils careſſent, & dégoûtent de la mai-
„ ſon paternelle les enfans de ce bourgeois ri-

» che, que leur pere veut obliger de s'attacher
» à une profeſſion qui leur répugne. Le fils de
» cet Artiſan, qui voit que ſes parens en tra-
» vaillant ſans relâche, ne gagnent au plus que
» de quoi nourrir leur famille, aſpire à un
» genre de vie qui l'éleve en quelque ſorte,
» où il ne manquera de rien, & où il ne ſera
» queſtion que de s'habituer à prononcer tous
» les jours deux ou trois mille mots. C'eſt
» ainſi que vous perdez, Sire, tous les ans,
» cinq ou ſix mille ſujets, qui auroient été de
» bons laboureurs, de bons matelots, de bra-
» ves ſoldats, ou d'habiles négocians, ſi les
» Derviches, en fréquentant dans les maiſons,
» n'euſſent pas, par leurs inſinuations, leurs
» careſſes & leur exemple, étouffé en eux dès
» l'enfance le goût du travail & de toute hon-
» nête induſtrie.... Eh! comment remédier à
» cet abus, interrompit le Roi?... En défen-
» dant, Sire, répliqua Abderamen, à tous Fa-
» quirs, Bonzes, Derviches & Calenders de
» votre Royaume, de recevoir qui que ce ſoit
» parmi eux qui n'ait exercé auparavant pen-
» dant dix ans quelques arts, ou quelque mé-
» tier. Votre Nobleſſe vous ſert, & ſe fait un
» point d'honneur de vous ſervir avec attache-
» ment. Mettez-vous en état de donner des
» récompenſes à un Noble qui a vieilli dans
» vos armées; & faites-lui du moins goûter
» ſur la fin de ſes jours cette honnête abon-
» dance dont a joui toute ſa vie un inutile, un

„ vil, un mépriſable Bonze. Otez à ce Mili-
„ taire qui court ſe ſacrifier pour la patrie,
„ toute inquiétude ſur le ſort de ſa femme &
„ de ſes enfans; qu'il ſoit sûr, s'il eſt tué,
„ que vous leur aſſignerez des penſions ſur les
„ immenſes revenus des Derviches. Permettez
„ aux Deſcendans de tant d'illuſtres Maiſons,
„ de revendiquer les biens conſidérables qui en
„ ſont ſortis par des legs en faveur des Calen-
„ ders; réuniſſez à votre domaine ces dona-
„ tions que les ſiecles d'ignorance....

(*Il manque ici quelques lignes qu'on n'a pû traduire, le Manuſcrit étant effacé dans cet endroit.*)

Le Roi communiqua ces projets à ſon Conſeil, & l'intention où il étoit de les faire exécuter. Malheureuſement le lendemain on le trouva mort dans ſon lit; & Abderamen, en ſe retirant le ſoir au Palais, fut aſſaſſiné par des gens inconnus.

MEHEMET EFFENDI *avoit été Plénipotentiaire au Traité de Paix conclu à Paſſarowitz, en* 1718, *entre l'Empereur & la Porte. Il vint Ambaſſadeur Extraordinaire auprès du Roi, & fit ſon entrée à Paris en* 1721. *A ſon retour à Conſtantinople, il eut l'emploi de Teſterdar, ou Grand Tréſorier de l'Empire. Vers la fin de l'année* 1730, *les Janiſſaires ſe révolterent, firent trancher la tête au Grand Viſir Ibrahim, & dépoſerent Acmet III. Mehemet avoit été des plus intimes amis d'Ibrahim; mais l'eſtime générale dont il jouiſſoit, le ſauva; & même Mahmout, ſucceſſeur d'Acmet III, ne le relégua dans l'Iſle de Chypre, qu'en lui en donnant le gouvernement. Il y mourut avec cette réputation de probité, d'humanité & de déſintéreſſement, qu'il s'étoit acquiſe dans tous les emplois qu'il avoit poſſédés.*

SAID, *ſon fils, âgé de vingt ans, qu'il avoit amené en France lors de ſon Ambaſſade, en étoit parti avec beaucoup de regret, & penſoit toujours à y revenir; il y revint en* 1741, *en la même qualité que ſon pere. Il ſavoit parfaitement notre langue, & avoit lû la plupart de nos bons livres. Son caractere & ſon eſprit n'étoient pas moins aimables que ſa figure. Il fut recherché, chéri, fêté des perſonnes les plus*

distingués à la Cour & à la Ville. Je le voyois souvent; je lui dédiai une Comédie, les Veuves Turques *: *il m'envoya le lendemain un présent de Baume de la Mecque que je donnai à la brillante B****, sur promesse que nous souperions le soir tête-à-tête, & qu'elle ne me congédieroit pas à minuit.*

Said mourut en 1761, *les uns disent à Constantinople, mais éloigné des affaires; les autres disent en exil.*

---

* Imprimée dans le second volume.

LETTRES

DE

NEDIM COGGIA,

Sécretaire de l'Ambaſſade de MEHEMET EFFENDI, *Ambaſſadeur de la Porte Ottomane, à la Cour de France.*

LETTRE PREMIERE.

Nedim Coggia au Peik Bachi.

TON emploi t'avoit éloigné pour quelque temps de Conſtantinople, quand j'en ſuis parti. Je ne doute pas que tu ne m'ayes cherché à ton retour, & que tu n'ayes été bien inquiet de ne me point trouver, & de ne pouvoir apprendre ce que j'étois devenu. Je n'aurois jamais cru voir le pays des Chrétiens, que par les conquêtes de notre invincible Sultan, lorſqu'Ibrahim notre ſublime Viſir, m'ayant fait appeller, me dit qu'il jugeoit à propos que j'accom-

pagnaſſe Mehemet Effendi dans ſon Ambaſſade; prends cette lettre, ajouta-t-il, vas vite; tu n'as pas un moment à perdre pour le joindre: le vaiſſeau qui doit le paſſer en France, eſt prêt à mettre à la voile.

En effet, Mehemet n'étoit déjà plus à ſa maiſon. Je courus au port; je lui remis la lettre d'Ibrahim, & m'embarquai à l'inſtant même avec lui. Nous n'étions pas à cent milles de Conſtantinople, que nous faillîmes à périr ſur des amas de pierres qui obligent tout pilote expérimenté de cotoyer l'Europe & de s'éloigner des bords de l'Aſie, entre Gallipoli & Lampſachi. Je me ſers du mot d'amas de pierres, parce que cette eſpece d'écueil eſt en effet un reſte des débris du pont que Xerxès voulut bâtir en cet endroit, lorſqu'il traverſa la mer avec ſept cent mille combattans pour aller châtier les Grecs Européens. Peu s'en eſt fallu que l'extravagance d'un homme qui vivoit il y a près de deux mille cinq cens ans, ne nous ait été funeſte il y a deux mois. Les vagues & la tempête détruiſirent l'ouvrage de ce Prince inſenſé. Dans ſa colere, il fit fouetter la mer, & y jetta des fers pour l'enchaîner & la punir de ſon audace.

Il n'y a perſonne qui ne rie de la vengeance de ce Roi des Perſes; mais après tout, eſt-il plus ridicule de vouloir corriger la mer de ſes caprices & de ſes mauvais procédés, que de vouloir l'épouſer? Tous les ans, à certain jour,

le Doge de Veniſe renouvelle la cérémonie de ſon mariage avec elle. Le Chef de cette ſage République ſort de ſon Palais en grande pompe, au bruit des tambours & des trompettes, accompagné de la Nobleſſe, du Sénat, & du Peuple, & ſe rend ſur un rocher où il déclare à haute voix, qu'il la reçoit pour ſa vraie & légitime épouſe, en foi de quoi il lui jette l'anneau nuptial. *J'eſpere*, diſoit un de nos Sultans qui n'aimoit pas les Vénitiens, & à qui on contoit cette folie, *que quelque jour j'enverrai le Doge conſommer ſon mariage.*

Quoique nous n'ayons pas eu de mauvais tems, je ne ſçaurois t'exprimer à quel point la navigation m'a fait ſouffrir. J'en demande pardon au Prophete; mais j'ai débarqué ſur cette terre d'Infideles avec preſqu'autant de plaiſir, que ſi j'avois approché des ſaints lieux de la Mecque.

Les voyages ſont agréables dans ce pays-ci; les voitures y ſont commodes, & les grands chemins bien entretenus. Des campagnes riches, abondantes, & peuplées s'offrent de tous côtés. On ne fait gueres quinze milles, que l'on ne trouve de grandes Villes. Le ſoir on arrive à de bons logemens. Trois ou quatre eſclaves, quelquefois aſſez jolies, s'empreſſent, vous préparent vos lits, & vous ſervent à table. Je t'avouerai que je crus le premier jour, lorſqu'elles entrerent dans ma chambre, que c'étoit une attention particuliere des principaux

de la Ville à tous nos beſoins; notre interprete me déſabuſa.

Les femmes ne ſont point ici obligées d'être voilées, quand elles paroiſſent en public. Avec des phyſionomies qui ſemblent n'annoncer que le badinage & l'enjouement, elles ont, dit-on, beaucoup de juſteſſe, beaucoup de ſolidité dans l'eſprit, & une délicateſſe naturelle de ſentiments qui rend leur goût extrêmement fin, & preſque toujours aſſez ſûr. Auſſi leurs maris les chargent-ils ordinairement de ſolliciter pour eux les graces, les honneurs, les procès, les emplois; ils les croyent propres à s'expliquer à merveille ſur toutes ſortes d'affaires avec les hommes; pour avec Dieu, cela eſt différent; ſans leur dire préciſément qu'elles n'auront point de part au Paradis, on ne leur permet de faire leurs prieres, que dans une langue qu'elles n'entendent point.

Les lettres qu'on écrit à Mehemet, ſemblent annoncer quelques changemens dans le Divan; mande-moi ce qui en eſt; tu ne dois pas douter de l'intérêt que je prends à tout ce qui peut t'arriver, & de l'impatience avec laquelle j'attends de tes nouvelles. Si tu te rencontres avec quelques François, fais leur amitié en te ſouvenant de moi; je ſuis aſſez content de la Nation juſqu'à préſent. Adieu.

LETTRE II.

Nedim au dit Bacbi.

ENFIN nous ſommes arrivés à Paris. Juſqu'à ce que Mehemet ait fait ſon entrée, nous habitons dans un Fauxbourg où la plupart des Dames viennent nous voir & nous font compagnie. On n'a des yeux que pour nous; tant il eſt extraordinaire d'être Turc! On veut ſurtout nous voir manger. Hier, m'étant apperçu que notre garde rebutoit beaucoup de monde, je fus touché du ſenſible déplaiſir qu'auroient tant d'honnêtes gens de ne pas ſavoir par eux-mêmes que nous mangions; j'allai donc dans la cour; je m'y fis ſervir; je mangeai devant eux; ils me parurent enchantés; je penſai leur offrir de dormir en leur préſence, s'ils étoient curieux de voir comment dort un Muſulman.

Les François ſont prévenans, careſſans, & peu ſéduiſans. On démêle bientôt que leur politeſſe n'eſt qu'un détour de leur amour propre, pour vous entretenir de la magnificence de Paris, de la puiſſance de leur Roi, & de la prétendue ſupériorité de leur Nation ſur toutes les autres. Avez-vous vu, me demandent-ils, nos ponts, nos quais, nos places de Vendôme & des Victoires, le vieux Louvre & le jardin des Thuileries? Je réponds froidement qu'oui,

& que j'ai auſſi vu Conſtantinople; cela les déconcerte. Or, ſoit dit entre nous, Conſtantinople n'eſt pas plus comparable à Paris, que ne l'eſt une grande Villaſſe d'Albanie à Conſtantinople; mais j'aime à mortifier les préſomptueux.

Preſque toutes les Françoiſes ont de beaux yeux & mettent du rouge; auſſi ſe reſſemblent-elles preſque toutes aux lumieres. Dans un ſpectacle, il eſt preſqu'impoſſible de diſtinguer l'une de l'autre; on ne les reconnoît gueres, m'a-t-on dit, qu'aux hommes qui ſont avec elles; je t'aſſure que ce ne ſont pas leurs maris.

Ici, comme parmi nous, le mari & la femme ont leurs appartemens ſéparés. C'eſt dans l'appartement de Madame que l'on reçoit la compagnie, que l'on joue, que l'on rit, qu'on s'amuſe. Dans celui du pacifique époux, on preſſe les fermiers; on diſpute avec les créanciers; on emprunte à uſure; & l'on s'intrigue & s'agite pour tâcher de continuer toujours de vivre avec le même faſte.

L'oſtentation fait le fond du caractere de la Nation; on y cherche moins à être heureux, qu'à perſuader qu'on l'eſt. Chez les autres peuples, un homme ſe ruine, emporté par ſes paſſions; ici, parce qu'il eſt vain, parce qu'il eſt fat.

Je me ſouviens d'avoir lû que parmi les Sauvages, ceux qui ſe piquent d'être aimables & galans, ſe font graver ſur la peau différentes

figures d'oiſeaux, de fruits, de fleurs & d'animaux extraordinaires. L'opération eſt douloureuſe & longue; c'eſt un travail de près de trois années, en y employant aſſiduement quatre heures par jour; mais auſſi quand l'ouvrage eſt fini, le patient a l'agrément de poſſéder pour le reſte de ſes jours, une peau ſuperbe, d'une broderie charmante, & qui le diſtingue infiniment parmi ſes compatriotes.

Voilà une ſauvage & folle magnificence; dont l'étalage coûte en vérité trop cher, dira un François, tandis que ce même François ſacrifie ſouvent l'aiſance du reſte de ſa vie, au plaiſir de pouvoir briller ſeulement pendant deux ou trois années par un équipage leſte, des habits de goût, & des bijoux.

Je ne puis encore avoir que des idées vagues & ſuperficielles ſur tout ce que j'apperçois ici de bizarre & d'extraordinaire; mais j'eſpere que dans quelque tems, je ſerai en état de t'envoyer des détails qui, je crois, t'amuſeront.

Penſe que tu as toujours en moi l'ami le plus véritable. Adieu.

LETTRE III.

Nedim au Grand Viſir.

NOUS fîmes hier notre entrée dans cette Ville. Différentes compagnies d'hommes avec des habits bleus galonnés en argent, bordoient les rues des deux côtés. Notre marche s'ouvroit par les Grenadiers à cheval, troupe auſſi recommandable par la régularité de ſes mœurs, que par ſa valeur. On m'a dit qu'après une bataille, le feu Roi Louis XIV demandant à un des Chefs de cette Compagnie, où elle étoit, cet Officier lui répondit, *Sire, elle eſt tuée.* Ce mot exprime bien la défaite entiere d'un corps de braves gens qu'une même vertu, qu'un même eſprit, qu'une même bravoure anime.

Nous étions au milieu d'un Régiment (1) de Cavalerie qui nous faiſoit eſcorte, habillé de rouge avec des paremens de velours noir. Les Cavaliers de ce Régiment, dans les guerres d'Italie, ont mis d'eux-mêmes pluſieurs fois pied à terre, & ont chargé comme l'Infanterie, dans

(1) La Cornette Blanche, autrement, le Colonel Général, Cavalerie. J'étois de cette eſcorte, ayant été reçu quatre jours auparavant Lieutenant dans ce Régiment.

des défilés où la Cavalerie ne pouvoit pas ſervir. Notre marche étoit fermée par un Régiment de Dragons.

Après avoir fait près d'une lieue dans cet ordre, nous rencontrâmes à la porte des Jardins du Roi, ſes Gardes à cheval, ſes Gendarmes, ſes Chevaux-Légers, & ſes Mouſquetaires. L'or & l'argent brilloient avec profuſion ſur leurs habits. Ces différentes Compagnies ont pû être taillées en pieces par un ennemi abſolument ſupérieur en nombre; mais elles ont la réputation de n'avoir jamais plié. Je t'avouerai que dans cet endroit, & à la façade du Louvre, nous ne fûmes pas les maîtres de ne point marquer un certain mouvement d'admiration.

Les Gardes à pied étoient en haie le long des Jardins juſqu'au veſtibule du Château. Ce ſont des hommes grands, bien faits, bien vêtus, & que la jalouſie des Soldats des autres Régimens, ſeroit toujours très-prompte à attaquer, s'il leur arrivoit le moindre échec. On m'a dit que la plûpart étoient mariés, mais que dans toutes les autres Villes du Royaume, & dans les Places fortes, on ne ſouffroit point que le Soldat ſe mariât, & qu'on tâchoit de le piquer d'honneur, & de l'engager à ne s'attacher qu'à la ſeule profeſſion des armes. Comme il y a déja quelques années que la France n'eſt plus en guerre, on s'oppoſe avec affection à la retraite des vieux militaires; on les diſpenſe de certain ſervice, on augmente leur paye, on n'exige d'eux pour

ainſi dire, que de mourir au Régiment. Ils y font le récit des ſiéges & des batailles où ils ſe ſont trouvés; ils animent & entretiennent parmi les jeunes cet honneur & cet eſprit de corps, qui ſe perdroit peut-être inſenſiblement pendant une ſi longue paix, & dans un renouvellement preſque entier de milice.

Pour revenir à notre marche, nous traversâmes pluſieurs appartemens; & nous arrivâmes à l'entrée d'une gallerie où le Roi étoit ſur ſon Trône, environné des Grands du Royaume. La beauté des femmes, la magnificence des Courtiſans, les diamans & les pierreries qui éclatoient de tous côtés, me frapperent moins, qu'un certain air de liberté qui regne dans cette Cour; il me ſembla qu'elle rempliſſoit l'idée que je m'étois toujours faite d'un Monarque entouré des puiſſances qui doivent lui obéir. Le profond abaiſſement où nous ſommes devant nos Sultans, n'annonce qu'un Maître au milieu de ſes eſclaves. Mehemet ſe proſterna la face contre terre, & lui préſenta la Lettre de notre invincible Empereur. Nous revînmes enſuite dans le même ordre au Palais qu'on nous a marqué pour notre logement.

Nous irons aujourd'hui prendre l'audience du Régent, & ſaluer le Miniſtre (1) chargé des Affaires Etrangeres. Je t'enverrai ſur l'un

(1) L'Abbé Dubois, depuis Cardinal.

& ſur l'autre, comme tu m'en as chargé, les détails les plus exacts & les plus circonſtanciés que je pourrai recueillir. Je ſçais déja les principales actions de leurs vies; mais il me manque encore de ces traits caractériſtiques, qui font connoître le fond du cœur & du génie.

Je m'abaiſſe devant toi, digne élu Chef des Princes.

LETTRE IV.

Nedim à Soliman Baſſa, Gouverneur d'Alep.

DEux Religieux ſont venus me voir ce matin, & m'ont prié de les aider à détruire un faux bruit que leurs ennemis font courir, pour flétrir la réputation de quelques-uns de leurs Peres qui ſont dans les Miſſions du Levant.

On dit que dans la Ville où tu commandes, un Chrétien ſe ſentant près de ſa fin, envoya chercher deux Peres Jéſuites, & qu'après leur avoir fidélement expoſé les déſordres de ſa vie, il leur demanda s'il n'y avoit plus pour lui d'eſpérance d'aller en Paradis. Ces bons Peres, après s'être retirés quelque temps à l'écart pour conſulter enſemble, ſe rapprocherent du malade, lui confierent qu'ils avoient

chez eux une banque pour l'expédition de certaines Lettres Divines, ſignées de leur Fondateur que Dieu chériſſoit par-deſſus tous ſes autres Élus, & que ſur ces lettres de change, on donnoit au Porteur telle ou telle place en Paradis, ſelon la ſomme. Si vous voulez, par exemple, ajouterent-ils, être dans le voiſinage de la..... qui dans ſon temps aimoit le plaiſir, comme vous paroiſſez l'avoir aimé, la finance ſera conſidérable; mais ſi vous n'êtes point trop délicat ſur la compagnie, on vous placera auprès de quelque pauvre Anacorete d'une converſation auſſi ſeche que la figure; & il vous en coûtera beaucoup moins.

Le Mourant qui avoit toujours aimé ſon bien-être, prodigua l'argent aux bons Peres; & l'on ſigna une police par laquelle il ſeroit placé à vue dans un des plus agréables cantons du Ciel. Nanti de ce paſſeport, il mourut tranquille; mais après ſa mort, ſes enfans plus attachés aux biens de ce monde, que flattés du rang que leur pere tiendroit dans l'autre, doivent avoir intenté procès aux deux banquiers. Le ſcandale de cette affaire réjailliroit ſur tout l'Ordre. On eſt donc venu me prier d'obtenir de toi un certificat de la fauſſeté de cette calomnie, & comme ces Religieux ont une eſtime toute particuliere pour ton mérite, ils m'ont chargé de te faire tenir une lettre de change, qui n'eſt pas tirée ſur le Paradis, mais de cent

ſequins ſur un des plus riches Négocians de la Nation. Adieu.

Après tout, ces lettres de change ſur le Paradis ſont peut-être bonnes; car malgré la malignité des libertins contre les Moines, je n'ai pas entendu dire juſqu'à préſent qu'aucune ait été proteſtée.

LETTRE V.

Le Boſtangi Bachi à Nedim, à Paris.

JE te dirai que tous les eſprits ſont ici dans une agitation violente. La diviſion & l'aigreur regnent plus que jamais dans le Serrail. Si la prudence de notre Auguſte Sultan n'y met ordre, je crains des événemens funeſtes.

Tu ſçais que les Eunuques blancs (1) & les Eunuques noirs, également entêtés de la garde & de la direction des femmes, ont toujours été animés d'une ſecrette jalouſie les uns contre les autres. Les blancs, par politique, ou peut-être d'un caractere plus doux que leurs adverſaires, croient qu'on doit uſer d'indulgence envers un ſexe fragile, & tâcher de lui rendre le joug le

(1) Ne ſoyons point étonnés de ces diſputes entre les Eunuques blancs & les Eunuques noirs: n'avons-nous pas les Moliniſtes & les Janſéniſtes?

plus léger qu'il eſt poſſible. Compatiſſant aux foibleſſes, en condamnant le crime, ils permettent aux femmes de ſe promener tant qu'elles veulent dans le Serrail, d'écrire au-dehors, de s'amuſer même d'une galanterie ſuperficielle; & pourvu qu'elles n'aient pas préciſément intention d'offenſer le Sultan, & qu'elles ſoient retenues dans leurs devoirs par la crainte des châtimens, on peut, ſelon eux, ne pas exiger d'elles un amour abſolument déterminé pour leur Maître.

Les noirs devenus plus ſéveres par contradiction, ont auſſi-tôt crié de tous côtés contre une indulgence qui ouvre, diſent-ils, la barriere à tous les déſordres; *ils ſoutiennent qu'il n'y a* point d'action indifférente, & traitant de crime tout ce qui ne ſe rapporte pas directement à l'obéiſſance & au reſpect que l'on doit à ſon Souverain, ces gardiens rigides ôtent toute ſorte de conſolation & rendent l'amertume & la terreur, compagnes inſéparables de la captivité du Serrail. Ils prétendent ſur-tout qu'une femme qui n'eſt pas fidele au Sultan par amour, indépendamment de toute crainte, eſt indigne de vivre.

Tu juges bien qu'un zele ardent pour la gloire de notre Empereur, n'eſt pas la véritable cauſe de ces diſputes. La haine, l'eſprit de cabale & d'intrigue; la concurrence, l'envie de primer & de faire parler de ſoi, échauffent les uns & les autres. Chacun des deux partis veut ſe rendre

le plus conſidérable & le plus puiſſant dans le Serrail, pour pouvoir enſuite dominer dans l'Empire. Ils ſe piquent, ils ſe raillent, & ſe vomiſſent réciproquement mille injures atroces : en vérité les infideles Chrétiens ſeroient plus charitables.

Les Sultanes & la plûpart des jeunes Odaliques, ſont pour les blancs ; mais toutes les *Kaduns* (1) & les exilées dans le vieux Serrail s'intriguent avec chaleur, & prodiguent même l'argent pour ſoutenir & fortifier le parti des noirs.

Le Surintendant du Serrail a été obligé de dire ſon avis, & s'eſt déclaré pour les blancs. Comme il eſt reconnu dans l'Empire pour le Favori du Sultan, & l'interprete ordinaire de ſes volontés, on a cru que ſa déclaration mettroit fin à toutes ces diſputes ; mais les noirs, loin de ſe ſoumettre à ſa déciſion, prétendent à préſent qu'on ne doit pas s'en rapporter à lui ſeul, & que ce n'eſt pas la premiere fois qu'il s'eſt trompé ſur les intentions de notre Souverain.

Ainſi la querelle devient plus vive de jour en jour. Un Eunuque noir des plus entêtés, étant mort il y a un mois, ſes camarades lui dreſſerent un tombeau dans le petit jardin ; les jeunes femmes du parti des blancs le firent exhumer la

(1) *Kaduns*, Gouvernantes, qui ont chacune cinq filles du Serrail ſous leur conduite.

nuit; mais les dévotes du vieux Serrail, l'envoyerent prendre auſſi-tôt : on le tranſporta en grande cérémonie dans leur Dôme ; peut-être fera-t-il bientôt des miracles.

Si notre Auguſte Sultan vouloit lui-même s'expliquer ſur ces conteſtations, quoiqu'il doive bien ſavoir comment il veut être aimé & ſervi, il y auroit encore, je crois, des opiniâtres qui ne paſſeroient pas condamnation, & qui lui ſoutiendroient qu'ils ſavent mieux que lui la façon dont on doit l'aimer.

Le Surintendant du Serrail voudra peut-être que mes Boſtangis (1) ſouſcrivent à ſon opinion ; je ne les en empêcherai pas ; & ſi les noirs viennent me dire, vous nous condamnez donc ? Je leur répondrai que non.

Mon cher Nedim, il n'y a point de Chapitre du divin Livre qui ne recommande aux fideles l'eſprit de douceur & de charité. De pareilles diſſenſions y ſont bien oppoſées. Elles doivent bien réjouir les Sectateurs d'Ali. Adieu.

---

(1) *Boſtangis*, Jardiniers du Serrail.

LETTRE VI.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

RIEN ne fait plus d'honneur à nos Imans & à nos Derviches, que de n'avoir point ſupprimé un paſſage de l'Alcoran, qui ne pouvoit manquer de leur cauſer un préjudice conſidérable; c'eſt ce paſſage par lequel il eſt expreſſément défendu de faire des legs pieux d'un bien injuſtement acquis; Dieu ne voulant point que nous lui offrions ce qui ne nous appartient pas. Nos Moſquées, qui ſurpaſſent de beaucoup celles de Paris par la grandeur & la majeſté du bâtiment, n'ont que des revenus modiques. On peut dire que parmi nous la charité envers les fideles, engage des Miniſtres au Seigneur; peut-être qu'ici, ſi les premiers Chrétiens n'avoient pas été charitables, le ſervice du Seigneur courroit riſque d'être mal fait.

Je ſuis entré ce matin dans un des principaux Temples de cette Ville, pour ſatisfaire ma curioſité ſur les cérémonies qui s'y pratiquent, & ſur la dévotion des François. J'y ai remarqué, il eſt vrai, des Prêtres qui chantoient, un autel, & des lampes; mais je crois que la différence de religion a empêché qu'on ne m'ait admis dans le véritable lieu où ils rendent leurs hommages à l'Etre ſuprême; car, excepté quel-

ques miſérables eſclaves & quelques gens du petit peuple à qui il convient de s'humilier en quelqu'endroit qu'ils ſoient, je n'ai vu de tous côtés dans ce Temple qu'hommes & femmes qui entroient d'un air libre & dégagé, qui ſe ſaluoient, ſe parloient, rioient enſemble, aſſis, debout, changeant de place & d'attitude à chaque inſtant, & ſuivant le mouvement perpétuel de la Nation. Au ſon d'une petite cloche, tout ce monde s'eſt mis à genoux; & les converſations ont été interrompues pendant une minute: apparemment qu'on les avertiſſoit que Dieu paſſoit bien vite, & que dans un moment il ne ſeroit plus dans le Temple; car on n'a pas tardé à ſe *lever*; & *chacun a renoué auſſi-tôt* la converſation avec ſon voiſin.

En examinant pluſieurs autres choſes dans cette Egliſe, j'ai demandé à quoi ſervoient des eſpeces d'armoires où pluſieurs perſonnes alloient s'agenouiller aux pieds d'un Prêtre. C'eſt, m'a dit celui qui me conduiſoit, où l'on va ſe confeſſer de ſes péchés. Eh! bon Dieu, ai-je répondu, quelques-uns de vos jeunes gens m'ont-ils choiſi pour leur Confeſſeur? Ils viennent me confier tous les jours qu'ils ont paſſé la nuit à table; qu'une femme leur a donné un rendez-vous, & que deux ou trois filles ſont déshonorées de leur façon.

En vérité, il faut que les François ne croient point à leur Religion; ils la pratiquent trop mal; je penſe qu'ils ne la conſervent que faute d'au-

tre. Si le Chef des Ottomans, qui veut bien ſouffrir tant de Moines Chrétiens dans ſes Etats, envoyoit en revanche quelques bons Miſſionnaires Muſulmans prêcher le divin Alcoran dans Paris, je ne doute pas qu'ils n'y fiſſent une abondante moiſſon. Je deſire que ton zele pour la propagation de notre ſainte Loi, appuie auprès de notre auguſte Empereur le mérite d'une miſſion que je ſerois charmé de procurer à ces pauvres Infideles, qui d'ailleurs ont de la docilité, du bon ſens & de l'humanité. Il n'y auroit guere, je crois, que les femmes qui refuſeroient d'ouvrir les yeux aux céleſtes clartés de la ſainte doctrine qui nous a été annoncée par le troiſieme Envoyé de Dieu.

LETTRE VII.

Nedim au Teſtedar.

LE Duc d'Orléans, au commencement de la Régence, établit une Chambre de Juſtice pour rechercher & pourſuivre ces hommes exécrables, qui non-contens d'avoir fourni chaque jour, ſous le regne du feu Roi, de nouveaux projets de taxes & d'impôts, oſoient encore inſulter à la miſere publique, en étalant avec inſolence le faſte de leurs fortunes immenſes. Pluſieurs de ces malheureux, qui ſont ordinairement des gens de néant, furent convaincus de

déprédations, de péculat, & d'uſures énormes ; mais à quelles punitions furent-ils condamnés ? Quelques-uns furent empriſonnés ; d'autres dépouillés de leurs vols ; aucun ne fut puni de mort.

Il auroit fallu, à la tête de ce Tribunal, un Mehemet Coprogli. Ayant fait arrêter de pareils ſcélérats qui avoient ravagé l'Empire par leurs concuſſions, il mit dans pluſieurs bourſes (1) toutes leurs richeſſes dont il s'étoit ſaiſi, & les étala dans une ſalle par où devoit paſſer le Sultan ; & lorſque ce jeune Prince regardoit avec étonnement tous ces tréſors raſſemblés, Coprogli leva le tapis qui couvroit une table, & fit voir le ſpectacle ſanglant de vingt têtes qu'on venoit de couper. Ces têtes, dit ce Viſir, vomiſſent le ſang de ton peuple qui eſt dans ces bourſes.

Ce trait paroîtroit barbare à la plupart des François. Eh ! peut-on uſer d'exemples trop rigoureux contre des ſangſues publiques, qui ſe font honneur d'avoir un cœur d'airain, & qui joignant l'oppreſſion des frais à celle de la taxe, ont ſouvent réduit à la plus extrême miſere un pere infortuné, l'unique ſoutien d'une honnête & nombreuſe famille qu'il faiſoit ſubſiſter par ſon petit commerce. Notre juſtice eſt

(1) *Bourſes.* On compte par bourſes : chacune vaut environ cinq cens écus.

prompte & ſévere ; & jamais, parmi nous, le concuſſionnaire ne trouvera dans ſes larcins l'amniſtie de ſes crimes.

LETTRE VIII.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

JE m'entretenois ces jours paſſés aux Thuilleries avec deux Capucins qui s'étoient aſſis ſur le même banc que moi. Un Page déſœuvré vint ſe placer familiérement entr'eux. Qu'avez-vous dans ce ſac, leur demanda-t-il? La proviſion du Couvent, lui répondirent-ils ; nous ne vivons que de charités. De charités ? N'avez-vous point de honte, leur répliqua cet impertinent, grands & forts comme vous êtes, de ne pas gagner votre vie ? Il accompagna ce beau propos de je ne ſçais quelle niche, dont l'un de ces deux Religieux ne ſe fut pas plutôt apperçu, que le rouge lui monta au viſage ; ſes yeux s'enflammerent ; ſa barbe ſe pointa ; & dans ſa colere il ne ménagea pas ſes expreſſions. Ah ! ah ! des injures dans la bouche de votre Révérence, dit le Page avec gravité ; où eſt donc la patience évangélique ? Vous voulez railler, petit freluquet, s'écria l'Anacorete en fureur ; ſçachez que je ſuis peut-être né meilleur gentilhomme que vous. Quoi ! reprit mon

effronté, de l'orgueil auſſi? où eſt donc l'humilité chrétienne? Le Moine s'échauffoit de plus en plus; & je voyois le moment que des invectives & des railleries on alloit en venir aux coups, quand l'autre Révérence ſe mit entre les deux champions : Mon enfant, dit-elle au Page, vous devriez reſpecter des perſonnes qui ont tout abandonné pour ſe retirer du monde & ſe renfermer dans des cloîtres... Qu'appeliez-vous ſe renfermer, interrompit cet étourdi? Vous vous renfermez la nuit comme moi; voudriez-vous coucher dans la rue? Car pour le jour, on ne voit que vous; vous tâchez de vous introduire dans toutes les maiſons; vous en faites les affaires; vous placez les domeſtiques; vous ſollicitez les procès; vous mariez les filles; vous conſolez les veuves; un petit-maître hors de condition, & qui cherche une nouvelle bonne fortune, ne ſe multiplie pas plus que vous autres reclus; mais, ajouta-t-il, le raiſonnement n'eſt pas mon fort; j'étois venu pour badiner avec vous; le jeu ne vous plaît pas; je prendrai mieux mon tems une autre fois. Au revoir.

Quel pays! mon Alibec; quel pays, où l'on oſe dire de pareilles impertinences à de pieux & vénérables perſonnages!

LETTRE IX.

Nedim, au Prédicateur du Grand-Seigneur.

ARISTOTE que tu réveres tant, eſt paſſé de mode dans ce pays-ci; les viſions d'un Gentilhomme François nommé Deſcartes, ſe ſont emparées de tous les eſprits. Ce nouveau Philoſophe s'eſt donné bien de la peine; mais auſſi a-t-il fait de beaux changemens dans l'Univers.

La neige n'eſt point blanche; le jaſmin n'a point d'odeur; le feu n'eſt pas chaud; & le lait en lui-même n'a pas plus de douceur que l'eau. Enfin tout ce que nous appellons qualités ſenſibles, n'exiſte plus dans les objets; elles ne ſont que des modifications de notre ame, c'eſt-à-dire, de ſimples penſées qu'occaſionnent en nous les corps qui nous environnent.

Tu vois bien que toute vieille femme qui met du blanc & du rouge, doit être Carteſienne. La beauté qui nous paroît la plus naturelle, ne lui peut rien reprocher ſur ſes appas empruntés, puiſque les couleurs ne ſont que dans notre ame, & que ce n'eſt que par une fauſſe imagination, que nous croyons que les objets en ſont revêtus

Mais aurois-tu jamais penſé que les bêtes ne ſont que de pures machines, ſans connoiſſance & ſans ſentiment, incapables également de douleur & de plaiſir ? C'eſt l'opinion favorite de Deſcartes ; & ſuivant ſon ſyſtême, un bon Muſulman qui fait une fondation (1) en faveur de quelques animaux, dont il affectionne l'eſpece, n'eſt pas plus charitable dans le fond, que s'il laiſſoit une ſomme pour tenir en bon état & régler quatre ou cinq pendules.

Tu juges bien qu'avec ces idées, Deſcartes ne croit pas qu'il y ait des bêtes en Paradis. Le divin Alcoran n'a point éclairé ſa raiſon. Cet infidele ſera bien ſurpris, lorſque du fond de l'abîme où il ſera précipité au jour du Jugement dernier, il verra le chameau du Prophete ſe placer à la droite, & monter parmi les Elus dans les lieux de délices qui leur ſont deſtinés de toute éternité. Il reconnoîtra alors, mais trop tard, l'inutilité de ſon beau génie, de ſa ſcience & de ſes méditations. A quoi me ſert à préſent, dira-t-il, d'avoir brillé ſur la terre ? Ce bon chameau a peut-être vécu malheureux & mépriſé ; il ne s'eſt piqué

(1) Il y a beaucoup de ces fondations en Turquie ; & ces fonds ſont à peu près comme les fonds des Gens de main-morte parmi les Chrétiens : on ne peut les aliéner.

que de porter ſon maître, & d'aller ſon droit chemin; il en a la récompenſe dans ce jour.

Un fameux Prédicateur comme toi, peut tirer de-là de belles comparaiſons pour conſoler ceux que la médiocrité de leur état, de leurs lumieres, expoſe à la riſée des mondains.

Souviens-toi de moi dans tes ſaintes prieres. Adieu.

LETTRE X.

Nedim à Alibec, Dervichc à Pera.

JE t'avois écrit que j'aurois été charmé que notre Sultan envoyât quelques bons Miſſionnaires Muſulmans dans ce pays-ci; à préſent que je connois un peu mieux la Nation, je penſe que cela ſeroit inutile. Loin de trouver dans les eſprits de la diſpoſition à recevoir notre ſainte Loi, je remarque tous les jours que ces Infideles voudroient m'entraîner dans la leur. Ils n'ont aucun reſpect pour le Prophete; pluſieurs articles de notre croyance leur paroiſſent abſurdes & ridicules; & quand je leurs dis que pour comprendre certaines vérités, notre entendement a beſoin d'être éclairé de l'eſprit de Dieu, & que l'on obtient cette grace par la priere; " Sans doute, me

„ répondent-ils ; mettez-vous en prieres, & „ vous mériterez que Dieu applaniſſe, & rende „ acceſſibles à votre raiſon ces ſublimes Myſ- „ teres du Chriſtianiſme, dont elle paroît ſi „ révoltée. „

Mon cher Alibec, chacun dans ſa religion ſe flatte de battre en ruine les autres religions par les contradictions & les impoſſibilités qu'il croit y remarquer, ſans penſer que dans la ſienne il y a de pareilles contradictions & de pareilles impoſſibilités apparentes, auxquelles il eſt bien difficile que la raiſon puiſſe ſe prêter, ſi elle n'y a pas été accoutumée par les préjugés de l'enfance. Comment les hommes s'accorderoient-ils ſur des Dogmes incompréhenſibles de foi, lorſqu'ils ne conviennent pas même entr'eux des points les plus ſimples de bienſéance & de morale ?

Parmi les Chrétiens, comme parmi nous, l'humilité eſt une des principales vertus monaſtiques. Chez les Indiens, un homme de la plus baſſe naiſſance, dès qu'il eſt reçu Faquir, croit ſa perſonne ſacrée, & bien plus reſpectable que celle d'un Noble, d'un Guerrier & d'un Juge ; il prend la premiere place par-tout où il ſe trouve ; & s'il daigne aller voir ſes pauvres parens, il a l'effronterie de ſe laiſſer ſervir à table par ſon pere & par ſes freres, à qui il fait entendre que le reſpect qu'ils doivent à ſon caractere, ne leur permet pas de s'aſſeoir à ſes côtés. Il exerce ſon métier de mendiant

avec hauteur & fierté, parce que, ſelon lui, il ne ſeroit pas convenable, lorſqu'on demande au nom de Dieu, d'avoir l'air & le ton ſuppliant : *viens*, *approche*, *donne-moi l'aumône*, dit-il à un paſſant; & lorſqu'on la lui a donnée : *vas*, *je ſuis content de toi*; *je te recommanderai à Viſtnou.* (1)

Les Guebres prétendent qu'on fait injure à la Providence, en voulant étouffer en ſoi ce deſir naturel, agréable & utile, qui porte à procréer ſon ſemblable; que le goût pour la retraite, les longues prieres & le célibat, ne naît que d'un cœur pareſſeux, fainéant, ennemi du travail, & qui craint les embarras du monde; & qu'enfin, labourer un champ, planter un arbre & faire un enfant, ſont les trois actions de l'homme, qui plaiſent le plus à la Divinité. Les Chrétiens ſoutiennent au contraire que prier ſans ceſſe, vivre dans la retraite & le célibat, conſtituent l'état de perfection ſur la terre.

Ces mêmes Chrétiens condamnent la polygamie comme une impureté abominable, ſans conſidérer que c'eſt accuſer de mauvaiſes mœurs Abraham, Jacob, David, Salomon, & tant d'autres ſaints perſonnages.

Mahomet, qui n'a point prétendu nous don-

(1) *Viſtnou.* Un des principaux Dieux des Indes.

ner une nouvelle Loi, & qui n'a cherché, comme il le répete ſouvent dans l'Alcoran, qu'à nous ramener à la Loi primitive, à cette Loi révélée par Dieu même aux anciens Patriarches, Mahomet, dis-je, s'eſt permis, à leur exemple, & nous permet la pluralité des femmes; un Muſulman peut en avoir quatre, & des eſclaves. Chez les Malabres une femme peut avoir cinq maris, dont chacun, ſelon ſon moyen, contribue de quelque choſe à ſon entretien; les enfans ſont toujours de la tribu de la mere; on ne les regarde point du côté du pere.

Non-ſeulement chaque religion peint ſa morale des plus belles couleurs, & tâche de noircir & de ridiculiſer la morale qui lui eſt oppoſée; mais la malignité humaine nous aveugle quelquefois, au point de reprendre dans les autres une faute que nous commettons dans le moment même que nous la reprenons. Hier je dînois chez une perſonne de diſtinction; tous les convives étoient fort ſurpris que je buſſe du vin, & ne l'étoient point de manger gras, quoique leur Ramedan ſoit commencé. Une eſpece d'Iman, frais, vermeil, rondelet & potelé, tenant entre deux doigts une aîle de perdrix, me demanda d'un air étonné, ſi l'Alcoran ne nous défendoit pas l'uſage du vin. Je me contentai de lui répondre, en buvant à ſa ſanté, qu'il me faiſoit bien de l'honneur de m'avoir cru plus religieux que lui.

Adieu, mon Alibec. Plaignons l'aveuglement où ſont plongées la plupart des Nations; & remercions ſans ceſſe Dieu de nous avoir appellés à ſon vrai culte.

LETTRE XI.

Nedim à Soliman Chelebi.

ON parloit hier dans une maiſon où j'étois, des grandes Charges de notre Empire; & la converſation tomba inſenſiblement ſur notre Capitan Baſſa, & ſur la facilité que lui donne ſon emploi pour avoir les plus belles femmes de l'Europe & de l'Aſie. Je dis qu'il étoit brave, vigilant, actif, infatigable & uniquement occupé, à la mer, des occaſions de ſe ſignaler; mais qu'auſſi dès qu'il étoit rentré dans le port, il tâchoit de ſe dédommager de ſes peines & de ſes travaux, dans le ſein des plaiſirs & de la volupté la plus recherchée. Il ſe plaît, ajoutai-je, à ſe promener ſur un canal renfermé dans l'enceinte de ſes vaſtes & ſuperbes jardins; il a fait conſtruire avec art, une petite galere; elle eſt peinte en or & en azur; les voiles ſont de ſatin couleur de pourpre; ſur des couſſins, remplis des odeurs les plus agréables & qui parfument l'air au moindre mouvement, ſont aſſiſes dix ou douze jeunes eſclaves

qui n'ont d'autre habit que celui des grâces; elles tiennent dans leurs mains des rames légeres, dont elles agitent avec enjouement la ſurface de l'eau. Le voluptueux Baſſa conſidere toutes les beautés que les différentes attitudes découvrent à ſes regards avides, & ſouvent ſes deſirs partagés ont de la peine à ſe réunir en faveur d'un ſeul objet.

Voilà, interrompit une perſonne de la compagnie, une partie de débauche aſſez curieuſement imaginée, très-propre à éblouir & même à ſatisfaire les ſens; mais qui n'auroit rien de piquant pour un homme véritablement délicat; car ce ne ſont après-tout que des eſclaves, belles à la vérité, mais qui, loin d'aimer, haïſſent peut-être celui qui les poſſede : les vrais plaiſirs ont leur ſource dans l'union des cœurs.

Je ne me ſuis jamais piqué, répondis-je, d'entendre le galimathias du cœur; mais je ſçais très-certainement que l'indifférence & l'inſenſibilité de ces eſclaves pour leur maître, n'empêchent pas qu'elles n'aient de beaux yeux, la bouche vermeille, un teint de lys & de roſes, la taille bien priſe, la jambe bien faite, la peau fine & la gorge charmante. Quoi! parce qu'une fleur eſt inſenſible au plaiſir qu'elle me cauſe, je n'en aurai point à la voir & à la cueillir? L'engagement du cœur d'un Muſulman n'eſt qu'avec la beauté, rarement avec la perſonne; il n'eſt ni foibleſſe, ni ſentiment; c'eſt un beſoin de l'ame; le deſir de plaire en fait ſouvent

chez vous un égarement de l'eſprit. Nous ne nous ſoucions point d'être aimés. Ces ardeurs mutuelles, ſi délicates & tant vantées, entraînent ordinairement de la jalouſie, des reproches, de l'humeur, des fantaiſies & des caprices que nous n'aurions pas pour agréable d'eſſuyer. Nous voulons même que nos femmes ſoient très-perſuadées qu'il n'y a point de proportion entre leur cœur & le nôtre, & que notre bonté & nos beſoins peuvent ſeuls les élever juſqu'à nous. Il nous ſuffit qu'elles ſoient ſoumiſes, obéiſſantes, attentives à nous plaire, & reſpectueuſes quand nous les appellons à nos plaiſirs..... Une jeune Dame auprès de qui j'étois aſſis, & que je voyois pétiller à chaque parole que je prononçois, fut ſi révoltée de ces derniers mots, qu'elle ſe leva avec vivacité; elle me dit preſque des injures; & dans ſa colere, elle ne parloit pas de moins, que de prêcher dans Paris une Croiſade de femmes pour aller délivrer toutes celles du Serrail.

Tu as demeuré long-temps dans ce pays-ci; tu connois, mon cher Soliman, les mœurs de la Nation & ce qu'on y appelle aimer. N'eſt-il pas plaiſant que cette Dame s'échauffe & maudiſſe tous les Sectateurs du Prophete, en apprenant qu'ils n'ont dans leurs amours, que leur propre ſatisfaction pour objet? La paſſion d'un François eſt-elle plus déſintéreſſée, plus détachée de lui-même? Non; ordinairement c'eſt moins la poſſeſſion que le triomphe d'un cœur,

qu'il recherche; ſa prétendue délicateſſe n'eſt qu'un rafinement de l'amour-propre. Il s'embarraſſe avec plaiſir dans les difficultés d'une conquête; l'orgueil & la vanité l'animent; il veut l'emporter ſur ſes rivaux, & obtenir une préférence qu'il regarde comme une nouvelle preuve de ſon mérite. Dès que ſa vanité eſt ſatisfaite, ſon amour languit; & bientôt l'indiſcrétion, les airs avantageux & la perfidie, découvrent à une amante trop crédule l'indigne vainqueur qu'elle s'eſt donné.

LETTRE XII.

Nedim à Alibec, Dervicbe à Pera.

NOUS raiſonnons ſouvent, notre Iman & moi, ſur les différentes Religions qui partagent le monde; & je remarque toujours que les hommes n'ont jamais eu d'opinions plus extravagantes, que lorſqu'ils ont voulu mêler leurs idées avec celles que Dieu leur a communiquées par la bouche des ſaints Prophetes.

L'Iſle d'Eſca, dans la mer noire, eſt habitée par une Secte de Mahométans, qui reconnoît un ſeul Dieu, créateur de toutes choſes, & Mahomet pour ſon Envoyé. L'homme, diſent-ils, doit dans cette vie, qui n'eſt qu'un paſſage, s'entretenir uniquement de l'idée de Dieu, éviter

les diſtractions qui l'affoibliſſent, & tâcher ſurtout de détruire les paſſions, qui ſeules ont introduit le mal ſur la terre.

Cela eſt bien juſques-là; mais pour parvenir à cet état d'impaſſibilité, & pour déraciner de leurs coeurs toute ſemence de jalouſie, d'ambition, d'avarice & d'amour, croirois-tu qu'ils ont imaginé de ne poſſéder rien en propre, & d'avoir tout en commun, même les femmes ?

Un homme en allant le ſoir dans ces eſpeces de cloîtres qu'elles habitent, commettroit un grand péché, s'il penſoit à ſe trouver avec l'une plutôt qu'avec l'autre; ce ſeroit une preuve que ſon eſprit ſe ſeroit occupé délicieuſement d'un objet terreſtre & périſſable. Il doit, en bonne regle, fermer les yeux, marcher ſans idée, & ſe coucher ſans choix dans le premier lit où le haſard le conduit.

Ceux même qui ſe croient parvenus à un plus haut degré de perfection, récitent des Chapitres de l'Alcoran, entonnent des Cantiques, & ſe piquent de n'avoir aucunes diſtractions dans leurs prieres, quoiqu'ils ayent quelquefois deux jeunes filles fort jolies à leurs côtés.

Je pourrois te rapporter cent autres extravagances de ces Myſtiques, dont l'impertinente République a été aſſez floriſſante pendant près de trois ſiecles. Un jeune homme nommé *Celeb* y cauſa, il y a cinquante ans, une révolution qui l'a fort affoiblie.

Il étoit amoureux, & tendrement aimé de la

jeune *Senelden* : c'étoit le nom d'une de ſes compatriotes. Ils ſe cherchoient ſans ceſſe, n'avoient de plaiſir que lorſqu'ils étoient enſemble, & ne voyoient & ne regardoient qu'eux par-tout où ils ſe trouvoient. On s'apperçut bientôt de cet amour mutuel, & de la préférence qu'ils ſe donnoient l'un à l'autre ſur le reſte de la Nation. L'Ancien les avertit pluſieurs fois du ſcandale qu'ils cauſoient, & las de voir que ſes remontrances étoient inutiles, il condamna *Senelden* à un mois de *Kioſke*.

Le *Kioſke* eſt un lieu où l'on renferme toute fille convaincue de s'être laiſſée prévenir d'une inclination particuliere pour quelqu'un de la Nation, & qui, par ruſe ou autrement, a évité de ſe trouver la nuit dans les cloîtres avec d'autre que ſon amant. L'Ancien tire tous les ſoirs au ſort les noms de cinq jeunes hommes, qui vont paſſer la nuit avec la coupable, & qui ſe font un point d'honneur, de lui prouver que l'amour de ſentiment eſt une chimere du cœur, dont les ſens ſont toujours la dupe. Au bout du mois, ſi elle ne paroît pas bien revenue de ſes délicates erreurs de prédilection, on prolonge le tems de ſa pénitence.

Quel fut le déſeſpoir de *Celeb*, en apprenant ce rigoureux arrêt ! Il court chez pluſieurs de ſes amis, qui pouvoient ſe trouver dans le même cas que lui, leur parle, les engage à s'aſſembler, & leur ayant vivement repréſenté que leurs Maitreſſes ſeroient peut être bientôt expoſées au même

même ſupplice qu'on veut faire ſubir à la ſienne, il les anime ſi bien, qu'ils s'offrent unanimement à le ſuivre, & à le ſeconder dans tout ce qu'il entreprendra. *Seneléen* tremblante pour les jours de ſon Amant, veut envain l'arrêter. „ Où courez-vous, mon cher *Celeb*, lui dit-„ elle ? J'aimerois mieux reſter ſix mois dans „ le *Kioſte*, que d'être cauſe qu'il vous arrivât „ le moindre malheur. Il faut prendre patience, „ & céder à la force „. Il n'écoute que ſa jalouſie & ſa fureur. On déploye l'étendart de la révolte. L'Ancien, inſtruit de ce tumulte, arrive bien accompagné pour le diſſiper dans ſes commencemens. On s'attaque réciproquement : les uns étoient animés par l'amour, les autres par un zele de religion. L'un & l'autre parti groſſiſſoit à chaque inſtant; & cette Nation ſe ſeroit infailliblement détruite elle-même, ſi les femmes ne ſe fuſſent jetées entre les Combattans. On propoſa une treve; & après bien des pour-parlers, la paix fut ſignée. On partagea l'Iſle; *Celeb* & ſes amis emmenerent les femmes qui voulurent les ſuivre, du côté qui leur étoit échu par le ſort. L'Ancien, très-honnête homme, très-dévot, mais mauvais politique, regarda comme un bonheur pour la Nation, de n'avoir plus dans ſon ſein une troupe d'impies qui abandonnoient la religion de leurs Ancêtres, & entonna un Cantique au Seigneur, en action de graces.

LETTRE XIII.

Nedim au Grand-Viſir.

LE Duc d'Orléans, dont tu veux que je te parle, devenu Régent du Royaume à la mort de Louis XIV, commença par ordonner qu'on ouvrît les priſons à tous ceux que la calomnie, la haine de parti, ou le malheur d'avoir déplu à la moindre des créatures d'un homme en crédit, y avoient fait mettre. Parmi tant de perſonnes qui venoient remercier leur Libérateur & ſe jetter à ſes pieds, il ſe préſenta un vieillard d'une phyſionomie noble, & qui ſurprit tout le monde par la priere qu'il fit à ce Prince.

„ Monſeigneur, lui dit-il, j'ai été enfermé à
„ la Baſtille à l'âge de vingt ans; j'y ai gémi
„ pendant près de quarante-cinq années dans
„ un cachot, ſans avoir jamais été interrogé
„ ſur le crime qu'on m'imputoit, ſans pouvoir
„ le ſoupçonner, & n'ayant jamais pu donner
„ de mes nouvelles à mes parens ou à mes
„ amis. Les yeux encore éblouis du jour que
„ vous m'avez rendu, je viens de chercher
„ dans Paris, que je ne reconnois plus, la
„ rue, la maiſon où je fuis né, s'il vivoit en-
„ core quelques perſonnes de ma famille; je
„ n'ai rien retrouvé. Je ſuis au milieu de ma

„ patrie comme un Etranger qu'une puiſſance
„ inviſible auroit tranſporté tout-à-coup dans
„ une terre inconnue. Souffrez, Monſeigneur,
„ que je me remette à la Baſtille. Je dois être
„ accoutumé à la priſon; j'y finirai un reſte de
„ jours malheureux que du moins la faim n'y
„ affiégera pas... Vous pouvez y retourner
„ quand vous voudrez, répondit le Duc d'Or-
„ léans; le Gouverneur vous donnera ſa table;
„ vous y aurez un logement commode; vous
„ pourrez ſortir & rentrer auſſi librement que
„ ſi vous étiez dans votre maiſon; & je vous
„ accorde mille écus de penſion ſur ma caſ-
„ ſette. „

Voilà de ces traits qu'on doit plus loner dans la vie des Grands Hommes, que le gain d'une bataille. Le Duc d'Orléans, avec l'ame la plus ferme & la plus intrépide, eſt doux, bon, facile même, & incapable de haine & de vengeance. Jamais Prince n'a été plus affable, & n'a tant aimé à obliger. Il eſt embarraſſant pour lui de refuſer; auſſi prétend-on que ſon caractere bienfaiſant le jette quelquefois dans l'inconvénient d'accorder des graces trop aiſément, & d'être enſuite obligé de manquer à ſa parole. Il raille agréablement, & ſe plaît à laiſſer jouir ceux qui l'approchent d'une liberté qui l'amuſe. La facilité de ſon eſprit à revenir ſur l'objet qu'il veut examiner, eſt inconcevable; rien ne le trouble, rien ne l'interrompt; & ſouvent au milieu de ſes maîtreſſes & de ſes favoris, ſans

paroître occupé, il réunit dans ſa tête toutes les parties d'un projet important. L'étendue & la ſupériorité de ſes lumieres lui rendent le travail ſi aiſé, que ſon imagination, loin de paroître jamais fatiguée des détails continus du Gouvernement, brille & badine même, en diſcutant les affaires les plus difficiles.

En 1691, âgé de dix-ſept ans, il fit ſa premiere campagne ſous le Maréchal de Luxembourg, & ſe trouva à l'affaire de Leuze (1) où la Cavalerie des ennemis fut entiérement défaite. En 1692, à la bataille de Steinkerque, tâchant de rallier la brigade de Bourbonnois qui plioit, il fut bleſſé. Après s'être fait penſer légerement, il retourna au plus fort du combat, ſe mit à la tête de la Brigade des Gardes, marcha aux ennemis ſans tirer, & les chaſſa, la bayonnette au bout du fuſil, d'une hauteur dont ils s'étoient emparés.

Il ne donna pas de moindres marques de ſa valeur à Nerwinde, où l'armée Françoiſe couroit riſque d'être battue, s'il n'eût connu cet inſtant qui décide preſque toujours d'une action. Il fit promptement paſſer le retranchement à ſa Cavalerie, enfonça les deux premieres lignes de celle des ennemis; à la troiſieme, il fut repouſſé & même en danger d'être pris; mais ayant tué d'un coup d'épée un de ceux qui le

(1) Il commandoit la Cavalerie.

pourſuivoient le plus vivement, il regagna ſa ligne, la remit en ordre, chargea de nouveau les ennemis, & les rompit entiérement.

Des actions ſi brillantes à un âge où les autres hommes n'ont ordinairement encore que de l'ardeur & du courage, ce coup-d'œil sûr, cette promptitude à prendre ſon parti dans un combat, & un raiſonnement toujours juſte dans les conſeils, le firent bientôt regarder comme un Prince né avec des talens ſupérieurs pour la guerre, & ſa réputation penſa lui acquérir un Trône, par l'eſtime qu'avoit conçue pour lui Charles II, Roi d'Eſpagne; ce monarque inclina long-temps à le choiſir pour ſon ſucceſſeur. Mais ayant enfin nommé le Duc d'Anjou, & la guerre s'étant rallumée dans toute l'Europe, le Duc d'Orléans, toujours avide de gloire, ne balança pas à en chercher juſques dans les occaſions qui affermiſſoient, ſur la tête d'un autre, une Couronne dont on l'avoit flatté.

En 1706, Louis XIV le nomma pour commander en Italie. L'armée que le Duc de Vendôme lui remit près de Milan, étant en trop mauvais état pour qu'il pût, avec ces ſeules troupes, empêcher le Prince Eugene de paſſer le Mincio, il envoya demander un renfort de dix-huit bataillons & de quatorze eſcadrons à la Feuillade, qui les refuſa d'abord, & qui ne les détacha enſuite, que lorſqu'il n'en étoit plus temps. Le Prince Eugene paſſa, gagna un jour de marche, & fit ſa jonction avec le Duc de

Savoye le même jour que le Duc d'Orléans, qui n'avoit pu l'atteindre, joignit la Feuillade devant Turin. " Je vous ferai reſſentir, (lui dit „ ce Prince en arrivant) la faute que vous „ avez faite, en ne m'envoyant pas le renfort „ que je vous demandois; mais je ne dois dans „ ce moment-ci m'occuper que des moyens de „ la réparer. Le ſiége tireroit infailliblement „ en longueur, ſi nous nous laiſſions enfermer „ dans nos lignes; il faut donc en ſortir à „ l'inſtant, marcher promptement à l'ennemi, „ le combattre à meſure qu'il défile; nous „ culbuterons aiſément des eſcadrons qui ne „ pourront ſe former; & la victoire nous aſſu„ rera la priſe de Turin „.

Tous les Officiers expérimentés applaudiſſoient à cette réſolution. La Feuillade & Marcin s'y oppoſerent; & ce dernier montra un ordre ſecret du Roi, par lequel, en cas d'action, on devoit déférer à ſon avis.

Le lendemain le Prince Eugene & le Duc de Savoye attaquerent les lignes. Le Duc d'Orléans qui n'avoit pas été le maître d'agir en Général, combattit en Soldat, il fut bleſſé d'un coup de ſabre à l'épaule, & d'un coup de bayonnette dans le côté. On leva le ſiége de Turin; & dans un jour les François perdirent toute l'Italie.

La Ducheſſe Douairiere d'Orléans, Princeſſe haute & fiere, ſe plaignit amérement à Louis XIV du mépris qu'on avoit marqué pour ſon fils, &

de la façon indigne dont on l'avoit ſacrifié. Louis XIV tâcha d'adoucir cette mere irritée, en l'aſſurant qu'elle connoîtroit bientôt toute l'amitié & toute l'eſtime qu'il avoit pour ſon neveu.

En effet, il l'envoya l'année ſuivante au ſecours de Philippe V, dont les affaires étoient en très-mauvais état. Il avoit été obligé d'abandonner ſa Capitale, & s'étoit même approché des frontieres de France. Le Duc d'Orléans prit le commandement de l'armée, reconquit le Royaume de Valence, entra dans l'Arragon, aſſiégea Saragoſſe, qui ſe rendit à diſcrétion, & marchant enſuite du côté de Lérida, il paſſa la Segre, pour attaquer les ennemis qui étoient campés à une demi-lieue de cette Ville. Le Comte de Gallowai qui les commandoit, évita le combat, & décampa la nuit aſſez en déſordre. Lérida fut emporté d'aſſaut; & la conquête de cette place fit d'autant plus d'honneur au Duc d'Orléans, que le Grand Condé l'avoit autrefois aſſiégée & ne l'avoit pu prendre.

Il ouvrit la Campagne ſuivante par envoyer dans la plaine de Tortoſe des détachemens, qui couperent aux rebelles la communication avec la mer & les ſecours qu'ils recevoient de la flotte des alliés. Ayant enſuite raſſemblé le gros de ſon armée, il pouſſa ſes travaux devant cette Ville, malgré la difficulté du terrein, & la réduiſit en vingt jours.

Ces ſuccès étoient d'autant plus glorieux, que

ce Prince avoit non-seulement á combattre ses ennemis, mais encore les intrigues de la Cour qu'il étoit venu secourir. On laissoit souvent manquer son armée des choses les plus nécessaires. La Princesse des Ursins le traversoit en toute occasion, & n'épargnoit rien pour le rendre suspect à Philippe V. Les moyens qu'elle employa pour tâcher de découvrir les ressorts cachés, & les principaux complices de la prétendue conspiration dont elle l'accusoit, furent dignes d'une femme de son caractere.

Elle avoit depuis quelque tems à son service une jeune Italienne, qui joignoit à la beauté la plus riante, un esprit fin, rusé, & d'autant plus adroit, qu'elle sçavoit le cacher sous les dehors naïfs de l'enjouement & de la gaieté. Cette fille lui parut propre à lier une intrigue avec le Duc d'Orléans, qu'on attira très-aisément à un rendez vous; car quoique la jalousie rende les assassinats assez communs en Espagne, il ne faisoit pas plus de réflexion au péril, quand il s'agissoit de ses plaisirs, que lorsqu'il falloit courir à la gloire.

L'Italienne le charma; les pierreries dont elle étoit parée, les précautions mystérieuses avec lesquelles on avoit envoyé le prendre, la magnificence de l'appartement où il se trouvoit, tout contribuoit à donner à ce Prince les idées les plus flatteuses. On ne combattit ses desirs que pour mieux les irriter. On feignit du trouble, de l'inquiétude, & de craindre à

chaque inſtant d'être ſurpriſe. On lui dit qu'on aimoit mieux aller chez lui aux heures qu'on pourroit s'échapper; & en effet on y alla dès le lendemain, & enſuite preſque tous les jours. Souvent il étoit ſorti, ou en affaire. En l'attendant, on écoutoit, on examinoit, on cherchoit par-tout; mais on ne découvroit jamais rien de la prétendue conſpiration. Enfin ne pouvant ſatisfaire, par des avis véritables, au deſir qu'avoit Madame des Urſins de trouver le Duc d'Orléans criminel, l'Italienne jugea à propos d'y ſuppléer par des chimeres de ſon imagination, apparemment pour ne pas perdre la récompenſe que cette Princeſſe lui avoit promiſe. Elle lui dit qu'étant allée fort tard chez le Duc d'Orléans, & ayant été introduite dans ſon cabinet, elle l'avoit entendu dans la chambre voiſine, qui parloit à *Vilaroel*, à *D. Manrique de Lara*, à deux autres Eſpagnols, & à trois François; qu'elle avoit compris par leurs diſcours, qu'ils ſe fondoient ſur de puiſſans ſecours du côté du Portugal; que la Nobleſſe de l'Arragon ſe ſouleveroit; que pluſieurs Régimens François déſerteroient pour venir prendre parti à Tortoſe & à Lérida, qui ſerviroient de places d'armes. „ Mais (devoit avoir ajouté le Duc d'Orléans) il faut „ frapper les premiers coups dans Madrid, „ y ſemer le déſordre, & ſe rendre maître de „ la perſonne du Roi. Cette révolution me „ rendra ennemi irréconciliable de Louis XIV

„ aux yeux de toute l'Europe; & l'Angleterre „ & la Hollande, laſſées de la guerre, & ne „ craignant point en moi un Roi d'Eſpagne „ gouverné par la Cour de France, abandon- „ neront aiſément l'Archiduc, trop foible con- „ current pour m'arracher, par ſes ſeules for- „ ces, une Couronne que je tiendrai de la Na- „ tion & de mon épée ".

La Princeſſe des Urſins courut vite épouvanter Philippe de ces vaines idées. Ses émiſſaires les répandirent dans le public; & bientôt il paſſa pour conſtant, parmi ces hommes oiſifs qui ſemblent n'avoir d'autre état que d'écouter avec avidité & de répéter ſans réflexion toutes les nouvelles, que le Duc d'Orléans, jeune, brillant, ambitieux, *enorgueilli* de tant de ſuccès, & flatté de l'amour des peuples & du ſoldat, s'indignant du ſecond rang où ſa naiſſance l'avoit placé, ſe préparoit à franchir la barriere qui le ſéparoit du trône, ſi l'on n'eût découvert ſes projets. On oſa même aſſurer qu'à ſon retour en France, Louis XIV l'auroit fait arrêter, s'il n'eût été retenu par les larmes de la Ducheſſe d'Orléans ſa fille, que le Duc de Noailles, informé par Madame de Maintenon, avoit avertie, diſoit-on, du danger que couroit ſon mari.

Le Duc d'Orléans n'ignoroit aucuns des bruits, aucuns des traits & des lâches détours qu'avoient imaginés, & qu'imaginoient encore chaque jour la haine & la calomnie pour le

rendre odieux par les qualités même qui l'avoient fait admirer de toute l'Europe. Il laiſſoit au tems & aux événemens à le juſtifier; & ſes ennemis eurent beau faire. Malgré leurs intrigues, leurs cabales; malgré les perfides terreurs qu'ils affectoient, & les horribles ſoupçons qu'ils avoient tâché d'inſpirer contre lui, les peuples, à la mort de Louis XIV, ſe ſoumirent avec joie à ſon adminiſtration; & tous les corps de l'Etat concoururent avec empreſſement à lui conſerver les droits de ſa naiſſance.

Son premier ſoin, au commencement de ſa Régence, fut de s'aſſurer la paix au-dehors par un Traité d'alliance entre la France & l'Angleterre, dont l'union entraînera toujours la deſtinée du reſte de l'Europe.

Les dettes de l'Etat étoient immenſes, & les finances épuiſées; il falloit des remedes extraordinaires à de ſi grands maux; ceux qu'il a employés étoient trop violens; il a voulu perſuader au peuple que du papier valoit mieux que de l'argent. Pluſieurs ont été les dupes de leur avidité; & la vivacité Françoiſe a beaucoup contribué à la chûte d'un projet qui pouvoit être bon, ſi on l'avoit contenu dans de certaines bornes, & qu'on l'eût exécuté avec plus de précautions & de ménagement.

Le Parlement, dans des circonſtances très-critiques, crut devoir faire des remontrances; il envoya ſes Députés au Régent, qui ſe perſuada que cette Compagnie avoit voulu ſoulever

les Parisiens contre lui. Après avoir écouté leur harangue avec beaucoup de flegme, il leur fit sa réponse en quatre mots : *Allez-vous*... Le respect que je te dois, sublime Visir, m'empêche de salir ton oreille par des termes plus que militaires. Celui qui avoit porté la parole, ne se déconcerta point, & lui répliqua : *Monsieur, c'est la coutume du Parlement de mettre sur ses Registres, les réponses que le Roi lui fait ; mettra-t-on celle-ci ?*

Tout est tranquille à présent ; & le Régent gouvernera paisiblement le reste de sa vie, qui, je crois, ne sera pas longue. Il se livre à trop d'excès ; il vit comme nous vivons dans notre *Ramedan* ; il ne mange qu'après que le soleil est couché ; ce n'est pas par dévotion. Il passe une partie de la nuit à table avec ses Maîtresses, & cinq ou six de ses confidens. Croirois-tu que la plûpart des gens de qualité desirent que leurs femmes soient admises à ces parties nocturnes, où ce Prince en pointe de vin, distribue quelquefois de bonnes Abbayes & de bons Evêchés ?

Il aime beaucoup les femmes, les estime peu, & ne leur confie rien. Loin d'être jaloux de ses Maîtresses, il ne manque guere de faire le lendemain à ses favoris un détail fort exact des charmes qu'elles lui ont prodigués. Il leur accorde des grâces & les récompense assez bien ; mais il ne faut pas qu'elles paroissent trop avides, ni qu'elles veuillent se mêler des affaires du gouvernement. D'ailleurs, il n'entre jamais

dans leurs haines & dans leurs tracaſſeries ; elles ne lui feroient pas renvoyer le moindre de ſes Domeſtiques.

Tu peux conclure de tout ce que je t'écris au ſujet de ce Prince, qu'avec les qualités qui forment les grands hommes & les héros, il a les vices d'un Particulier qui veut jouir de l'abondance dans cette vie, & qui a pris ſon parti ſur l'autre. Je puis me tromper quelquefois dans les inſtructions que tu exiges de moi ; excuſe mon incapacité ; mais que le Tout-puiſſant me livre à l'inſtant aux Anges noirs, ſi le zele le plus ardent pour ton ſervice n'eſt pas toujours profondément gravé dans le cœur de ton eſclave.

LETTRE XIV.

Nedim au Capigi Bachi.

UN Sultan qui jette la vue ſur les Etats ſoumis à ſon obéiſſance, découvre un Empire immenſe comme l'Océan, & dont les Peuples ſemblables aux flots, ſont toujours prêts à ſe ſoulever. La politique exige qu'il ôte à ces eſprits inquiets les Chefs qu'ils ſe donnent dans le fond du cœur, & qu'ils obligeroient de ſe mettre à leur tête. Il faut pour détourner de plus grands maux, ſacrifier quelquefois des victimes innocentes, de même que l'on ruine ſes propres

frontieres pour empêcher l'ennemi d'y subsister, & que l'on rase les forteresses qui pourroient lui servir de places d'armes. Quelque précieux que soit le sang Ottoman, la perte d'un ou de deux Princes, & de dix ou douze Bassas, n'est rien en comparaison des horreurs & des ravages d'une guerre civile, où il périt quelquefois un million d'hommes.

C'est cependant cette politique prudente, plutôt que soupçonneuse, qui nous fait regarder par les Chrétiens comme des barbares, & des hommes de sang.

Je vois dans les anciennes Histoires, que la République d'Athenes a souvent condamné à la mort ou à l'exil, ceux de ses Citoyens qui lui ayant rendu les services les plus signalés, étoient aussi devenus d'autant plus considérables parmi le Peuple; tels que Thémistocle, Alcibiade, Phocion & plusieurs autres. L'éclat de leurs grandes actions les rendoit criminels aux yeux d'une Nation jalouse de sa liberté; elle punissoit ce qu'ils étoient en état d'entreprendre; & elle ne donna point d'autre raison de l'exil d'un Citoyen, que sa vertu qui lui faisoit trop de partisans.

Les François diront-ils que les Athéniens étoient un Peuple barbare? Les plus illustres parmi les Romains alloient à Athenes se polir, & se perfectionner dans l'éloquence; c'étoit le séjour des Sciences & des beaux Arts, la patrie

des Philoſophes & du ſage Solon, dont les loix la gouvernoient.

L'eſprit de ceux qui commandent, eſt ſouvent obligé de ſe conduire par des raiſons de politique & des maximes particulieres d'Etat, dont la rigueur & la violence n'ont point leur ſource dans un naturel féroce. Nos Ancêtres étoient des Conquérans; nous avons conſervé dans les Villes qu'ils ont ſubjuguées, la maniere de vivre, les coutumes & les loix qu'ils obſervoient dans leurs Camps. La juſtice parmi nous eſt donc ſévere, prompte & preſque toujours ſanglante. Mais cela ne doit pas tourner au déſavantage de notre cœur & de notre caractere; je ſoutiens même que les Muſulmans ſont plus humains, plus officieux, plus ſenſibles à la pitié & à la compaſſion, que les Chrétiens.

On ne voit pas dans tout l'Empire Ottoman un Turc réduit à demander l'aumône; au-lieu qu'ici les Egliſes ſont aſſiégées de Chrétiens auſſi miſérables qu'importuns.

Non-ſeulement l'uſure eſt expreſſément défendue parmi nous; mais l'intérêt même le plus modique y eſt inconnu. Je prête dix mille piaſtres; on m'en rend mille chaque année; au bout de dix ans mon débiteur eſt quitte. Je n'ai retiré que l'intérêt du cœur: le plaiſir d'avoir ſecouru un de mes freres. Ce que nous appellons bien placer ſon argent, c'eſt de le confier à un honnête-homme, qui s'en ſert heureuſement

pour rétablir ſon commerce & ſon crédit.

Notre bonté, notre affection & notre pitié s'étendent juſques ſur les animaux. Il arrive ſouvent que des chiens & des chats ſont bien traités dans le teſtament d'un Turc qui ſent approcher ſa derniere heure; il legue une ſomme pour leur fournir un entretien honnête pendant leur vie.

Nous avons à Conſtantinople des eſpeces de traiteurs ambulans, qui portent des bâtons chargés de viandes. Ils ont un certain cri, auquel ſe raſſemblent tous les chats d'une rue; ils font la part à chacun, ſelon l'argent qu'on leur donne; & il y a peu de fideles Muſulmans qui, en ſortant de la Priere du matin, ne ſe faſſent un plaiſir & un devoir de charité de régaler deux ou trois fois le mois tous les chats d'un quartier. Sultan Sélim, entouré des horreurs de la mort, & près d'aller rendre un grand compte à Dieu, tourna ſes regards mourans ſur le cheval qui l'avoit porté dans les batailles; il ordonna qu'on lui bâtit une écurie riante & commode, au milieu d'une campagne fleurie, & qu'on lui menât quelquefois pour l'amuſer les plus belles jumens de la contrée. Ce bon cheval, comblé des bienfaits de ſon Maître, mourut dans une heureuſe vieilleſſe.

De pareils traits confirment ce que j'ai avancé. Il n'y a point de Nation auſſi compatiſſante, & qui ait autant de ſenſibilité d'ame que la nôtre; mais les loix qui la gouvernent ſont

ſanguinaires : au-lieu que les Romains gouvernés par des loix douces, étoient cruels & inhumains. Les ſpectacles de Gladiateurs & les combats contre des bêtes féroces, auxquels ils aſſiſtoient avec tant de plaiſir, laiſſent à la poſtérité des preuves inconteſtables de la dureté de cœur de ces Maîtres de monde.

Lis cette Lettre avec attention. Ta charge t'oblige ſouvent de faire périr des Viſirs & des Baſſas, dont l'amitié t'étoit chere. Tu dois exécuter avec ſoumiſſion les décrets de la ſageſſe profonde de notre auguſte Sultan ; mais n'oublie jamais que tu es homme, & que ſi ton bras eſt à ton Maître, ton cœur doit être à Dieu ſeul qui abhorre le ſang.

LETTRE XV.

Nedim au même.

SI ton frere Achmet étoit mort il y a huit ans, lorſque nous le vîmes tout couvert de ſang & de pouſſiere ramener au combat nos Janiſſaires effrayés, nous aurions dû pleurer la perte que notre Sultan faiſoit d'un ſi brave homme ; mais aujourd'hui, c'eſt notre auguſte Sultan même qui a jugé néceſſaire de l'effacer du nombre des vivans. Marquerons-nous par des larmes criminelles, que nous ſommes plus touchés de nos propres intérêts, que de ceux de

notre invincible Seigneur? Sa sageſſe profonde a pu limiter, quand il lui a plu, le voyage de ton frere en cette vie, où le Prophete l'avoit envoyé pour les beſoins du Chef des Ottomans, & non pour les nôtres. Nous naiſſons à nos Princes; ils peuvent fermer nos yeux dès que nous les ouvrons. S'ils nous laiſſent vivre, c'eſt une grace qu'ils nous font. Nous devons regarder la vie comme un feſtin où leur magnificence nous auroit conviés; comblés d'honneur & de reconnoiſſance, nous nous leverions de table ſans regret, dès qu'ils paroîtroient nous l'ordonner.

Les Occidentaux ſe moquent de cette ſoumiſſion ſervile & de cette obéiſſance aveugle qui nous font envoyer notre tête à nos Souverains, dès qu'ils nous la demandent, & lorſque nous pouvons ſouvent la garantir par la fuite. Ah! ce n'eſt point à préſenter avec reſpect le cou aux bourreaux, que conſiſte l'eſclavage & la honte, mais à être obligés de vivre pour exécuter contre des innocens les ordres inhumains que le caprice & la férocité ſeuls ont fait ſortir de la bouche d'un tyran!

Sans intérêts, ſans ſentimens & ſans remords, il faut que nous ſoyons comme le glaive tranchant dans la main de l'exterminateur. C'eſt ce dépouillement entier de ſoi-même qui conſtitue une ſervitude d'autant plus affreuſe, qu'il n'eſt pas poſſible de parvenir à cet état d'impaſſibilité.

Un Roi de France, dit un jour à un Offi-
„ cier : Qu'il ſouhaiteroit d'être défait d'un
„ Seigneur de ſa Cour qui lui déplaiſoit „
Sire, répondit cet Officier, *je lui ferai mettre ce ſoir l'épée à la main ; & je m'abandonnerai de façon ſur lui, que ſi je ſuccombe, du moins le combat lui ſera-t-il auſſi funeſte qu'à moi.* “
„ Je ne voudrois pas, répliqua le Roi, que vous
„ vous expoſaſſiez „. *Comment, Sire*, interrompit ce brave homme, *d'où me ſuis-je attiré le mépris que me laiſſe entrevoir Votre Majeſté ? J'expoſerois ce qui eſt à vous, ma vie & mes biens même, s'il le faut ; mais je ſerois indigne du nom de François, ſi je vous ſacrifiois mon honneur* (1).

J'admire le courage de ce François, qui ne craint point de faire rougir ſon Prince, & de ſe montrer plus honnête homme que lui. Quelle douceur de ſentir que dans certaines occaſions on eſt libre, qu'on ne doit point reconnoître de maître, qu'on eſt ſon roi, ſon ſouverain, ſa lumiere à ſoi-même, & que malgré l'inégalité des dignités, de la fortune & des biens, l'honneur, ce que l'homme a de plus précieux, n'eſt ſubordonné à perſonne ! C'eſt s'élever dès cette vie à l'état où nous ſerons dans l'autre. Les

(1) N'auroit-il pas été mieux de ne point offrir de ſe battre ? & l'honneur permet-il de ſe charger de tuer quelqu'un, même en ſe battant contre lui ?

rangs y ſeront réglés ſuivant nos bonnes œuvres. C'eſt une vérité qui doit te conſoler, mon cher Sélim, de la mort d'un frere qui a toujours vécu en bon Muſulman.

LETTRE XVI.

Nédim au Caimakan.

QUoi! le Moufti Aſſem a conſpiré pour ôter l'Empire à notre Sultan! Sous de vains & d'artificieux prétextes, cet hypocrite a voulu révolter les vrais croyans contre leur Souverain! Eſt-il poſſible que celui qui doit inſtruire les peuples de leurs devoirs, ſe ſerve de la religion pour les en écarter? Ignorons-nous que l'Être ſuprême a établi les Rois ſur la terre; que chacun d'eux eſt ſon image; qu'ils n'ont point d'autre juge, & que leur puiſſance ne releve d'aucune puiſſance temporelle? Notre ſainte Loi ne nous apprend-elle pas que nous devons obéir même aux Princes infideles, ſi nous ſommes nés leurs Sujets? Il eſt bien étonnant que la vie de quelques Prêtres Muſulmans fourniſſe de ſemblables traits de révolte, & dont je ſuis ſcandaliſé dans les hiſtoires même des Infideles chrétiens, qui ne ſont pas éclairés comme nous par le divin Alcoran! Si notre Sultan n'avoit pas prévenu le Moufti Aſſem, peut-être cet

orgueilleux auroit-il bientôt élevé ſa tête altiere avec autant d'audace, qu'un certain Pape dont je liſois ces jours paſſés les projets ambitieux. Tu vas juger de ce que peut un eſprit violent & hardi, qui couvre ſes entrepriſes du manteau de la Religion.

Hildebrand (c'étoit ſon nom (1)) ayant été élu Pape par les habitans de Rome, écrivit des Lettres très-ſoumiſes à l'Empereur Henri IV, pour lui apprendre ſon élection & le prier de vouloir bien la confirmer. Henri la confirma. Ce bon Religieux ne ſe vit pas plutôt établi Souverain Pontife, qu'il changea de ton, & voulut dominer ſur les Rois; il prétendit qu'ils étoient ſes vaſſaux, qu'il pouvoit les dépoſer à ſon gré, briſer leurs ſceptres, diſpoſer de leurs couronnes, & délier leurs Sujets du ſerment de fidélité. „ Les Rois ſont trop fiers, diſoit-il ordinairement; je veux les humilier : leur puiſſance ne vient que des enfans de la terre; la mienne eſt émanée du ciel „.

S'étant brouillé avec ce même Henri dont il avoit attendu l'approbation & le conſentement pour être Pape, il l'excommunia. " Je lui défends, prononça-t-il pontificalement, de gouverner l'héritage de ſes peres; & j'ordonne, puiſqu'il m'a déſobéi, à tous ſes Sujets de le pourſuivre & de l'attaquer en

1) Grégoire VII.

„ tous lieux comme un ſcélérat, un rebelle, „ un perturbateur du repos de la chrétienté (1) „.

Il tranſporta l'Empire à Rodolphe, Duc de Suabe; & pour donner de la confiance à ſon parti, il prophétiſa que Henri mourroit dans l'année. Le contraire arriva. Rodolphe fut tué dans une bataille; & Henri pourſuivit vivement les avantages de ſa victoire. Devinerois-tu comment Hildebrand interpréta ſa prophétie? Il dit qu'il n'avoit pas entendu que Henri ſeroit tué *quant au corps*, mais *quant à l'ame*, par l'excommunication foudroyante qu'il avoit lancée contre lui.

On voit des lettres de ce même Pontife, où il a l'audace d'écrire aux Evêques de France: „ Qu'il ne peut plus ſouffrir ſur le trône leur „ Roi Philippe, & qu'ils doivent ſe joindre à

---

(1) Le déſordre & la terreur que cette excommunication jeta dans la conſcience des foibles, furent ſi puiſſans, dans ces ſiecles d'ignorance, que Henri, abandonné de preſque tous ſes Sujets & de ſes Domeſtiques, fut obligé d'implorer la miſéricorde du ſuperbe Pontife. Ce malheureux Empereur, dépouillé des marques de ſa dignité, & vêtu d'une tunique de laine, demeura trois jours pieds nuds dans l'antichambre d'Hildebrand, qui s'étoit retiré dans une forteresſe, & qui ne l'admit enfin en ſa préſence, qu'à des conditions qu'il n'eſt pas poſſible de lire ſans indignation.

„ Sa Sainteté, pour animer les peuples à la „ révolte, & chaſſer ce tyran „.

Dans d'autres lettres aux Habitans de l'Iſle de Corſe : " Toutes les Iſles, dit-il, ont ap- „ partenu en propriété à Saint Pierre : (or ce „ Saint Pierre étoit un pauvre Pêcheur ;) ſi „ vous ne me rendez pas, en vous ſoumet- „ tant à moi, ce qui appartenoit à mon Prédé- „ ceſſeur, j'exciterai contre vous les Lombards „ & les Normands, qui mettront tout à feu „ & à ſang dans votre pays „. Beau ſtyle du Pere des Chrétiens !

Un Pape qui avoit eſſayé de porter ſi haut les droits du Souverain Pontificat, ne pouvoit manquer d'être en grande vénération à la Cour de Rome ; auſſi a-t-il été mis au rang des Saints par un de ſes Succeſſeurs. Je doute que les Parlemens de France, toujours inviolablement attachés à la Religion, mais zélés défenſeurs de la Majeſté des Rois, ſouſcrivent à ſa promotion.

La ſageſſe de notre auguſte Divan ne ſçauroit agir avec trop de promptitude & de ſévérité pour achever d'écraſer le parti du Mouftî Aſſem, & pour diſſiper ces aſſemblées d'hommes foibles & ſéditieux que l'hypocriſie, le zele affecté, & les mœurs auſteres de cet enthouſiaſte avoient abuſés. Tu me mandes qu'ils vont à ſon tombeau, comme à celui d'un Martyr : quel Martyr ! Il promettoit le Ciel aux ſcélérats qui aſſaſſineroient leur Sultan.

La mémoire de ces hommes perfides & dangereux, qui s'armant d'un fer sacré osent menacer les Rois, ne doit-elle pas être autant en horreur que celle du *Vieux de la Montagne*? Tu sçais que ceux de ses Sujets qu'il jugeoit propres à ses desseins, enivrés par un breuvage préparé, étoient transportés dans un jardin magnifique, où des vins délicieux, des mets exquis, des femmes charmantes leur donnoient à leur réveil tous les avant-goûts du paradis. Au milieu de ces délices, une voix effrayante leur annonçoit, qu'en mourant dans l'exécution des ordres de leur Souverain, ils viendroient habiter pour toujours ces lieux enchantés. Au bout de quelque temps, dans une nouvelle ivresse, on les reportoit au même lieu où on les avoit pris. Ces especes de songes les confirmoient encore dans la croyance où ils étoient élevés dès l'enfance, qu'en mourant pour exécuter les ordres de leur Maître, ils iroient tout droit en paradis. Ils se précipitoient donc avec intrépidité dans les dangers, & assassinoient au milieu de sa Cour un Prince ennemi du leur, sans se soucier des tourmens auxquels ils s'exposoient.

Le Vieux de la Montagne s'étoit rendu si redoutable par ses assassins, que les plus puissans Princes de l'Asie & de l'Europe lui envoyoient tous les ans des présens pour être en sûreté dans leurs Palais. Les Tartares exterminerent enfin ce scélérat & tout son peuple.

Mais

Mais ſi cette race abominable ſubſiſtoit encore, la mémoire du *Vieux de la Montagne* y ſeroit dans la plus grande vénération; & les principaux de la Nation ſe glorifieroient d'être iſſus de ces fameux aſſaſſins, qu'ils regarderoient comme autant de Martyrs.

Tantùm relligio potuit ſuadere malorum!
La ſuperſtition enfante bien des maux!

LETTRE XVII.

Nedim à Jezid ſon couſin, à Varſovie.

ON me contoit un fait aſſez ſingulier arrivé à une Diete en Pologne. Tous les ſuffrages ſembloient réunis; on alloit proclamer *Michel Wiſnowiski*, lorſqu'un noble lui refuſa ſa voix. Obligé, ſuivant la loi, d'expliquer les raiſons de ſon oppoſition, il demanda juſqu'au lendemain, & le lendemain il accéda des premiers à l'Election qu'il avoit retardée la veille; *à laquelle je ne m'oppoſai hier*, dit-il, *que pour faire connoître au nouveau Roi, qu'il dépendoit d'un ſeul noble Polonois qu'il n'eût pas une couronne.*

En Pologne la Nobleſſe jouit de tous ſes droits. Pourvu qu'un Noble ne manque point de s'acquitter tous les ans des contributions & des devoirs auxquels ſa naiſſance l'engage en-

vers l'Etat, il eſt d'ailleurs indépendant. Le Roi eſt le Chef du Royaume, & n'eſt point le maître d'un Noble, qui n'eſt ſubordonné qu'aux loix qu'impoſent la néceſſité du bien public & l'avantage de la ſociété dont il eſt membre. Le Prince peut diſpoſer de pluſieurs Staroſties & de différens Fiefs dans ſon Domaine en faveur de ſes favoris, pourvu qu'ils ſoient originaires du Pays. Il a le pouvoir de faire beaucoup de bien; mais il n'a pas celui de faire du mal.

Cette même forme de gouvernement a ſubſiſté, dit-on, en France ſous la premiere, la ſeconde, & ſous les premiers Rois de la troiſieme race. Les François *ayant conquis les Gaules*, partagerent entr'eux leurs conquêtes. Chacun, ſelon le terrein qu'il poſſédoit, étoit obligé de reporter certaines contributions à la maſſe commune, & de ſe tenir prêt, tant que ſon âge & ſes forces le lui permettoient, à ſuivre le Roi à la guerre, pourvu qu'elle eût été approuvée dans l'Aſſemblée générale. Mais du reſte les François étoient abſolument libres de leur perſonne, & ſouverains dans les Terres dont ils étoient Seigneurs (1). Eux ſeuls étoient no-

(1) Si un Seigneur François déclaroit la guerre au Roi, les Sujets de ce Seigneur étoient obligés de le ſuivre & de l'aſſiſter de toutes leurs forces. Le Roi n'avoit rien à commander aux Sujets d'un Sei-

bles, alloient à la guerre & participoient aux délibérations de l'Etat. Les Gaulois, nation ſubjuguée, deſtinés au travail & à la culture des terres, n'avoient rien en propre. Abſolument eſclaves, leur perſonne, leurs femmes, leurs enfans, appartenoient au Seigneur, qui pouvoit les revendiquer & les punir comme déſerteurs, s'ils quittoient la terre où ils étoient nés pour aller s'établir ailleurs.

Tu juges bien, mon cher Jezid, que les arts, le commerce & les terres ſouffroient infiniment de cette dépendance, dans un pays où ceux qui pouvoient ſeuls les faire valoir, ne travailloient point pour eux & pour leurs enfans; où leurs Maîtres profitoient de toute leur peine, & où enfin l'induſtrie & le travail n'étoient pas animés par l'eſpoir d'acquiſition & d'une ſituation plus heureuſe.

C'eſt cette ſervitude des payſans qui étouffe, pour ainſi dire, la nature en Pologne, & qui rend ce Royaume ſi pauvre. Quoique ſous un beau ciel, & arroſé par de grandes rivières, le tiers du pays n'eſt pas cultivé : chaque Sujet remplit ſa tâche, la porte au Seigneur, & ne penſe point à améliorer un terrein, dont l'abon-

---

gneur particulier; il n'étoit, à proprement parler, Seigneur ſouverain que des Sujets qui étoient nés dans les terres de ſon Domaine, ou qui lui étoient échues en partage de conquête.

dance & la fertilité ne changeront rien à ſon état, & ne profiteront point à ſes enfans, qui demeureront toujours eſclaves comme lui. L'argent n'y peut donc recevoir cette circulation néceſſaire dans un grand Royaume; & le commerce ne s'y fait que par un échange de denrées. Le Noble donne du bois & du bled, pour avoir du vin & du drap.

La ſublime Porte doit ſouhaiter que la forme du gouvernement en Pologne ne change pas (1). Les Polonois ſont braves, belliqueux, & propres au métier de la guerre; ce ſeroient des voiſins bien redoutables, ſi leurs Rois, devenant auſſi abſolus qu'en France, mettoient l'abondance parmi la Nation par l'affranchiſſement des payſans, & ſe ſervoient de leurs revenus

(1) Dans le gouvernement Ariſtocratique, les réſolutions de faire la guerre ne paſſant qu'à la pluralité des voix, il eſt rare qu'une paſſion auſſi ingénieuſe que l'ambition domine tous les Membres d'une aſſemblée, dont les plus accrédités ſont ordinairement les plus vieux : conſeillés par l'âge, ils ne cherchent qu'à jouir tranquillement de ce qu'ils poſſedent, & n'opinent pas volontiers à ſe charger eux-mêmes d'impôts, pour remplir des projets de conquêtes qui peuvent ne pas réuſſir. Si Louis XIV n'avoit pas été auſſi puiſſant dans ſon Royaume, il n'auroit pas trouvé tant de reſſources parmi ſes Sujets, & n'eût pu par conſéquent porter ſi haut la gloire de ſon regne.

multipliés par cet affranchiſſement, pour ſatisfaire à leur ambition, & reculer les frontieres d'un Etat, qu'ils regarderoient alors comme leur patrimoine.

Dans nos voyages, mon cher Jezid, nous devons ſur-tout nous inſtruire des différentes formes de gouvernemens, en combiner les avantages & les inconvéniens; & tâcher, par les connoiſſances que nous acquerrons, de nous mettre en état d'être utiles au Chef des Ottomans, lorſque nous ſerons de retour dans notre Patrie. Adieu

LETTRE XVIII.

Mehemet Effendi à Mobarrem, à Smyrne.

JE viens d'apprendre les pertes que tu as faites; accepte ces cinq mille piaſtres; ne t'abandonne point au déſeſpoir; tu es jeune; & ta vertu, ta probité & l'eſtime publique te reſtent. Ce renverſement imprévu de ta fortune m'a rappellé ce qui arriva à un homme de condition de ce pays-ci, avec qui je ſuis très-lié. Je veux te conter ſon aventure; elle te fera connoître qu'on ne doit jamais perdre la confiance en Dieu; & que ſouvent ſa main puiſſante, après s'être appéſantie ſur nous, ſe plaît à nous relever au moment que nous l'eſpérons le moins.

Le Marquis de.... d'une des plus anciennes Maiſons de Bourgogne, ſe trouvant preſque ruiné par le ſyſtême, ſe rendit à Paris pour retirer de l'Académie ſon fils unique, qu'il n'étoit plus en état d'y ſoutenir. L'ayant envoyé chercher en arrivant; " Mon fils, lui dit-il, „ vous revoyez un pere qui ne ſeroit pas auſſi „ ſenſible au dérangement de ſes affaires, s'il „ vous chériſſoit moins, & s'il n'avoit pas tout „ lieu d'être content de vous. Je ſuis encore „ plus attendri ſur ma ſituation, à préſent que „ je remarque dans votre air & dans vos manieres, que vous avez profité en honnête „ homme du peu de ſéjour que vous avez „ fait dans cette ville. Mais je ne puis plus „ fournir à toute la dépenſe dont vous êtes „ digne. Les biens de nos Ancêtres n'ont pas „ été diſſipés par ma faute; au contraire, j'étois trop arrangé; j'avois des rentes & des „ crédits ſur pluſieurs Particuliers, & perſonne „ n'en avoit ſur moi; on m'a rembourſé en „ billets qui périſſent entre mes mains.... Partons, Monſieur, (interrompit ſon fils, touché comme il devoit l'être, de toute la tendreſſe que lui marquoit un pere malheureux), „ partons quand vous voudrez; je tâcherai que „ ma compagnie vous ſoit une conſolation dans „ cette terre qui vous reſte; je vous demanderai ſeulement une grâce; laiſſez-moi le temps „ de dire adieu.....

A ces mots les larmes vinrent aux yeux du

jeune Marquis. „ Mon fils (lui dit son pere, „ voyant qu'il n'osoit achever de s'expliquer) „ parlez, ayez de la confiance en moi; vous „ savez que j'ai toujours souhaité que vous me „ regardassiez plutôt comme un ami raison- „ nable, que comme un pere absolu. Votre „ cœur auroit-il formé quelque engagement „ dans cette ville ?.. Oui, Monsieur, (répon- „ dit le jeune Marquis en se jettant à ses genoux) „ j'aime, & je suis aimé d'une jeune personne „ que j'ai eu occasion de voir plusieurs fois au „ Couvent de.... Je ne vous ferai point un „ portrait de ses charmes; vous le croiriez „ peint par l'amour; mais si son cœur & son ca- „ ractere vous étoient connus, je suis sûr que „ vous ne blâmeriez point mon attachement, „ quoiqu'elle ignore encore de quels parens elle „ a reçu la naissance. Cette passion vous étonne; „ & je ne vous en parlerois peut-être pas avec „ tant de liberté, si nos pertes ne m'ôtoient „ toute espérance. Ses parens, s'ils sont d'un „ rang distingué, comme je ne puis douter à „ ses sentimens & à l'éducation qu'on lui a don- „ née, ne me choisiront pas pour l'époux de „ leur fille, lorsqu'ils voudront la reconnoître; „ & s'ils ne la reconnoissent pas, je dois égale- „ ment renoncer au bonheur de la posséder, „ n'ayant plus assez de bien pour la mettre „ dans une situation digne d'elle & de moi. „ Mon fils, reprit le Marquis de..., je ne puis „ approuver cet amour pour une personne in-

„ comme; mais si les passions sont vives à vo-
„ tre âge, heureusement elles ne durent pas.
„ Soupons; je vous donne demain pour faire
„ vos adieux; nous partirons le jour d'après „.

Ils soupérent assez tristement, comme tu le penses bien; & le pere, fatigué, renvoya son fils de fort bonne heure.

Il se rendit à l'Académie, le cœur déchiré par les pensées les plus affligeantes, lorsqu'il vit dans une rue beaucoup de monde assemblé; il demanda ce que c'étoit. " C'est, lui répondit un „ cocher de louage, un Vieillard que je me-
„ nois : apparemment que pour examiner quel-
„ que chose, il a voulu s'appuyer sur la por-
„ tiere qui n'étoit pas bien fermée; un autre
„ carrosse, en accrochant le mien, lui a fait
„ faire un culbutant; la portiere s'est lâchée;
„ le pauvre homme a été jetté dehors; sa tête
„ a heurté contre une borne; il a perdu toute
„ connoissance; & ce Chirurgien chez qui on
„ l'a porté, en augure mal.... Tu n'as plus
„ affaire là, lui dit le jeune Marquis; mene-
„ moi à l'Académie de.... „.

En entrant dans le carrosse, il sentit quelque chose qui rouloit sous ses pieds; il cherche & trouve une boëte dont le couvercle étoit très-riche; arrivé chez lui, il examine ce dépôt du hasard. C'étoit un Ecrin où brilloient plusieurs diamans; & dans un petit tiroir ménagé en dessous, il compta pour plus de quarante mille écus de billets payables au porteur. Ces riches-

ſes, dit-il en lui-même, appartiennent ſans doute à ce Vieillard qui eſt tombé du carroſſe. Il n'a pas été ruiné comme mon pere au ſyſtême; s'il vit encore, quel eſt ſon inquiétude! J'irai demain m'informer de lui. Ah! ma chere Léonor, ajouta-t-il en ſoupirant, quel ſeroit mon bonheur, ſi j'étois le poſſeſſeur de ce bien-là!

Dès qu'il fut jour, il ſe rendit chez le Chirurgien. L'homme qui s'étoit bleſſé la veille, n'étoit pas mort; mais on ne pouvoit le voir, parce qu'il commençoit à repoſer. Allons, en attendant, chez ma chere Léonor, dit le jeune Marquis; mais en la voyant, en voyant ſes larmes lorſque je lui annoncerai mon départ, prêt enfin de la perdre pour toujours, que ſçais-je, ne penſerai-je point aux biens que la fortune ſemble me préſenter? Reſtons..... Eh! pourquoi reſter, reprit-il indigné d'une réflexion qui lui faiſoit tort? Dois-je douter de ma probité? Allons. Il ſe rendit donc au Couvent de.... On lui dit qu'on étoit venu chercher Léonor à la pointe du jour, & qu'elle n'étoit pas encore rentrée.

Il retourna chez le Chirurgien; & marquant qu'il vouloit abſolument parler au bleſſé pour affaire de conſéquence, il ſe fit conduire à ſa chambre, „ Monſieur, lui demanda-t-il, n'avez-„ vous rien oublié hier dans le carroſſe d'où „ vous êtes tombé? „ A ces mots cet homme qui ne ſembloit pas avoir une heure à vivre, ſe précipite à ſes pieds. „ Ah! Monſieur, j'ai per-

„ du, lui dit-il, un Ecrin où il y avoit pour
„ plus de deux cens mille francs de pierreries,
„ & pour quarante mille écus de billets, payа-
„ bles au porteur, je convertiſſois en pareils
„ effets les rembourſemens qu'on me faiſoit,
„ prévoyant de loin le naufrage général.....
„ Vous n'avez rien perdu, répliqua le jeune
„ marquis; voilà votre bien!... O ciel....
„ Eſt-il poſſible!... Monſieur.... (s'écrioit
le Vieillard, en embraſſant ſes genoux, & n'ayant
pas de joie & de ſaiſiſſement, la force d'en dire
davantage) „ eſt-il poſſible!.... A qui dois-je
„ ma fortune? & quelles marques pourrois-je
„ vous donner de ma reconnoiſſance? Sans trop
„ me flatter, je ne les imagine pas, dit le jeune
„ Marquis; d'ailleurs *je ſuis le fils de Monſieur*
„ de..... Il y a long-tems que j'ai l'honneur
„ de le connoître, reprit le Vieillard; vous êtes
„ un fils bien digne de lui. Je ſais que ſes affai-
„ res ſont dérangées. Je ſuis d'une famille an-
„ cienne dans la Robe; je n'ai qu'une fille;
„ agréez qu'elle partage avec vous les biens
„ que vous m'avez rendus. Des raiſons & des
„ intérêts de famille qui n'ont ceſſé que depuis
„ quelques jours, m'obligeoient de lui cacher
„ le nom de ſon pere. Elle ne me connoît que
„ de ce matin. Venez, ma fille, ajouta-t-il, en
„ élevant la voix.....

Quelle fut la ſurpriſe du jeune Marquis, en voyant ſortir de la chambre voiſine ſa chere Léonor! On envoya chercher le Marquis de.... & le mariage fut conclu.

Il me ſemble, mon cher Moharrem, qu'une pareille aventure, où les traits de la Providence ſont ſi marqués, doit ſoutenir le courage de tout honnête homme malheureux, & lui donner de l'eſpoir & de la conſolation. Voilà deux peres qui chériſſent tendrement leurs enfans, & qui ſe croyent ruinés. Voilà deux amans qui s'adorent, & qui n'oſoient plus eſpérer d'être unis : un inſtant les met tous au comble de leurs vœux.

LETTRE XIX.

Nedim à Abdallah Ben-ſalem.

DEPUIS quarante ans, tu paſſes ta vie à feuilleter de vieux Livres, Hébreux, Grecs & Latins. Tu ſerois mortifié, ſi le moindre événement de l'antiquité échappoit à ta connoiſſance. Tu te piques de
les anciens Rois des M
res-tu celui du grand-pe
négliges enfin tout ce c
gue naturelle ; & tu d
d'or, en échange d'une
frappée ſous le regne de Mithridate. N'eſt-il pas bizarre qu'un fait, parce qu'il eſt arrivé il y a deux mille ans, excite dans ta tête une eſpece d'attention reſpectueuſe, tandis que tu dédaignes de fixer tes regards ſur ce qui ſe paſſe de

nos jours? Ne ferois-tu pas mieux de t'appliquer à connoître, par les événemens présens, la politique & le génie des différens Princes qui regnent en Europe? Du moins, par une profonde application sur le mouvement actuel de cette partie du monde où tu vis, pourrois-tu former des conjectures & faire des réflexions utiles; au lieu qu'il ne peut y avoir de liaison entre nous & ces temps si reculés dont tu t'embarasses l'esprit. Si l'antiquité ne te grossissoit pas les objets par l'éloignement où elle les place, tu conviendrois avec moi, que depuis vingt-cinq ans l'Univers a été varié par les spectacles les plus surprenans. Quoique le siecle ne soit pas fort avancé (1), quelles révolutions & quelle foule d'événemens singuliers!

gue,
r sur
é en-

Mo-
trois
t'ef-

(1) Cette Lettre est écrite en 1721.

(2) Les Royaumes de Naples & de Sicile, le Marquisat de Final, la province de Guipuscoa, & quelques Places sur la Côte de Toscane.

Le Prince Eugene entre par ſurpriſe dans Crémone; le Général François eſt fait priſonnier; le ſoldat qui s'éveille en ſurſaut, n'ayant pas le temps de s'habiller, prend ſes armes, ſort des caſernes, combat en chemiſe dans les rues, & chaſſe les ennemis.

Les François donnoient la loi à toute l'Allemagne. Ils étoient ſur le Danube; & l'Empereur trembloit pour ſa Capitale. En un jour, (1) ils perdent quatre-vingts lieues de pays, & ſe retirent derriere le Rhin. Une ſeule journée (2) commence tous leurs malheurs en Flandres, où ils étoient maîtres de toutes les places. En un jour, ils perdent toute l'Italie. (3)

Dans la même ſemaine, Philippe V chaſſé de Madrid par Charles III ſon concurrent, & Charles chaſſé par Philippe.

Auguſte, Roi de Pologne, obligé par le Roi de Suede de renoncer à ſa couronne. Staniſlas couronné Roi; & bientôt ce même Roi de Suede réduit à chercher un aſyle dans les Etats de notre Sultan.

Louis XIV voit preſque s'éteindre ſa triple poſtérité (4). Le pere, la mere & le fils ſont enfermés dans le même cercueil.

---

(1) La bataille d'Hochſtet.

(2) La bataille de Ramillies.

(3) L'affaire de Turin.

(4) Le Duc & la Ducheſſe de Bourgogne, & le Duc de Bretagne.

La journée de Denain où les François mal vêtus, mal nourris, manquant de tout, réparent en trois heures de combat, les pertes de six campagnes.

L'antiquité fournit-elle l'exemple d'un Empereur (1) qui ait quitté ses Etats pour s'inſtruire, en voyageant, à les gouverner?

La conſpiration du Cardinal Albéroni contre le Duc Régent, découverte par la Supérieure des Veſtales (2) de Paris.

Un Empereur (3) fait mourir ſon fils qui avoit conſpiré contre lui.

Le Syſtême, ou le Miſſiſſipi.

Le Roi d'Eſpagne abdique la couronne; ſon fils meurt (4); il remonte ſur le Trône.

Le Roi de Suede de retour dans ſon Royaume, eſt tué au ſiége d'une ville. On fait couper le cou au Baron de Goertz ſon premier Miniſtre.

L'élévation de l'Impératrice de Ruſſie, qui avoit été femme d'un Tambour.

L'étonnante révolution de Perſe, où preſque tous les Princes du Sang tombent ſous le glaive de l'uſurpateur, qui n'étoit qu'un vil payſan.

---

(1) Le Czar.
(2) La Filon.
(3) Le Czar.
(4) Louis I, Roi d'Eſpagne.

Je pourrois citer pluſieurs autres événemens; mais il me ſemble que j'en rapporte aſſez pour te convaincre qu'il n'y a point eu de commencement de ſiecle où le théâtre du monde ait offert des changemens de Scenes plus frappans & plus imprévus. C'eſt encore de nos jours, que s'éleve un Empire, qui menacera peut-être bientôt & l'Europe & l'Aſie. Les Moſcovites, brutes & ſauvages, commencent, par les ſoins de leur Souverain, à devenir des hommes. Si les Arts, ſi les Sciences s'établiſſent parmi ce Peuple groſſier; s'il s'y forme des Généraux & des Miniſtres, que ne doit-on pas augurer & craindre d'une Puiſſance plus étendue que ne le fut jamais celle des Romains dans leur plus haut point de gloire & de ſplendeur?

Si tu as de vieux manuſcrits Hébreux, Grecs ou Arabes, à qui le tems & la pouſſiere aient donné un air bien vénérable, & que tu veuilles les vendre, mande-le-moi; je connois ici quelques Savans d'un goût aſſez bizarre pour y mettre l'enchere.

LETTRE XX.

Nedim à Roſalide, à Paris.

QUoique la Religion Chrétienne & la Religion Muſulmane paroiſſent bien oppoſées, ce

sont toujours deux filles d'une même mere, & qui se réuniſſent sur pluſieurs articles. Les Mahométans, comme les Chrétiens, reconnoiſſent Moïſe pour un grand Prophete, & liſent avec le plus profond reſpect ſes Livres ſacrés. Ainſi l'*Hiſtoire du Peuple de Dieu*, du Pere *Berruyer*, ne m'a point été nouvelle quant aux faits. La tournure ſeule & le ſtyle m'ont ſurpris d'abord; mais je ſuis bientôt entré dans l'idée du Révérend Pere. Il eſt perſuadé que Moïſe, comme la plupart des auteurs, s'eſt un peu trop preſſé de donner ſon ouvrage au public. Le Légiſlateur des Hébreux, à ſon avis, eſt trop ſtérile dans ſes deſcriptions, trop concis dans les faits qu'il rapporte; ne ſe ſoucians point d'enrichir la vérité par des réflexions agréables, & d'orner ſa narration de converſations intéreſſantes, il coule trop légérement ſur des endroits qui ſont ſuſceptibles d'un tour amuſant : par exemple dans l'Hiſtoire de Joſeph avec la femme de Putiphar, Moïſe ſe contente de dire que Joſeph plut à la femme de ſon Maître, & qu'elle lui expliqua ſes deſirs, auxquels le ſaint homme [illegible].

L'agréable Pere Berruyer a ſenti que cette maniere de narrer un pareil fait étoit trop ſuccinte; qu'il falloit l'étendre davantage, ſuſpendre & préparer le dénouement par des converſations où l'on pouvoit faire dire bien de jolies choſes que la nature s'y prêtoit d'elle-même, & qu'on

devoit sur-tout commencer par donner un portrait du héros de l'aventure. . . .

„ Joseph, dit-il, avoit joint à la régularité de „ ses traits & à la vivacité de son teint, un air „ de noblesse & de dignité, qui le rendoit un „ des hommes les plus aimables qui eussent paru „ dans l'Egypte (1).

Ne diriez-vous pas, Madame, que c'est-là le commencement d'une historiette ? J'attendois aussi un portrait de la femme de Putiphar ; le Pere Berruyer ne nous le donne point, apparemment que les traits d'une femme ne doivent pas entrer dans l'imagination de ce Religieux. J'ai entendu parler d'une certaine Madame de Villedieu qui a donné au public *les Amours des grands Hommes* ; le Pere Berruyer a voulu sans doute nous donner dans le même goût, *les Amours des Patriarches*.

„ (2) L'épouse de son maître, continue-t-il, „ fut touchée de sa bonne mine ; & se trouvant „ tous les jours dans l'occasion de voir l'aima„ ble Etranger, elle conçut pour lui une si vio„ lente passion, qu'elle résolut de la satisfaire. „ Il ne lui venoit pas dans l'esprit que les avan„ ces d'une femme de son rang pussent être re„ jettées. . . . Elle lui déclara son amour ; & „ elle le pressa d'y répondre. Joseph n'y répon-

(1) Histoire du Peuple de Dieu, p. 320 & 321.
(2) Page 321.

„ dit d'abord que par des froideurs & des em-
„ barras.... Elle ne ſe rebuta point. Il avoit
„ beau fuir; elle étoit trop paſſionnée pour ne
„ pas ménager les momens d'une ſurpriſe ".

Les momens d'une ſurpriſe! Rien n'eſt dit plus finement; & l'on ne ſauroit mieux peindre les femmes & les reſſources de leur imagination.

„ (1) Il faut que la fierté ne ſoit gueres puiſ-
„ ſante ſur l'eſprit d'une femme, quand il lui
„ reſte encore quelque eſpérance d'être aimée...
„ Elle compta apparemment pour quelque choſe
„ de l'avoir forcé à un entretien.... Un jour
„ qu'il entroit dans ſon appartement, elle l'y
„ ſuivit; pour cette fois, lui dit-elle, vous n'é-
„ chapperez pas à mon amour; & je ne vous
„ laiſſerai point aller que vous n'ayez contenté
„ mes deſirs. C'étoit-là, ſans doute, (réfléchit
„ le Pere Berruyer,) une de ces tentations
„ critiques, où la Philoſophie eſt déconcertée,
„ & où le Sage le plus intrépide n'a point de
„ principes pour ſe ſoutenir ſur le penchant
„ d'un précipice ſi rapide. On ne riſque rien à
„ ſatisfaire la paſſion d'une femme que tous ſes
„ intérêts forcent au ſecret : dans ces occa-
„ ſions, il ne faut rien moins qu'un Joſeph. ".

Oui, la femme de Putiphar ſerroit Joſeph de ſi près, les circonſtances étoient ſi favorables,

(1) Page 322 & 23.

& le moment de ſurpriſe ſi bien choiſi, qu'on doit être très-étonné qu'il ait pu réſiſter. On voit que le Pere Berruyer ſent qu'à ſa place il auroit ſuccombé, & d'autant plus qu'*on ne riſque rien à ſatisfaire la paſſion d'une femme que tous ſes intérêts forcent au ſecret.*

Si Joſeph ſe montre ſi cruel pour une belle Dame, en revanche Jacob ſon pere eſt peint comme un Patriarche bien galant; & j'ai vu en même tems avec un vrai plaiſir, que le Pere Berruyer ſe connoît en femmes qui ne doivent être que reſpectées.

„ (1) Lia, dit-il, avoit les yeux foibles & „ chaſſieux, & ne pouvoit gueres inſpirer que „ de l'eſtime & du reſpect.

„ Rachel, au contraire, étoit belle, bien „ faite & toute aimable, & dès le jour que Ja„ cob la vit dans ſon équipage de bergere, „ (comment étoit-elle ordinairement équipée?) „ il avoit conçu pour elle un amour mêlé d'eſ„ pérance, qui lui faiſoit attendre avec impa„ tience le moment de ſe déclarer. Sa paſſion „ n'avoit fait qu'augmenter par la comparaiſon „ des deux ſœurs; & peut-être ne s'étoit-il pas „ étudié à en faire le myſtere. Quoi qu'il en „ ſoit, il profita de l'occaſion, & dit à Laban: „ vous avez une fille que j'aime, c'eſt Rachel „ votre Cadette; mais je connois trop tout ce

(1) Page 229 & 230.

„ qu'elle vaut, pour me flatter d'avoir encore „ mérité de la poſſéder. Je m'offre de vous „ ſervir durant ſept ans, ſans autre récompen„ ſe, que le bonheur de devenir ſon Epoux „ quand ce terme ſera écoulé.... Le travail fut „ pénible, les ſoins continuels, & la vigilance „ infatigable; mais rien ne coûte quand on „ aime ".

Rien ne coûte quand on aime! Voilà de ces réflexions que Moïſe a oubliées, ou qu'il n'a pas ſçu tourner d'un air de Sentence & de maxime. En un mot, je ne crois pas qu'on puiſſe écrire plus joliment l'Hiſtoire de l'Ancien Teſtament; & j'ai été ſur-tout ravi d'apprendre la vertu de la Pomme fatale dont Adam mangea.

„ (1) Adam & Eve n'avoient encore, dit „ le Pere Berruyer, aucune connoiſſance, ni „ ſpéculative, ni *expérimentale*, des raiſons „ de pudeur qui obligent de ſe couvrir. Le „ fruit qu'ils avoient mangé étoit de nature à „ exciter des mouvemens, qui, pour n'être „ de ſoi ni criminels, ni volontaires, ne laiſ„ ſoient pas de les avertir des regles de la „ bienſéance ".

Si le ſerpent avoit révélé à Eve les effets merveilleux du fruit défendu, on ne ſera plus ſurpris qu'elle ait tant preſſé ſon mari d'en manger.

---

(1) Page 36.

Adieu, Madame; mille remercîmens. Je vous renvoie le premier volume; envoyez-moi, je vous prie, celui où il eſt parlé du Roi David.

Fin des Lettres Turques & du Tome II.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce ſecond Volume.

LES GRACES, *Comédie en un Acte.* page 1

Epître dédicatoire. 3

Préface. 4

DIVERTISSEMENT *à l'occaſion du Mariage de Monſeigneur le Dauphin avec la Princeſſe Marie-Joſephe de Saxe.* 55

Epître à Madame la Dauphine. . 57

ALCESTE, *Divertiſſement à l'occaſion de la convaleſcence de Monſeigneur le Dauphin.* 73

Epître dédicatoire. 75

LES VEUVES TURQUES, *Comédie en un Acte.* 95

Epître dédicatoire à ſon Excellence Zaïd Effendi. 97

Avant-Propos. 99

LES PARFAITS AMANS, *ou les Métamorphoſes, Comédie en quatre actes.* . . 141

Avant-Propos. 143

LES HOMMES, *Comédie-Ballet en un acte.* 217
Epître dédicatoire. 219
Préface. 221
LE DERVICHE, *Comédie en un Acte.* 247
Avant-Propos. 249
LE FINANCIER, *Comédie en un acte.* 275
Avant-Propos. 277
Réponse à une Critique. 306
EXTRAIT DE QUELQUES COMÉDIES. 307
Extrait de Pandore. 309
Extrait de la Veuve à la mode. . 322
Extrait du contraste de l'Amour & de l'Hymen. 334
Extrait des trois Esclaves. . . . 337
DÉNOUEMENT *de la Tragédie d'Iphigénie de Racine.* 348
LETTRE A M. DE SAINT-AUBIN, *sur la Retraite de Mademoiselle d'Angeville.* 354
LETTRES TURQUES. 357
LETTRES DE NEDIM COGGIA. . . . 447

Fin de la Table.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google